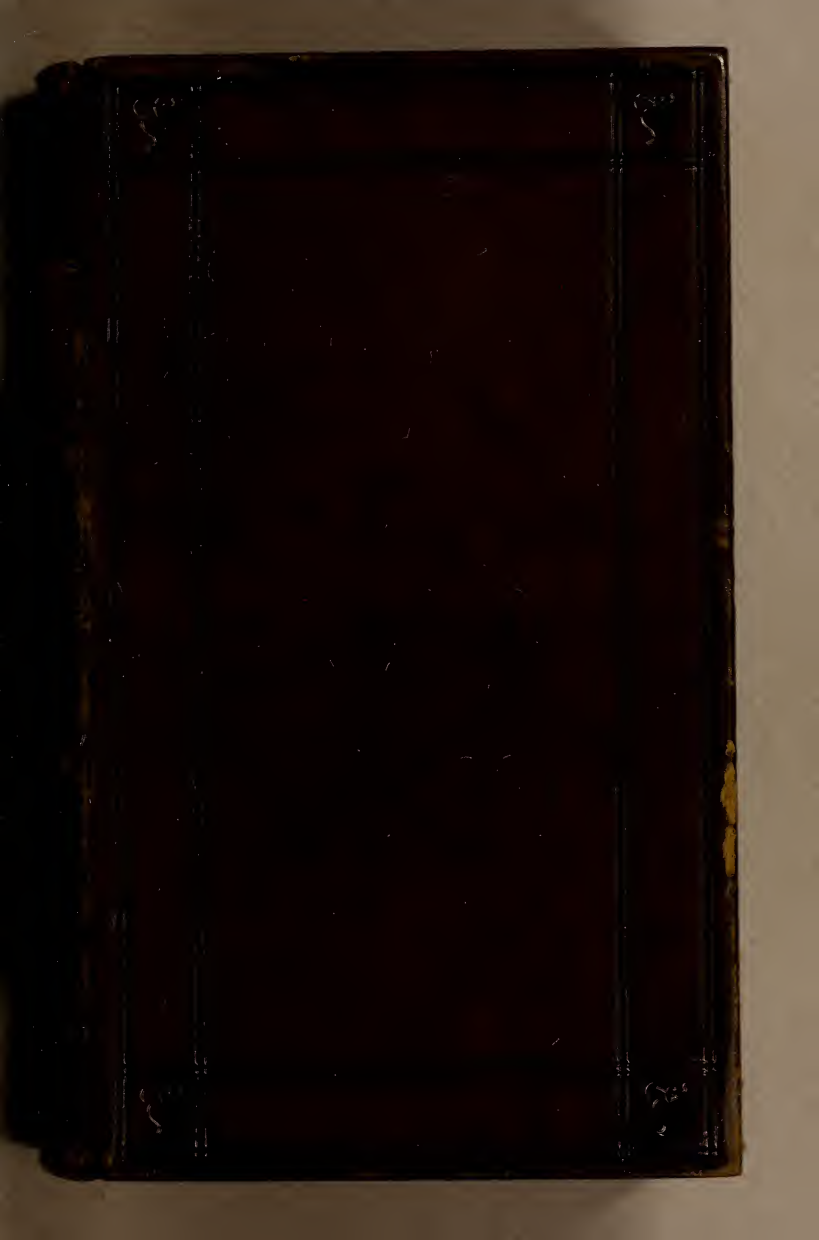



GAUDEO
John Carter Brown.





Rich p. 17. no 4

HISTOIRE
DE LA CONQUÉTE
DE LA
FLORIDE
OU

Relation de ce qui s'eſt paſſé dans la décou-verte de ce Pays par Ferdinand de Soto,

Composée en Eſpagnol par l'Inca Garcilaſſo de la Vega, & traduite en François

PAR P. RICHELET.



A PARIS.
Chez GEOFROI NYON Libraire Quai des Auguſtins. M. DCCIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVERTISSEMENT.

ON avoit preſqu'oublié depuis quarante ans ce Livre ſi curieux de *Garcilaſſo de la Vega.* Peut-être avoit-il eu en ſon temps le même ſort que les autres ouvrages de cet hiſtorien donnez en françois par le fameux traducteur, ou (1) metaphraſte *Jean Baudouin.* Mais s'il y avoit quelque raiſon de ne pas faire une entiere juſtice à un écrivain celebre, que *Baudouin* avoit preſque rendu méconnoiſſable en le traveſtiſſant en nôtre langue; On ne pouvoit pas dire la même choſe à l'égard de l'*Hiſtoire de la Conquête de la Floride:* Le traducteur n'eſt pas moins celebre parmi nous, que l'auteur l'eſt en Eſpagne, & en Amerique.

L'*Inca Garcilaſſo de la Vega* naquit vers le milieu du XVI. ſiecle à Cuſco (2) Ville Epiſcopale de

(1) *C'eſt l'Epithete que M. Menage a autrefois donné à Baudouin dans l'ingenieuſe & toûjours excellente Requête des Dictionnaires. Voici ſes paroles.*

A Godeau le grand Paraphraſte,
A Baudouin le grand Metaphraſte.

Et de vrai c'eſt le caractere du bon homme Baudouin; comme il devoit travailler pour vivre, & que d'ailleurs on lui payoit ſes ouvrages à l'aune, il falloit qu'il gagnât pays: & rien n'eſt plus propre pour cela que la traduction paraphraſée. Une verſion juſte, exacte, conciſe coûte du temps, & le temps ne lui étoit pas payé par ſes Libraires. Auſſi en a-t'il fait de toutes ſortes. Nous en dirons encore un mot ci-deſſous.

(2) *Cuſco étoit autrefois la Capitale du Perou, & la demeure des Incas, qui y avoient un Palais, & une Fortereſſe. C'eſt encore aujourd'hui une Ville belle & bien bâtie.*

l'Amerique meridionale, dans le Perou. Son Pere Gentil-homme Eſpagnol épouſa une Dame du pays, qui étoit de la Maiſon des Incas anciens Rois du Perou. Cela fut cauſe, à ce que je penſe, que *Garcilaſſo* eut quelque choſe du caractere des deux Nations. Sa grandeur d'ame étoit un des biens que ſon Pere lui avoit laiſſé, & il tiroit de ſa Mere beaucoup de candeur & un amour extraordinaire pour ſa Patrie, & ſes compatriotes. Il voulut même prendre le nom *d'Inca*, ſi glorieux pour lui, & qui lui remettoit toûjours ſon origine devant les yeux. Il ſortit du Perou, & vint en Eſpagne en 1560. C'eſt là qu'il travailla aux ouvrages que nous avons de lui. Tout équitable qu'il eſt dans les hiſtoires (3) qu'il nous a donné, il ne laiſſe pas de faire quelquefois ſes excuſes ſur le zele qu'il témoigne pour les Peruviens & les autres Americains. Mais il a ſoin de nous avertir auſſi que ſon attachement à ſes compatriotes ne l'engage dans aucun deguiſement à leur égard. Plus loüable, ſi cela eſt, que les écrivains des autres Nations, qui n'ont pû, & qui ne pour-

(3) *On avouë que les hiſtoires de Garcilaſſo de la Vega ſont excellentes, que nous n'avons rien de meilleur ſur le Perou, & que nous n'avons rien d'auſſi bon ſur les autres parties du monde ancien ou nouveau. D'aſſurer que pour faire paroître ſa nation avec éclat ſur le theatre du monde, il n'ait pas un peu étendu la matiere; c'eſt ce que je n'oſe trop certifier. Garcilaſſo ne le pretend pas; mais combien ſe trouveroient-ils de gens en état de le contredire? Aprés tout, hiſtoire pour hiſtoire, je trouve la ſienne revêtuë d'autant de ſignes de verité que toutes celles qu'on cite tous les jours comme indubitables.*

ront pas même vraisemblablement s'empêcher dans la suite de donner quelqu'entorse à la verité de l'histoire, en faveur de leurs amis, ou de leur Patrie.

Nous avons de cet auteur quatre ouvrages (4) considerables, l'*Histoire des Rois du Perou*, celle des *guerres civiles des Espagnols dans les Indes*; l'*Histoire generale du Perou*, & la *Relation de la Conquête de la Floride*; tous quatre écrits en langue Castillanne (5) avec beaucoup plus de sincerité &

---

(4) *En voici les titres tels qu'ils sont dans les originaux. I.* Commentarios Reales del origen de los Yncas Reyez, que fueron del Peru; Por el Ynca Garcilasso de la Vega. *in fol.* en Lisboa 1609. *Idem secunda Parte. In fol.* en Lisboa 1619. *Cette seconde Partie cõprend l'histoire des guerres civiles des Espagnols. II.* Historia general del Peru, por el Ynca Garcilasso de la Vega. *In fol.* en Cordoüa 1606. *III.* La Florida del Ynca, historia del adelantado Hernando de Soto, escritta por el Ynca Garcilasso de la Vega. *In quarto.* en Lisboa 1605. *Je n'ai point rapporté les ouvrages de Garcilasso dans l'ordre qu'il les a composé : car la Floride fut faite en 1591. puis ce fut l'histoire generale du Perou qui n'a point été traduite en nôtre langue, aprés quoi vinrent les deux Parties du Commentaire Royal; il finit la premiere en 1606. ou 1607. & la seconde plus de dix ans aprés.*

(5) *Une petite note sur ce mot : c'est une bagatelle à la verité, mais je la rapporterai toûjours à bon compte. Un jeune Libraire de Paris, nommé* Prosper Marchant, *tres-habile, à qui nous sommes redevables du Catalogue de la Bibliotheque de M. Giraut, qui est dressé avec tant de soin, & dans un si bel ordre, marque que le* Commentaire Royal *de Garcilasso a été traduit par Baudouin sur* une version Espagnole.

d'exactitude, que d'art & de politeſſe. Il y fait paroître une grande connoiſſance de l'état de l'Amerique. Je ne crois pas qu'il y ait moins d'utilité à lire ſon hiſtoire des Rois du Perou, qu'à étudier celle des Rois de la Chine. Il a même cet avantage ; c'eſt que ne faiſant remonter ſon hiſtoire qu'à quatre cens ans avant l'expedition des Eſpagnols au Perou; c'eſt à dire juſqu'en 1125. ou environ, il n'a pas occaſion de nous debiter une auſſi longue tirade de fables qu'ont fait les Chinois. (6)

Son hiſtoire des Incas, qu'il appelle *Commentaire Royal*, eſt écrite ſenſement & exactement. *Garcilaſſo* qui vouloit épargner à ſes lecteurs l'ennui, que cauſe l'uniformité preſque continuelle des guerres, qu'il decrit, a eu ſoin de les varier par des remarques ſingulieres ſur l'hiſtoire naturelle du Perou. Cet ouvrage diviſé en neuf livres contient tout ce qui s'eſt paſſé depuis le premier Incas juſqu'à *Atabalipa*, qui fut tué ſi cruellement

---

L'Eſpagnol de ce Livre eſt l'original, & non pas une verſion. Je fais cette obſervation parceque les Journaliſtes de Trevoux ayant fait & avec raiſon un tres-bel éloge de ce Catalogue; cette faute pourroit ſurprendre qui n'en ſeroit pas averti.

(6) *A beau mentir qui vient de loin. Ce proverbe ſe verifie bien à l'égard de l'hiſtoire de la Chine, qui n'eſt ſi remplie de contes, que parcequ'elle eſt tres-ancienne. Je reſpecte toutes ces belles antiquités; je les laiſſe à qui s'en veut accommoder. Je fais bien mieux mes affaires dans l'hiſtoire moderne. Je connois tous les hommes qui y font figure. Ils ſont de niveau avec moi; & l'on a beau dire, voilà comme il nous les faut, pour profiter avec eux.*

& si injustement par *François Pisare*; c'est à dire depuis le commencement du 12. siecle jusqu'au commencement du 16. on a le plaisir d'y voir avec l'histoire des Rois, l'ancienne Religion, les loix, (7) les coûtumes & les richesses des Americains; le tout developé avec le soin qu'on devoit attendre d'un homme versé dans la langue & les antiquités du Pays; & qui tiroit à honneur de faire connoître sa Nation.

Le second ouvrage renferme les *guerres civiles* que *les Espagnols* conquerants *du Perou* se firent les uns aux autres, & l'on y remarque que la Providence s'est servi des Espagnols pour vanger sur les Espagnols mêmes les immenses cruautés qu'ils avoient exercées (8) dans la conquête de ce

(7) *A examiner attentivement ce que Garcilasso rapporte des Peruviens, on verra que ces Peuples n'étoient rien moins que Barbares; & qu'ils avoient mêmes certaines coûtumes qui valoient mieux que les coûtumes des Europeans. Plusieurs de leurs Princes n'étoient pas inferieurs en sagesse à l'Empereur Antonin, si l'on s'en rapporte aux maximes qu'en cite Garcilasso.*

(8) *Ces cruautés allerent si loin, que la plûpart des Gouverneurs, que les Rois d'Espagne envoyoient aux Indes empêchoient que les Indiens ne fussent baptisés, parceque le Christianisme qu'ils auroient embrassé, les auroit liberé de l'esclavage, dans lequel ces Gouverneurs les vouloient toûjours retenir pour foüiller les Mines, où ils les employent. Et il fallut que le pieux Evêque de Chiapa (Barthelemi de las Casas) vint en Espagne pour obtenir des Edits contre ces cruautés. De plus les Indiens avoient conçûs tant d'horreur pour les Espagnols à cause de leur barbarie, que quand on leur parloit du Paradis, ils répondoient que s'il y avoit des Espagnols, ils n'y vouloient pas aller.*

Pays, dont les peuples se soûmettoient sans peine à leur domination. La jalousie & l'avidité mutuelle qu'ils eurent à la vûë de tant de tresors qu'ils decouvrirent, furent cause qu'ils se ruinerent mutuellement : & ils ne poserent point les armes que tous ceux qui avoient exercez ces barbaries inconnuës jusqu'alors ne fussent tous peris par le fer, par le feu, ou par la main des Bourreaux.

Ces deux ouvrages furent traduits en nôtre langue par Jean Baudouin (9) de l'Academie Françoise & publiez à Paris, le premier en 1633. & le second en 1658. aprés la mort de Baudouin. Cette traduction, quoique bonne dans le fond, eut un sort assez extraordinaire. Le Libraire qui vit qu'elle n'avoit d'abord aucun debit la regarda

(9) Je dirai un mot de Baudouin ; il étoit de Pradelle en Vivaretz. Il voyagea, fut Lecteur de la Reine Marguerite femme de Henri IV. qui mourut repudiée en 1615. depuis il fut au Maréchal de Marillac. C'étoit un vrai homme de lettres, c'est-à-dire trespauvre, & qui se trouva obligé de faire ce que craignoit si fort le Chancelier Bacon. Il étudioit pour vivre. Il étoit aux gages de quelques Libraires ; c'est là proprement être aux Galeres, & il leur faisoit des Traductions à quarante sols la feuille. Il mourut sur la fin de 1650. Nous lui sommes cependant redevables de plusieurs bons Livres qu'il a tourné en nôtre langue ; son Chef-d'œuvre est l'histoire de Davila. M. Pelisson donne la liste d'une partie, & en a ômis quelques-uns qu'il ne connoissoit pas apparamment, comme l'histoire de Malte publiée en Italien par Bosio, & donné en François par nôtre Baudouin. Il y en a d'autres qu'il n'a pû mettre, n'ayant été imprimés qu'aprés la publication de son histoire de l'Academie.

comme un fort mauvais livre, & en fit ce qu'on a fait des œuvres de Pelletier, (10) & ce qu'on devoit faire de cent (11) autres livres, dont le monde eſt inondé tous les jours. Quand les exemplaires en furent ſacrifiez aux épiciers, elle devint rare. Sa rareté fut cauſe qu'on la rechercha, & qu'on l'eſtima. Elle étoit montée à un prix ſi ex-

(10) *On ſçait ce Vers du Poëte*, Et j'ai tout Pelletier, roullé dans mon office en cornet de papier. *C'eſt ce qu'on devroit faire de ce deluge de livres fades, qu'on autoriſe trop aiſement en France & quelquefois ailleurs, aux dépens peut-être d'autres bons ouvrages, qu'on ſupprime, & dont nos voiſins les Hollandois ſçavent profiter; & eux ſages.*

(11) *Citons un bel endroit des caracteres de M. de la Bruyere : il n'eſt que trop veritable; le voici, en profitera à qui il appartient d'en profiter.* Tel tout d'un coup, & ſans y avoir penſé la veille, prend du papier, une plume, dit en ſoi-même, je vas faire un livre, ſans autre talent pour écrire, que le beſoin qu'il a de 50. piſtoles .... il veut écrire, & faire imprimer, & parce qu'on n'envoye pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barboüille de ce qui lui plaît, il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a ſept jours dans la ſemaine, ou que le temps eſt à la pluye: & comme ce diſcours n'eſt ni contre la Religion, ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre deſordre dans le Public que de lui gâter le goût, & l'accoûtumer aux choſes fades & inſipides, il paſſe à l'examen, il eſt imprimé: & à la honte du ſiecle, comme pour l'humiliation des bons Auteurs, reimprimé. *Cependant, le dirai-je, cette reflexion ſi ſage de M. de la Bruyere n'a rien changé dans le ſort de la litterature; & je crois ſans peine que la remarque que je fais ici n'y changera rien.*

ceſſif, ſur tout la Verſion du *Commentaire Royal*, que douze écus ſuffiſoient à peine, pour avoir les deux Volumes *in quarto*. Mais les Libraires d'Hollande plus induſtrieux & plus attentifs que ceux des autres nations, les firent reimprimer en 1705. & 1706. en quatre Volumes in 12. Ils rendirent même un double ſervice au public dans cette reimpreſſion. Car quoique *Baudouin* fut ſçavant, quoi qu'il eut un ſtyle aiſé, naturel & françois, cependant ſa fortune ne lui permettoit pas d'employer à ſes écrits tout le temps, & tout le ſoin qu'ils demandoient. On a donc été obligé dans la nouvelle édition de ſuppléer à l'exactitude du traducteur. *Baudouin* avoit ſuivi ſon auteur pied à pied, & il avoit traduit juſqu'à des repetitions inutiles & quelquefois ennuieuſes, beaucoup moins ſupportables en nôtre langue qu'en toute autre. On a retranché dans la nouvelle édition toutes celles qui ne faiſoient point tort au texte. Et comme prés de 80. ans ſur une traduction françoiſe en avoient alteré le langage, auſſi changeant parmi nous que nos eſprits, nos caracteres, & nos modes, on y a remedié, & il n'y a gueres eu de periode, qui n'ait été rafraichie, & renouvellée.

On n'a point eu cette peine dans la nouvelle édition qu'on donne ici de la Conquête de la Floride, qui eſt le quatriéme ouvrage de Garcilaſſo. La traduction eſt de main de Maître. Mais avant que de parler du traducteur, nous dirons un mot de l'ouvrage en lui-même. On ne ſçauroit developer avec plus d'exactitude qu'on le fait ici tout ce qui s'eſt paſſé dans l'expedition de la Floride. Si cet ouvrage fait honneur à Garcilaſſo, il n'eſt pas moins glorieux aux Eſpagnols,

& aux Indiens. On voit dans les premiers une patience extraordinaire, qui n'a pû être inſpirée que par un excés d'amour pour la gloire, ou pour les richeſſes. Les Indiens y font paroître un courage & une prudence, fort au-deſſus de l'idée qu'on ſe forme ordinairement des peuples barbares. Cette hiſtoire ne paroit pas écrite ſur des ſimples oüi-dire, (12) comme l'a pretendu un auteur moderne. Il faut que Garcilaſſo, pour entrer, comme

(12) *Rapportons ici ce que dit de nôtre Garcilaſſo M.* de Citri de la Guette, *l'un de nos meilleurs Ecrivains, à qui nous ſommes redevables de la belle & excellente* hiſtoire des Triumvirats; *de la Traduction de la* Conquête du Mexique; *& d'une verſion de la* Conquête de la Floride *par un Gentil-homme Portugais. C'eſt dans la Preface de ce dernier livre, où ſelon la loüable coûtume des Traducteurs, il fait d'amples éloges de ſon Auteur; & parle en ces termes.* Cette Relation a l'avantage d'être originale, & de venir de la premiere main, à la difference de celle de la Floride de l'Ynca Garcilaſſo de la Vega, qui ne peut lui diſputer le prix, n'ayant paru que depuis celle-ci, & n'ayant été compoſée que ſur le recit, que lui en fit un ſimple Cavalier qui avoit ſuivi Ferdinand de Soto en la Floride, & qui faute d'intelligence a pû ſe tromper, auſſibien que Garcilaſſo faute de memoire, & d'application. *Il y auroit pour l'honneur de Garcilaſſo bien des reflexions à faire ici. Mais nous n'en donnerons qu'un échantillon, & deux ſuffiſent pour cela. I. Qui a oui poſer en regle qu'une Relation, qui n'a paruë que depuis une autre, merite moins le titre d'originale, & d'exacte, que celle qui eſt anterieure. Et où en ſerions-nous avec toutes nos hiſtoires dont les poſterieures ont la plûpart du temps fait évanoüir, & avec raiſon*

il a fait dans un auſſi beau détail, ait eu des memoires exacts, & bien circonſtanciez. Sa maniere de narrer eſt inſinuante : ſi l'on a quelque choſe à lui reprocher, c'eſt d'avoir trop de détail, & peut-être quelques minuties. Mais jusques aux bagatelles, à qui les ſçait placer à propos, tout ſert à faire connoître les hommes. Il accompagne ſa narration de reflexions judicieuſes ; & ces reflexions coulent naturellement de ſon ſujet. Garcilaſſo acheva cet ouvrage (13) en 1591. plus de trente ans aprés qu'il fut arrivé en Eſpagne.

---

celles du temps même. II. Croira-t'on que Garcilaſſo n'a mis dans ſon livre un ſi bel ordre, un détail ſi exact, & ſi bien circonſtancié que ſur le rapport d'un ſimple Cavalier peu intelligent ? Si cette Relation a été faite de memoire, je l'en trouve d'autant meilleure ; car aſſurement ce Cavalier devoit être un Prodige, puiſqu'il narre dans un ſi bel ordre un ſi grand nombre d'actions qui s'étoient paſſées il y avoit prés de 40. ans. Cela ſeroit aiſé à prouver, l'expedition s'étoit faite en 1539. Garcilaſſo a fini ſon ouvrage en 1591. Ie lui donne pour le compoſer dix ans, c'eſt beaucoup. Ainſi depuis 1543. que cette expedition fut terminée, juſqu'en 1581. il faut compter 38. ans. Pour moi j'admire une ſi belle memoire. Mais je le dirai ſincerement : M. de Citri de la Guette a eu raiſon de loüer ſon auteur aux dépens de Garcilaſſo, & j'ai raiſon de vanger Garcilaſſo au préjudice de ceux qui le mépriſent. Si nous faiſions autrement nous ſerions tous deux à blâmer.

(13) *C'eſt ce que marque Garcilaſſo lui-même part. 2. liv. 2. ch. 11. en ces termes ;* Cette année 1591. *dit-il,* que je remet au net l'hiſtoire de la Floride, j'apprens que Reynoſo vit encore, & qu'il eſt au Royaume de Leon, où il a pris naiſſance.

L'on ſçait quel homme étoit M. *Richelet*, pour la pureté de nôtre langue. Et ſi l'on veut faire concevoir quelque choſe d'exact, & de chatié, il ſuffit de dire que cette Verſion eſt de lui. Il eſt trop (14) connu dans le monde par ſon excellent

(14) *M. Richelet étoit de Vitri le François, & ſeurement on pourroit dire de lui ce qu'a dit autrefois le Cardinal du Perron des Allemans, que pour un Champenois il avoit bien de l'eſprit. C'étoit plutôt un eſprit critique, & ſatirique, & un bon eſprit qu'un eſprit fin & délié. Il étoit propre pour faire un Dictionnaire, & une Grammaire, mais pour un ouvrage delicat & bien tourné, pour un ouvrage de ſyſteme: je ne crois pas qu'il y eut reuſſi. Je l'ai connu les deux dernieres années de ſa vie; & j'eus une fois la curioſité de lui demander, s'il étoit parent du Richelet de qui nous avons des Commentaires ſur Ronſard; cette queſtion lui inſpira ſans doute quelque eſpece d'amour propre, qui le porta à dire que ce Richelet étoit ſon pere. Je ſçavois neanmoins le contraire. Nôtre Richelet avoit été Profeſſeur des humanités au College de Vitri le François, mais ſoit dégout de ſa profeſſion ou autrement, il vint à Paris, s'y fit recevoir Avocat, fut connu des Sçavans, & vécut en homme de lettres, c'eſt-à-dire ſans fortune. M. d'Ablancourt qui étoit auſſi de Vitri le François, avoit beaucoup de conſideration pour lui, & le chargea en l'an 1664. en mourant de revoir & de faire imprimer ſa traduction de la* Deſcription de l'Affrique de Marmol. *Ce qu'il fit avec M. Chapelain & Conrart. En 1670. Il fit paroître ſa traduction de la* Conquête de la Floride, *de laquelle nous donnons ici une Edition nouvelle. Il a travaillé auſſi-bien que M. Fremont d'Ablancourt au* Dictionnaire des Rimes, *mais ce n'eſt pas lui qui l'a mis en l'état, où un certain Libraire nommé Delaune l'a fait imprimer ſous le nom de M. Richelet. Il a*

Dictionnaire pour entreprendre d'en dire ici beaucoup de choſes. Mais le croiroit-on ? un auſſi

---

été rajuſté ou gâté par un bon vieux Prêtre appellé le Fevre. Il a donné ſon Dictionnaire de la langue Françoiſe, *qui eſt court & exact, & quelquefois un peu trop gaillard. Il y manque cependant bien des termes & bien des manieres de parler. Il ne m'a point dit qu'il en eut fait un Supplement auſſi grand que le marque l'Auteur de la République des Lettres. Mais il avoit composé un* Dictionnaire Comique ou Satirique ; *c'étoit un Recüeil de toutes les turpitudes dites & à dire en François. Un Capucin, qui ſe diſoit ſon Confeſſeur, s'il l'étoit j'en doute fort, l'obligea de lui ſacrifier ce Livre, ce qu'il fit, dont bien en prit à nos oreilles & à nôtre imagination. Il m'a dit auſſi qu'il avoit fait un* Commentaire ſur les Satyres & les Epîtres de M. Deſpreaux; *mais ſans doute que cela eſt peri. Il devoit y avoir bien du curieux dans ce Commentaire. Il avoit recueilli & farci de quelques notes les* meilleures Lettres de nos Auteurs François ; *les Editions poſterieures à l'année* 1699. *ne ſont plus de lui, mais de M. l'Abbé Bordelon connu par plus d'une ſorte de livres ; & ſur tout par les* Diverſités curieuſes. *Il avoit, dit-on, fait une* Grammaire, *& une* Poëtique, *deſquelles nous n'avons rien ſi ce n'eſt un traité de la Verſification, qui lui eſt attribué, & qu'on a mis à la tête du Dictionnaire des rimes. Il étoit à peu prés du Caractere d'un de ſes anciens Confreres le Poëte Colletet,* Ancillariolus. *Il avoit une perſonne avec lui, qui étoit demi-femme demi-ſervante, faiſant fonction de l'une & de l'autre. Il mourut au commencement de l'année* 1699. *ſans beaucoup de façon, comme il reconduiſoit quelques amis, avec leſquels il avoit bien déjeuné : il n'avoit gueres moins de ſoixante & dix ans. Et l'âge n'avoit pas beaucoup ôté à ſa vivacité, & encore moins à ſa liberté d'expreſſion.*

habile homme eſt mort ſans qu'il ait preſque été fait mention de lui. Sa converſation étoit comme ſon humeur, toûjours gaye, toûjours ſatyrique; & quelquefois un peu trop libre. C'eſt à cette liberté cynique que nous devons attribuer la perte de pluſieurs ouvrages, qu'il avoit fait, leſquels n'auroient réjoüi que trop de gens & en auroient attriſté & rebutté un plus grand nombre; mais c'étoient toûjours des ouvrages de critique, & nous n'avons que cette traduction par laquelle nous puiſſions juger de ſon ſtyle, & profiter de ſon puriſme, & de ſon exactitude.

Garcilaſſo ne parle dans toute ſon hiſtoire que de ce qui s'eſt fait par les Eſpagnols, & il nous montre le peu de ſuccés qu'eut cette expedition. Nous dirons ici, mais fort brievement ce qui fut fait dans la ſuite par les autres Nations. Charles-Quint voyant que Soto n'avoit pas réüſſi reſolut en 1549. d'envoyer à la Floride pluſieurs vertueux Eccleſiaſtiques, & quelques Religieux de S. Benoit pour adoucir l'humeur farouche de ces peuples: mais les Sauvages les écorcherent tout vifs, & pendirent leurs peaux à la porte de leurs cabanes. La Floride fut auſſi decouverte par les François dans le même ſiecle, & en 1562. ſoûs le Regne de Charles IX. Roi de France, un nommé François *Ribaut* y bâtit le Fort de la Caroline ſur la riviere du May, & fit alliance avec les Sauvages de ces quartiers. Il s'en retourna enſuite en France, d'où tardant trop à aller revoir ſa nouvelle colonie, ceux qu'il y avoit laiſſé ſe revolterent; leur revolte fut cauſe que Pedro *Melendez* Eſpagnol les chaſſa en 1563. Ils ſe mirent donc ſur un vaiſſeau & s'expoſerent à la mer. Leur navigation fut tres facheuſe. Ils ſouffrirent une ſi

cruelle famine, qu'ils furent obligez de tirer au ſort pour ſçavoir celui qui ſeroit mangé des autres, & le ſort tomba ſur celui, qui avoit été le plus ardent à la revolte. En 1564. René *Laudonniere* alla dans la Floride & rétablit le Fort de la Caroline; mais les Caſtillans jaloux de ce que les François s'établiſſoient ſi proche de la nouvelle Eſpagne, vinrent les ſurprendre, & les mirent en fuite. *Laudonniere* ſe ſauva avec peine; mais le pauvre *Ribaut* qui étoit retourné dans la Floride, fut pris & écorché tout vif, & tous leurs gens furent pendus. Dominique *de Gourgues* du Mont de Marſan en Gaſcogne ayant appris cette action barbare, arma un vaiſſeau à ſes dépens & paſſa en 1567. dans la Floride accompagné de 150. ſoldats & de 80. matelots. Les peuples ſe joignirent auſſitôt à lui & l'aiderent à reprendre le Fort de la Caroline, & deux autres conſtruits par les Eſpagnols, dont ceux qui y étoient en garniſon furent pendus aux mêmes arbres, où les François avoient été attachez. Aprés quoi *Gourgues* revint en France l'an 1568. où il eut bien de la peine à ſe garantir de la juſtice, étant pourſuivi par les Eſpagnols avec qui la France étoit alors en paix. La Floride Françoiſe retomba enſuite entre les mains des Eſpagnols, qui la garderent juſqu'en 1663. qu'ils en furent chaſſés par les Anglois qui en ſont encore aujourd'hui les maîtres; & qui vraiſemblablement y reſteront encore longtemps.

Au reſte, comme nous ſommes dans un ſiecle, où l'on veut ſçavoir tout ce qui s'eſt paſſé dans d'autres pays que le ſien propre, & où les livres inutiles ſe liſent avec beaucoup plus d'avidité que les autres, on eſpere par conſequent que celui-ci ſera couru, ſera lû, & ſera eſtimé.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, l'Hiſtoire *de la Conquête de la Floride,* & je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'Impreſſion. Fait à Paris ce 4. Novembre 1707.

RAGUET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut: JEAN GEOFFROY NYON Libraire à Paris; Nous ayant fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer un Livre intitulé HISTOIRE DE LA CONQUESTE DE LA FLORIDE, *ou Relation de ce qui s'eſt paſſé dans la découverte de ce Pays par Ferd. de* SOTO, *compoſée en Eſpagnol par* L'INCA GARCILASSO DE LA VEGA *& traduite en François par* PIERRE RICHELET; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege *pour la Ville de Paris ſeulement*. Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit NYON, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de ſix années conſecutives, *à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes* à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'Impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres *dans ladite Ville de Paris ſeulement*, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, & d'y en faire venir, vendre & debiter d'autre Impreſſion que de

celle qui aura été faite par ledit Expofant, sous peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expofant, & de tous dépens, dommage & interest, *à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'Icelles, que l'Impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie* Et qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sr. Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes : du contenu desquelles vous Mandons & Enjoignons de faire joüir l'Expofant ou ses ayant causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le dix-neuviéme jour de May, l'an de grace mil sept cens huit, & de nôtre Regne le soixante-septiéme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

LE COMTE.

Registré sur le Registre No. 2. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page* 337. No. 637. *conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *à Paris ce* 21. *May* 1708.



HISTOIRE DE LA FLORIDE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Dessein de l'Auteur. Bornes de la Floride. Par qui elle a esté découverte. Coustumes de ses Habitans. Preparatifs de Ferdinand de Soto pour en faire la conqueste.

CHAPITRE I.

Dessein de l'Auteur.

J'AY dessein d'écrire la découverte de la Floride ; & les actions memorables qui s'y sont passées. Mais comme Ferdinand de Soto y executa de grandes choses, & que c'est luy que regarde particulierement cette relation ; Je reprendray son Histoire de plus haut. Soto

En 1533. Du Atahualpa.

fut un des douze Conquerans du Perou, & eut part à la prise d'Atabalipa, qui en fut le dernier Roy. Ce Prince étoit fils naturel de l'Inca Huaina Capac, & avoit usurpé le Royaume sur le legitime heritier, qu'on appelloit Huascar. Mais les cruautés de cet usurpateur revolterent les peuples contre luy; ce qui facilita aux Espagnols la conqueste du Perou, & leur apporta de grandes richesses. Du Quint seul, il en revint à l'Empereur prés de deux millions trois cens mille ducats, & à Ferdinand de Soto plus de cent mille. Ce Capitaine reçût, outre cela, plusieurs presens des Indiens, & d'Atabalipa mesme, qui luy en donna de magnifiques; parce qu'il estoit le premier Espagnol auquel il eust parlé. Lors que Soto se fut donc enrichy de la sorte, il retourna en Espagne avec plusieurs autres, qui avoient tous fait fortune dans Caxa Malca. * Mais au lieu de songer à l'acquisition de quelque grande terre dans son pays; le souvenir des choses qu'il avoit glorieusement achevées, luy inspira un vaste dessein. C'est pourquoy il vint à Valladolid prier Charles-Quint de luy permettre d'entreprendre la conqueste de la Flo-

* Petit lieu dans le Perou, qui donne son nom à une petite Contrée. Il est prés du Quito, & de la Riviere Vagna. C'est là qu'Atabalipa fut battu, pris, & cruellement massacré en 1533.

ride ; avec promeſſe d'en faire la dépenſe, & de ne rien épargner pour la gloire de l'Empire. Ce qui le ſollicitoit le plus à cette illuſtre entrepriſe, eſtoit de voir qu'il n'avoit rien conquis de ſon chef ; que Ferdinand Cortés s'eſtoit rendu maiſtre du Mexique, & Piçarre & Almagre du Perou. Car ne leur cedant ny en valeur, ny en aucune autre qualité, il avoit peine à ſouffrir que la fortune leur fuſt plus favorable qu'à luy. Il renonça donc aux pretentions qu'il avoit ſur le Perou, & tourna toutes ſes penſées à la conqueſte de la Floride, où il mourut. Voilà comme de grands Capitaines ſe ſont ſacrifiez pour les intereſts de leurs Princes. Toutefois il ſe trouve parmy nous des perſonnes qui diſent malicieuſement, que l'Eſpagne doit à la temerité de quelques jeunes foux, la pluſpart des contrées du nouveau monde. Mais ils ne conſiderent pas qu'ils ſont eux-meſmes les enfans de l'Eſpagne ; & que cette genereuſe mere n'éleve ceux à qui elle donne la naiſſance, que pour conquerir l'Amerique, & porter la terreur de leurs armes dans le reſte de la terre.

CHAPITRE II.

Bornes de la Floride.

LA Floride a esté appellée de ce nom, à cause qu'elle fut découverte le jour de Pasques Fleuries * le 27. de Mars § de l'année 1513. Mais parce que c'est un grand pays, dont toutes les parties ne sont pas conquises, ny connuës, il est difficile de les décrire fort exactement. On ne sçait pas en effet, si au Septentrion † la Floride est bornée de la terre, ou de la mer. Ce qu'il y a de certain, est qu'elle a le Golfe de Mexique, & l'Isle de Cuba au Midy; au Levant la mer Oceane qui regarde l'Afrique; & au Couchant ce que l'on nomme aujourd'huy le

* Ainsi la plûpart des Auteurs modernes se trompent lors qu'ils disent, que ce fut Ferdinand de Soto, qui donna ce nom à la Floride, puis qu'il n'y aborda qu'en 1539. sur la fin de May, dans laquelle année Pasques fleuries estoient le 30. de Mars

§ Je ne sçai s'il n'y auroit pas faute icy; car ce fut la Fête des Pasques, qui tomba le 27. de Mars en 1513. Pasques fleuries étant arrivées le 20. du mesme mois.

† La Floride est bornée au Septentrion par le Canada, ou la Nouvelle France. Ce qui fait dire à l'Auteur, qu'on ignore quelles sont les bornes de la Floride du côté du Septentrion, c'est qu'il renferme dans la Floride comme font les autres Espagnols, la Virginie, & le Canada.

nouveau Mexique. De ce côté-cy, eſt la Province des ſept Villes, qui fut appellée de la ſorte par Vaſques Coronado, qui alla en mille cinq cens trente-neuf, à la découverte de ces quartiers. Mais comme on ne les put peupler, Antonio de Mendoça qui l'y avoit envoyé, perdit avec déplaiſir toute la dépenſe qu'il avoit faite pour cette entrepriſe.

CHAPITRE III.

Ceux qui ont entrepris la conqueſte de la Floride.

JUan Ponce de Leon * fut le premier qui découvrit la Floride. C'eſtoit un Gentilhomme qui avoit pris naiſſance au Royaume de Leon, & qui avoit eſté Gouverneur de l'Iſle de Porto-Rico. § Comme les Eſpagnols ne ſongeoient alors, qu'à faire de nouvelles déacouvertes, il arma deux caravelles, & tâch- par toutes ſortes de moyens à découvrir

* Avant Jean Ponce de Leon, la Floride avoit eſté découverte par Sebaſtien Gabot, que Henri VII. Roi d'Angleterre envoya en 1496. pour chercher par l'Occident un paſſage, pour naviger dans l'Orient. Gabot ne fit que voir la terre, ſans s'y arrêter.

§ Ou S Juan de Porto-Rico Iſle de l'Amerique. Elle eſt l'une des grandes Antilles, ſituée dans la mer du Mexique, à ſeize lieuës de l'Hiſpaniola, vers le Levant.

l'Isle de Bimini, * sur le bruit qu'il y avoit une fontaine qui rendoit la jeunesse aux Vieillards. Mais aprés avoir inutilement cherché cet Isle, la tempeste le jetta sur la coste, qui est opposée au Septentrion de Cuba; & il nomma ce continent la Floride. Et sans considerer si c'estoit Isle, ou terre ferme, il vint en Espagne demander la permission d'en faire la conqueste, & l'obtint. De sorte qu'en l'an 1513. il équippa trois vaisseaux, & aborda au pays qu'il avoit découvert. Les Indiens à son arrivée le repousserent vigoureusement, tuerent presque tous ses gens à la reserve de sept blessés, dont il estoit du nombre qui se sauverent à Cuba, où ils moururent tous de leurs blessures. Voilà quelle fut la fin de Ponce & de son expedition. Mais depuis luy, il semble que l'entreprise sur la Floride ait continué d'estre fatale à ceux qui l'ont tentée. Quelques années aprés ce malheur, le Pilote Mirvelo qui commandoit une caravelle, allant trafiquer avec les Sauvages, la tempeste le poussa sur la coste de la Floride, où il fut si favorablement reçû, qu'il revint fort content à l'Isle de San-Domingue. Mais dans cette rencontre il n'en usa pas en sage Pilote;

* L'une des Isles Lucayes au Sud-Est de la Floride. Elle est fameuse par ses bancs de sables, & par la difficulté de sa navigation.

car il n'eut pas le ſoin de prendre les hauteurs des lieux, & cette faute luy couſta cher, comme il ſe verra.

Au meſme temps ſept hommes des plus riches de San-Domingue firent ſocieté, & envoyerent deux vaiſſeaux vers les Iſles de la Floride, afin d'en amener des Indiens pour travailler aux mines qu'ils poſſedoient en commun. Ces vaiſſeaux aborderent à un Cap qui fut nommé de Sainte Heleine, à cauſe qu'il y arriverent le jour de la Feſte de cette Sainte. Ils paſſerent de là à un fleuve qu'ils appellerent le Jourdain, du nom de celuy qui le découvrit. Les Eſpagnols débarquerent en cet endroit, & les habitans de la contrée qui n'avoient point encore vû de Navires, les vinrent conſiderer comme des choſes ſurprenantes. Ils s'étonnoient auſſi de la forme des habits des Eſtrangers, & de voir des hommes avec de la barbe. Mais cela ne les empeſcha pas de les recevoir obligeamment; car ils leurs donnerent des peaux de martre, quelque argent, & de la ſemence de perles. * Les Eſpagnols leur firent d'autres preſens, & les engagerent par leurs careſſes à viſiter les vaiſſeaux. Les Indiens qui ſe fioient à ces apparences d'amitié, entrerent au nom-

* Semence de perles, ſe dit des perles fort menuës, qui ſe vendent au poid.

bre de cent trente dans les Navires. Nos gens auſſi-toſt levent l'ancre, & vont à toute voile vers San-Domingue. Mais de deux Vaiſſeaux, il n'en arriva qu'un au port; & meſme ils ne profiterent point de leur priſe. Ces pauvres Sauvages au deſeſpoir d'avoir eſté trompés, s'abandonnerent à la douleur, & ſe laiſſerent mourir de faim.

Cette nouvelle répanduë à San-Domingue, Vaſques Lucas d'Aillon vint en Eſpagne, demander permiſſion de ſe rendre maiſtre de la Cicorie, l'une des Provinces de la Floride avec le gouvernement du pays dont il feroit la conqueſte. L'Empereur * luy accorda ce qu'il deſiroit, & ajouſta à cette faveur, celle de luy donner l'ordre de ſaint Jacques. Aillon de retour à San-Domingue arma trois navires en mille cinq cens vingt-quatre, & prit Mirvelo pour le mener à la Terre où ce Pilote avoit eſté, à cauſe qu'on la croioit plus fertile que tout ce que l'on en avoit découvert juſques alors. Mais parce que Mirvelo ne ſe ſouvenoit plus de l'endroit, où il eſtoit la premiere fois abordé, il tâcha inutilement d'y arriver; & il en fut ſi ſenſiblement touché qu'il en perdit l'eſprit, & la vie. Aillon ne laiſſa pas de paſſer outre; & meſme aprés que ſon navire amiral fut perdu dans le

* C'eſt l'Empereur Charles Quint.

Jourdain, il continua ſa route avec les deux autres navires ; & moüilla prés de la Cicorie en une tres-agreable coſte, où d'abord il fut aſſez bien reçû. De ſorte que s'imaginant qu'il luy ſeroit aiſé de ſe rendre maiſtre de la contrée, il envoya deux cens hommes pour la reconoiſtre. Les Indiens qui cachoient leur mauvais deſſein, les conduiſirent au dedans du pays ; & aprés leur avoir témoigné beaucoup d'amitié, ſe reſſouvenant de la trahiſon que les autres Eſpagnols leur avoient faite, ils ſe jettent ſur eux & les taillent en pieces ; puis ils viennent de furie ſur Aillon & ſes Camarades, qui eſtoient demeurés aux vaiſſeaux ; ils en tuent & bleſſent pluſieurs, & contraignent le reſte de regagner promptement San-Domingue. Les plus conſiderables de ceux qui échapperent, furent Aillon & un Gentilhomme de Badajox, à qui j'ay oüi raconter dans le Perou la déroute dont je viens de faire le recit.

Ce malheur ne rebuta point Pamphile de Narbaez, il paſſa dans la Floride en mille cinq cens vingt-neuf *, & mena avec luy le jeune Mirvelo, Neveu de celuy dont j'ay parlé. Mais encore qu'il euſt quelque connoiſſance de la contrée, comme en ayant eſté inſtruit

* D'autres diſent en 1528.

par son Oncle, il n'eut pas pourtant la fortune plus favorable que luy. Narbaez mesme dans cette navigation perit avec ses gens, à la reserve d'Aluar Nugnez Cabeça de Vaca, & de quatre de ses compagnons qui retournerent en Espagne, où il obtinrent quelques gouvernemens. Mais cela ne réüssit pas; car ils moururent assez malheureusement, & Aluar revint prisonnier à Valladolid, où il finit ses jours. Aprés ceux dont je viens de parler, Ferdinand de Soto entreprit de s'emparer de la Floride, il y arriva en 1539. mais enfin il y perdit les biens & la vie. Sa mort estant sçûë en Espagne, plusieurs demanderent le Gouvernement de la Floride, avec permission d'en continuer la découverte. Mais Charles-Quint ne voulut écouter personne là-dessus. De sorte qu'en mille cinq cens quarante-neuf, il y envoya Cancel Balbastro Religieux Dominicain, pour Superieur de ceux de son Ordre, qui iroient précher l'Evangile aux habitans de la Floride. Ce Pere arrivé dans ces contrées, se mit à catechiser: mais au lieu de l'écouter, les Indiens qui se ressouvenoient de l'injure qu'ils avoient reçûë des Espagnols, le tuerent avec deux de ses compagnons. Les autres tout effrayés, regagnerent les vaisseaux, reprirent en diligence la route d'Espagne, & dirent pour ex-

cuſer leur prompt retour, Que les Barbares avoient le cœur endurcy, & qu'ils ne prenoient aucun plaiſir à oüir la parole de Dieu. Treize ans aprés on promit à un des fils d'Aillon le gouvernement de la Floride, s'il pouvoit s'en rendre maiſtre. Mais comme il ſollicitoit ſon depart, & qu'on remettoit de jour à autre l'execution de ſon entrepriſe, il mourut de déplaiſir. Pedro Melendez & pluſieurs autres allerent enſuite dans la Floride. Cependant, comme je n'ay pas aſſez de connoiſſance de ce qu'ils firent, je n'en parleray point.

CHAPITRE IV.

Religion & Couſtumes des Peuples de la Floride.

LEs peuples de la Floride ſont idolatres, & tiennent le Soleil & la Lune pour des Divinitez, qu'ils adorent ſans leur offrir des prieres ny des ſacrifices. Toutefois, ils ont des Temples; mais ils ne s'en ſervent que pour y enterrer ceux qui meurent, & pour y enfermer ce qu'ils ont de plus precieux. Ils élevent auſſi aux portes de ces Temples en forme de trophée les dépoüilles de leurs ennemis.

Ces Indiens n'épousent d'ordinaire qu'une femme, qui est obligée de garder la fidelité à son mary, sur peine d'estre punie d'un chastiment honteux, ou quelquefois d'une mort cruelle. Mais par un privilege du païs, les Grands ont permission d'avoir autant de femmes qu'ils en veulent. Neanmoins ils en ont une legitime, & les autres ne sont que comme des concubines. De sorte que les enfans qui naissent de ces dernieres ne partagent pas également les biens du Pere, avec les enfans de la femme.

Cette coustume s'observe aussi dans le Perou. Car excepté les Incas & les Caciques, qui en qualité de Princes & de Seigneurs, ont autant de femmes qu'ils en desirent, ou qu'ils en peuvent nourrir, il n'est pas permis aux autres d'en avoir plus d'une. Ces personnes de qualité disent, qu'ils sont obligez de faire la guerre, & qu'il faut quils ayent plusieurs femmes; afin d'avoir plusieurs enfans qui partagent leurs travaux, Que la plus part des nobles mourant dans les Combats, il est necessaire qu'il y en ait un grand nombre; & que comme la multitude n'a point de part aux affaires, & n'est pas exposée aux perils, il y a toûjours assez de peuples pour travailler, & pour porter les charges du Royaume.

Pour revenir aux habitans de la Floride, ils

ils n'ont nul bétail, & ne nourriſſent point de troupeaux. Ils mangent au lieu de pain du gros millet; au lieu de viande, du poiſſon & des legumes. Toutefois comme ils ont couſtume d'aller à la chaſſe, ils ont ſouvent du gibier; car ils tuent à coups de fléches, des Cerfs, des Chevreüils & des Daims qu'ils ont en abondance, & plus grands que ceux d'Eſpagne. Ils atrappent auſſi pluſieurs ſortes d'oiſeaux dont ils ſe regalent, & dont les plumages de differente couleur, leurs ſervent à parer leur teſte, & à diſtinguer durant la paix les nobles, du Peuple, & durant la guerre, le ſoldat, de celuy qui ne porte point les armes. Ils ne boivent que de l'eau, ils mangent leur viande bien cuite, leur fruit tres-meur, & leur poiſſon fort roty; & ſe mocquent des Eſpagnols qui en uſent autrement. Ainſi je ne puis ajouſter foy à ceux qui ont rapporté, que ces peuples mangeoient de la chair humaine. J'oſe dire qu'au moins cela n'eſt pas arrivé dans les Provinces que Soto à découvertes; & qu'au contraire ils ont un extréme horreur pour cette inhumanité. Car des Eſpagnols eſtant logez dans un quartier, où ils moururent de faim, & leurs compagnons les mangeant à meſure qu'ils expiroient, il n'y eut que le dernier qui s'en ſauva; de quoy les Indiens furent tellement

offenſez qu'ils voulurent aller tuer les Eſ-pagnols qui eſtoient dans un autre lieu.

Les peuples de la Floride vont preſque nuds, & portent ſeulement un eſpece de cale-çons de chamois, ou de daim. Ces caleçons ſont de diverſes couleurs, & ſervent à couvrir ce que la bienſeance veut que l'on cache. Leur manteau eſt une ſorte de couverture qui prend depuis le cou juſqu'à my-jambe. Il eſt ordinairement de martre fine, & ſent une odeur de muſc tres-agreable. Ils en ont auſſi quelquefois de Chats, de Daims, de Cerfs, d'Ours, de Lions, & meſme de Vaches, qu'ils preparent ſi bien que l'on s'en pourroit ſervir comme d'une étoffe. Pour les cheveux ils les portent longs, & les noüent ſur la teſte. Leur bonnet eſt un reſeau de couleur qu'ils attachent ſur le front, en ſorte que les bouts pendent juſqu'au deſſous des oreilles. Leurs femmes ſont auſſi vétuës de peau de daim, ou de chevreüil, & ont tout le corps couvert d'une façon honneſte & modeſte.

Les Indiens ſe ſervent de toutes ſortes d'ar-mes, excepté de l'arbaleſte & du mouſquet. Ils croient que l'arc & la fléche leur donnent une grace particuliere; & pour cela ils en portent toûjours à la chaſſe & à la guerre. Mais comme ils ont une taille tres-avanta-

geuſe, leurs arcs ſont tres-longs, & gros à proportion. Ils ſont de chéne pour l'ordinaire, ou d'autre bois de cette ſorte. C'eſt pourquoy on les courbe difficilement, & il n'y a point d'Eſpagnol qui puiſſe à force de tirer la corde approcher la main de ſon viſage; au lieu que les Indiens amenent cette corde juſqu'au derriere de l'oreille, & tirent des coups qui ſurprennent. La corde de leur arc eſt de cuir de cerf; & voicy comme ils la font. Ils coupent de la peau du cerf une courroye de deux doigts de large, depuis la queuë juſqu'à la teſte: Aprés ils oſtent le poil de cette courroye, ils la moüillent, la tordent, en attachent un bout à une branche d'arbre, & l'autre à un poids de cent, ou de ſix vingts livres; & laiſſent cette peau juſqu'à ce qu'elle devienne en forme d'une groſſe corde de boyau. En ſuite, afin de ne ſe point bleſſer le bras gauche avec la corde, quand elle ſe détend, ils ſe ſervent d'un demy braſſar de groſſes plumes, qui les couvre depuis le poignet juſqu'au coude; & qui eſt arreſté par une bande de cuir, dont ils font autour du bras quelques tours; & ainſi ils lâchent la corde d'une force toute particuliere.

Voilà en peu de paroles les couſtumes des habitans de la Floride. Mais comme j'ay auſſi parlé ſuccinctement de ceux qui l'ont décou-

verte, & que l'entreprise de Soto sur ce pays, est plus illustre que celle des autres; je raconteray maintenant plus au long les choses qu'il fit dans ces contrées; je décriray les Provinces qu'il y découvrit, & raporteray les actions de ses soldats jusqu'au temps qu'ils sortirent de la Floride, & se retirerent au Mexique.

CHAPITRE V.

Preparatifs pour la Floride.

SOto obtint la permission de conquerir la Floride, & d'ériger en Marquisat trente lieuës de long sur quinze de large, dans le pays dont il feroit la conqueste. L'Empereur qui luy accorda cette grace, luy donna aussi le Gouvernement de Saint Jacques de Cuba; afin de prendre dans cette Isle ce qui luy seroit necessaire pour son dessein; & aprés qu'il l'eut executé, il l'établit Gouverneur general de la Floride.

Cette nouvelle divulguée par l'Espagne, on crut que Ferdinand de Soto alloit joindre

* Fernand ou Ferdinand Soto étoit Fils d'un simple Gentil-homme de Xerés de Badajox dans l'Estramadoure Portugaise.

à la Coûronne de nouveaux Royaumes : Comme il estoit l'un de ceux qui avoient conquis le Perou, & qu'il employoit dans cette derniere expedition tous ses biens; on s'imagina qu'elle surpasseroit de beaucoup la premiere, & que l'on s'enrichiroit à suivre sa fortune. C'est pourquoy des gens de toute sorte de qualité furent attirez à cette entreprise, & sur l'esperance d'en rapporter de grands tresors, ils abandonnerent ce qu'ils avoient de plus chers, & s'offrirent tous d'accompagner Soto. Il se joignit au mesme temps à luy sept Gentil-hommes qui revenoient de la conqueste du Perou, & qui n'avoient pour but que d'acquerir des richesses. Comme ils n'estoient pas contens de ce qu'ils avoient, & que le desir d'amasser s'augmentoit en eux, ils croyoient qu'ils satisferoient mieux leur avarice dans la Floride que dans le Perou.

Soto en vertu de son pouvoir, commença donc à donner ses ordres pour des vaisseaux, & pour tout ce qui luy estoit necessaire. Il choisit des personnes sur qui il pût se décharger de quelques-uns de ses soins; il leva des troupes, & fit des Capitaines & autres Officiers. Cependant on executa avec tant de promptitude, ce qu'il avoit commandé, qu'en moins de quinze ou seize mois tout fut

en estat, & conduit à San Lucar de Barramede. Si bien que les gens de guerre s'y rendirent aussi-tost avec force cordes, hoyaux, panniers, & autres choses propres à leur entreprise, & ils s'embarquerent en cette sorte

CHAPITRE VI.

Embarquement pour la Floride.

ON assembla pour la Floride à San Lucar plus de neuf cens Espagnols, tous à la fleur de leur âge; parce qu'il faut de la force, pour supporter les fatigues de la guerre, & vaincre les travaux qui se rencontrent dans les entreprises sur les pays du nouveau monde. Cependant, comme la vigueur toute seule ne suffit pas, le General ordonna de distribuer de l'argent aux troupes, & d'avoir égard au train, & à la naissance de ceux à qui l'on en donnoit. Plusieurs Officiers qui n'étoient pas équipés reçûrent cette faveur, les autres qui consideroient les grandes dépenses que Soto étoit obligé de faire, la refuserent, dans la créance qu'il y avoit plus de generosité à employer leurs biens pour son service que de luy estre à charge.

Lors que le temps fut propre à la navigation, les troupes s'embarquerent sur dix vaisseaux, dont il y en avoit sept grands & trois petits. Le General se mit avec toute sa famille sur le Saint Christophe, tres-bien pourveu de soldats & de munitions. Nugno Touar Lieutenant general s'embarqua avec Charles Henriquez sur la Madelaine. Loüis de Moscoso Mestre de Camp commandoit le vaisseau de la Conception, qui estoit de plus de cinq cens tonneaux. Andrez Vasconcelo estoit Capitaine du Gallion de la bonne fortune; & avoit une compagnie de Gentils-hommes Portugais, dont quelques-uns avoient servi en Espagne, Diego Garcia montoit le Vaisseau Saint Jean, & Arias Tinoco celuy de Sainte Barbe, Alonso Romo de Cardeniosa estoit sur le Gallion Saint Antoine, &menoit avec luy Diego Arias Tinoco, Enseigne Colonel de l'armée. Pedro Calderon commandoit une tres-belle caravelle, & avoit dans sa compagnie Misser Espindola Capitaine de soixante halebardiers de la garde du General. Il y avoit outre cela deux brigantins qui servoient pour la découverte, parce qu'ils estoient plus legers que les navires. Il s'embarqua aussi sur ces vaisseaux des Ecclesiastiques, & quelques Religieux*

* Francisco del Pozo, Dionisio de Paris, Loüis de Soto, Juan de Gallegos, Francisco de Rocha, Juan de Torres.

tous gens d'une probité exemplaire.

A cette Armée se joignit encore la flote destinée pour le Mexique, qui estoit composée de vingt navires. Soto en fut General jusqu'à l'Isle de Cuba, où il falloit que cette flote se separast pour aller à Vera Crus. Et alors il en devoit laisser le commandement à Gonçalo de Salazar, premier Chrétien de la ville de Grenade, aprés que les Maures l'eurent abandonnée. C'est pourquoy en consideration de cette qualité les Rois Catholiques qui conquirent cette place, accorderent à ce Gentil-homme de grands privileges, & le comblerent de leurs faveurs. Ces deux flotes partirent de San-Lucar le sixiéme d'Avril de l'année mil cinq cens trente-huit, avec toutes les choses necessaires; mais il ne manquoit rien sur tout aux troupes qui alloient dans la Floride.

En 1492.

CHAPITRE VII.

Ce qui arriva à l'Armée depuis San-Lucar jusqu'à Cuba.

LE jour que les flotes se mirent à la voile, Soto commanda un peu avant la nuit à Silvestre en qui il se confioit, de visiter les

entinelles, avec ordre au Capitaine de l'ar-
illerie de tenir le canon en eſtat ; afin que ſi
uelque navire manquoit à ſon devoir, on
ira deſſus. Cela fut auſſi-toſt executé ; &
ır le minuit il penſa arriver un grand deſor-
ordre. Les Matelots du navire de Salazar
oulant montrer la legeteté de leur vaiſſeau,
u aller à la teſte de la flote avec celuy du
General ; ou plûtôt s'eſtant laiſſez abattre au
ommeil, & le Pilote qui gouvernoit alors
e navire n'ayant pas aſſez de connoiſſance
des choſes qui s'obſervent dans un Armée
navale, le vaiſſeau s'éloigna d'une portée de
canon de la flote, & gagna le devant du na-
vire de Soto qui eſtoit à la teſte. Mais com-
me Silveſtre à qui le General avoit donné ſes
ordres, eſtoit à l'erte, & qu'il voyoit le navire
de Salazar, il éveilla le Capitaine de l'artille-
rie ; il luy demanda ſi ce vaiſſeau eſtoit de la
flote ; & ſur la réponſe qu'il n'y avoit point
d'apparence, à cauſe que les Matelots qui ſe
ſeroient ainſi avancés meriteroient la mort ;
il fit tirer ſur le navire. On en rompt les voiles
du premier coup de canon ; on en enleve
d'un autre les œuvres mortes * ; & on entend
ceux qui eſtoient dans le vaiſſeau demander

---

* On appelle *œuvres mortes*, les parties d'un navire, qui ſortent hors de l'eau ; & œuvres vives les parties d'un navire, qui ſont dans l'eau.

quartier, criant qu'ils eſtoient de l'armée. Cependant les autres navires prennent les armes au bruit du canon, & ſe mettent en eſtat de tirer ſur ce vaiſſeau, qui flotant au gré du vent; parce que ſes voiles eſtoient déchirées, vint tomber ſur l'Amiral qui luy donnoit la chaſſe. Ce malheur fut preſque plus faſcheux que l'autre. Les uns dans la crainte & dans le deſordre, où ils ſe trouvoient, penſoient plûtôt à excuſer leur faute qu'à conduire leur vaiſſeau; les autres au contraire ſur la creance que l'action des gens de Salazar eſtoit une marque de mépris, ne reſpiroient que la vengeance, & ne prenoient pas garde de quelle façon, ny comment ils voguoient. A la fin neanmoins lors qu'ils apperçûrent que ces deux vaiſſeaux s'alloient heurter, ils ſe ſervirent de perches & de piques, & en rompirent plus de trois cens, pour arreſter la violence du choq, & ſe garantir du peril. Mais ils ne purent empêcher que ces navires ne s'embaraſſaſſent dans les cordages, & ne fuſſent en danger d'eſtre coulez à fond. Pas un vaiſſeau ne les ſecouroit dans cette confuſion, le Pilote effrayé deſeſperoit de ſe tirer de peril; la nuit déroboit la connoiſſance de ce qu'il falloit faire; l'air retentiſſoit de cris; & comme le bruit empéchoit que l'on ne s'entendit, le ſoldat ne pouvoit obeïr, ny le Capitaine

ommander. Voilà l'eſtat où eſtoient reduits es deux navires, lors que Dieu inſpira de ouper les cordages du vaiſſeau de Salazar, qui avoient cauſé tout l'accident. Car auſſi-oſt ils ſe virent hors de danger, & le navire e Soto favoriſé du vent s'éloigna de l'autre. Toutefois ce General en colere, ſoit de s'e-tre vû dans le peril, ou croyant que ſon mal-eur fut un effet de mépris que Salazar faiſoit le luy, il le piqua de paroles; & meſme il s'en allut peu qu'il ne luy fit couper la teſte. Mais Salazar s'excuſa avec reſpect, & l'on appuya vec tant d'adreſſe ſes raiſons, que Soto re-ût ſes excuſes, & oublia genereuſement tou-es choſes. Salazar n'en uſa pas tout à fait de neſme; car dans le Mexique, lors qu'il s'en-retenoit quelquefois de cette avanture, il émoignoit de l'aigreur contre Soto, & ſou-aitoit ardemment de trouver l'occaſion, de uy faire tirer l'épée; afin de ſe vanger de l'ou-rage que ce General luy avoit fait. Pour re-venir aux vaiſſeaux; aprés que les Matelots le Salazar eurent racommodé les cordages, 'Armée vint moüiller à Gomere * où elle ſe afraîchit. Cependant le General trouva tant le charmes en la fille naturelle du Seigneur de cette Iſle, qu'il la luy demanda avec promeſſe

* Gomere Port, & Capitale de l'Iſle Gomere, l'une des Canaries dans l'Ocean Atlantique.

de la marier richement au pays, dont il alloit faire la conqueſte. Ce Seigneur qui ajouſtoit foy aux paroles de Soto, luy confia cette fille, qui n'avoit alors que ſeize ans. Mais il la mit premierement entre les mains d'Iſabelle de Bovadilla femme du General, & la ſupplia d'avoir à l'avenir pour cette jeune perſonne des ſentimens de mere. Enſuite Soto partit de Gomere, & favoriſé du vent, il apperçût à la fin de May l'Iſle de Cuba. * Alors Salazar obtint permiſſion de ſe ſeparer de la flote, & conduiſit l'armée de Mexique à Vera Crus. § Le General ravy d'avoir achevé heureuſement ſon voyage, ne ſongea plus que de s'aller rendre au port. Comme il eſtoit preſt d'y entrer, les troupes virent un Cavalier qui venoit à bride abatuë, & qui crioit de toute ſa
A droite. force au vaiſſeau amiral *Ababor*. Ce Cavalier eſtoit envoyé de la ville de Saint Jacques, pour faire perir le navire du General dans des bancs & des rochers, qui ſe rencontroient aux endroits qu'il leur enſeignoit. Et en effet les

* *Cuba*, l'une des Iſles de l'Amerique, & la plus grande des Antilles.

§ Ce doit être San-Juan de Ulua, dite *Vera Cruz* la Nouvelle, petite ville ſur le Golfe du Mexique, où il y a un port, dans lequel ſe rendent tous les vaiſſeaux, qui vont d'Eſpagne au Mexique. Je ne croy pas que ce ſoit *Vera Cruz* la Vieille, dite ſimplement *Vera Cruz*, que les Eſpagnols avoient abandonné dès l'an 1519. à cauſe de la difficulté, & de l'incommodité de ſon port.

Matelots

Matelots qui ne connoissoient pas bien l'entrée du port, portoient la prouë de ce costé-là. Mais aussi-tost que ce Cavalier reconnut que c'estoit un vaisseau amy il retourne leur crier à *Estribor* *, & mettanr pied à terre, il court, & leur fait signe de passer à l'autre bord, ou qu'ils s'alloient perdre. L'Amiral qui entendit la pensée de cet homme, reprit aussi-tost à gauche. Toutefois quelle diligence qu'il fist il donna contre un écuëil. Si bien que les Matelots qui croyoient que le vaisseau fust entre-ouvert, eurent recours à la pompe; mais au lieu d'eau ils tirerent du vin, du vinaigre, de l'huile & du miel; parce que plusieurs tonneaux qui en estoient pleins en furent rompus. Cet accident redoubla tellement leur crainte, que perdant presque toute esperance de se tirer de peril, ils mirent la chaloupe en mer, où entra la femme du General avec les filles de sa suite, & quelques jeunes hommes qui furent les premiers à s'enfuïr. Soto se posseda fort bien en cette occasion. Car malgré les prieres de ses gens, il demeura ferme dans le navire, il encouragea par son exemple les uns à travailler; & retint les autres. Il donna ordre enfin à tout, & fit décendre au fond du navire, où on trouva qu'il n'y avoit rien de rompu que les tonneaux. L'armée en ressentit beaucoup de joye, & il n'y eut que

* A gauch

C

ceux qui s'estoient échapez avec les Dames, qui eurent quelque déplaisir d'avoir témoigné si peu de fermeté dans le peril.

CHAPITRE VIII.

Combat de deux navires.

DIx jours avant que le General abordast au port de Cuba, Diego Perez y estoit arrivé avec un navire équippé de toutes choses. Perez estoit de Seville, & alloit trafiquer aux Isles du nouveau monde. On ne sçait pas bien quelle estoit sa qualité, on sçait seulement qu'en toutes ses actions il agissoit avec tant d'honneur; que de sa conduite seule on pouvoit juger qu'il avoit l'ame tres-noble. Il n'y avoit que trois jours qu'il estoit dans ce port, lors qu'il y arriva un Corsaire François qui avoit un tres-bon navire, & qui estoit fort brave de sa personne. Mais comme l'Espagnol avoit aussi beaucoup de valeur, ils n'eurent pas plûtôt reconnu qu'ils estoient ennemis de nation, qu'ils s'attaquerent & combattirent jusqu'à ce que la nuit les separast. Aprés quoy ils s'envoyerent faire compliment avec des presens de vin & de fruit, & se donnerent parole que la nuit il y auroit

trêve & que mesme on ne tireroit point de canon de part ny d'autre. Ils disoient qu'il n'y avoit point d'honneur, ny de courage à se battre avec du canon. Qu'il estoit plus glorieux de ne devoir la victoire qu'à son bras & à son épée : & que d'ailleurs on s'enrichissoit des dépoüilles du vaincu, & d'un excellent navire. Ils garderent leur parole ; & cependant de peur de quelque surprise, ils ne laisserent pas de poser la nuit des sentinelles. Le lendemain à la pointe du jour ils recommencerent le combat avec tant d'opiniâtreté, qu'il n'y eut que la fatigue & la faim qui les separerent. Mais lors qu'ils eurent repris leurs forces, ils se battirent encore jusqu'au soir, aprés ils s'envoyerent visiter, ils se firent des presens, & s'offrirent des remedes pour les blessez.

Durant cette nuit, Perez écrivit aux habitans de saint Jacques, qu'il falloit purger leur mer d'un Corsaire aussi redoutable que celuy qu'il tâchoit de couler à fonds ; qu'en consideration des efforts qu'il faisoit pour leur rendre de bons offices, il les supplioit de luy promettre, que s'il avoit du pire, ils luy rendroient à luy ou à ses heritiers la valeur de son navire. Que s'ils l'asseuroient de cette faveur, il mourroit, ou il triompheroit de son ennemy. Qu'il leur demandoit cette gra-

ce, parce qu'il n'avoit vaillant que ſon vaiſſeau: & que s'il poſſedoit d'autres richeſſes, il hazarderoit de tout ſon cœur ce qu'il avoit ſur mer pour leur ſervice. La ville de Saint Jacques * reconnut tres-mal la volonté de Perez. Car bien loin de luy rien accorder, elle fit réponſe qu'il pouvoit faire ce qu'il luy plairoit, & qu'elle ne luy garantiſſoit aucune choſe. Ce Capitaine piqué de leur ingratitude, mit ſon eſperance en ſa propre valeur, & reſolut de combatre également & pour ſon honneur & pour ſa fortune.

Dans cette vûë dés que le troiſiéme jour parut, Perez s'apreſta pour le combat, & attaqua ſon ennemy avec autant de vigueur qu'auparavant. Le François reçût de ſon coſté l'Eſpagnol avec aſſûrance, & il ne ſongea qu'à vaincre ou à mourir. C'étoit en effet plûtôt l'honneur que le profit qui animoit ces Capitaines; parce que hormis leurs navires qui valoient quelque choſe, le reſte de ce qu'ils poſſedoient n'étoit pas conſiderable.

Cependant ils s'attachent l'un à l'autre, combattent en lions, & ne ſe ſeparent que pour reprendre haleine. Ils rentrent aprés au combat, irritez de ne pouvoir remporter aucun avantage l'un ſur l'autre. La nuit enfin les ſe-

* Ville autrefois la Capitale de l'Iſle de Cuba.

pare, chacun se retire avec ses blessez & ses morts, & ils s'envoyent visiter à la maniere accoustumée. Une conduite si extraordinaire estonna la ville de voir que deux personnes qui cherchoient fortune, s'opiniâtrassent avec tant de courage à se vouloir oster la vie, sans qu'ils y fussent obligez par devoir, ny par esperance d'estre recompensez de leurs Roys; puisque pas un de ces vaillans hommes ne combattoit par l'ordre de son Prince.

Le quatriéme jour, lors que Perez & le Corsaire se furent salüez de quelques volées de canon, ils continuerent leur combat, & ils ne le quitterent que pour donner ordre à leurs blessez. Ils se battirent ensuite avec tant d'ardeur, qu'il n'y eût que la nuit qui les separast; puis ils s'envoyerent faire civilité, & se regalerent de divers presens. Mais comme Perez eut remarqué de la foiblesse en son ennemy, il le fit prier que leur combat se continuast la premiere fois, jusqu'à ce que l'un ou l'autre eust remporté la victoire. Et pour l'y engager il le défia à la maniere de la guerre: ajoustant qu'aprés le courage qu'avoit fait paroître celuy qu'il avoit à combattre, il esperoit qu'il accepteroit volontiers le defi. Le Capitaine François répondit, qu'il le recevoit de tout son cœur; & qu'au jour assigné, il vaincroit, ou qu'il mourroit. Il supplia

mesme Perez de prendre toute la nuit de nouvelles forces pour le lendemain, & de ne le point tromper par un defi artificieux; à cause qu'il souhaitoit de montrer en sa personne la valeur de la nation Françoise. Neanmoins lors qu'il connut que le temps estoit propre pour échapper, il fit secrettement lever l'ancre, & se mit à la voile. Les sentinelles Espagnoles oüirent quelque bruit. Mais dans la pensée que leur ennemy se preparoit au combat, elles ne donnerent point l'alarme; & lors que le jour parut, ils furent surpris de voir qu'il s'étoit sauvé. Perez affligé de cette fuite, parce qu'il croyoit que la victoire luy estoit asseurée, prit dans Saint Jacques ce qu'il luy falloit, & poursuivit le Corsaire. Mais il estoit déja loin, & aprés tout il fit bien de ne plus tenter la fortune du combat, puis que le succez en estoit incertain pour luy.

Certes le procedé de ces Capitaines est digne d'estre remarqué. Ils s'attaquoient en veritables ennemis, & toutefois il sembloit qu'aprés le combat, ils s'aimassent en freres. Ils n'avoienr l'un pour l'autre que du respect, & de la bonté; Et ils donnoient d'illustres marques que leur civilité ne le cedoit point à leur courage; & que soit en paix ou en guerre, ils estoient également genereux.

CHAPITRE IX.

Arrivée de Soto à Cuba.

LOrs que les habitans de Saint Jacques encore tout effrayez du combat virent paroiſtre les vaiſſaux du General, ils craignirent que ce ne fuſt le Corſaire qui retournaſt avec d'autres pour ſaccager leur ville. Ce qui les porta comme il a eſté dit, à faire échoüer s'il ſe pouvoit, Ferdinand de Soto : mais lors qu'ils le reconnurent, ils changerent de deſſein, & il aborda heureuſement. Le peuple court au devant de luy, & promet de luy obeïr, luy témoigne ſon affection par de frequens cris de joye. Ils luy demandent enſuite pardon de leur mépriſe, cauſée par le combat, dont ils avoient eſté les ſpectateurs. Toutefois comme ils ne luy parlerent point de leur conduite envers Perez ; & que le General en fut ſecrettement informé, il les blâma de leur ingratitude.. Il leur repreſenta que ce Capitaine s'étoit hazardé pour leur ſervice. Que la victoire ayant balancé quatre jours entre luy & ſon ennemy, il leur eut eſté aiſé avec une barque de trente hommes de le rendre maiſtre de ce Corſaire. Que la crainte qui les avoit

empéchés de se declarer estoit mal fondée : parce que si le François eust esté victorieux, il n'auroit point eu d'égard à toute la froideur qu'ils avoient montrée pour un homme, qui combattoit pour leurs interests, & qu'enfin on ne pouvoit assez tost, ny avec trop d'ardeur, secourir ceux de son party, ny se défaire de ses ennemis avec trop de promptitude.

Les habitans touchez de ces paroles promirent qu'à l'avenir, leur conduite seroit plus sage & plus genereuse,& continuerent à se réjouir. Mais ce qui redoubla leur joye, fut l'arrivée de leur Evêque, Ferdinand de Moça qui pensa faire naufrage au port. Comme il desiroit passer du vaisseau en la chaloupe, il tomba dans la mer, à cause que la chaloupe s'éloigna du navire. Neanmoins ce qu'il y eut de plus dangereux, fut que revenant au dessus de l'eau, il donna de la teste contre la barque : mais les Matelots se jetterent dans la mer, & le sauverent. La perte de ce Prelat eut esté sensible. Il passoit dans l'Ordre de saint Dominique, dont il estoit, pour un homme d'un merite extraordinaire. Si bien que le peuple de Cuba, qui s'estimoit heureux d'avoir pour Evêque un grand personage, & pour Gouverneur un Capitaine renommé, ce ne fut par toute la ville durant quelques jours que jeux, danses,

festins, & masquarades. Il y eut mesme des courses de bagues, où l'on voyoit une quantité de chevaux, de tout poil & de toute taille, les plus beaux du monde. Ajoustez qu'afin de rendre la réjoüissance plus celebre, on distribua divers prix à ceux qui se signalerent le plus. Ils donnerent aux uns des bagues, & aux autres des étoffes de soye ; & au contraire on railloit ceux qui n'avoient ny l'adresse, ny le courage de se rendre dignes d'estime. Ces recompenses d'honneur obligerent plusieurs Cavaliers de l'armée qui estoient adroits, de se mesler avec eux; ce qui augmenta la beauté de la feste, & donna à toute la ville un plaisir particulier.

CHAPITRE X.

Desespoir de quelques Habitans de Cuba.

LEs Soldats vivans en paix avec le peuple de la ville de Saint Jacques, & tâchant de se rendre de bons offices les uns aux autres, ils firent durer leur réjoüissance prés de trois mois. Cependant le Gouverneur visita toutes les Places de l'Isle; Il y établit des Juges à qui il donna la qualité de ses Lieutenans, & acheta des chevaux pour son entreprise. Les principaux Officiers firent la mesme chose ; de sorte

que cela l'obligea à leur distribuer de l'argent, & porta les Habitans de l'Isle à luy faire present de quelques chevaux : car ils en nourrissoient avec grand soin, & en vendoient dans le Perou & dans le Mexique. Il se trouvoit en effet des particuliers de Cuba qui en avoient les uns vingt, & d'autres jusqu'à cinquante & soixante ; parce qu'alors l'Isle estoit riche, fertile, & remplie d'Indiens. Mais la plûpart se pendirent un peu aprés l'arrivée de Soto. Voicy la cause de leur desespoir. Comme les peuples de Cuba sont naturellement paresseux, & que la terre du pays rend beaucoup, ils ne prenoient pas grand'-peine à la cultiver. Ils semoient seulement un peu de gros millet qu'ils recueilloient chaque année pour les necessités de la vie. Si bien que ces pauvres Indiens se bornant à ce que la nature demande pour sa subsistance, & comme l'or n'est point necessaire à la vie, ils ne l'estimoient point, & ne pouvoient souffrir que les Espagnols les contraignissent de le tirer des lieux, où il se trouvoit. Ainsi, afin de n'estre plus obligez à faire une chose à quoy ils avoient tant d'aversion, ils se pendirent presque tous ; & on trouva au matin dans un seul village cinquante familles qui s'estoient desesperées de la sorte. Les Espagnols effrayés de l'horreur de ce spectacle, tâchoient à dé-

tourner le reste des Barbares d'une si cruelle resolution *, mais ce fut inutilement. Car la plûpart de l'Isle, & presque tous leurs voisins finirent leur vie par le mesme genre de mort : & de là vient que l'on achete aujourd'huy fort cher les Negres qu'on mene aux mines.

CHAPITRE XI.

Vasco Porcallo de Figueroa prend party dans l'Armée.

POur revenir à Soto, aprés qu'il eust envoyé des troupes par mer sous la conduite d'un § de ses Capitaines ; afin de rebastir la Ville des Havanes, que les Corsaires François avoient saccagée, il pourveut à ce qu'il falloit pour la conqueste de la Floride, & fut secondé dans cette entreprise par Vasco Por-

* Un autre historien rapporte une action fort industrieuse, dont se servit un Espagnol Intendant de Vasco Porcallo, pour détourner quelques uns de ces Indiens de Cuba de se pendre. Il prit une corde à la main, & les alla trouver dans le lieu, où il savoit, qu'ils se devoient assembler pour cette expedition, leur disant qu'il s'alloit pendre avec eux, pour les tourmenter en l'autre monde cent fois plus qu'il n'avoit fait en celui-ci. Ce discours leur fit abandonner la resolution qu'ils avoient prise, & ils revinrent avec lui pour faire tout ce qu'il leur ordonneroit. Ce qui fait voir combien ils haissoient les Espagnols.

§ Mateo Azeituno.

callo de Figueroa, dont je vais parler. Porcallo estoit un Gentil-homme qui avoit de la naissance, du bien & de la valeur. Il avoit long-temps porté les armes, & souffert de grandes fatigues en Europe, & en Amerique : si bien qu'estant vieux & rebuté de la guerre, il se retira à la Trinité Ville de l'Isle de Cuba. Mais sur la nouvelle que Soto estoit arrivé à Saint Jacques avec une Armée, il luy alla rendre visite, il s'y arresta quelques jours, & comme il vit de braves troupes & de magnifiques preparatifs pour la Floride ; il fut tenté malgré son âge, de reprendre les armes. Il s'offrit donc luy & toutes ses richesses au General, qui le reçût avec joye, & loüa sa resolution. De sorte que pour reconnoistre avec honneur l'offre que ce Capitaine luy avoit faite de ses biens & de sa personne, il le fit son Lieutenant general en la place de Nugno Tovar, qui sans son aveu s'estoit marié à la fille du Seigneur de Gomere. Ainsi les troupes s'augmenterent de tout le train de Porcallo ; & cela servit extrémement. Car il avoit un grand nombre d'Espagnols, d'Indiens, de Negres, plusieurs domestiques, plus de quatre-vingts chevaux, trente pour son service particulier, & cinquante qu'il donna à des Cavaliers de l'Armée. Il avoit aussi fait provision de pain, de chair salée, & d'autres

choses ;

choſes ; & encourageoit par ſon exemple pluſieurs Eſpagnols qui demeuroient dans l'Iſle à ſuivre le General, qui aprés avoir mis ordre à ſes affaires, prit en diligence la route des Havanes.

CHAPITRE XII.

Soto arrive aux Havanes.

SUr la fin d'Août de l'année mille cinq cens trente-huit, le General partit de Saint Jacques, accompagné de cinquante chevaux pour ſe rendre aux Havanes ; & commanda au reſte de ſa cavalerie, qui eſtoit de trois cens hommes, de le ſuivre, & de ſe partager par petits eſcadrons de cinquante hommes chacun, avec ordre de partir à huit jours l'un de l'autre ; afin qu'étant en petit nombre ils trouvaſſent mieux ce qu'il leur ſeroit neceſſaire. Mais il voulut que l'Infanterie & ſa maiſon allaſſe le long de la côte aux Havanes ; où auſſi-tôt qu'il fut arrivé, & qu'il euſt vû la deſolation de la Ville, il fit des largeſſes aux habitans pour reparer leurs maiſons & leurs Egliſes, que les Pirates avoient ruinées. Il ordonna enſuite à Juan d'Aniaſco fort experimenté dans la naviga-

tion, d'armer deux brigantins, d'aller découvrir les côtes de la Floride, & d'en reconnoiſtre les Rivieres & les hommes. Aniaſco obeït ; & aprés avoir couru deux mois pluſieurs endroits de la côte, il retourna avec une exacte relation des choſes qu'il avoit vûës, & amena avec luy deux hommes du pays. Soto ſatisfait de ſa diligence le renvoya, avec ordre de voir où l'Armée pourroit aborder. Aniaſco reprend ſa route, viſite la côte, & remarque les lieux où l'on pourroit prendre terre. Mais dans cette ſeconde courſe, d'où il revint avec deux autres Indiens : il arriva que luy & ſes compagnons qui s'étoient égarés les uns des autres dans une Iſle deſerte, furent deux mois avant que de ſe pouvoir rejoindre, & ne mangerent que des oiſeaux qu'ils tuerent à coups de groſſes coquilles. Enſuite ils coururent ſur mer de ſi grands perils, que lors qu'ils aborderent aux Havanes, ils furent au ſortir de leurs vaiſſeaux à genoux juſqu'à l'Egliſe ; où aprés avoir remercié Dieu de les avoir tirés de danger, l'Armée les reçût avec d'autant plus de joye, qu'elle croyoit qu'ils euſſent tous fait naufrage.

Cependant le General qui s'appliquoit tout entier à ſon entrepriſe, eut nouvelle que Mendoça Vice-Roy de Mexique, levoit des troupes pour la conqueſte de la Floride.

Mais comme il apprehendoit que leur rencontre ne causast des differens, il resolut de luy communiquer les provisions qu'il avoit de l'Empereur. Il depécha donc vers Mendoça, pour le supplier de ne faire aucune levée qui le pust troubler dans la conqueste qu'il meditoit. Et le Vice-Roy répondit, que Soto pouvoit en toute asseurance continuer son voyage. Qu'il envoyoit ses troupes en des endroits opposez à ceux où il vouloit mener sa flote. Que la Floride estoit un vaste pays. Que chacun y trouveroit de quoy satisfaire son ambition. Que bien loin d'avoir la pensée de nuire à Soto, il souhaitoit que la fortune luy donnast lieu de luy rendre service, & qu'il n'épargneroit pour cela ny ses biens, ny le pouvoir que luy donnoit la qualité de Vice-Roy. Le General content de cette réponse remercia Mendoça de sa bonne volonté.

En ce temps-là les Cavaliers qui avoient eu ordre de partir de Saint Jacques pour les Havanes, y estoient arrivez ; & avoient fait un peu plus de deux cens lieuës, qui est la distance d'une de ces villes à l'autre. Soto alors voyant que sa Cavalerie & son Infanterie estoient jointes, & que la saison de se mettre en mer approchoit ; il laissa pour commander en son absence ; Isabelle de Bovadilla sa fem-

me, & luy donna pour conseil Juan de Rochas. Il establit aussi dans la Ville de Saint Jacques Francisco Gusman ; car ces deux Gentils-hommes commandoient dans le pays avant sa venuë, & sur le rapport qu'on luy avoit fait de leur bonne conduite, il les confirma en leur charge. Il acheta au mesme temps un beau navire, qui estoit abordé aux Havanes, & avoit servit d'Amiral, lors que Cuniga fit la découverte de la Riviere de la Plata. * Ce vaisseau s'appelloit Sainte Anne; & estoit si grand qu'il porta quatre vingts chevaux en Floride.

CHAPITRE XIII.

Rencontre de Ferdinand Ponce aux Havanes.

DUrant que le General attendoit un vent favorable pour mettre à la voile, Ferdinand Ponce, qui estoit en mer s'opiniâtra quatre ou cinq jours, afin de ne pas relâcher aux Havanes ; mais l'orage l'y força. Il ne vouloit point entrer au port ; parce que quand Soto partit du Perou pour l'Espagne, ils estoient convenus qu'ils partageroient

* C'est l'une des plus grandes Rivieres de l'Amerique Meridionale.

leur bonne & leur mauvaiſe fortune. La reſolution de Soto lors qu'il ſortit du Perou, eſtoit d'y retourner, pour y joüir des recompenſes que ſes ſervices avoient meritées dans la conqueſte de ce Royaume. Comme depuis il changea de reſolution ; Ponce obtint de Piçarre par ordre de l'Empereur, une contrée où il amaſſa beaucoup d'or, d'argent, & de pierreries. Il ſe fit auſſi payer de quelques dettes que Soto luy avoit laiſſées à recevoir : & aprés s'eſtre enrichy, il prit la route d'Eſpagne. Mais ſur la nouvelle qu'il eut à nombre *Dedios*, que Soto ſe preparoit pour la conqueſte de la Floride, il tâcha de paſſer outre ; de peur d'eſtre contraint de partager avec luy, & que ſous couleur de ſon entrepriſe, Soto ne s'emparaſt de ſes richeſſes, ou du moins d'une partie.

Auſſi-toſt que Ponce fut au port, le General luy envoya faire compliment, & luy offrir ce qui dépendoit de luy. Il alla enſuite pour l'obliger de venir ſe rafraîchir à terre, & aprés s'eſtre entretenu avec beaucoup de civilité ; Ponce luy dit qu'il ſe trouvoit ſi mal de la tempeſte, qu'il manquoit de force pour ſortir de ſon vaiſſeau ; & que dés qu'il ſe ſeroit un peu fortifié, il l'iroit remercier des offres obligeantes qu'il luy avoit faites. Soto par complaiſance ne le preſſa point. Mais comme

il se défioit de quelque chose il voulu l'éprouver. Cependant Ponce qui ne consultoit que son avarice, & qui ne se fioit pas aussi en la foy du General, ne songea qu'à luy oster inconsiderement la connoissance des richesses qu'il raportoit du Perou. Il commanda donc, que sur le minuit on tirast de son navire l'or, les perles & les pierreries qui valoient plus de quarante mille écus, & qu'on les portast en la maison d'un de ses amis; ou qu'on les enterrast prés de la côte, afin de les reprendre quand il le trouveroit à propos, sans que Soto en eut connoissance. Toutefois cela ne reüssit pas; car ceux qui observoient les gens de Ponce, appercevant venir un vaisseau, se cacherent en diligence & sans bruit. Mais lors qu'ils virent que le tresor estoit debarqué & que ceux qui l'avoient en garde s'avançoient, ils donnent dessus, les mettent en fuite, se rendent maîtres du butin, & le portent au General, qui ordonna que l'on ne divulgast rien jusqu'à ce qu'on vist de quelle maniere se gouverneroit Ponce qui s'estoit defié de luy.

Le lendemain, Ponce qui dissimuloit la tristesse qu'il ressentoit d'avoir perdu son tresor, vint descendre au logis du General, où ils eurent un long entretien, tant des choses presentes que des passées. Mais comme la

converſation tomba ſur le malheur arrivé la nuit precedente, Soto ſe plaignit à Ponce de ce qu'il s'eſtoit méfié de luy ; & pour montrer la juſtice de ſes plaintes, il fit apporter les pierreries, & les luy remit, l'aſſeurant en meſme temps que s'il en manquoit quelq'une, il la feroit rendre ; afin qu'il connuſt que ne touchant point aux biens de la ſocieté, ſa conduite eſtoit fort differente de la ſienne. D'ailleurs que la dépence qu'il avoit faite pour obtenir la permiſſion de conquerir la Floride, eſtoit dans la vûë de partager avec luy tout le bien qui luy en pourroit revenir. Qu'il en avoit fait ſa declaration en preſence de gens d'honneur ; & que neanmoins il dépendoit de luy de s'embarquer pour la Floride. Que meſme s'il le ſouhaitoit, il renonceroit aux titres qu'on luy avoit accordez, & qu'il luy auroit obligation de l'avertir des choſes qu'il trouveroit bon qu'il fiſt pour leurs intereſts communs. Qu'en un mot il rencontreroit en luy toute la fidelité que l'on doit attendre d'une perſonne genereuſe.

Ponce plein de confuſion du procedé qu'il avoit tenu, & encore plus ſurpris de la maniere dont on luy venoit de parler, ſupplia le General de luy pardonner ſa faute, & de continuer à l'aymer. Il le conjura auſſi de trouver bon que chacun d'eux pourſuiviſt ſon

voyage, & de renouveller leur societé, mettant pour cela entre les mains d'Isabelle de Bovadilla, dix mille écus tant en or qu'en argent; dont le General se pouvoit servir pour l'avantage de la societé. Cette façon d'agir sembla si honneste qu'on luy accorda ce qu'il demandoit. Ensuite comme le temps parut propre à la navigation, Soto fit embarquer les munitions & deux cens cinquante chevaux dans les navires, qui sans compter les Matelots, portoient mille hommes tous gens bien faits, & bien équipez. De sorte qu'il ne s'estoit point vû jusqu'alors pour les Indes, un armement ny si grand, ny si leste. Il se mirent en mer le douziéme de May de l'année mil cinq cens trente-neuf. Mais tandis qu'ils voguent au gré du vent, je diray ce que faisoit Ponce dans le port. Ce Capitaine sous pretexte de se rafraîchir, & d'attendre un temps favorable pour retourner en Espagne, demeura aux Havanes aprés le depart du General. Et huit jours ensuite, il presenta une requeste à Rochas, qui estoit le Juge du lieu, par laquelle il exposoit que sans rien devoir à Soto, & seulement dans la crainte qu'il ne s'emparast de tout ce qu'il apportoit du Perou, il avoit donné à sa femme dix mille écus en or & en argent, & demandoit qu'on luy fist rendre cette somme,

ou qu'il proteſtoit de s'en plaindre à l'Empereur. La requeſte ſignifiée, cette Dame répondit qu'il y avoit des comptes à faire entre Ponce & ſon mary, ſuivant le contract de ſocieté qu'ils avoient fait enſemble. Que Ponce devoit plus de cinquante mille ducats, & qu'elle prioit qu'on l'arreſtaſt juſqu'à ce qu'on euſt verifié les comptes qu'elle s'offroit au plûtoſt de produire. Ponce qui en effet eſtoit debiteur d'une grande ſomme à la ſocieté, ſurpris de cette réponſe mit à la voile, ſi bien qu'on ne puſt l'attrapper; Et comme il s'eſtoit embarraſſé là fort mal à propos, il fit prudemment de ne point pouſſer cette affaire. Voila comme l'avarice aveugle les hommes, & ne leur apporte que de la peine & de la confuſion.

Fin du premier Livre de la Floride.



HISTOIRE DE LA FLORIDE.

LIVRE SECOND.

Ce qui arriva dans la découverte des huit premieres Provinces.

CHAPITRE I.

Arrivée de Ferdinand de Soto dans la Floride.

SOTO ayant esté dix-neuf jours en mer, à cause qu'il n'avoit pas eu le temps favorable ; ne découvrit la Floride qu'à la fin de May, & vint moüiller en une trés-bonne baye *, que l'on appella du Saint Esprit. Mais comme il estoit fort tard, on ne debarqua point, & le lendemain on

* M. Samson appelle cette baye la riviere du S. Esprit, & met la baye de ce nom à l'Occident de celle cy.

envoya les efquifs à terre. Ils revinrent avec les raifins fauvages, qui eftoient encore tout verts. Car les Indiens qui les eftiment peu, ne prennent nul foin de les cultiver ; & ne laiffent pourtant pas d'en manger, lors qu'ils sont meurs. Le General reçût ce fruit avec joye, parce qu'il eftoit femblable aux raifins d'Efpagne : & qu'il n'en avoit point trouvé dans le Mexique, ny dans le Perou. De forte que jugeant par-là de l'excellence du Terroir de la Floride ; il commanda à trois cens hommes d'en aller prendre poffeffion au nom de l'Empereur. Ils debarquerent incontinent, & aprés avoir marché tout le jour, ils fe repoferent la nuit, à caufe de la fatigue qu'ils avoient euë. Mais le matin les Indiens qui les chargerent avec vigueur, les mirent en fuite, & les menerent battant jufqu'à la mer. Porcallo pour les fouftenir, fortit à la tefte de quelques troupes : & d'abord il eut taillé les ennemis en pieces, fans le defordre de fes foldats, dont quelques-uns furent bleffez, à caufe de leur peu d'experience. Neanmoins il les rallia, & comme il les eut encouragez, il donna fur les Barbares qu'il pourfuivit chaudement. Et aprés leur avoir donné la chaffe, il retourna au camp où fon cheval mourut auffi-toft d'un coup de fléche, qu'il avoit eu au travers du corps.

En mesme temps le General fit debarquer ; & apres neuf jours de rafraîchissement, il laissa ses ordres pour la garde des vaisseaux ; & marcha environ deux lieuës dans le pays, jusqu'à la Capitale d'Hirriga*, qui porte le nom de la contrée & de son Seigneur ; parce que dans la Floride, la Province, la Capitale, & le Cacique, s'appellent ordinairement du mesme nom. Lors que le General se fut donc ainsi avancé, le Cacique, qui estoit dans la Capitale de la Province, irrité contre les Espagnols, à cause qu'auparavant ils luy avoient coupé le nez, & qu'ils avoient fait manger sa mere par les chiens : & d'ailleurs allarmé de la venuë de tant de monde abandonna la place, & se retira dans les bois, d'où l'on ne put le faire sortir, quelque favorable traittement qu'on luy fit esperer. Car tout en colere contre ceux qu'on luy envoyoit pour l'obliger de contracter alliance avec les Chrestiens ; il disoit que bien loin d'avoir communication avec eux, son honneur ne luy permettoit pas mesme d'en oüir parler. Que c'estoient des lasches & des perfides. Que le plus grand plaisir qu'on luy pust faire, estoit de luy apporter leurs testes, & qu'il ne pourroit jamais assez reconnoistre une si grande faveur.

* Ou Hirrihigua.

Tant les outrages ont de force pour exciter la haine dans le cœur de ceux que l'on a offensez. Mais afin que l'on connoisse mieux jusqu'où le Cacique portoit son ressentiment ; je raconteray les cruautez qu'il exerça sur quatre Espagnols.

Il y avoit quelque temps que Narbaez estoit party de la Province d'Hirriga ; lors qu'un de ses vaisseaux qui estoit demeuré derriere, & qui le venoit chercher parut à la rade. Le Cacique qui en fut averty, resolut de prendre ceux qui estoient dans le vaisseau, & leur envoya dire que leur Capitaine en partant luy avoit ordonné les choses qu'ils devoient faire, si par hazard ils moüilloient au port. Il leur montra aussi quelques feüilles de papier blanc, avec des lettres qu'il avoit reçûës de Narbaez, tandis qu'il estoit bien avec luy. Mais cela fut inutile ; car ils se tinrent toûjours sur leur garde, sans vouloir prendre terre, jusqu'à ce qu'Hirriga leur envoya pour ostages quatre des principaux de ses Sujets. Cette adresse reüssit, & autant d'Espagnols entrerent dans le basteau où estoient les Indiens qui amenoient les ostages. Le Cacique qui les apperçût, fâché d'en voir si peu, en voulut demander un plus grand nombre ; mais il en perdit la pensée, de peur que ceux qui venoient ne découvrissent son

deſſein, & ne luy échapaſſent. Comme ils fûrent débarquez, & que les oſtages connûrent que leurs ennemis eſtoient au pouvoir de leur Seigneur ; Ils ſe jetterent dans la mer ſuivant l'ordre qu'ils en avoient ; & nageant entre deux eaux ils ſe ſauverent. Cependant les Eſpagnols qui voient qu'ils ont malheureuſement ſacrifié leurs compagnons, levent l'ancre ; & de crainte de quelque autre malheur, ils ſuient à toutes voiles.

CHAPITRE II.

Mort de trois Eſpagnols, & les tourmens que ſouffrit Juan Ortis.

HIrriga gardoit avec ſoin les priſonniers, pour augmenter par leur mort la beauté d'une feſte qu'il devoit celebrer dans peu de jours, ſelon la couſtume du pays. Le temps de la ceremonie arrivé, il commanda que l'on fit venir en public les Eſpagnols tout nuds ; & que les obligeant de courir tour à tour d'une extremité de la place à l'autre, on les tiraſt de temps en temps à coups de fléches ; afin que leur mort fuſt plus lente, leurs tourmens plus ſenſibles, & la réjoüiſſance plus celebre & de plus longue durée. On obeït

auſſi-tôt, & le Cacique qui aſſiſtoit au ſpectacle, vit avec plaiſir trois de ces Eſpagnols courir de coſté & d'autre, & chercher inutilement à ſe ſauver de la mort. Pour le quatriéme qui s'apppelloit Juan Ortis, comme il n'avoit qu'environ dix-huit ans, & qu'il eſtoit bien fait de ſa perſonne, la femme & les filles du Cacique s'interreſſerent en ſa faveur. Elles dirent que ſon âge eſtoit digne de pitié, qu'il n'avoit point eu de part à la perfidie de ceux de ſa nation; & qu'ainſi n'ayant commis aucun crime digne de mort, il falloit ſeulement le tenir eſclave. Le Cacique y conſentit: Mais cette grace ne ſervit qu'à faire mourir Ortis de mille morts. On le forçoit à porter perpetuellement du bois & de l'eau, il mangeoit & dormoit tres-peu, & eſtoit accablé de tant de coups, que s'il n'euſt eſté retenu par la crainte de Dieu, il ſe fuſt tué luy-meſme. Ajouſtez que les Barbares redoubloient ſes peines aux réjoüiſſances publiques, & l'obligeoient de courir tout nud dans une grande place où ils eſtoient avec leurs arcs preſts à le percer, en cas qu'il paruſt vouloir prendre quelque relaſche. Il commençoit à courir avec le Soleil, & ne finiſſoit qu'à la nuit; & meſme durant le dîner du Cacique, on ne ſouffroit pas qu'il interrompiſt ſa courſe. De ſorte qu'à la fin de la journée, il eſtoit dans un

estat pitoyable ; estendu par terre, plus mort que vif. La femme & les filles d'Hirriga touchées de compassion luy jettoient alors quelque habit, & le secouroient si à propos qu'elles l'empeschoient de mourir. Mais leur pitié luy estoit cruelle. Car elle ne servoit qu'à augmenter la barbarie du Cacique, qui enragé de ce qu'Ortis resistoit à tant de diverses fatigues, commanda un jour de feste que l'on allumast un feu au milieu de la place ; que l'on posast sur le brasier un boucant *, & que l'on mit son esclave dessus afin de le brusler vif. Cet ordre fut promptement executé, & Ortis demeura étendu sur ce gril, jusqu'à ce que les Dames attirées par ses cris, accoururent à son secours. Elles conjurent le Cacique de ne pas pousser sa vangeance plus loin, elles blasment sa cruauté, & enlevent le pauvre Ortis à demy-bruslé. Car le feu avoit déjà fait élever sur son corps de grosses ampoules, dont quelques unes s'estant crevées le couvroient de sang, & attiroient la compassion de la plûpart des spectateurs. Ensuite ces charitables filles, le font porter dans leur maison ; où elles le traittent avec des herbes, dont les Indiens se servent dans leurs maux, n'ayant ny Chirurgiens, ny Medecins. En fin

* Espece de gril.

au bout de quelque jour, Ortis guerit de ses blessures, & il ne luy en demeura que les cicatrices. Le Barbare réjoüi de le voir en estat de souffrir, afin de faire durer sa vangence plus long-temps, inventa un nouveau genre de supplice pour se satisfaire pleinement, & se delivrer de l'importunité de ses filles. Il luy ordonna donc de garder de jour & de nuit les corps morts des habitans de la ville. Ces corps estoient au milieu d'une forest * dans des cercueils de bois couverts d'aix, qui n'estoient point attachez : mais arrestez seulement par le poids de quelques pierres, ou de quelques pieces de bois qu'on mettoit dessus. Mais comme les lions qui sont en grand nombre dans la contrée, venoient quelquefois tirer de ces cercueils les corps, & les emportoient : Le Cacique commanda à Ortis sur peine d'estre buslé vif, d'avoir soin qu'ils ne les enlevassent, & il luy donna quatre dards pour se deffendre contre toutes sortes de bestes farouches. Ce pauvre Espagnol reçût avec joye cet ordre dans l'esperance de mener une vie un peu plus heureuse qu'auparavant. Il s'en va donc dans la forest, où il s'acquittoit exactement de sa commission, & sur tout la nuit; parce qu'alors il y avoit

* Cette coûtume d'enterrer les morts dans une forest, étoit particuliere aux peuples de la Province d'Hirriga.

plus à craindre. Cependant il arriva qu'une fois comme il estoit abbattu de fatigues, & qu'il s'estoit laissé surmonter par le sommeil, un lion découvrit un cercueil & en tira un enfant qu'il emporta. L'esclave éveillé à la cheute des planches, court, s'approche du cercueil, n'y trouve plus de corps, & croit qu'enfin c'est fait de sa vie. Touché de crainte & de douleur, il va chercher le lion, ou pour mourir en le combattant, ou pour luy faire lascher sa proye. Il sçavoit que dès la pointe du jour, les sujets d'Hirriga viendroient visiter les cercueils; & que s'ils n'y rencontroient l'enfant, il seroit cruellement bruslé. De sorte que l'apprehension l'obligeant de courir çà & là, il se trouva dans un grand chemin au milieu de la forest, & oüit un bruit comme d'un chien qui rongeoit un os. Il preste l'oreil, & dans la pensée que c'étoit le lion, il se coule à travers des broussailles, & à la faveur de la Lune il le voit qui devoroit sa proye. Il prend donc courage, & luy lance un de ses dards: mais parce qu'il ne l'oüit pas fuir, il crût qu'il l'avoit tué, & demeura jusqu'au jour pour en estre éclaircy, priant Dieu avec larmes de ne le point abandonner dans son malheur.

CHAPITRE III.

Ortis se sauve.

SI-tost que le jour commença à paroistre, Ortis trouva le Lion tué, & tout transporté de joye, il ramasse ce qui restoit de l'enfant, l'enferme dans le cercueil, prend le Lion par la pate, & sans luy arracher le dard qui le perçoit, le traine à Hirriga. Comme c'est une chose surprenante que de tuer un Lion dans ce pays-là, ou toutefois ils ne sont pas si furieux qu'en Affrique, Ortis fut honoré de toute la ville, & le Cacique supplié par ses filles de se servir d'un si courageux esclave, & d'étouffer son ressentiment, à cause d'une si belle action. Le Barbare en cette rencontre eut un peu de complaisance; & durant quelques jours il traitta Ortis avec plus d'humanité. Mais parce que les injures reçûës laissent toûjours quelque reste de haine: toutes les fois qu'il se souvenoit des indignitez que les Espagnols luy avoient faites, il ne songeoit qu'à se vanger de cette nation en la personne d'Ortis; & sa colere qui sembloit comme esteinte, se rallumoit tout à coup avec plus de violence. De sorte que succom-

bant au desir de vangeance qui le possedoit; il declara à sa femme & à ses filles, que puisque la vûë de son esclave rappelloit en son esprit l'affront qu'il avoit reçû; il vouloit à la premiere feste le faire tuer à coups de fléches, & que sur peine d'encourir son indignation, elles ne le sollicitassent plus en sa faveur. Qu'il estoit vray qu'il avoit montré un peu de courage; mais que cela n'estoit pas assez considerable pour l'emporter sur ses ressentimens. Sa femme & ses filles qui le connoissoient, s'accommoderent à son humeur, & luy témoignerent que c'étoit bien agir que de se défaire d'un homme pour qui l'on avoit tant d'aversion: & dont la presence ne servoit qu'à renouveler les déplaisirs. Cependant l'aînée de ses filles resoluë de sauver Ortis, l'avertit de tout ce qui se passoit. Mais comme à cette nouvelle il parut à demy-mort, elle luy dit qu'il ne devoit desesperer de rien. Qu'elle le tireroit de danger s'il avoit assez de resolution pour fuir. Que la nuit suivante à telle heure & en tel lieu, il trouveroit un Indien en qui elle se fioit. Que cet homme le conduiroit jusqu'à un certain Pont, à deux lieuës de la Ville. Que lors qu'il seroit arrivé à cet endroit, l'Indien reviendroit sur ses pas, avant qu'il fut jour; afin que le Cacique n'eust connoissance d'au-

une chose, & ne pust raisonnablement se vanger de sa fuite sur personne. Elle ajousta qu'à six lieuës, au de là du pont, il rencontreroit une Ville *, dont le Seigneur appellé Mucoço la consideroit, & souhaitoit mesme de l'épouser. Qu'il luy diroit qu'elle l'envoyoit se jetter entre ses bras, étant assûré qu'à sa consideration il seroit protegé de Mucoço. Qu'au reste il implorast le secours du Dieu qu'il adoroit, & que de son costé, elle ne pouvoit rien davantage. A peine eut-elle achevé de parler, qu'Ortis se jette à ses pieds, & luy rend tres-humblement graces des bontez qu'elle avoit euës pour luy. Il s'appreste pour se sauver la nuit suivante, & lors que les gens d'Hirriga étoient dans leur premier sommeil, il s'en va chercher son guide, qu'il trouve au rendez-vous, & part secrettement avec luy. Mais si-tôt qu'ils furent au pont, Ortis le pria de le mettre dans le droit chemin, & de s'en retourner en sa maison. Aprés il le remercia, il luy fit mille protestations de service, & s'en alla en diligence vers Mucoço.

CHAPITRE IV.

Generosité du Cacique Mucoço.

ORtis arriva avant jour prés de la Ville de Mucoço. Neanmoins de crainte d'ac-

* Province de Mucoço.

cident il n'osa entrer que le Soleil ne paruſt. Deux Indiens qui l'avoient découvert, ſortirent alors & ſe mirent en eſtat de le tirer. Il s'appreſta auſſi pour ſe deffendre ; car l'honneur d'eſtre favoriſé d'une belle & genereuſe Dame, luy donnant de la hardieſſe, l'obligea de dire qu'il eſtoit envoyé de la part d'une fille de qualité vers Mucoço. Les Indiens le joignirent au meſme temps, & s'en retournerent de compagnie avertir leur Seigneur, qu'un eſclave d'Hirriga luy apportoit des nouvelles. Mucoço qui ſortoit de ſa maiſon, s'avança pour apprendre ce qu'on luy vouloit. Si-toſt qu'Ortis l'apperçût, il s'approcha avec reſpect, & luy dit qu'Hirriga l'avoit reſolu de le faire cruellement mourir à la premiere feſte. Que ſes filles n'oſoient plus parler en ſa faveur, que l'aînée l'avoit porté à ſe ſauver, & luy avoit donné un guide. Qu'elle luy avoit commandé de ſe preſenter à luy de ſa part. Qu'enfin elle le prioit par l'amour qu'il avoit pour elle de le prendre en ſa protection, & qu'elle luy en ſçauroit beaucoup de gré. Aprés que Mucoço eut favorablement écouté Ortis, il le plaignit & l'embraſſant, il luy dit qu'il n'apprehendaſt rien. Que ſur ſes terres il meneroit une vie bien differente de celle qu'il avoit menée. Qu'à la conſideration de la belle qui l'envoyoit, il

la

: protegeroit hautement, & que tandis qu'il ivroit personne n'entreprendroit de luy faire ort. Mucoço tint sa parole à Ortis, & le aita beaucoup mieux qu'il n'eust jamais osé perer. Il voulut que nuit & jour, il deneuraſt dans ſa chambre ; mais il acheva de combler de ſes graces, lors qu'il apprit que 'un coup de dard il avoit tué un lion. Cependant Hirriga eut nouvelle que ſon eſclave ſtoit auprés de Mucoço, & il l'envoya deander par un Cacique * leur amy commun. lais Mucoço répondit, qu'Ortis ayant pris maiſon pour azile, il ne permettroit jamais u'on l'en tiraſt ; & que la perte d'un homme u'Hirriga vouloit faire mourir ne luy devoit as luy eſtre conſiderable. Sur cette réponſe lirriga alla trouver Mucoço, mais fort inulement. Car enſuite de quelques paroles de vilité, Mucoço luy témoigna qu'il eſtoit ort mal-honneſte de le vouloir obliger à faire ne choſe contre ſon honneur, & qu'il ſeroit plus lâche de tous les hommes, s'il abanonnoit une perſonne qui eſtoit ſous ſa proection.

Cette réponſe broüilla le Cacique avec Iucoço, qui ayma mieux renoncer à ſes aiours que de violer ſa foy ; de ſorte qu'Ortis

* Urribaracuxi.

demeura avec ce Seigneur, qui luy continua sa bienveillance. Il vécut avec luy jusqu'au temps que Soto entra dans la Floride & fut en tout dix années parmy les Indiens, un an & demy avec le Cacique qui le tourmenta, & le reste avec celuy dont il reçût toutes sortes de bons traitemens. Mucoço en effet se gouverna bien envers Ortis ; & sa conduite couvre de honte certains Princes Chrétiens qui trahissent lâchement ceux ausquels ils sont obligez de garder la foy. Mais il faut croire qu'à l'avenir la generosité du Cacique les touchera. Son action part veritablement d'une grande ame. Plus on considere la personne pour laquelle il a fait tant de choses, ceux à qui il a resisté, & la passion qu'il avoit pour la fille d'Hirriga ; & plus il merite de loüange, d'avoir genereusement sacrifié sa maistresse, & ses amis à son honneur. C'est ainsi que Dieu se plaist à faire naistre dans des regions barbares, des personnes extraordinaires, pour confondre les Chrétiens qui vivent dans des pays où regnent les sciences & la religion.

CHAPITRE V.

Le General envoye demander Ortis.

SOto estant en la Ville d'Hirriga, apprit les avantures d'Ortis, dont il avoit sçû quelque

que chose aux Havanes par un des Indiens qu'Aniasco avoit attrapé, lors qu'il alla découvrir la coste de la Floride : Car ils estoient sujets du Cacique Hirriga. Mais comme celuy qui racontoit des nouvelles d'Ortis prononçoit Orotis pour Ortis, les Espagnols malgré leurs truchemens crurent que ce Barbare asseuroit que son pays abondoit en or, & ils se réjoüissoient d'entendre ce mot d'Orotis, à cause que leur but ne tendoit qu'à chercher l'or de la Floride.

Enfin sur l'asseurance qu'eut le General, qu'Ortis estoit avec Mucoço, il crut qu'il devoit l'envoyer demander, tant pour l'affranchir que pour s'en servir en qualité de truchement. Il donna donc ordre à Balthazar de Gallego, Sergent Major de l'Armée, d'aller trouver Mucoço ; & de luy dire que les Espagnols prenoient part aux graces qu'il avoit faites à Ortis. Que se confiant sur la bonté qu'il avoit euë pour eux, ils le supplioient de leur rendre cet esclave ; parce qu'il leur estoit tres-necessaire. Qu'en consideration de cette nouvelle faveur qu'ils esperoient, il n'y avoit rien qu'ils n'entreprissent pour luy. Que s'il vouloit prendre la peine de les venir voir, il trouveroit qu'il n'auroit pas obligé des ingrats. Qu'enfin apres les marques de generosité qu'il avoit données, leur plus grande

joye seroit de le reconnoistre & de l'avoir pour amy.

Gallego partit incontinent avec soixante lances, & dans ce temps-là Mucoço apprit que les troupes Espagnoles estoient arrivées à Hirriga pour faire la conqueste du pays. Comme il apprehendoit cette armée, il en parla à Ortis; & luy dit qu'a son sujet il s'estoit broüillé avec de puissans Caciques. Qu'aujourd'huy il se presentoit une belle occasion de n'estre pas méconnoissant de cette faveur. Que veritablement, il l'avoit obligé sans esperance; mais qu'il sembloit que la fortune desirast que les bons offices qu'il avoit rendus aux Espagnols en sa personne, fussent reconnus. Qu'ainsi il estoit d'avis de l'envoyer avec cinquante des plus remarquables de ses sujets vers le General, pour luy offrir son alliance, avec priere de recevoir la contrée sous sa protection. Ortis ravy de cette nouvelle, répondit à Mucoço, qu'il avoit beaucoup de joye de luy pouvoir témoigner sa reconnoissance. Qu'il raconteroit aux Espagnols sa generosité, & que ceux de sa Nation qui se piquoient d'estre fort sensibles au graces que l'on faisoit à leurs gens, le considereroient à present & à l'avenir; & qu'asseurément il recevroit le fruit des bontez qu'il avoit eües pour luy. A peine avoit-il parlé,

qu'il vint cinquante Indiens à qui l'on avoit commandé de se tenir prests pour l'accompagner. Ils prirent la route qui va de Mucoço à Hirriga, & partirent le jour que Gallego sortit du Camp pour venir vers le Cacique. Mais il arriva qu'aprés trois lieuës de marche dans le grand chemin, le Guide des Espagnols s'alla mettre en teste qu'il ne les devoit pas conduire fidellement. Il commença donc à les regarder comme des ennemis qui venoient s'emparer des Indes, & ravir aux habitans les biens avec la liberté. Touché de ces considerations, il quitta sa route ; prit la premiere qu'il rencontra, & égara les Espagnols une bonne partie du jour. Il les menoit en tournant vers la mer, à dessein de les engager dans quelque marais pour les y faire perir. Et comme ils n'avoient aucune connoissance du pays, ils ne remarquerent point la malice du Barbare, que quand l'un d'eux apperçût entre les chénes de la forest où ils estoient, les mats de leurs Navires. On avertit Gallego de la méchanceté du Guide, & il se mit en estat de le percer d'un coup de lance. L'Indien tout estonné, fit entendre par signes qu'il remettroit les Espagnols dans le chemin. Il tint sa parole ; mais ils furent contraints de retourner sur leurs pas.

CHAPITRE VI.

Rencontre d'Ortis & de Gallego.

ORtis allant de Mucoço à Hirriga, entrâ dans le chemin qu'avoit pris Gallego, & reconnut aux traces des Eſpagnols, que leur Guide les avoit égarez par malice. De ſorte qu'afin de prevenir l'alarme qu'ils donneroient à la ville, s'ils y arrivoient avant que de luy avoir parlé, il reſolut de les ſuivre avec ſa trouppe. Et aprés avoir marché quelque temps, il découvrit Gallego avec ſes compagnons dans une grande plaine bordée d'un coſté par une épaiſſe foreſt. Les Indiens auſſi-toſt furent d'avis de gagner le bois, à cauſe qu'on ſe mettoit au hazard d'eſtre mal-traité des Chreſtiens, ſi l'on n'en eſtoit reconnu pour amis, avant que de les joindre. Ortis ſans écouter ce conſeil, s'imagina que c'eſtoit aſſez d'eſtre Eſpagnol ; & que ceux de ſa nation ne le méconnoiſtroient pas. Cependant comme il eſtoit veſtu à l'Indienne, un bonnet couvert de plumes, un petit caleçon, des fléches & un arc à la main, la choſe n'alla pas ainſi qu'il ſe l'eſtoit figuré. Car au meſme temps que les Eſpagnols le virent ac-

compagné de ſes gens, ils doublerent leurs marches, quitterent leur rang, & ſans obeïr à Gallego qui les rappelloit, fondirent ſur les Barbares que menoit Ortis, & les pouſſerent à coups de lances dans les bois. Neanmoins, à cauſe que ces Indiens ne furent pas fermes, il n'y en eut qu'un ſeul de bleſſé d'un coup de lance aux reins. Ce Barbare qui faiſoit le hardy, eſtoit demeuré derriere avec Ortis, que Nieto preſſoit vigoureuſement à coups de lance, qu'il para d'abord de ſon arc. Toutefois, comme Nieto qui eſtoit ardent & robuſte revenoit à la charge, Ortis craignit de ſuccomber, & commença à crier *Xibilla* pour Sevilla. Il fit meſme de ſon arc le ſigne de la Croix, afin que l'on reconnuſt qu'il eſtoit Chreſtien; parce qu'il ne le pouvoit dire en Eſpagnol. Il avoit tellement perdu la couſtume de parler ſa langue depuis qu'il eſtoit parmy les Indiens qu'il l'avoit oubliée; juſqu'à ne pouvoir prononcer Seville, le nom propre du lieu où il eſtoit né. La meſme choſe m'eſt arrivée à moy; car n'ayant trouvé dans l'Eſpagne perſonne avec qui je puiſſe converſer en ma langue naturelle, qui eſt celle du Perou j'ay perdu de telle ſorte l'uſage de la parler, que pour me faire entendre je ne ſçaurois dire ſix, ou ſept mots de ſuite. J'ay pourtant ſçû autrefois m'exprimer en Indien avec tant

de grace, que hormis les Incas qui parlent le mieux, nul autre ne s'expliquoit plus élegamment que moy.

Pour retourner à Ortis, aprés que Nieto luy eust oüi prononcer Xibilla, il luy demanda qui il estoit ; & dés qu'il eust répondu Ortis, il le prend par le bras, le jette sur la croupe de son cheval, & le mene tout joyeux à Gallego, qui fit promptement rassembler ses gens qui donnoient la chasse aux Indiens, Ortis entre luy-mesme dans la forest, appelle ses compagnons, & leur crie de toute sa force qu'ils pouvoient revenir en toute asseurance. Mais les uns épouvantez s'enfuirent jusqu'à la Ville de Mucoço, où ils donnerent avis de tout ce qui se passoit : & les autres qui n'avoient pas eu tant de peur, & qui ne s'estoient pas écartez si loin, sortirent l'un aprés l'autre de la forest à la voix d'Ortis. Ils detestoient tous sa mauvaise conduite ; si bien que sans la presence de nos gens ils l'eusse outragé. Mais pour se satisfaire en quelque façon, ils s'emporterent à des injures, qu'Ortis interpreta le moins mal qu'il put aux Espagnols qui le blalmerent aussi, & donnerent ordre que l'on eût soin de l'Indien blessé. Cependant il dépécha un homme au Cacique Mucoço, pour le tirer de la peine où l'avoient jetté les fuyars ; & ensuite ils prirent tous la route du Camp.

CHAPITRE VII.

Mucoço vient voir le General.

LA nuit étoit déja fort avancée, lors que Gallego arriva au Camp. Le General surpris d'un si prompt retour, s'imagina quelque grand malheur; mais il fut aussi-tôt rasseuré par la vûë d'Ortis qu'il receut obligeamment, & auquel il donna un jupon de velours noir, dont Ortis ne se put servir, parce qu'il estoit accoustumé d'aller nud, Il porta seulement une chemise, un caleçon de toile, un bonnet, & des souliers; & demeura en cet estat plus de vingt jours, jusqu'à ce que peu à peu il reprit l'habitude de se vestir. Soto fit aussi un favorable accueil aux Indiens: & aprés il dépécha vers le Cacique pour le remercier de luy avoir envoyé Ortis. Il donna ordre de luy dire qu'il se sentoit obligé de l'offre qu'il luy faisoit de se vouloir mettre sous la protection des Espagnols, & qu'il l'acceptoit avec joye au nom de Charles-Quint son Maistre, le premier des Princes Chrestiens.

Cependant, les Espagnols viennent voir Ortis, l'embrassent, le felicitent sur sa venuë, & passent la nuit en rejoüissance: Ensuite le

General l'appella pour s'informer des particularitez de la Floride, & de la vie qu'il avoit mené sous les Caciques. Ortis luy dit qu'Hirriga l'avoit cruellement tourmenté, il luy en montra les marques, & l'on vit qu'il sortoit des vers des playes que le feu luy avoit faites; Mais que Mucoço l'avoit traitté honnestement. Que neanmoins il n'avoit osé s'écarter de crainte d'estre tué par les Sujets de ce Cacique; si bien qu'il n'avoit presque aucune connoissance de la contrée, & qu'il sçavoit seulement que plus on avançoit dans le pays, & plus il estoit fertile.

Durant qu'Ortis entretenoit le General, on donna avis que Mucoço accompagné de plusieurs Indiens approchoit du Camp. On l'apperceut en effet presque aussi-tost qu'on en eut nouvelle, & on le conduisit au General, qu'il salüa avec respect aussi-bien que tous les Officiers de l'armée, selon la qualité qu'Ortis luy faisoit connoistre que chacun avoit. Il retourna ensuite faire sa cour au General, qui le receut avec beaucoup d'amitié, à cause des bontez qu'il avoit euës pour Ortis. Mais Mucoço témoigna qu'on ne luy avoit point d'obligation de ce qu'il avoit fait; parce qu'en qualité de Cacique il y estoit obligé. Qu'il s'étoit seulement consideré en cela; & que mesme il n'avoit envoyé Ortis, que

pour empeſcher que les troupes ne fiſſent du degât ſur ſes terres. Qu'ainſi ſes ſervices eſtoient peu de choſe. Que neanmoins il ſe réjoüiſſoit que ſa conduite fuſt favorablement interpretée du General, pour lequel il avoit une eſtime toute particuliere. Qu'il le ſupplioit par ce zele & par la grandeur d'ame qui eſt ſi naturelle aux Eſpagnols, de le prendre ſous ſa protection. Que deſlors il reconnoiſſoit Charles-Quint, & Ferdinand de Soto pour ſes Seigneurs legitimes. Qu'eſtant leur vaſſal, il eſtoit recompenſé au de là de ſon merite; & qu'à l'avenir il les ſerviroit de tout ſon pouvoir. Porcallo & les autres Capitaines ſurpris du bon ſens de ce Cacique, luy firent beaucoup d'honneur, meſmes des preſens, & à tous ceux de ſa ſuite.

CHAPITRE VIII.

La Mere de Mucoço vient au Camp.

DEux jours aprés l'arrivée de Mucoço, ſa mere qui eſtoit abſente lors qu'il partit de chez luy, & qui n'auroit jamais consenty qu'il ſe livraſt au pouvoir des Eſpagnols vint trouver Soto. Elle avoit la triſteſſe peinte ſur le viſage, & paroiſſoit ſi fort agitée de

l'inquietude qu'elle avoit pour son fils, qu'approchant du General, elle le conjura de luy rendre Mucoço ; dans la crainte qu'il ne fust traité comme Hirriga. Que s'il avoit resolu de se porter à cette extremité, elle estoit preste de mourir pour son fils. Le General la reçût civilement, & luy repondit que bien loin de faire aucun déplaisir à Mucoço, il meritoit toutes sortes de bons traitemens. Qu'il vouloit mesme qu'à cause d'un fils si genereux, on rendist à sa mere de grands respects. Que pour cette raison elle n'apprehendast rien, & esperast tout de la generosité des Espagnols. Ces paroles rassûrerent un peu cette bonne mere, & l'obligerent à demeurer toûjours dans le camp. Mais elle avoit tant de defiance que mangeant à la table du General, elle craignoit que l'on ne luy donnast du poison. De sorte qu'elle ne goûtoit d'aucune chose qu'auparavant Ortis n'en fist l'essay, & ne l'asseurast qu'il n'y avoit nul danger. Ce qui obligea un des Gentils-hommes du General à dire, qu'il s'estonnoit qu'elle eust offert sa vie pour son fils, puis qu'elle apprehendoit si fort de la perdre. Cette Dame à qui l'on fit entendre cela, repliqua qu'il estoit vray qu'elle aimoit extrémement la vie ; mais qu'elle aimoit encore plus son fils, & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne donnast pour le

onserver. Qu'en cette consideration elle upplioit le General de luy rendre le sujet de outes ses tendresses. Qu'elle desiroit passionément de l'emmener avec elle. Qu en un mot elle ne pouvoit gagner sur son esprit de e fier à la parole des Chrétiens.

Le General luy repartit qu elle estoit libre le s'en aller ; mais que pour son fils, il trouvoit quelque plaisir à demeurer parmy les Espagnols, dont la pluspart estoient de son âge. Que quand il auroit volonté de s'en retourner, personne ne s'y opposeroit. Qu'enfin l protestoit que son fils auroit plûtôt à s'en oüer qu à s'en plaindre.

La mere du Cacique partit du Camp sur cette promesse ; mais auparavant elle pria Ortis de se souvenir que son fils l'avoit obligé, & de luy rendre la pareille dans le danger où elle le laissoit. Le General & toute sa Cour rirent de cette defiance, que Mucoço tourna avec tant d'esprit qu il contribuast au divertissement, & pour montrer qu'il se fioit aux Espagnols, il fut encore huit jours à entretenir Soto & ses Officiers. Tantost il s'enqueroit de l'Empereur, tantost des Dames, tantost des coustumes & des grands d Epagne. Apres ce temps-là, il prit un honneste pretexte pour s'en retourner, & quitta civilement les Espagnols. Mais il les revint voir plusieurs

fois depuis, & leur fit à tous divers presens.

Mucoço estoit alors âgé de vingt-six à vingt-sept ans. Il avoit le visage bienfait, la taille belle & un que je ne sçay quel air de grandeur dans toutes ses actions, qui gagnoit l'estime & l'amitié de ceux qui l'approchoient.

CHAPITRE IX.

Preparatifs pour avancer dans le Pays.

DUrant ces choses le General donnoit ordre à tout. Car aprés que l'on eut débarqué les vivres & les munitions à Hirriga, la ville la plus proche de la baye du S. Esprit, il envoya aux Havanes les plus grands de ses vaisseaux, avec pouvoir à sa femme d'en disposer. Il garda les autres pour s'en servir au besoin, & en donna le commandement à Pedro Calderon, Capitaine vigilant & experimenté. Il essaya ensuite de gagner le Cacique Hirriga, dans la pensée qu'il n'auroit plus de peine à se bien mettre avec les autres Seigneurs du pays, qui n'avoient reçû aucun déplaisir des Espagnols. Que d'ailleurs cela luy acquereroit du credit parmy les Indiens, & augmenteroit son honneur parmy ceux de sa nation. C'est pourquoy lors qu'on faisoit quelques

prisonniers, il les renvoyoit à Hirriga avec des presens. Il luy faisoit dire qu'il souhaitoit passionnement ses bonnes graces, & qu'il luy donneroit satisfaction des outrages qu'on luy avoit faits. Mais le Cacique répondoit seulement que l'injure qu'il avoit reçûë, ne luy permettoit pas d'écouter aucune proposition de la part des Espagnols. Toutefois la conduite de Soto ne laissa pas de produire de tres-bons effets. Car comme les valets de l'armée alloient tous les jours au fourage escortez de trente ou quarante soldats ; il arriva que n'étant pas sur leur garde, les Indiens fondirent sur eux avec de grands cris, les mirent en desordre, prirent un Espagnol nommé Graiales, & se retirerent. Cependant nos gens se ralient, & depeschent vers le General qui fit aussi-tost courir des Cavaliers aprés l'ennemy, qu'ils surprirent au bout de deux lieuës dans un endroit fermé de roseaux. Alors comme ces Barbares ne songeoient qu'à se réjoüir avec leurs femmes & leurs enfans, nos Soldats entrent de furie dans ce lieu, ils les épouvantent, les mettent en fuite, & prennent femmes & enfans prisonniers. Graiales qui dans cette confusion entendit la voix de ceux de sa nation, court se jetter entre leurs bras. Il n'en fut pas tout d'abord connu, parce qu'il estoit déja habillé à l'Indienne ; mais bien-tost aprés

ils le reconnurent & revinrent tout joyeux au Camp avec les prisonniers. Cela réjoüit extrémement Soto qui voulut sçavoir le detail de cette rencontre ; de sorte que Graiales luy dit que les Indiens n'avoient point eu dessein de nuire aux Espagnols , & n'avoient tiré des fléches que pour les épouvanter. Que comme ils les avoient pris en desordre , il leur eust esté facile d'en tuer une partie ; mais qu'ils s'estoient contentez de faire un prisonnier. Que bien loin de luy avoir fait aucun tort , ils l'avoient traité civilement , & que le rasseurant peu à peu , ils le pressoient obligeamment de manger. Le General incontinent fit venir ses prisonniers , & aprés les avoir remerciez de la maniere dont ils en avoient usé, il les renvoya. Il leur protesta aussi qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux du costé des Espagnols ; & que du leur , il les prioit qu'il en fust de mesme à l'égard de ses gens , & de vivre en bonne intelligence les uns avec les autres. Qu'il n'estoit pas entré dans le pays pour s'attirer leur haine , mais leur amitié. Le General accompagna ces paroles de quelques faveurs, & les Indiens s'en retournerent tres-satisfaits.

A quelque temps de là ces mesmes Indiens attraperent deux Espagnols , ausquels ils laisserent tant de liberté qu'ils eurent moyen de s'échaper. Ces peuples sans doute ne s'e-

ſtoient adoucis de la ſorte, qu'à cauſe des courtoiſies de Soto envers leur Cacique ; & auſſi il n'y a rien qui faſſe plus d'impreſſion ſur les hommes que les faveurs qui ſont faites de bonne grace.

CHAPITRE X.

Suite de la découverte.

APrés que Ferdinand de Soto euſt eſté environ trois ſemaines à faire ſes preparatifs pour avancer, il commanda à Gallego d'aller avec ſoixante lances & autant de fuſeliers dans la Province d'Urribaracuxi. Gallego partit au meſme temps, & ſe rendit à Mucoço où il fut reçû avec joye par le Cacique, qui logea une nuit les Eſpagnols & leur fit bonne chere. Mais le lendemain comme ils eſtoient preſts à marcher ils luy demanderent un guide, & Mucoço leur dit qu'ils eſtoient trop honneſtes gens pour ſe prevaloir de ſon amitié, afin de l'obliger à faire une choſe contre ſon honneur. Qu Urribaracuxi eſtant ſon couſin, il ſeroit blâmé de tout le monde, s'il leur donnoit quelqu'un pour les mener ſur ſes terres. Que meſme quand ce Cacique ne ſeroit pas ſon parent, il ne les

devoit pas servir en cela, parce qu'il passeroit pour un traistre envers sa patrie, & qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre un crime si indigne d'une personne de sa qualité. Ortis qui conduisoit les Espagnols, luy répondit par l'ordre de Gallego, qu'ils ne vouloient point abuser de son amitié. Qu'ils luy demandoient seulement un Indien, en qui Urribaracuxi eut creance, afin de l'envoyer avertir qu'il n'apprehendast point leur venuë, Que mesme quand il ne voudroit ny paix, ny alliance, ils avoient ordre de ne point ravager sa Province en faveur du genereux Muçoço, dont ils consideroient les amis & les parens. Et que pour l'amour de luy ils n'avoient fait nul desordre dans la contrée du Cacique Hirriga leur ennemy declaré. Muçoço reprit qu'il estoit fort obligé aux Espagnols, & que dans la connoissance de leur dessein il leur donnoit un guide tel qu'ils le vouloient. Ils partirent donc de Mucoço extrémement satisfaits du Cacique, & se rendirent en quatre jours à la contrée d'Urribaracuxi éloignée d'environ dix-sept lieuës de la ville de Mucoço. Comme Urribaracuxi & ses sujets s'en estoient fuis dans les bois, les Espagnols depécherent leur guide qui luy offrit leur alliance; mais aprés l'avoir civilement écouté, il le renvoya sans rien conclure.

Pendant le chemin qui eſt de vingt-cinq lieuës, depuis Hirriga juſqu'à Hurribaracuxi; on rencontra pluſieurs ceps de vigne, des pins, des meuriers, & autres arbres ſemblables à ceux d'Eſpagne. On paſſa auſſi à travers certains pays où il y avoit quelques marais, des colines, des bois, & des plaines fort agréables, dont Gallego fit une relation qu'il envoya au General, & l'avertit que l'Armée pouvoit ſubſiſter deux ou trois jours aux environs d'Urribaracuxi. Tandis qu'on va trouver Soto, il eſt bon de dire ce qui ſe paſſoit au Camp.

CHAPITRE XI.

Diſgrace de Porcallo.

SUr la nouvelle qu'Hirriga eſtoit dans un bois proche le Camp, Porcallo reſolut malgré les prieres du General, d'aller prendre ce Cacique. Il ſortit donc avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, dans l'eſperance de l'amener priſonnier, ou de l'obliger à demander la paix. Hirriga averty de cette entrepriſe, envoya dire pluſieurs fois à Porcallo de ne point paſſer outre, à cauſe que les marais & les autres difficultez du chemin qu'il falloit

franchir pour venir à luy, le mettoient couvert. Qu'il luy donnoit ce conseil, non pas par crainte; mais en reconnoissance du plaisir qu'on luy avoit fait, de ne point ravager ses terres, ny maltraitter ses sujets. Porcallo se moqua de ces avis, il crut que le Cacique apprehendoit, & qu'il ne luy pouvoit échapper. C'est pourquoy il doubla sa marche, encouragea ses soldats, & arriva prés d'un lieu marescageux, où sur la difficulté que chacun faisoit d'entrer, il picque, & en s'avançant oblige plusieurs de ses gens à le suivre. Mais il n'alla pas fort loin que son cheval s'abbattit; de sorte qu'il se trouva engagé dessous avec ses armes, & parce qu'on ne pouvoit aller jusqu'à luy, à cause que le marais estoit trop profond, ce fut par un bonheur extraordinaire qu'il ne perit pas. Ainsi lors qu'il vit qu'il estoit vaincu sans combat, & mesme sans esperance d'avoir le Cacique, il retourna au quartier tout en colere, faisant reflexion sur les douceurs dont il joüissoit à la Trinité, & sur les fatigues qu'alloient souffrir les Espagnols, qui n'estoient encore qu'au commencement de leur conqueste. D'ailleurs comme il consideroit qu'il avoit acquis assez de gloire, & qu'à l'âge où il estoit, il ne devoit pas s'exposer si legerement; il crut qu'il n'y avoit nulle honte à luy de quitter

l'armée, & de laiſſer l'honneur de l'entrepriſe aux jeunes gens, qui avoient beſoin d'acquerir de la reputation dans les armes. Son malheur l'occupoit effectivement ſi fort qu'il s'en entretenoit tout ſeul ; & quelquefois avec ceux qui l'accompagnoient. Il prononçoit meſme tout haut, ſillabe à ſillabe le nom d'Hirriga & d'Urribaracuxi. Il en tranſpoſoit auſſi quelquesfois les lettres, il diſoit Huri Harri Siga Siri Barracoxa Huri, & ajouſtoit qu'il donnoit au Diable la terre, où les premiers noms qu'il avoit ouys eſtoient effroyables. Que l'on ne devoit rien attendre de bon de ceux qui les portoient. Que chacun pouvoit travailler pour ſes intereſts particuliers ; mais qu'à ſon égard la fortune ne le touchoit point. Porcallo agité de la ſorte arriva au Camp, où aprés avoir demandé à s'en retourner a la Trinité, on luy donna un vaiſſeau. Mais avant que de s'embarquer il diſtribua ſon équipage à quelques ſoldats qu'il aimoit. Il laiſſa aux trouppes les vivres avec les munitions qu'il avoit, & voulut que Suarez de Figueroa ſon fils naturel, qu'il équipa fort bien, accompagnaſt Soto dans ſon entrepriſe. Figueroa obeït avec joye aux ordres de ſon pere, & ne laiſſa échapper aucune occaſion de donner des marques de ſon courage. Mais il eut du malheur, les Indiens luy tuerent ſes

chevaux & le blesserent, & depuis il marcha à pieds sans vouloir rien recevoir, ny du General, ny de ses Capitaines. Cette maniere d'agir déplût à Soto, qui le pressa plusieurs fois de prendre de luy de quoy se remonter: mais Figueroa le portoit fort haut, & l'on ne put jamais rien gagner sur son esprit.

CHAPITRE XII.

Relation de Gallego.

PORcallo en quittant l'Armée, donna des marques de legereté, comme il en avoit donné d'ambition, lors que pour suivre le General il abandonna sa maison & son repos. C'est ainsi que dans les affaires d'importance les resolutions qui ne sont pas prises prudemment, sont honte à ceux qui les executent. Si Porcallo eut bien consulté avant que de s'engager, il n'auroit pas perdu une partie de son bien & de sa reputation. Mais souvent les personnes riches s'imaginent qu'ils ne surpassent pas moins les autres par les qualitez de l'esprit, que par les avantages de la fortune, & persuadez de cette erreur, ils ne prennent conseil de qui que ce soit.

Porcallo estoit à peine party, que la rela-

tion de Gallego arriva. Elle réjoüit le Camp, parce qu'elle faisoit esperer la conqueste de la Floride. Elle marquoit entre autres choses que trois lieuës au de là d'Urribaracuxi, il y avoit un marais fort dangereux. Mais cela ne servit qu'à encourager les Espagnols. Ils dirent que Dieu avoit donné aux hommes le cœur & l'industrie en partage, pour franchir les obstacles qui se rencontroient dans leurs desseins. Sur cette nouvelle le General fit donc publier que dans trois jours on se tinst prest pour partir, & envoya trente Cavaliers sous la conduite de Silvestre, avertir Gallego qu'il l'alloit suivre. Cependant il laissa une garnison de quarante lances & de quatre-vingts fuseliers dans la ville d'Hirriga; où aprés avoir estably Calderon à la garde des vaisseaux & des munitions, il luy commanda d'entretenir la paix avec ses voisins, de cultiver l'amitié de Mucoço, & de ne point quitter la place sans son ordre. Le General ensuite partit d'Hirriga avec le reste des troupes, il prit la route de Mucoço, & le troisiéme jour de sa marche il découvrit au matin la ville. Le Cacique averty de sa venuë, sortit au devant de luy, il le reçût avec joye, & luy offrit sa maison. Mais dans la crainte de l'incommoder, le General l'asseura qu'il estoit obligé de passer outre: & aprés luy avoir recommandé

la garnison d'Hirriga, il le remercia de toutes les bontez qu'il avoit euës pour les Espagnols. Mucoço luy baisant les mains avec respect, luy dit la larme à l'œil, qu'il ne pouvoit exprimer lequel luy estoit le plus sensible, ou le contentement de l'avoir connu, ou le déplaisir de le voir partir sans le pouvoir suivre. Il le conjura aussi de se souvenir de luy, & fit ses complimens aux principaux Officiers de l'Armée. Au sortir de là, le General continua son chemin jusqu'à Urribaracuxi, sans faire aucune rencontre digne d'estre écrite, & il marcha toûjours au Nort d'Est. Neanmoins je suis obligé de dire, que sa route ne m'est pas si precisement connuë, qu'un jour on ne trouve que j'ay manqué à la bien marquer. Ce n'est pas que je n'aye tâché d'apprendre les hauteurs du pays; mais je n'en ay pû avoir une aussi exacte connoissance que je le souhaitois; parce que les Espagnols ne songeoient pas tant à prendre la situation des lieux, qu'à chercher l'or & l'argent de la Floride.

CHAPITRE XIII

Passage du Marais.

LE General arrivé à Urribaracuxi où Gallego l'attendoit, apprit que le Cacique

s'en estoit fuy dans les bois ; & aussi-tôt il dépescha vers luy, pour le prier de faire alliance avec les Espagnols. Comme ce Barbare ne voulut entendre en rien, Soto envoya sonder un grand & large marais, qui estoit sur son chemin ; il sçût que le fond des bords n'en estoit pas bon, & qu'il y avoit une telle quantité d'eau au milieu, qu'on ne le pouvoit passer à pied. Neanmoins on chercha tant qu'au bout de huit jours on trouva un passage, où le General s'estant rendu avec l'Armée, il s'en tira aisément ; mais parce que le defilé estoit long, il demeura un jour à le traverser, & se campa à demie lieuë au de là dans une grande plaine. Le jour suivant il envoya découvrir le chemin, & l'on rapporta qu'on ne pouvoit avancer, à cause des eaux qui inondoient la campagne. Sur cette nouvelle, aprés avoir pris cent Cavaliers avec autant de fantassins, & laissé le reste des troupes sous la conduite de Moscoso son Mestre de Camp ; il repasse le marais, & envoye chercher un autre passage. Cependant les Indiens qui estoient dans un bois fondent sur Soto & sur ses gens, tirent sur eux, & regagnent aussi-tôt la forest. Les Espagnols les repoussoient & en tuoient, ou en prenoient toûjours quelques-uns. Ceux qui se voioient pris se voulant tirer des mains de leurs ennemis, s'offroient de les guider, & les

faisoient passer au travers des embuscades des Barbares qui les perçoient à coups de fléches. Cette malice reconnuë, on fit déchirer par les chiens quatre des plus coupables d'entr'eux. Si bien que les autres épouventez, commencerent à bien faire leur devoir, & mirent les gens du General en un chemin, où aprés avoir marché environ quatre lieuës, ils se trouverent au dessus du grand marais en un passage, dont l'entrée & la sortie estoient séches. Mais une lieuë durant on avoit de l'eau jusqu'au dessous dés bras, & le milieu du trajet cent pieds de long n'estoit pas gayable. Les ennemis en cet endroit avoient dressé un méchant pont de deux gros arbres tombez dans l'eau, soûtenu de quelques pieux fichez en terre, & de quelques pieces de bois en travers, avec des maniere de garde-fou.

Au mesme temps que le General vit ce pont, il commanda à Pedro Moron & à Diego d'Oliva Metis, qui estoient de grands nageurs, d'aller couper ces branches d'arbres qui embarrassoient le pont, & de faire tout ce qu'ils trouveroient à propos pour la commodité du passage. Ils executent leur ordre, mais au fort du travail les Indiens qui estoient cachez parmy les roseaux sortent dans de petites nacelles, & tirent sur eux. De sorte que Moron & son camarade se jeterent en bas du

pont,

pont, nagerent entre deux eaux, où ils furent legerement blessez, & se sauverent. Neanmoins les Indiens estonnez de la resolution de ces deux hommes, n'oserent plus paroistre; & les Espagnols accommoderent le pont à deux portées de mousquet plus haut, ils trouverent un lieu pour passer la Cavalerie. Le General en donna avis à Moscoso son Mestre de Camp, avec ordre de faire marcher le reste de l'Armée, & de luy envoyer promptement des vivres. Silvestre qui fut dépesché pour cela, eut charge d'amener les munitions, avec une escorte de trente lances, & d'estre de retour le lendemain sur le soir. Car Soto promit de l'attendre, & luy dit qu'encore que le chemin fût long & difficile, il esperoit tout de luy. Silvestre monte donc sur un excellent cheval qu'on luy tenoit prest, & rencontre Lopes Cacho, auquel il ordonne de la part du General de l'accompagner. Cacho s'en excuse sur ce qu'il se trouvoit fatigué, & le supplie d'en choisir quelqu'autre; mais comme Silvestre le pressoit de plus en plus, il cede, monte à cheval, & part avec luy au Soleil couchant.

CHAPITRE XIV.

Silvestre porte les ordres du General à Moscoso.

Silvestre & Cacho qui n'avoient pas plus de vingt ans chacun, s'exposerent resolument à tout ce qu'il leur pourroit arriver. Il firent d'abord sans peine quatre ou cinq lieuës, parce que le chemin estoit beau, & qu'ils ne rencontrerent point d'Indiens. Ensuite, à cause du marais, ils se trouverent engagez dans de tres-fâcheux chemins, dont ils desesperoient de se tirer. Comme ils n'avoient aucune connoissance certaine du pays, ils estoient contraints de marcher au hazard, & de tascher à se souvenir des lieux par où ils estoient passez la premiere fois avec leur General; & en cela leur chevaux leur rendirent de fort bons services. Car sans estre guidez que de leur instinct, ils prirent la route qu'ils avoient tenuë en venant, & baissoient la teste pour sentir la piste. Cacho & son camarade qui ne comprenoient rien à cela, leur tiroient la bride, mais leurs chevaux recherchoient incontinent le chemin à leur maniere, ils ronfloient si fort lors qu'ils l'avoient perdu, qu'il estoit à craindre que le bruit qu'ils fai-

foient ne découvriſt les Cavaliers. Le cheval de Silveſtre eſtoit le plus ſeur pour bien conduire, & il avoit de tres-excellentes marques. Il eſtoit bay-brun, le pied du montoir blanc avec une pareille marque au front. Le cheval de Cacho eſtoit alezan bruſlé avec les extremitez noires : mais il ne valoit pas celuy de Silveſtre, qui aprés avoir reconnu l'action de ſon cheval, le laiſſa aller à ſa fantaiſie. Voilà l'eſtat où eſtoient Silveſtre & Cacho, & cet eſtat ſe peut ſans doute mieux imaginer que décrire.

Ces Cavaliers marcherent ainſi toute la nuit ſans tenir aucune route certaine ; accablez de travail, de ſommeil, & tourmentez de la faim, parce qu'ils n'avoient mangé depuis deux jours qu'un peu de millet. Leurs chevaux eſtoient d'ailleurs abbattus de fatigues, à cauſe qu'il y avoit trois jours qu'ils travailloient ſans relaſche, & qu'on ne les avoit debridez que pour repaiſtre quelques momens. Car l'image de la mort que les deux Cavaliers voyoient devant leurs yeux, les obligeoit de piquer en diligence, & de franchir toute ſorte de difficultez. Il y avoit de l'un & de l'autre coſté de leur chemin des troupes d'Indiens, qu'ils appercevoient à la lueur des feux que ces Barbares avoient allumez, & qui en ſautant à l'entour, faiſoient

tout retentir de leurs cris. On ne ſçait s'ils celebroient alors quelque feſte, ou ſi c'eſtoit un ſimple regale; mais leurs cris durerent toute la nuit; & empeſcherent qu'ils n'entendiſſent le pas des chevaux, & ne priſſe garde à leurs chiens, qui aboïoient plus fort que de couſtume. Car s'ils euſſent découvert Silveſtre & Cacho, ils auroient fait leurs efforts pour les avoir.

Aprés que ces Cavaliers eurent marché dix lieuës avec beaucoup de crainte & de peine, Cacho pria Silveſtre, ou de le tuer, ou de le laiſſer dormir, & luy proteſta qu'il ne pouvoit ny paſſer outre, ny ſe tenir davantage à cheval. Silveſtre luy repliqua bruſquement qu'il dormît donc, puiſqu'au milieu du danger qui les menaçoit, il n'avoit pas la force de reſiſter une heure au ſommeil. Que le paſſage du marais n'eſtoit pas loin, & qu'ils ne pouvoient éviter la mort s'ils ne paſſoient avant le jour. Cacho ſans écouter ce qu'on luy diſoit, ſe laiſſa tomber à terre comme s'il eut eſté mort. Silveſtre prit auſſi-toſt la bride du cheval, & la lance de ſon compagnon; & en ce moment il ſe répandit une grande obſcurité accompagnée d'une tres-groſſe pluye, qui toutefois n'éveilla point Cacho, tant la force du ſommeil eſt grande. La Pluye ceſſée, le temps s'éclaircit, le jour

parut, & Silvestre fut au desespoir de ne s'estre pas plûtôt apperçû de la clarté. Mais tandis que son camarade reposoit, il s'estoit peut-estre endormy luy-mesme à cheval. Car il me souvient d'avoir connu un Cavalier qui marchoit environ quatre lieuës en dormant, & qui ne s'éveilloit point, quoy qu'on luy parlast, & qu'il fust mesme en danger d'estre tué par son cheval. Incontinent donc que Silvestre eust vû le jour, il appelle Cacho, le pousse du bout de sa lance, afin de l'éveiller, & luy dit que pour s'estre trop endormy, il leur estoit presque impossible de ne pas tomber entre les mains des Barbares. Cacho remonte à cheval, pique avec Silvestre au petit galop; mais le jour les découvrit, & aussi-tost on n'entend de coste & d'autre du marais que cris, que trompettes, tambours, & autres instrumens. Les Indiens sortent d'entre les roseaux dans des nacelles, gagnent le passage, & y attendent les deux Espagnols, qui bien loin de perdre courage, se rasseurent par le souvenir du peril où ils venoient d'estre exposez sur terre, & se jettent hardiment dans l'eau par où ils devoient passer. On les couvre alors de fléches, mais comme ils vont viste & sont bien armez, ils échapent sans recevoir de blessure, ce qui fut un grand bonheur, veu la multitude des traits qu'on leur tira. Cependant les

bruit que faisoient les Barbares, fut entendu des troupes qui n'estoient pas fort loin du marais, & parce qu'on se douta de quelqe chose, il se détâcha trente Cavaliers, qui se rendirent au passage. Tovar monté avantageusement piquoit à la teste; il avoit de la hardiesse, & aimoit la gloire, car encôre qu'il connust qu'il estoit mal dans l'esprit de Soto, que ses actions ne seroient pas considerées, il ne laissoit pas de servir en homme de cœur. Toutefois, cela ne le rémit point dans les bonnes graces du General, il sembloit au contraire qu'il eust du chagrin de voir tant de vertu en un homme, pour qui il avoit tant d'aversion. Il eut aussi mieux valu que Tovar abandonnast le service, que de s'opiniâtrer à vouloir regagner l'amitié de Soto. Il arrive rarement que les grands pardonnent, lors qu'ils sont persuadez qu'on les a offensez.

CHAPITRE XV.

Retour de Silvestre.

COmme les Indiens poursuivoient hors de l'eau les deux Espagnols, ils apperçûrent le secours, & se retirerent de crainte d'estre maltraittés. Si bien que Silvestre vint

au Camp où il fut reçû de Moſcoſo qui ayant apris l'ordre du General, fit en diligence chercher des vivres, & commanda trente Cavaliers pour les eſcorter. Cependant Silveſtre s'arreſta environ trois quarts-d'heure à manger un peu de millet & de fromage ; car on n'y trouvoit rien autre choſe ; & lors que tout fuſt preſt il reprit ſa route accompagné de ſon eſcorte, & emmena avec luy deux mulets chargez de fromage & de biſcuit. Cacho qui n'avoit pas ordre de s'en retourner demeura avec Moſcoſo, qui commanda à ſes gens de ſe tenir preſts pour partir. Durant cela, Silveſtre & ſon eſcorte traverſerent le marais, ſans que l'ennemy fiſt mine de les attaquer, & arriverent à deux heures de nuit, où le General les devoit attendre. Mais comme ils ne l'y trouverent point, ils en eurent beaucoup de déplaiſir, & ils ſe camperent en cette ſorte. Une partie de la nuit dix Cavaliers battoient l'eſtrade, un pareil nombre veilloit, & faiſoit repaiſtre les chevaux tout ſcelez, tandis que les autres prenoient un peu de repos, afin que chacun travaillaſt, dormiſt tour à tour, & qu'on ne puſt eſtre ſurpris de l'ennemy. Si-tôt qu'il fut jour on découvrit la route du General dans le marais *, que l'on traverſa avant que les Indiens ſe rendiſſent

* C'eſt que le marais eſtoit ſec en quelques endroits.

maistres du passage. Si une fois ils s'en fussent saisis, les Espagnols auroient eu de la peine à le gagner, à cause qu'ils eussent esté obligez de combattre dans l'eau jusqu'aux aisselles sans pouvoir se retirer, ny attaquer avec avantage; au lieu que les ennemis qui avoient des bateaux qu'ils menoient fort viste, pouvoient à leur fantaisie tirer de prés ou de loin. Neanmoins ils ne se servirent pas de l'occasion, & l'on n'en sçait pas la cause, si ce n'est qu'ils observent des jours heureux pour le combat. Enfin aprés six lieuës de marche, l'escorte trouva Soto dans des valées pleines de millet, si haut qu'ils le cueilloient a cheval. Mais comme ils avoient extremement faim, ils le mangeoient cru, & remercioient Dieu de leur bonne fortune. Le General reçût Silvestre avec joye, & lors qu'il aprit de luy les maux qu'il avoit soufferts, il le loüa hautement & luy promit de reconnoistre ses services. Il luy dit ensuite qu'il n'estoit pas demeuré au rendez-vous, parce que ces gens ne pouvoient plus supporter la faim, & qu'il croyoit que les Barbares l'avoient tué sur les chemins. Comme il achevoit de parler, on l'avertit que Moscoso avoit passé le marais, sans que l'ennemy si fut opposé, & qu'estant arrivé en trois jours à un autre passage qui estoit de l'autre costé, il avoit mis encore trois

jours à s'en tirer, à cause qu'il estoit long, & qu'il y avoit beaucoup d'eau. Il eut aussi nouvelle que Moscoso & ses troupes avoient faute de vivres, & il leur envoya du millet, ce qui les réjoüit beaucoup; aprés quoy ils se rendirent dans la Province d'Acuera où estoit le General.

CHAPITRE XVI.

Province d'Acuera,

LA Contrée d'Acuera est au Nord, à l'égard de celle d'Urribaracuxi, dont elle est éloignée d'environ vingt lieuës. Mais comme le Cacique d'Acuera s'en estoit fuï à l'arrivée des troupes dans sa Province, on dépescha vers luy quelques prisonniers Indiens. Ils avoient ordre de le porter à faire alliance avec les Espagnols qui estoient vaillans, & qui pourroient ruiner ses terres & ses sujets. Que toutefois jusqu'icy ils n'en estoient point venus à cette extremité, à cause que leur dessein estoit seulement de reduire par la douceur les habitans du pays, à l'obeïssance du Roy d'Espagne leur Maistre. Que pour cela ils desiroient luy parler, & l'instruire de l'ordre qu'ils avoient de traiter avec les Caciques.

Acuera répondit que les Espagnols estant dé-
jà entrez dans le pays, il les connoissoit pou
des vagabons, qui vivoient de brigandage
& tuoient ceux qui ne leur faisoient aucun dé-
plaisir. Qu'avec une nation si detestable,
ne vouloit ny paix, ny commerce; & quel-
ques braves qu'ils se fissent, ils trouveroien
des gens qui le seroient autant qu'eux. Qu
dés à present, il leur declaroit la guerre, san
toutefois en vouloir venir à une bataille
mais qu'il leur dresseroit tant d'embuscade
qu'il les déferoit entierement. Que mesme i
avoit commandé qu'on luy apportast chaque
semaine deux testes de Chrestiens, moyen seu
pour les exterminer d'autant plus facilement
qu'ils n'avoient point de femmes. Quant à
l'obeïssance qu'ils souhaitoient qu'on rendist
à leur Prince, ils devoient sçavoir qu'il estoit
de la derniere bassesse, à des gens libres, de
se ranger sous une domination estrangere.
Que luy & tous ses sujets perdroient plûtôt la
vie que la liberté; & qu'on ne devoit point
attendre d'autre réponse d'un Souverain.
Qu'ils sortissent donc en diligence de sa con-
trée. Qu'ils estoient des miserables qui se sa-
crifioient en faveur d'autruy. Qu'ainsi il les
estimoit indignes de leur amitié, & qu'il ne
vouloit ny voir leurs ordres, ny les souffrir
davantage sur ses terres. Le General surpris

: cette fierté, s'efforça de gagner le Gacique;
ais inutilement. L'armée ſejourna vingt
urs dans ſa Province, qu'on trouva fort
onne, & l'on y prit des proviſions pour paſ-
r outre. Durant ce temps-là les Indiens har-
elerent ſi fort les Eſpagnols, qu'un ſoldat ne
ouvoit s'écarter cent pas du camp qu'ils ne
: tuaſſent. Ils leur coupoient d'abord la teſte
moins que l'on ne couruſt promptement ſur
ux, & la portoient à leur Cacique. Ils
ſtoient en effet tres-animez. Ils deterroient
nuit les Chreſtiens morts, ils les mettoient
ar quartiers, les pendoient au haut des ar-
res, & executoient avec tant de courage les
rdres de leur Seigneur, qu'ils luy porterent
a teſte de dix-huit ſoldats, ſans parler de ceux
u'ils firent perir, & qu'ils bleſſerent à coup
le fléches. Pour eux, aprés avoir attaqué ils
e ſauvoient tres-ſouvent, ſi bien que nos gens
'en tuerent qu'environ cinquante.

CHAPITRE XVII.

Entrée des Eſpagnols dans la Province d'Ocaly.

L'Armée partit d'Acuera, ſans y avoir fait autre choſe que de tuer quelques Indiens. Elle prit ſa route vers la Province d'Ocaly,

esloignée de vingt lieuës de l'autre, & marcha au Nord-d Est. Elle traversa entre les deux contrées un desert d'environ douze lieuës de longueur remply de noyers, de pins & d'arbres inconnus en Espagne ; mais arrangez avec une si égale distance, qu'ils sembloient plantez à plaisir, si bien qu'ils faisoient une agreable forest.

On ne trouva point en Ocaly tant de marais ny de mauavis pas, que dans les autres contrées. Comme ce pays estoit plus haut & plus esloigné de la coste, la mer n'y pouvoit aller, & les autres Province en estant plus proches & plus basses ; la mer y entroit en de certains endroits, tantôt trente, tantôt quatante, cinquante, soixante, & quelquefois cent lieuës. Elle y formoit de grands marais, & rendoit la terre tellement tremblante, qu'il estoit presque impossible de passer dessus. Les Espagnols en effet se sont rencontrez dans des chemins si fascheux, qu'au mesme temps qu'ils mettoient le pied sur la terre, elle trembloit vingt & trente pas aux environs ; toutefois il sembloit qu'un cheval y pust galopper. On n'eust jamais crû que ce n'estoit que de la vase endurcie, & qu'il y eust de l'eau & de la bourbe au dessous. Neanmoins quand le dessus venoit à se rompre, les hommes avec les chevaux enfonçoient, & se noyoient sans ressource,

source, de sorte qu'il y avoit beaucoup à souffrir, lors qu'il falloit passer en ces lieux-là.

Pour revenir à la contrée d'Ocaly, les Espagnols y trouverent plus de vivres que dans les autres Provinces; la terre y estoit meilleure & le pays plus cultivé. Ils remarquerent aussi que plus les contrées estoient loin de la mer, & plus elles estoient peuplées & abondantes en toutes sortes de fruits

Comme les troupes eurent traversé le desert entre les deux Provinces, elles firent sept lieuës. Elles rencontrerent sur leur chemin quelques maisons de-çà & de là, & entrerent dans la Capitale que l'on appelloit Ocaly où le Cacique tenoit sa cour. Mais luy & ses vassaux s'estoient retirez dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur. La Ville d'Ocaly estoit de six cens maisons, où les Espagnols se logerent, parce qu'ils y trouverent beaucoup de legumes, de noix, de raisins secs, & autres fruits. Le General au mesme temps envoya des Indiens prier le Cacique de faire amitié avec luy; mais il s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit sortir si-tost, & six jours aprés il vint à l'armée, où quoy qu'il fut bien reçû, & qu'il eut traité alliance, on ne laissa pas de juger qu'il avoit de mauvais desseins, qu'on dissimula de peur de l'effaroucher. Ce

que je vais dire fera connoistre qu'on ne le soupçonnoit pas à tort.

Il y avoit auprés d'Ocaly une riviere profonde, dont les bords escarpez avoient deux piques de hauteur. Cependant il fallut passer cette riviere, & parce qu'il n'y avoit point de pont, on convint que les Indiens en feroient un de charpente. Le Cacique & le General accompagnez de plusieurs Espagnols, choisirent un jour pour voir l'endroit où l'on dresseroit ce pont. Comme ils le faisoient tracer, quelque cinq cens Barbares cachez dans des buissons à l'autre bord de la riviere, s'avancerent & se mirent à crier aux Espagnols; lasches voleurs vous souhaitez un pont, mais nous ne vous en bastirons point; & là dessus ils les couvrent de fléches. Ce qui obligea le General à dire, que puis qu'on s'étoit juré alliance, cette action devoit estre chastiée. Le Cacique pour s'excuser répondit, qu'aussi-tost que ses sujets avoient vû qu'il inclinoit en faveur des Espagnols, ils avoient perdu l'obeïssance. Qu'il n'estoit pas en son pouvoir de les punir, & qu'on ne pouvoit sans injustice luy imputer leur faute.

Aux cris que faisoient les Barbares, un Levrier nommé Brutus, qu'un Page du General menoit en laisse, s'estant échapé, il se lança dans l'eau. Les Espagnols se mirent à l'ap-

peller, mais cela l'encourageoit à nager, droit aux Indiens qui luy percerent la teste & les épaules de plus de cinquante fléches. Il passa pourtant à l'autre rive, & tomba mort à la sortie de l'eau. Les Chrestiens en furent sensiblement touchez, parce qu'il leur avoit rendu beaucoup de service, comme je vay raconter.

Un jour quatre Indiens par curiosité vinrent au camp pour voir les troupes, leurs armes, & principalement leurs chevaux qu'ils apprehendoient sur tout. Le General qui sçût leur dessein, & qu'ils estoient des plus remarquables de leur Province, les reçût avec civilité, il leur fit quelques presens, & commanda de les regaler dans une chambre a part: Comme ils eurent bien mangé, & qu'ils ne se virent observez de personne, ils s'enfuïrent avec une telle vistesse, que les Espagnols desesperans de les attraper, ne les suivirent point. Sur ces entrefaites vient Brutus; il se met aux trousses des Indiens qui fuyoient à la file, & aprés les avoir atteint, il en passe trois sans les attaquer, & se jette sur le plus avancé qu'il couche par terre. Cependant il laisse approcher celuy qui suivoit, il le terrasse, & en fait autant aux autres, lors qu'ils furent prés de luy; si bien que les tenant tous en un mesme endroit, il se lançoit sur le premier qui

faisoit mine de se relever, & l'arrestoit à force d'aboyer. Il les embarrassa enfin de telle sorte, qu'il les retint jusqu'à ce que les Espagnols accoururent qui s'en saisirent, & les remenerent au camp. On les separe aussi-tost, & interrogez du sujet d'une fuite si peu raisonnable, ils répondirent qu'ils ne s'en estoient fuïs que dans la creance que ce leur seroit une chose glorieuse parmy ceux de leur Nation, de s'estre ainsi tirez des mains des Chrestiens, & que Brutus leur ravissoit un fort grand honneur. On dit encore de ce levrier, qu'un jour que les Indiens & les Espagnols estoient les uns avec les autres sur le bord d'une riviere, un Indien frappa de son arc un Espagnol. Qu'ensuite l'Indien se jetta dans l'eau avec les autres Barbares, & que Brutus qui vit cela le poursuivit, s'attacha à luy, & l'étrangla au milieu de l'eau.

C'est de la sorte qu'en la conqueste du nouveau monde les levriers ont fait des choses dignes d'admiration. Becerillo servit si bien dans l'Isle de Porto-Rico, qu'à causede luy les Espagnols donnerent à son maistre la moitié de tout leur gain. Nugnez de Balboa voulut aussi qu'on reconnust de cinq cens escus d'or, celuy à qui appartenoit Leoncillo, pour les bons offices que ce chien avoit rendus dans la découverte de la mer pacifique.

CHAPITRE XVIII.

Province de Vitachuco.

SOto qui voyoit que le Cacique demeuroit inutilement au Camp, luy dit qu'il craignoit que s'il y eſtoit d'avantage, ſes vaſſaux ne ſe revoltaſſent tout à fait ; ou que croyant qu'on le retinſt priſonnier, ils ne s'irritaſſent de plus en plus. Qu'il le prioit de s'en retourner ; & que lors qu'il voudroit le venir revoir, il luy feroit toûjours beaucoup d'honneur. Ocaly répondit qu'il ſouhaitoit ſeulement d'aller vers ſes ſujets, pour les porter à ſe ſoûmettre au General, & que s'il ne pouvoit les y obliger, il ne laiſſeroit pas de revenir témoigner ſon affection à toute l'Armée. Là-deſſus il s'en alla & ne tint aucunes de ſes promeſſes. Enſuite par le moyen d'un Ingénieur de Génes nommé François, les Eſpagnols firent un pont de poutres avec des madriers * en travers attachés avec des cordes. Comme le bois ne leur manquoit pas, ils vinrent ſi bien à bout de leur deſſein, que les hommes & les chevaux paſſerent fort à

* Planches de bois de chénes fort épaiſſes.

leur aise. Mais avant que de traverser le fleuve, le General commanda à ses gens de se mettre en embuscade pour prendre quelques Indiens. Ils en attraperent trente, qui à force de promesses & de menaces les conduisirent dans une Province éloignée de seize lieuës d'Ocaly. Le Pays par où ils marcherent estoit dépeuplé, mais agreable, uny, plein d'arbres & de ruisseaux, & paroissoit tres fertile.

L'Armée fit huit lieuës en deux jours, & au troisiéme aprés avoir marché jusqu'à midy, Soto s'avança avec cens Cavaliers & autant de fantassins, & continuant sa route le reste du jour & toute la nuit, il arriva sur le matin à Ochilé qui estoit une des Villes de la Province de Vitachuco. Cette contrée avoit prés de deux cens lieuës, & estoit partagée entre trois freres. Vitachuco qui estoit l'aîné portoit le nom de la Province & de la Capitale; & de dix parts qui composoient cette estenduë de pays, il en possedoit cinq, le second de qui le nom n'est pas connu en avoit trois: & le dernier qu'on appelloit Ochilé du nom de la Ville, dont il estoit Seigneur, en avoit deux. On ne sçait point la raison de ce partage; car dans les Provinces que l'on découvrit les aînés estoient les seuls heritiers. Mais peut-estre que ces parties avoient esté jointes par quelque mariage, & depuis divisées

entre les enfans ; ou que des parens qui eſtoient morts ſans heritiers les avoient laiſſées au pere de ces trois freres, à condition qu'il les partageroit de la ſorte à ſes fils, afin de conſerver la memoire de leurs bien-faiteurs. Tant le deſir de s'immortaliſer eſt naturel à l'homme ; & puiſſant meſme ſur l'eſprit des nations les plus Barbares.

La ville d'Ochilé eſtoit de cinquante maiſons fortifiées pour reſiſter à leurs voiſins ; car la pluſpart des contrées de la Floride, ſont toutes ennemis les unes des autres. Le General entra par ſurpriſe dans Ochilé, faiſant ſonner les trompettes & battre les tambours pour eſtonner les Indiens. Pluſieurs en effet tout effrayez d'un bruit ſi peu attendu, abandonnoient leur demeure dans la penſée de ſe ſauver, & tomboient entre les mains des Eſpagnols, qui aprés avoir fait quelques priſonniers, attaquerent le logis du Cacique. C'étoit une maiſon aſſez belle, qui n'avoit proprement qu'une Salle de ſix vingt pas de long, ſur quarante de large avec quatre portes aux quatre coins, & pluſieurs chambres à l'entour où l'on entroit par la Salle.

Le Cacique qui avoit des ennemis ſur les bras eſtoit dans cette maiſon avec des gens de guerre, auſquels ſe joignirent promptement la pluſpart de ſes vaſſaux, lors qu'ils virent

les Espagnols maistres de leur Ville. Aussi-tôt ils prennent tous les armes & se mettent en estat de se deffendre, mais inutilement. On avoit déja gagné les portes, & l'on taschoit de les obliger à se rendre, tantost les menaçant de les brusler, & tantost leur promettant de bons traitemens. Neanmoins le Cacique demeura ferme, jusqu'à ce qu'on luy eut amené plusieurs de ses sujets qui avoient esté pris. Ils l'asseurerent qu'il y avoit tant d'Espagnols, qu'il ne devoit pas songer à leur resister. Que jusqu'icy il n'avoient mal-traitté personne, & qu'il feroit prudemment de se fier à leurs promesses. Le Cacique se laissa persuader, & fut reçû civilement de Soto qui le retint, & donna la liberté à tous les autres Indiens. Mais comme il vit de l'autre costé de la ville, une vallée remplie de plusieurs maisons fort habitées, & à quelque distance les unes des autres, il crut qu'il n'y avoit nulle seureté pour luy à passer la nuit à Ochilé, parce que si les Barbares de la contrée venoient se joindre avec leurs voisins, ils luy enleveroient facilement le Cacique. Il retourna donc en diligence rejoindre ses troupes qui estoient à trois lieuës de là, & qui s'affligeoient de ne le point voir. Mais leur tristesse se changea en joye, lors qu'ils le revirent amenant avec luy Ochilé, accompagné de ses domestiques

& de plusieurs soldats Indiens, qui suivoient volontairement sa fortune.

CHAPITRE XIX.

Le Frere d'Ochilé vient au Camp, & envoye vers Vitachuco.

LE lendemain que Soto eut rejoint ses troupes, elles entrerent en bataille dans le pays d'Ochilé, les tambours & les trompettes à leur teste, qui de leur bruit faisoient tout retentir aux environs. L'armée logée, le General pria Ochilé d'envoyer vers ses freres pour les porter à la paix. Le Cacique fit donc sçavoir à ses freres, que les Chrestiens estoient entrés sur leurs terres. Qu'ils n'avoient pour but que l'amitié des peuples. Que lors qu'on les recevoit, ils ne faisoient nul dégât, & se contentoient seulement de prendre des vivres pour subsister, sinon qu'ils ruinoient & mettoient tout à feu & à sang, & qu'ainsi il les prioit de s'allier avec eux.

Le second frere répondit, qu'il remercioit Ochilé de son avis, qu'il desiroit voir & connoistre les Espagnols. Que toutefois il n'iroit que dans trois jours au camp, à cause qu'il souhaitoit de se mettre en estat de paroistre.

Mais qu'il pouvoit toûjours les asseurer de son obeïssance, & accepter de sa part l'amitié qu'ils luy offroient. Ce Cacique vint en effet trois jours aprés à l'Armée, accompagné des plus lestes & des plus remarquables de ses sujets. Il salüa civilement Soto, & entretint les Officiers avec tant d'esprit, que l'on auroit dit qu'il eut esté depuis long-temps parmy eux. Les Espagnols de leur costé le reçûrent avec de grands témoignages d'affection; ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit gagner l'amitié des Caciques qui recherchoient leur alliance; ils appuyoient fortement leurs interests, & ne souffroient point qu'il se fist le moindre desordre sur leurs terres.

Vitachuco qui estoit le troisiéme frere ne répondit rien, & retint ceux qu'on luy avoit envoyez. Ses deux freres à la persuasion de Soto, luy dépécherent d'autres personnes qui le conjurerent de recevoir la paix que luy offroient les Espagnols. Qu'il ne falloit point s'imaginer qu'on les pust battre. Qu'ils tiroient leurs origine du Ciel, & estoient les veritables fils du Soleil & de la Lune. Qu'en un mot ils montoient certaines bestes * si vistes qu'on ne leur pouvoit échapper. Qu'ils le supplioient d'ouvrir les yeux sur le malheur

* Ce sont des Chevaux.

qui le menaçoit, & d'empêcher la desolation de son pays avec la ruine de ses sujets. Vitachuco répondit si orgueilleusement, qu'il n'y eut jamais rodomontade qui approchast de la fierté de ses paroles Mais comme l'on ne s'en est pû souvenir, je raporteray seulement la réponse qu'il fit à ses freres. Il commanda à leurs envoyez de leurs dire, que leur conduite estoit de jeunes gens, qui n'avoient ny jugement, ny experience. Qu'ils donnoient à des ennemis une naissance & des vertus imaginaires. Que les Espagnols n'estoient ny les fils du Soleil, ny si vaillans qu'ils se le persuadoient. Que ses freres estoient des lasches de se mettre entre leurs mains. Que depuis qu'ils avoient preferé la servitude à la liberté ils parloient en esclaves, & loüoient des hommes pour lesquels ils ne devoient avoir que du mépris. Qu ils ne consideroient pas que ceux dont ils vantoient le merite ne seroient pas moins cruels que les autres de la mesme nation que l'on avoit vûs dans le pays. Que c'estoient tous des traistres, des meurtriers, des voleurs, enfin des enfans du diable. Qu'ils enlevoient les femmes, ravissoient les biens, s'emparoient des contrées habitables, & se maintenoient laschement par le travail d'autruy. Que s'ils avoient autant de vertu qu'on disoit, ils n'eussent point abandonné leur

pays ; mais qu'ils l'auroient cultivé, & ne se seroient pas attiré par leurs brigandages la haine de tous les hommes. Qu'on leur pouvoit dire de sa part qu'ils n'entrassent point sur ses terres ; qu'autrement ils n'en sortiroient jamais. Qu'ils y periroient tous, & qu'il les feroit cruellement brusler.

Aprés cette réponse, Vitachuco envoya plusieurs de ses sujets vers le Camp des Espagnols. Il y en venoit tantost deux & tantost quatre qui sonnoient de la trompette, & faisoient de nouvelles menaces plus terribles que les premieres. Car ce Barbare pensoit estonner nos gens par les differentes sortes de supplices dont il les menaçoit. Il leur mandoit quelquefois, que lors qu'ils seroient entrez dans sa Province, il commandroit à la terre de s'ouvrir & de les engloutir ; aux montagnes entre lesquelles ils marchoient, de se joindre & de les écraser ; aux vents de déraciner les forests par où ils passeroient & de les renverser sur eux ; aux oiseaux de prendre du venin dans leur bec, & de le laisser tomber sur ses ennemis pour les consumer. D'autrefois il devoit faire empoisonner de telle sorte les eaux, les herbes, les arbres, & l'air méme, que ny les hommes, ny les chevaux ne pourroient jamais se garantir de la mort. Et qu'ainsi les Espagnols serviroient d'exemple à ceux

qui

qui auroient la pensée d'entrer à l'avenir contre sa volonté sur ses terres. Ces réveries qui marquoient assez le caractere de Vitachuco, obligerent les Chrestiens à se mocquer de luy. Cependant elles ne laisserent pas de les arrester huit jours dans le pays des deux freres qui les regaloient, & leur témoignoient à l'envy la passion qu'ils avoient de les servir. Mais comme ceux qu'ils avoient envoyez vers leur aîné ne le pouvoient persuader, ils resolurent d'y aller eux-mêmes. Ils communiquerent ce dessein au General, qui l'approuva & qui leur fit plusieurs presens pour Vitachuco. Ce Barbare touché de la presence de ses freres qui luy disoient, que les troupes s'avançoient vers son pays, & qu'elles le pouvoient entierement ravager, crut qu'il devoit dissimuler sa haine. Qu'un jour il trouveroit occasion de la faire éclater ouvertement, & que les Espagnols se reposant sur l'amitié qu'il leur jureroit, il les extermineroit tous sans qu'il courût aucun danger de sa personne. Pour cette raison il dit à ses freres, que jusqu'à cette heure il ne s'estoit pû imaginer que les Espagnols eussent tant de valeur & tant de merite. Qu'enfin, puis qu'il en estoit persuadé il recevoit avec joye leur alliance; mais qu'auparavant il souhaitoit de sçavoir combien ils demeureroient sur ses ter-

res, & combien de vivres il leur faudroit lors qu'ils en sortiroient. Les deux freres dépécherent promptement au camp pour faire sçavoir cette réponse. Si-tost que le General la sçût, il les pria d'asseurer leur aîné, que les troupes, ne sejourneroient dans sa contrée, & qu'il ne fourniroit des vivres qu'autant qu'il voudroit; parce que les Espagnols ne desiroïent que l'honneur de son amitié, avec laquelle ils croyoient avoir toutes choses en abondance.

CHAPITRE XX.

Arrivée de Vitachuco.

Vitachuco fut content de la réponse du General; de sorte que pour cacher plus adroitement son dessein, il asseuroit qu'il sentoit augmenter en luy le desir de voir les Espagnols. Il commanda donc aux principaux de sa Province, de se tenir prests pour aller au Camp, d'amasser des vivres avec les choses necessaires, & de les amener dans la Capitale, afin d'y recevoir honnorablement les Chrestiens. Ensuite il partit accompagné de ses freres, & de cinq cens hommes bien armez, & en fort bon ordre. Mais aprés deux

lieuës de marche il rencontra Soto, qui s'estoit avancé pour le recevoir, & il luy rendit ses civilitez avec de grandes marques d'amitié. Il le supplia aussi de pardonner ce que la passion l'avoit obligé de dire contre les Espagnols. Qu'il avoit esté mal-informé de leur conduite. Qu'à l'avenir il leur rendroit l'honneur qui leur estoit dû. Qu'en un mot pour reparer l'offense qu'il avoit commise, il reconnoissoit le General pour son Seigneur, & que ses sujets estoient prests de luy obeïr aveuglement. A ces mots Soto l'embrassa, & luy repartit qu'il ne se souvenoit plus de tout ce qui s'estoit passé. Qu'il ne songeoit qu'à la faveur qu'il luy faisoit de l'aymer, & qu'en reconnoissance de cette grace, il desiroit de luy rendre toutes sortes de services. Le Mestre de camp & les Capitaines vinrent ensuite le saluër, & se réjoüir de sa venuë, & aprés quelques complimens de part & d'autre; les troupes entrerent en bon ordre dans la Capitale, que l'on appelloit Vitachuco. Elle avoit quelque deux cens grandes maisons bien fermées, & quelques autres plus petites qui composoient les Faux-bourgs. L'armée se logea dans les maisons les plus fortes. Les Caciques & le General avec ses gardes, & son train prirent pour eux le logis du Seigneur où lors qu'ils eurent demeuré trois jours ensemble &

fait bonne chere, les deux freres demanderent permiſſion de s'en retourner. Soto la leur accorda & leur fit quelques preſens ; ſi bien qu'ils ſe retirerent tres-ſatisfaits. Vitachuco fut encore quatre jours à entretenir les Eſpagnols, afin qu'ils ſe tinſſent moins ſur leurs gardes ; & qu'il puſt mieux faire réüſſir ce qu'il meditoit contre eux. Ce deſſein le préoccupoit tellement qu'il en eſtoit aveuglé. De ſorte qu'au lieu de prendre conſeil de ſes fidelles amis, il les fuyoit, & ne communiquoit ſa penſée qu'à des perſonnes qui le flattoient. Voilà le procedé des gens qui ſe fient trop à eux-meſmes, & qui auſſi ne manquent preſque jamais de s'attirer la peine que merite leur imprudence.

Enfin, Vitachuco qui ne pouvoit plus reſiſter à la paſſion de perdre les troupes ; aſſembla cinq jours aprés le départ de ſes freres, quatre Indiens qui ſervoient de truchemens au General. Il leur découvrit qu'il avoit reſolu de faire main baſſe ſur les Eſpagnols, qu'il luy eſtoit fort facile d'en venir à bout. Qu'ils ſe repoſoient ſur ſon amitié, & ne ſe défioient point d'aucune choſe. Qu'il avoit aſſemblé plus de dix mille de ſes ſujets, tous gens de main & d'execution. Et qu'il leur avoit ordonné de cacher leurs armes dans la foreſt voiſine, d'entrer dans la ville chargé de bois

& de provisions, & d'en sortir sous couleur de rendre service aux ennemis, afin que ne se doutant de rien, il ne fussent point sur leur garde. Il adjoustoit qu'il mettroit dans une grande plaine tous ses sujets en bataille. Qu'il prieroit le General de les venir voir. Qu'aprés il ordonneroit à douze Indiens des plus forts & des plus courageux, d'accompagner ce Commandant sous pretexte de luy rendre honneur, & de l'emporter au milieu du Bataillon, quand ils en verroient une occasion favorable. Que cependant les autres fondroient sur les Espagnols, qui surpris d'une action si hardie n'auroient ny le temps de se rasseurer, ny de se mettre en estat de resister. Là dessus comme si ses desseins eussent déja reüssi, il continuoit qu'il feroit souffrir à ceux qui tomberoient entre ses mains, tous les supplices dont il les avoit menacez, & qu'il mettroit en usage le feu, le poison, les tortures. Qu'enfin il n'y auroit aucun genre de mort dont il ne s'avisast pour les tourmenter.

Aprés que Vitachuco eut parlé de la sorte, il commanda aux truchemens de luy dire leur avis, avec deffense de découvrir son secret, & il leur promit que lors qu'il auroit satisfait sa vengeance, il leur donneroit des charges considerables, & des femmes tres-riches, s'ils vouloient demeurer sur ses terres; sinon qu'il

les feroit escorter jusques dans leur contrée, & les combleroit de faveurs. Qu'ils considerassent que les Espagnols les tenoient comme des esclaves. Qu'ils les traisneroient en des regions si éloignées, qu'ils devoient perdre toute esperance de revoir leur patrie. Que non seulement ils leur faisoient tort, mais à tout le pays. Qu'ils n'avoient pour but que de leur ravir la liberté; les biens, leurs femmes, & leurs enfans, & de les charger tous les jours de quelque nouvel impost. Qu'il falloit donc s'opposer courageusement à leur tyrannie. Qu'enfin, puisque ses desseins ne regardoient que la gloire & l'interest des peuples, il les supplioit par tout ce qu'ils avoient de plus cher, de l'ayder de leur conseil.

Les truchemens répondirent, que son entreprise estoit haute & digne d'un grand cœur. Que ses mesures paroissoient bien prises. Qu'infalliblement il ne seroit point trompé dans son esperance. Que le pays luy devroit sa conservation, & les peuples l'honneur, les biens & la vie. Que dans cette vûë ils luy juroient de ne point divulguer son secret, & d'executer aveuglement ses ordres. Qu'en un mot, puis qu'ils ne pouvoient contribuer que de leurs vœux à faire réüssir une action si glorieuse, ils prioient le Soleil & la Lune de la favoriser.

CHAPITRE XXI.

Suite de l'entreprise de Vitachuco.

VItachuco & les truchemens se quitterent avec beaucoup de joye. Ceux-cy esperoient d'estre bientost libres, élevez aux honneurs, & mariez avec des femmes tres-riches, & Vitachuco s'imaginoit qu'il estoit glorieusement venu à bout de ses desseins. Que ses voisins l'adoreroient, & que tous les peuples du pays le reconnoistroient pour leur Liberateur. Il pensoit mesme oüir les loüanges qu'on luy devoit donner en faveur d'une action si illustre, & voir les femmes avec les enfans, danser & chanter devant luy selon la coûtume du païs, des chansons, qui publioient sa valeur & l'heureux succez de son entreprise. Enflé de ces vaines imaginations, il fit venir ses Capitaines, non pas pour prendre leur avis sur quoy que ce fust ; mais pour leur faire executer ses ordres. Il leur dit qu'il alloit estre couronné d'une gloire immortelle, Que mesme il en joüissoit déja par avance ; mais qu il dépendoit de leur courage de le combler d honneur. Qu'ainsi il les conjuroit d'attaquer vigoureusement les Chrestiens, &

d'en faire un carnage tel qu'il se l'estoit imaginé. Ses Capitaines luy repartirent, qu'ils avoient tant de respect pour luy, qu'il n'avoit qu'à commander & qu'ils luy obeïroient en gens de cœur. Le Cacique satisfait de leur réponse, les renvoya avec promesse de les avertir dans peu de ce qu'ils auroient à faire. Cependant les truchemens à qui Vitachuco s'étoit découvert, considerant que son entreprise ne pouvoit réüssir, à cause du courage des Espagnols, & de la vigilance de Soto ; & d'ailleurs la crainte du danger où ils s'exposoient l'emportant sur l'esperance d'estre recompensez, ils crurent que leur interest particulier les obligeoit de violer leur foy. Ils allerent donc trouver Ortis, auquel il declarerent la trahison, avec ordre d'en donner avis au General qui assembla aussi-tost son conseil. Il fut conclu qu'il falloit dissimuler & avertir secrettement leurs gens de se tenir sur leurs gardes, avec une negligence apparente, afin que les Barbares ne se doutassent de rien. On crut mesme que pour s'asseurer de Vitachuco, on devoit employer le moyen dont il avoit resolu de se servir pour prendre le General. Ainsi l'on ordonna à douze des plus robustes soldats de se tenir auprés du General, lors qu'à la priere de Vitachuco il iroit voir les Indiens en bataille, & l'on fut toû-

jour à l'erte, pour obſerver finement toutes les démarches du Barbare.

Le jour venu que tout ſe devoit executer, le Cacique pria Soto de venir voir ſes ſujets à la campagne, où ils l'attendoient en bataille. Que ſa preſence les obligeroit à bien faire. Qu'il verroit leur nombre avec leur adreſſe, & s'ils entendoient la guerre. Comme Soto diſſimuloit & feignoit de ne ſe pas donner de garde, il répondit qu'il verroit avec beaucoup de joye les Indiens ſous les armes, & que pour rendre la reveuë plus belle, & contribuer à leur ſatisfaction, il feroit ſortir en bataille la Cavalerie & l'Infanterie Eſpagnole, afin que les uns & les autres fiſſent l'exercice, & s'eſcarmouchaſſent par plaiſir. Vitachuco ne ſouhaitoit pas qu'on luy fiſt tant d'honneur, mais ſa paſſion le préoccupoit ſi fort qu'il conſentit à tout. Il ſe repoſoit ſur la valeur de ſes ſujets & croyoit que ſans peine il viendroit à bout de ſon entrepriſe.

CHAPITRE XXII.

Déroute des Indiens.

LOrs que de part & d'autre les troupes furent ſous les armes, la Cavalerie &

l'Infanterie Espagnole sortirent en ordre de bataille, & le General marcha à pied avec le Cacique. Il y avoit prés de la ville une grande plaine qui aboutissoit d'un costé à une forest, & de l'autre à deux marais. Le premier de ces marais estoit une espece d'étang, dont le fond estoit tres-bon ; mais l'eau si profonde que l'on perdoit pied à quatre pas du bord. Le second estoit large de trois quarts de lieuës, & long à perte de veuë. Les Indiens se vinrent camper entre cette forest & ces marais ; il avoient ces eaux à la droite, & le bois à la gauche. Il estoient prests de dix mille, tous gens d'elite & fort lestes, avec des plumes disposées de telle façon sur leur teste, qu'ils en paroissoient plus grands que d'ordinaire. Estant campez, il cachent leurs armes sous terre, pour faire voir qu'ils n'ont aucun mauvais dessein, & forme un tres beau bataillon en Croissant. Là ils attendent leur Seigneur, & le General qui venoient dans la resolution de se saisir l'un de l'autre, accompagné chacun de douze personnes. L'Infanterie Espagnole marchoit du costé de la forest, & la Cavalerie au milieu de la plaine à la droite du General, qui ne fut plustost arrivé, où Vitachuco le devoit faire prendre, qu'il le prevint & fit tirer un coup de mousquet qui estoit le signal, Les douze Espa-

gnols se saisissent incontinent du Cacique, les Indiens tâchent à le sauver ; mais leurs efforts ne reüssirent pas.

Le General qui estoit armé sous ses habits, avoit commandé qu'on luy tinst prests d'eux de ses meilleurs chevaux. De sorte qu'aprés la prise du Barbare, il monta le cheval nommé Azeituno, & attaqua le bataillon des Indiens. C'estoit sa coustume d'encourager les autres par son exemple, & d'aller premier teste baissée dans le danger. Car il n'auroit pas trouvé la victoire belle, s'il ne l'eut gagné au peril de sa vie. Il passoit aussi pour un des quatre plus vaillans Capitaines qui fussent entrez dans les Indes Occidentales ; mais il ne se menageoit pas assez. Les Indiens qui avoient pris alors leurs armes, le reçûrent courageusement, & l'empécherent de rompre leur bataillon. Au mesme temps qu'il mettoit en desordre les premiers rangs, ils tirerent sur luy, & percerent Azeituno de huit fléches. Ce cheval tomba mort ; car c'estoit à quoy ils visoient principalement, & mesme dans tous les autres combats, ils eurent plus de soin de tuer les chevaux que les hommes, s'imaginant que la mort des uns leur importoit plus que celle des autres.

Le signal donné, nos gens fondirent sur les Indiens, & la Cavalerie suivit de si prés le

General, qu'elle le ſecourut avant qu'il fuſt bleſſé. Mais Viota qui eſtoit un de ſes Pages, voyant que le Cheval de ſon Maiſtre eſtoit tué, il met pied à terre & luy donne le ſien. Le General ſe lance auſſi-toſt ſur les Barbares, qui ſans piques ne purent réſiſter à 300. chevaux, & ſe mirent tous à fuïr, eux qui s'eſtoient vantez d'exterminer tous les Eſpagnols.

Comme le bataillon fut rompu, les Indiens ſur les dix heures du matin ſe ſauverent les uns dans les bois & les autres dans l'eſtang. Ceux de l'arriere garde ſe répandirent par la plaine; c'eſt pourquoy on en tua plus de trois cens, & l'on fit pluſieurs priſonniers. Néanmoins, ceux de l'avant-garde qui eſtoient les plus vaillans furent encore plus mal-traitez. Car fuyant aprés avoir ſoûtenu le premier choq & la furie des chevaux, ils ne purent gagner ny le bois ny le marais, qui eſtoient les meilleures retraites; ſi bien que plus de neuf cens ſe jetterent dans l'eſtang. Cependant les Eſpagnols pourſuivirent les autres juſqu'à la foreſt, mais inutilement, & ils revinrent ſur leur pas à l'eſtang harceler le reſte de la journée les Barbares qui s'y eſtoient ſauvez. Ils leur tiroient tantoſt des fleches, & tantoſt des coups de mouſquets, pour les obliger ſeule-

ment

ment à ſe rendre : car puis qu'ils ne pouvoient échaper, nos gens ne leur vouloient pas faire de mal. Les Indiens de leur coſté ſe deffendirent vaillamment, & épuiſerent ſur les Eſpagnols toutes leurs fléches. Mais comme ils n'avoient pas pied, il y en avoit pluſieurs qui nageoient trois ou quatre de front, ſerrez l'un contre l'autre, & qui portoient ſur leurs dos un de leurs camarades, qui tiroit juſqu'à ce qu'il n'eut plus de fléches. Ils ſe battirent de la ſorte tout le jour, ſans qu'aucun ſe voulût rendre. La nuit venuë, nos gens inveſtirent l'eſtang. Les Cavaliers ſe poſerent deux à deux d'eſpace en eſpace, & les fantaſſins ſix à ſix, à fort peu de diſtance des uns des autres; de crainte qu'à la faveur de l'obſcurité ils ne leur échapaſſent. Et lors qu'ils les entendoient approcher du bord, outre qu'ils leur promettoient toutes ſortes de bons traitemens, ils les menaçoient & tiroient ſur eux pour les faire reculer, & les fatiguant à force de nager, les contraindre de ſe rendre promptement.

CHAPITRE XXIII.

Reſolution des Indiens, & leur ſortie de l'eſtang.

ON fut la plus grande partie de la nuit à harceler les Indiens, qui ſans avoir au-

cune esperance de secours témoignoient vouloir plûtôt mourir que de se rendre. Toutefois à la persuasion d'Ortis, les plus fatiguez commencerent à sortir de l'estang à la file; mais si lentement qu'au point du jour il n'y en avoit point encore cinquante dehors. Les autres qui virent que l'on traittoit bien leurs compagnons, se rendirent en plus grand nombre. Ils venoient neanmoins si à contre-cœur, que la pluspart estant sur le bord, se rejettoient dans l'eau, & n'en sortoient qu'à l'extrémité. De sorte qu'il y en eut plusieurs qui nagerent vingt-quatre heures. Et le lendemain que le jour estoit déja un peu avancé, environ deux cens se rendirent; mais si enflez de l'eau qu'ils avoient avallée, si accablez de faim, de fatigue, & de sommeil, qu'ils estoient à demy-morts. Enfin les autres sortirent à la reserve de sept, que rien ne put ébranler, & qui seroient morts dans leau, si avant le soir le General n'eut commandé de les en tirer. Douze grands nageurs se jettent donc dans l'estang, & les prennent par la jambe, par le bras, & par les cheveux, & les menent à bord. Mais les pauvres Indiens faisoient pitié, estendus sur le sable, plus morts que vifs; & dans un estat où l'on peut s'imaginer des hommes, qui ont combattu trente heures dans l'eau & à la nage. Nos gens tou-

chés de compaſſion, & admirant leur courage les porterent dans la ville, où ils les ſecoururent, & furent plus aidez par la bonté de leur temperament, que par la vertu des remedes. Enſuite lors qu'on les vit un peu remis, le General les fit appeller ; & ſous pretexte d'eſtre en colere, il leur demanda pourquoy dans le déplorable eſtat où ils s'eſtoient vûs, ils n'avoient pas ſuivi l'exemple de leurs compagnons. Alors quatre d'environ trente-cinq ans chacun, répondirent par la bouche de l'un d'eux, qu'ils avoient connu le peril qui les menaçoit. Mais qu'en reconnoiſſance des charges que Vitachuco leur avoit données dans ſes troupes & de l'eſtime qu'il avoit de leur valeur, ils avoient eſté obligez de montrer qu'ils n'eſtoient pas entierement indignes de ſes graces, & qu'il ne s'eſtoit pas trompé dans le choix qu'il avoit fait de leurs perſonnes. Qu'outre cela ils avoient voulu laiſſer à leurs enfans un exemple de fidelité & de courage ; & inſtruire par leur valeur tous les autres Capitaines. Qu'ils eſtoient donc à plaindre de n'avoir pas fait leur devoir, & que la compaſſion qu'on avoit euë pour eux eſtoit cruelle à leur honneur. Que toutefois ils ne laiſſoient pas d'avoir beaucoup de reſſentiment du bien qu'on avoit pretendu leur faire : mais que l'on augmenteroit les graces

qu'ils avoient reçûës, si on leur ostoit la vie. Que n'estant point morts pour le service de Vitachuco, ils n'oseroient jamais paroistre ny dans le monde, ny devant luy.

Le General qui admiroit cette réponse, se tourna vers les autres Indiens, qui estoient de jeunes Seigneurs de dix-huit à dix-neuf ans chacun. Il leur demanda ce qui les avoit contraints de demeurer avec tant d'opiniastreté dans l'eau, eux qui n'avoient aucune charge à l'Armée. Ils luy répondirent qui n'estoient sortis de leurs maisons, ny dans la vûë de ruiner ses troupes, ny dans l'esperance de faire butin, ny de gagner l'amitié d'aucun Cacique pour en avoir quelques recompenses; mais pour acquerir de la reputation dans le combat qui se devoit donner contre les Chrestiens. Qu'on leur avoit toûjours enseigné, que la gloire qui s'acqueroit dans les batailles, estoit grande & solide. Qu'à cette consideration ils s'estoient exposez au danger où il les avoit vûs; & dont il les avoit si genereusement tirez, qu'aujourd'huy ils se sacrifieroient volontiers pour son service. Ils ajoûtoient que la fortune s'estant declarée pour luy, & leur ayant ravy une victoire qui les eut comblez d'honnenr; ils s'estoient vûs dans le triste estat, où sont ordinairement les vaincus. Que toutefois ils avoient appris que

s'ils souffroient leur malheur avec constance, ils pourroient se rendre recommandables ; parce que le vaincu qui n'a combattu que pour la liberté, ne merite pas moins de loüange que celuy qui se gouverne sagement dans la victoire. Qu'ainsi il ne se falloit pas estonner, si instruits de ces maximes, ils avoient fait paroistre autant de cœur que les Capitaines. Ils soûtenoient au contraire qu'ils estoint plus obligez qu'eux à combatre vaillamment ; à cause que leur naissance les destinoit à de plus hauts employs que ces officiers. Que dans cette veuë ils avoient pretendu de faire voir qu'ils pretendoient succeder à leurs peres ; puis qu'ils tâchoient d'imiter les exemples de generosité qu'ils leur avoient donnez. Que mesme ils leur avoient voulu montrer qu'ils estoient dignes d'estre leurs enfans & les consoler de leur perte par une mort glorieuse. Qu'enfin si ces considerations les pouvoient excuser auprés de luy, ils imploroient sa clemence ; sinon qu'ils luy presentoient leur teste, & qu'il estoit permis au Vainqueur d'user de la victoire à sa volonté.

Ce discours joint au courage, à la bonne mine, & à l'infortune de ces jeunes Seigneurs, tira des larmes de la plufspart des Espagnols qui estoient presens. Le General mesme sentit de la pitié en leur faveur, & les embrassant

il leur dit qu'il jugeoit de leur naiſſance par leurs actions. Que les hommes qui avoient autant de fermeté qu'ils en avoient fait paroiſtre, meritoient de commander aux autres hommes. Que pour cette raiſon il avoit une joye particuliere de leur avoir conſervé la vie ; mais qu'ils ne s'affligeaſſent point, & que le comble de ſa ſatisfaction eſtoit de les mettre en liberté. Le General en effet aprés les avoir retenus ſeulement deux ou trois jours pour leur témoigner ſon affection, les renvoya accompagnez de quelques uns de leurs domeſtiques qui eſtoient priſonniers, il leur donna diverſes preſens pour leurs peres, avec ordre de leur offrir leur alliance, & de leur dire la maniere dont il les avoit traitez.

Ces Indiens aprés beaucoup de remerciemens, prirent le chemin de leur pays, fort contens du General, qui le lendemain fit appeller Vitachuco avec les Capitaines priſonniers. Il leur dit que leur conduite eſtoit criminelle, puis que ſous apparence d'amitié ils avoient conſpiré la perte des troupes. Qu'une telle trahiſon devroit eſtre punie de mort, afin que leur exemple empéchaſt les autres Indiens de la Province de ſe ſouſlever. Que neanmoins pour montrer qu'il preferoit la paix a la vengeance, il leur pardonnoit, à condition qu'à l'avenir ils répondroient à l'af-

fection qu'il avoit pour eux. Il les conjura aussi d'oublier le passé, & de ne plus rien tenter contre les Chrestiens ; parce qu'infailliblement ils ne s'attireroient que du malheur de toutes leurs entreprises. Il prit ensuite le Cacique à part, il tâcha par toutes sortes de moyens de l'adoucir, & voulut qu'il revinst manger à sa table d'où il l'avoit chassé pour sa perfidie. Mais bien loin que ces témoignages d'amitié obligeassent ce Barbare à rentrer dans son devoir, ils ne servirent qu'à entretenir l'aversion qu'il avoit conçûë contre les Espagnols. De sorte qu'il se laissa emporter de plus en plus à la violence de sa haine, & se perdit enfin luy-mesme avec la plusspart de ses sujets.

CHAPITRE XXIV.

Mort de Vitachuco.

LEs Indiens qui sortirent de l'estang, furent faits prisonniers & distribuez pour esclaves aux Espagnols, & Vitachuco eut son logis pour prison. Le General l'ordonna de la sorte pour chastier ces Barbares de leur trahison, & les retenir par la crainte dans le devoir. Cependant il avoit resolu qu'au for-

tir de la Province, il leur donneroit à tous la liberté. Mais le Cacique qui ne ſçavoit pas ce deſſein, & qui voyoit ſes ſujets eſclaves, medita de nouveaux moyens de perdre les Eſpagnols. Il ſe flatta que les neuf cens priſonniers qui eſtoient les plus courageux de ſes troupes executeroient ſeuls ce qu'ils n'avoient pu faire tous enſemble. Qu'eſtant en auſſi grand nombre que les Chreſtiens, ils tuëroient chacun leur Maiſtre, & que prenant l'heure du diſner ſon deſſein réüſſiroit d'autant plus infalliblement, que les Eſpagnols ne ſe douteroient de rien. Cette entrepriſe qui meritoit d'eſtre conduite avec beaucoup de prudence, fut precipitée; & il crut que ſes ſujets avec leurs bras ſeulement déferoient ſes ennemis. Il commanda donc à quatre jeunes Indiens qu'on luy avoit laiſſez pour ſon ſervice particulier, d'avertir de ſa reſolution les principaux priſonniers, avec ordre de la faire adroitement ſçavoir aux autres, & de ſe tenir preſts dans trois jours ſur le midy, afin de tuer chacun leur homme. Il leur fit dire auſſi qu'à la meſme heure il oſteroit la vie au Commandant, & que pour ſignal il feroit un cry ſi haut, quand il ſeroit aux priſes avec luy, que toute la ville l'entendroit. Vitachuco donna cet ordre aux Indiens le meſme jour que Soto oubliant ſon crime, le fit manger à

sa table. Mais c'est ordinairement de la sorte que les traistres & les ingrats reconnoissent les faveurs qu'on leur fait.

Les sujets du Barbare avertis de cette seconde entreprise, virent clairement qu'elle ne seroit pas plus heureuse que la premiere. Toutefois ils répondirent, qu'ils obeïroient, ou qu'ils mourroient tous. Car les Indiens du nouveau monde ont tant d'amour & de veneration pour leur Prince, qu'ils le considerent comme des Divinitez. Si leurs Souverains le desirent, ils se jettent aussi librement dans le feu que dans l'eau, & sans considerer le danger où ils se mettent, ils ne regardent que leur devoir, & l'obeïssance qu'ils leur ont voüée.

Enfin, sept jour aprés la premiere déroute des Indiens, lors que le General & le Cacique eurent achevé le disner, le Barbare se plie tout le corps, se tourne de costé & d'autre, ferme les poings, estend & retire ses bras jusqu'à les renverser sur les épaules, & les secouë avec tant de violence, que ses os en craquerent; coustume ordinaire des Indiens, quand ils veulent entreprendre une chose où il faut de la vigueur. Ensuite il se leve sur ses pieds avec une fierté qui ne sçauroit s'imaginer, il se serre contre le General, luy passe le bras gauche autour du cou, & luy applique de

la main droite un ſi rude coup de poing ſur le viſage qu'il le jette par terre, ſe laiſſe tomber deſſus, & fait un ſi haut cry, qu'on l'entend d'un grand quart de lieuë. Les Officiers qui s'eſtoient rencontrez au diſner, voyant l'inſolence du Barbare le percerent de dix ou douze coups d'épée, & il tomba mort, la rage dans l'ame & le blaſphéme dans la bouche, à cauſe qu'il n'eſtoit pas venu à bout de ſon entrepriſe. Mais ſans les Officiers il eut achevé le General par un autre coup. Car celuy qu'il luy avoit donné eſtoit déjà ſi grand, qu'il demeura demy-heure qu'il ne revinſt point à luy. Le ſang luy couloit par les yeux, par le nez & par la bouche. Il eut meſme des dents rompuës, & les autres ſi mal-traités qu'il fut vingt jours ſans pouvoir manger que des hachis. Ses levres, ſon nez & ſon viſage s'enflerent ſi fort, qu'il fallut les couvrir d'emplaſtres, tant Vitachuco l'avoit frappé rudement. Ce Barbare eſtoit alors d'environ trente-cinq ans, il avoit le corps robuſte, la taille belle, & l'air ſombre, fier, & cruel tout enſemble.

CHAPITRE XXV.

Suite de la mort de Vitachuco.

LE cry de Vitachuco entendu, chaque Indien attaqua l'Eſpagnol qu'il ſervoit, &

tâcha de le tuer, les uns avec les tiſons du feu, & les auttes avec tout ce qu'ils rencontroient; parce qu'alors ils n'avoient point d'armes. Neanmoins ils ne laiſſerent pas de faire un fort grand deſordre, les uns frapperent les Eſpagnols au viſage, & les autres à la teſte; tantôt avec des marmites où cuiſoit la viande, & dont quelques-uns de nos gens furent brûlez, & tantoſt avec des pots & des aſſiettes. Cependant ils firent plus de mal avec les tiſons, qu'avec tout le reſte. Comme la plus part en avoient, ils mal-traiterent pluſieurs de nos gens. Les uns eurent le bras caſſé, les autres les paupieres bruſlées, le viſage defiguré & le nez écraſé. Il y en eut même quatre de tuez, dont l'un eſtant jetté par terre d'un coup de tiſon, il vint trois Barbares qui le chargerent ſi cruellement qu'ils luy firent ſauter la cervelle. Il arriva auſſi dans ce deſordre, qu'aprés qu'un Indien euſt battu un Eſpagnol à coups de baſtons, & luy euſt caſſé les dents à coups de poings, il ſe ſauva de quelques-uns de nos gens qui fondoient ſur luy, monta à une chambre qui donnoit ſur une cour, prit une lance qui eſtoit contre la muraille, & deffendit avec tant de courage la porte, que perſonne n'y put entrer. Sur ces entrefaites accourut Diego de Soto qui eſtoit parent du General, & qui ſe mit à

tirer de la cour avec une arbaleste. Comme l'Indien vit ce nouvel ennemy, il se plaça au droit de la porte, & resolu de vendre cherement sa vie, il jetta sa lance au même moment que Soto tiroit. Mais elle toucha seulement du bois l'épaule du Cavalier Espagnol, & l'ayant ébranlé, elle entra une demy-brasse en terre. Le coup de Soto fut plus heureux, il attrapa son ennemy à la poitrine & le tua. Cependant le bruit se répand, que le General avoit esté mal-traité par Vitachuco; si bien que les Espagnols irritez de plus en plus, & principalement ceux qui avoieut esté blessez, se vengent sur les Barbares qu'ils rencontrent. Il se trouva neanmoins des Cavaliers, qui ayant honte d'avoüer qu'ils eussent esté battus, crurent qu'il estoit indigne d'eux d'oster la vie à des esclaves. C'est pourquoy ils en firent tuer quelques-uns par les Indiens mêmes qui les servoient dans l'armée, & les mirent pour la pluspart entre les mains des Archers de la garde du General, qui les perçoient à coup de pertuisanne au milieu de la grande place de la ville. Entr'autres, Saldagna qui ne voulut pas faire mourir luy-mesme son esclave, l'attacha avec une corde par le cou, & le mena pour le livrer aux gardes. Mais lors que le Barbare entra dans la place & vit ce qui s'y passoit; une telle rage le

le saisit, qu'il prend d'une main son maistre par le cou, & de l'autre par dessous la cuisse, il le sousleve, luy met la teste en bas, & le laisse si rudement tomber qu'il l'estourdit. Il luy monte incontinent à deux pieds sur le ventre avec tant de furie qu'il l'eust crevé, si quelque cinquante Espagnols l'épée à la main ne fussent venus au secours. Toutefois le Barbare ne s'estonne point, & il les reçoit si courageusement, qu'il fut long-temps sans estre ny pris ny blessé. Il attrape l'épée de Saldagna, en fait le moulinet, & écarte ses ennemis de telle sorte, que l'on fut contraint de le tuer à coups de fusils & de pistolets.

Voilà une partie des desordres qui arriverent le jour que Vitachuco frappa le General, & sans doute ils auroient esté plus grands, si la plûpart des Indiens n'eussent esté enchainez. Ainsi il y eut peu d'Espagnols de tuez, mais plusieurs de blessez. Quant aux Indiens, parce qu'ils estoient braves, qu'ils attaquerent & se deffendirent avec vigueur; il en mourut plus de neuf cens qui estoient la fleur des sujets de Vitachuco, que ce Barbare precipita malheureusement. Il fut aussi cause de la mort des quatre Capitaines que l'on avoit retirez de l'estang, & qui furent envelopez dans le malheur des autres. C'est de la sorte que les foux & les temeraires perdent les sages qui les

croyent, ou qui executent leurs ordes.

CHAPITRE XXVI.

Province d'Ossachilé

APrés la deffaite des Prisonniers, le General demeura quatre jours dans la ville de Vitachuco, à se faire panser luy & les autres blessez, & le cinquiéme il prit la route d'Ossachilé. Les troupes firent quatre lieuës la premiere journée, & camperent sur le bord d'un grand fleuve, qui separe la Province d'Ossachilé de celle de Vitachuco. Mais comme ce fleuve n'estoit pas gayable, il fallut dresser un pont. Les Espagnols amasserent donc promptement des planches, & ils les mettoient déjà en œuvre, lors que les Indiens parurent à l'autre bord de l'eau pour deffendre le passage. Si bien qu'on l'abandonna, & l'on fit six grands traîneaux de plusieurs pieces de bois; sur lesquels passerent cent fuseliers & arbalestriers, avec cinquante Cavaliers qui portoient les selles de leurs chevaux. Ensuite Soto commanda de faire traverser cinquante chevaux à la nage, avec ordre de les seller sitôt qu'ils seroient à l'autre bord. On commença donc à marcher dans la plaine, & les

Indiens quittant leur poſte donnerent le temps de dreſſer un pont, qui fut fait en un jour & demy. Les troupes paſſerent deſſus, aprés elles trouverent des terres ſemées de gros millet, & d'autres ſortes de legumes, & commencerent à voir des maiſons qui eſtoient de çà & de là dans la campagne, & qui alloient à quatre lieuës de là juſqu'à la Capitale. Cette place eſtoit composée de deux cens feux, & s'appelloit Oſſachilé du nom du Cacique qui y demeuroit. De la ville de Vitachuco à celle-là, il y a dix lieuës de plaine fort agreable.

Les Indiens d'abord n'avoient oſé faire teſte aux Eſpagnols ; mais lors qu'ils les virent dans les terres enſemencées, ils retournerent ſur eux, & ſe cachant derriere les millets, ils leur tirerent quantité de fléches, & tâcherent à les mettre en déroute. Ils en bleſſerent auſſi pluſieurs ; mais les Chreſtiens irritez de ſe voir attaquez, les pouſſerent, en firent quelques-uns priſonniers, en percerent la plûpart à coups de lances, & les battirent quatre lieuës durant.

Comme les Eſpagnols trouverent la Capitale d'Oſſachilé abandonnée, & que le Cacique avec tous ſes gens s'eſtoit ſauvé ; le General luy dépécha des Indiens de ſes ſujets, pour le prier de faire amitié avec les Chreſtiens. Mais il ne fit aucune réponſe, &

mesme ceux qu'on luy avoit envoyez ne retournerent point. Cependant les troupes qui sejournerent deux jours dans le pays, se mirent en embuscade, attraperent plusieurs Barbares qui leur rendirent de fort bons services, & qui estant pris leur témoignerent autant de bonté qu'ils leur avoient auparavant témoigné d'aversion. Voilà ce qui arriva de plus considerable dans la Province d'Ossachilé.

CHAPITRE XXVII.

De la ville & de la maison du Cacique Ossachilé, & des Capitales des autres Provinces.

La ville & la maison du Cacique Ossachilé, sont semblables à toutes celles des autres Caciques de la Floride. C'est pourquoy sans faire une description particuliere de cette place & de cette maison, il semble à propos de donner seulement une idée generale de toutes les Capitales, & de toutes les maisons des Seigneurs du pays. Je diray donc que les Indiens tâchent de placer leurs villes sur des endroits élevez; mais à cause que dans la Floride, il se rencontre rarement de ces sortes de lieux, où l'on puisse trouver les

commoditez necessaires pour bastir, ils élevent eux-mesmes des éminences en cette maniere. ils choisissent une place où ils apportent une quantité de terre, qu'ils élevent en une espece de plate-forme haute de deux ou trois piques, & dont le dessus est capable de tenir dix ou douze, quinze ou vingt maisons pour loger le Cacique, avec sa famille & toute sa suite. Ils tracent aprés au pied de cette hauteur une place quarrée conforme à l'étenduë de la ville qu'ils veulent faire, & autour de cette place les plus considerables bastissent leurs demeures. Le petit peuple se loge de la mesme sorte; & ainsi ils environnent tous la maison de leur Seigneur. Pour y monter ils tirent en droite ligne des ruës de haut en bas, chacun de 15. ou vingt pieds de large, & les joignent les unes aux autres avec de grosses poutres qui entrent fort avant en terre, & qui servent de murailles à ces ruës. Ensuite ils font les escaliers avec de fortes solives qu'ils mettent en travers, qu'ils assemblent & qu'ils esquarent, afin que l'ouvrage soit plus uny. Ils éloignent les degrez de ces escaliers de sept ou huit pieds des uns des autres; de sorte que les chevaux les montent & les décendent sans peine. Du reste, à la reserve des escaliers, les Indiens escarpent les autres costez de la plate-forme; aussi l'on n'y

peut monter, & le logis du Seigneur est assez fort.

CHAPITRE XXVIII.

L'Auteur previent quelques difficultez.

AVant que de passer outre, il est à propos de prevenir ceux qui pourroient dire, que dans les autres histoires des Indes Occidentales, on ne void point que les Indiens ayent dit, ou fait des choses dignes de memoire, comme le paroissent celles que j'ay raportées. Que mesme on croit communément, que ces peuples sont grossiers, & qu'ils n'ont aucune conduite, soit dans la paix, soit dans la guerre. Qu'ainsi, ou que j'ay particulierement eu dessein de loüer les Indiens, parmy lesquels j'ay pris naissance, ou que je me suis vainement piqué de faire paroistre de l'esprit aux dépens de la verité. Je répons que la creance de certaines personnes que les Indiens ne sont pas intelligens, & qu'ils ne sçauroient se gouverner dans les affaires importantes, est mal-fondée, & contraire à ce qu'en raconte Acosta * Auteur tres-digne de foy. D'ailleurs je n'avance rien que sur le ra-

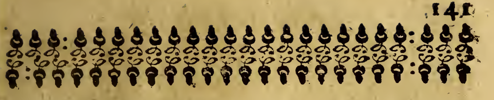
* V. l'Histoire des Indes, l. 7. c. 1.

port d'un témoin oculaire & exact, qui revit avec soin sa relation, qui y adjousta ce qu'il avoit oublié, & retrancha les choses dont il n'avoit pas vû toutes les particularitez; si bien que le copiant seulement, je puis asseurer que dans cette histoire, il n'y a rien que de veritable. Je suis de plus ennemy des fictions, & de tout ce qu'on appelle Roman. Quant à ce que l'on peut dire, que je loüe avec passion ceux de mon pays, c'est une erreur. Car bien loin de rien exagerer, il m'est impossible de mettre dans leur jour les veritez qui s'offrent icy en foule. Mais je rejette la faute de mon peu de capacité sur les guerres civiles, qu'il y eut dans les Indes durant ma jeunesse; les lettres alors ne furent plus cultivées, & l'on s'appliqua seulement aux armes. On apprenoit à bien piquer un cheval, & je m'abandonnay à cette exercice avec quelques-uns de mes compagnons, qui y ont acquis beaucoup d'honneur, & sont devenus de tres-bons hommes de cheval. Mais depuis, comme les choses ont changé de face, les lettres fleurissent aujourd'huy dans les Indes, & les Jesuïtes y ont étably tant de Colleges, que l'on s'y passe facilement des Universitez d'Espagne.

Du reste, pour continuer à faire voir que je n'écris rien qui ne soit veritablement arri-

vé. Je diray que parlant un jour des réponses pleines de bon ſens, que les Indiens avoient faites au General ; je témoignay à celuy qui m'avoit donné cette relation, qu'on auroit peine à les croire. Il me repartit, qu'il importoit de deſabuſer le monde touchant les peuples des Indes Occidentales ; & que je ſçavois moy-meſme, qu'il y avoit dans ces pays, des perſonnes d'un jugement ſolide, & d'un excellent eſprit, qui ſe conduiſoient ſagement dans la guerre & dans la paix, & qui raiſonnoient tres-bien ſur toutes ſortes d'affaires. Que je pouvois donc écrire hardiment les choſes dont il m'avoit aſſeuré ; & que quand je parlerois avec autant d'éloquence que les Orateurs les plus fameux ; mes paroles n'égaleroient jamais la grandeur de courage, ny la beauté des actions des Indiens. Que l'on crût, ou que l'on ne crût pas ce que je dirois, je ne pouvois ſans faire tort aux habitans des Indes, cacher par une lâche complaiſance leur valeur à la poſterité. Mon auteur me répondit ces choſes-là ; & je les raporte pour faire connoiſtre aux honneſtes gens, que juſqu'icy j'ay écrit avec beaucoup de ſincerité, & que dans la ſuite de cette hiſtoire, je n'avanceray rien que de veritable.

Fin du ſecond Livre de la Floride.



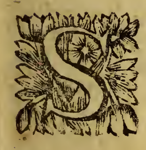
HISTOIRE DE LA FLORIDE.

LIVRE III.

Ce qui se passa entre les Espagnols & les Indiens dans la Province d'Apalaché.

CHAPITRE I.

Arrivée des Troupes en Apalaché.



UR l'asseurance qu'eurent les Espagnols, qu'ils n'estoient pas loin de la Province d'Apalaché, dont on leur avoit conté tant de merveilles ; que la terre en estoit admirable pour sa fertilité & le peuple tres-vaillant ; ils supplierent le General de les mener en quartier d'hyver dans cette contrée ;

ce qu'il leur accorda facilement. Ils marcherent donc vers l'Apalaché, & aprés avoir fait en trois jours 12. lieuës, ſans trouver aucune habitation, ils arriverent le quatriéme ſur le midy prés d'un marais large d'une demy-lieuë, & long à perte de vûë. Il eſtoit outre cela bordé des deux coſtez d'une foreſt, où les ronces & les buiſſons ſe joignant aux troncs des grands arbres, en rendoient l'entrée difficile. On ne pouvoit en effet aller au marais que par un chemin ſi eſtroit, que deux hommes avoient de la peine à y paſſer de front. Avant que d'y arriver, les troupes ſe camperent dans une plaine; mais comme il eſtoit de bonne heure, le General commanda deux cens fantaſſins avec trente Cavaliers, pour aller reconnoiſtre le paſſage. Il ordonna auſſi à douze excellens nageurs de ſonder le marais, & de bien remarquer les lieux, afin qu'on s'y puſt expoſer le lendemain avec aſſeurance. Tous ces ſoldats obeïrent auſſi-tôt; mais à peine furent-ils dans la foreſt, que les Indiens leur diſputerent le paſſage; & comme le lieu eſtoit ſerré, il n'y eut que les deux premiers de chaque party qui puſſent combattre. Les deux Eſpagnols les mieux armez mettant donc l'épée à la main, paſſent à la teſte des autres, & ſe faiſant ſouſtenir par deux fuſeliers, & deux arbaleſtriers, ils donnent avec vi-

gueur sur les Barbares, les poussent le long de la forest, & les obligerent de sauter dans l'eau. Là les Indiens font ferme, ils combattent courageusement; de sorte qu'il y en eut de part & d'autre plusieurs de blessez & de tuez; ce qui empécha qu'on ne pust reconnoistre le marais. On en avertit le General, qui vint avec les meilleures de ses troupes. Les ennemis recoururent aussi, & le combat s'opiniastra; les Indiens & les Espagnols dans l'eau jusqu'à la ceinture, & parmy les ronces, les buissons, les arbres & les pierres qu'ils rencontroient par tout. Neanmoins nos gens determinez à mourir, ou à reconnoistre le passage, prirent cœur de plus en plus, & surmontant tout obstacle, ils pousserent les Barbares jusqu'à l'autre costé de l'eau, & trouverent qu'il estoit aisé de la passer à gué, excepté au milieu où il y avoit environ quarante pas qu'on traversoit sur des poutres. Ils virent aussi de l'autre costé de l'eau, une forest tres-épaisse, que l'on ne pouvoit passer que par un défilé, & il y avoit tant au marais que dans les forests qui estoient deçà & delà, une lieuë & demie de traverse. Comme le General eut reconnu le chemin, il retourna vers ses troupes pour les encourager à vaincre les difficultez qui se presentoient. Il prit le conseil de ses Capitaines, sur la maniere dont

il se devoit conduire, & ordonna à cent Cavaliers de mettre pied à terre, de prendre tous des rondaches, & de marcher devant avec ordre à deux cens hommes, tant arbalestriers que fuseliers de les soûtenir, & d'avoir chacun des haches, afin d'ouvrir un endroit du bois qui estoit de l'autre costé du marais. Car les Espagnols estant obligés de défiler par un lieu, où on leur pouvoit aisément fermer le passage, il crut qu'il leur seroit impossible de traverser de jour les deux forests. C'est pourquoy il les fit camper dans la seconde, pour ne les point exposer de nuit aux embusches des Barbares.

CHAPITRE II.

Passage du Marais.

AUssi-tost que le General eut donné ses ordres, chaque soldat prit du millet cuit pour un jour, & ils marcherent environ deux cens les plus braves de l'Armée. Comme ils avoient envie de surprendre les Barbares, ils s'écoulerent sans bruit deux heures avant le jour, par un sentier qui les conduisit jusques au pont, qu'ils passerent sans resistance. Les Indiens n'avoient pas eu soin de s'en rendre maistres,

maistres, dans la creance que les Espagnols ne s'exposeroient point de nuit parmy les bois. Mais lors que le jour parut, & que les Barbares virent leurs ennemis passez, ils s'avancent avec de grands cris; & au desespoir de ne s'estre pas plûtôt saisis du passage, ils fondent de furie sur eux, pour deffendre un quart de lieuë de marais qui restoit à traverser. Les Chrestiens de leur costé les reçoivent avec courage, & se battant & les uns & les autres dans leau, nos gens les pressent si vertement qu'ils les poussent dehors, & les enferment dans le défilé de la forest qui estoit au de là.

Les Espagnols qui virent les Indiens embarrassez, resolurent que cent cinquante soldats feroient une esplanade pour camper; & que n'y ayant point d'autre route que ce défilé, les autres cinquante en deffendroient le passage, & empécheroient que les Barbares ne vinssent charger les travailleurs. On executa aussi-tost cette resolution. Cependant les Indiens qui ne pouvoient tirer sur les soldats, taschoient de les effrayer à force de cris. Mais les Espagnols ne laisserent pas de faire leur devoir, les uns deffendoient le passage du défilé, les autres abattoient du bois, & quelques-uns brusloient ce qu'il y en avoit de coupé pour nettoyer la place. La nuit les ayant surpris dans ce travail, ils demeurerent

chacun à leur poste, & ne purent dormir à cause des hurlemens continuels des Barbares. Comme il fut jour, le reste des troupes commença à marcher, sans que l'ennemy s'y opposast. Mais la difficulté du chemin, & les ronces qui s'y rencontroient, les incommodoient de telle façon, qu'estant obligez de défiler, ils ne purent arriver qu'au lieu où l'on avoit abattu du bois. Ce fut là que toute la nuit les Indiens les tourmenterent de leurs cris, & sur tout ils donnerent l'alarme à ceux qui deffendoient le passage, ausquels on avoit soin de faire tenir des vivres de main en main. Au mesme temps que le jour parut, ils marcherent tous en diligence par le défilé de la forest, & chasserent devant eux les Indiens, qui aprés avoir tiré, se reculoient peu à peu, & ne laissoient prendre du terrain qu'autant que l'on en pouvoit gagner à coups d'épée.

Les Espagnols traverserent de la sorte cette seconde forest, aprés quoy ils entrent dans une autre plus claire, où les ennemis ayant liberté de s'estendre, les incommoderent extrémement; car ils les prenoient de tous costez. Les uns attaquoient, les autres se preparoient au combat, & ne donnoient point que leurs compagnons ne fussent retirez, afin de ne se pas blesser les uns les autres par la

multitude des fléches qu'ils faisoient pleuvoir.

Mais encore que les arbres de cette derniere forest, où les Indiens & les Espagnols estoient venus aux mains, ne fussent pas si pressez que ceux de la premiere ; les chevaux pourtant n'y pouvoient courir qu'en certains endroits, & cela rendoit les ennemis plus hardis. Ce qui leur augmentoit aussi le courage, estoit la vistesse presque incroyable avec laquelle ils laschoient leurs fléches. Un Indien avoit tiré six ou sept fois, avant qu'un Espagnol eut tiré & rechargé. Les Indiens en effet sont si adroits à manier l'arc, qu'à peine ont-ils tiré qu'ils sont prests à recommencer.

Les endroits de la forest, où les chevaux pouvoient courir estoient de petites éminences. Mais les Barbares les avoient embarrassées de longues pieces de bois, & avoient fait aux lieux où il leur estoit impossible d'aller, des entrées & des sorties, afin de donner sur les Espagnols sans en pouvoir estre mal-traitez. Les Indiens avoient quelques jours auparavant songé à toutes ces choses. Ils sçavoient que la forest du marais estoit serrée, & qu'ils n'y pourroient beaucoup incommoder les Espagnols. De plus ils consideroient que dans le bois où ils se trouvoient ils remportoient quelque avantage sur les Chrestiens ; & dans

cette vûë ils avoient recours aux ruses pour les blesser, ou pour les tuer tous. Nos gens de leur costé tâchoient d'éviter les embusches qu'on leur dressoit, & voyant que les chevaux leur estoient inutiles, ils pensoient seulement à se deffendre. Les Indiens qui reconnoissoient cela, s'efforçoient de plus en plus de les mettre en déroute. Ils s'encourageoient encore par le souvenir de ce qui s'estoit passé dix ou douze années auparavant. Ils avoient deffait dans le même endroit Narbaez, & ils menaçoient les troupes de Soto de les traiter de la même façon. Nos gens furent tourmentez de cette sorte là pendant deux lieuës, & arriverent aprés en rase campagne; où lors qu'ils eurent rendu graces à Dieu de les avoir tirez de danger, ils se battirent à cheval avec beaucoup de courage & de bonheur. Car en deux autres lieuës de marche dans le pays découvert jusqu'aux terres semées, ils ne rencontrerent aucun Indien qui ne fust pris ou tué. Ils ne donnoient sur tout nul quartier à ceux qui faisoient mine de leur resister; de sorte que ce jour-là, il mourut plusieurs des ennemis; & les Espagnols vangerent glorieusement la défaite des gens de Narbaez.

CHAPITRE III.

Marche des Espagnols jusques à la Capitale.

APrés toutes ces choses, le General avec ses troupes campa dans une plaine, prés d'un village où commençoient les habitations, & les terres cultivées d'Apalaché. Mais les Barbares qui ne pensoient qu'à tourmenter les Chrestiens, ne firent toute la nuit que tirer & jetter des cris ; de sorte que les uns & les autres furent continuellement sur leurs gardes. Le jour venu, les Espagnols marcherent par des terres semées de gros millet, qui avoient deux lieuës d'étenduë où l'on rencontroit plusieurs maisons éloignées les unes des autres, sans aucune forme de village. Les Indiens qui estoient dans ces maisons, sortoient de furie sur les Chrestiens, & taschoient de les tuer. Mais nos gens irritez de la hardiesse des Barbares, les repoussoient à travers champ, & les perçoient à grands coups de lances. Ils en venoient à cette extremité, afin de les reduire ; mais fort inutilemenr. Plus les Espagnols montroient de valeur, & plus le courage des Indiens redoubloit.

Enfin, aprés deux lieuës de marche à

travers les terres cultivées, nos gens arriverent à un ruisseau tres-profond, bordé de part & d'autre d'un bois fort espais. Les ennemis qui s'estoient retranchez en cet endroit, y attendoient les troupes pour les défaire. Mais il en arriva autrement qu'il ne se l'estoient imaginé. Les Espagnols ayant reconnu le poste des ennemis, les Cavaliers les mieux armez mirent pied à terre, gagnerent le passage l'épée à la main, & couperent à coups de haches les palissades qui couvroient les Barbares, & empéchoient que les chevaux n'avançassent.

Les Indiens alors chargerent rudement nos gens, dont plusieurs furent blessez, & quelques-uns tuez. Le passage estoit fascheux, & les ennemis qui esperoient vaincre, faisoient un dernier effort à cause de l'avantage du lieu. Neanmoins ils eurent du malheur, les Espagnols donnerent avec tant d'ordre & tant de courage, qu'ils les forcerent sans perte que de fort peu des leurs. Ensuite ils firent encore deux lieuës à travers les terres cultivées; mais les Indiens qui apprehendoient les chevaux, ne les attaquerent point. Les Espagnols se logerent donc dans la plaine; esperant qu'enfin la nuit ils prendroient quelque repos. Toutefois ils furent frustrez de leur esperance. Les Indiens à la faveur de l'obscurité, leur

donnerent sans cesse l'alarme ; afin de soustenir leur reputation, & de passer pour braves dans l'esprit de leurs voisins. Le matin comme les troupes marchoient, on fut averty par les prisonniers que l'on n'estoit qu'à deux lieuës de la Capitale & que le Cacique avec un grand nombre de ses sujets, y attendoit les Chrestiens pour les combatre. Le General au mesme temps détâcha deux cens chevaux avec cent fantassins, il s'avance vers la ville, & commande que sur la route on fasse main basse par tout. Il arrive dans cette place, il la trouve abandonnée, & que le Seigneur s'en estoit fuy. Mais sur la nouvelle qu'il n'estoit pas loin, il se met à le chercher, court deux lieuës aux environs de la ville, tuë & fait prisonniers plusieurs Indiens, sans qu'on pust attraper Capafi. C'est ainsi que le Cacique d'Apalaché s'appelloit, & c'est le premier qui jusqu'icy n'ait pas porté le nom de sa Province. Le General desesperant de prendre ce Barbare, il rejoint l'Armée qui estoit dans la Capitale. Cette place avoit deux cens cinquante maisons, Soto prit pour luy celle de Capafi au bout de la ville, & plus élevée que les autres.

La Province d'Apalaché a outre un grand nombre d'habitations éparses çà & là dans la campagne, plusieurs villages de cinquante &

soixante feux chacun, dont les uns sont éloignez des autres d'une lieuë, & quelquefois de deux ou de trois, la situation du pays est agréable. On y trouve plusieurs estangs. On y pesche toute l'année, & les habitans font provision de poisson pour leur nourriture. La contrée ne laisse pas d'estre fertile en toute autre chose. Soto & ses gens eurent aussi une sensible joye d'y estre arrivez. Car sans parler des vivres qu'ils y trouverent, ils acquirent beaucoup de gloire dans les combats qu'on y donna. Je les raporteray pour faire connoistre la hardiesse des Indiens & la valeur des Espagnols.

CHAPITRE IV.

On va reconnoistre le pays.

APrés que l'Armée se fut rafraischie quelques jours, Soto envoya des troupes sous la conduite de Tinoco, de Vasconcelo, & d'Aniasco, pour reconnoistre la Province d'Apalaché avec les contrées voisines. Deux de ces Capitaines allerent par diverses routes quinze ou vingt lieuës vers le Septentrion. Ils retournerent l'un au bout de huit jours, & l'autre de neuf; & dirent qu'ils avoient vû

plusieurs villages fort peuplés. Que la terre estoit fertile, & qu'il n'y avoit ny bois ny marais. Aniasco raporta tout le contraire, qu'il estoit tres-mal-aisé de marcher dans le pays. Qu'il n'y avoit que des forests & des lieux marescageux ; & que plus on avançoit, plus les chemins estoient difficiles. Nugnez dans ses Commentaires dit presque la mesme chose. Que la Province d'Apalaché est pleine de marais, couverte de bois, sterile & mal-peuplée. Cela effectivement est vray des lieux voisins de la mer ; mais non pas des endroits que le General envoya découvrir. Ce qui me confirme dans cette créance, est que la plus grande partie de la relation de Nugnez ayant esté donnée par les Indiens, ils ont malicieusement décrit leur contrée, comme un pays affreux & inaccessible, pour oster aux Espagnols l'envie d'en faire la conqueste. J'adjouste que les gens de Narbaez, desquels Nugnez raconte les avantures, ayant esté battus en Apalaché; & mesme la pluspart y estant morts de faim, ils ne purent entierement découvrir cette Province. C'est pourquoy je n'avance rien que de certain de l'endroit d'Apalaché où a esté Soto ; & ce que Nugnez raporte des lieux de cette contrée, qui sont aux environs de la mer, est aussi tres-veritable.

CHAPITRE V.

Découverte de la coste.

LOrs qu'Aniasco alla découvrir la coste de la mer, qui n'estoit pas à trente lieuës d'Apalaché, il prit cinquante fantassins & quarante Cavaliers. Il mena aussi Arias Gomes, soldat vaillant & experimenté, qui donnoit de bons conseils, nageoit fort bien, & trouvoit moyen de faire reüssir les entreprises que l'on tentoit sur mer & sur terre. Arias avoit esté esclave en Barbarie, & avoit si bien appris la langue du pays, que s'échapant d'entre les mains des infideles, il se rendit à une frontiere où estoient les Chrestiens, sans que les Maures qu'il rencontroit, & ausquels il parloit, s'apperceussent qu'il fust estranger. Ce Cavalier & ses compagnons tirerent vers le Midy, guidez d'un Indien qui s'estoit volontairement offert à cela, & qui leur témoignoit beaucoup d'affectoin. Ils firent en deux jours douze lieuës, ils passerent deux petites rivieres, & arriverent heureusement au Bourg d'Auté *, qu'ils trouverent

* Les Cartes mettent Auté plus loin, mais le voyage est bien aussi croyable que les Cartes.

abandonné & remply de toutes ſortes de vivres. Ils en prirént pour quatre jours, & continuerent leur marche par un beau chemin. Mais enfin leur guide s'imaginant que c'eſtoit mal fait à luy de les mener fidelement, il les égara dans les foreſts où il y avoit pluſieurs gros arbres tombez, & où l'on ne rencontroit aucune route. Il les fit auſſi aller par de certains lieux qui eſtoient ſans bois & ſi pleins de fange, que ny les chevaux ny les hommes ne s'en pouvoient tirer. Ce qui les incommodoit le plus, eſtoit une grande quantité de groſſes ronces qui traiſnoient par terre, & qui leur faiſoient beaucoup de peine. Toutefois ils marcherent cinq jours dans ces chemins, où ils ſouffrirent des maux incroyables. Mais lors qu'ils n'eurent plus de vivres, ils retournerent à Auté en prendre d'autres, afin de continuer leur route. Et ſur le chemin ils eſſuyerent des travaux qui ne ſe peuvent décrire, à cauſe que repaſſant par les meſmes lieux qu'ils étoient venus, & la terre y eſtant déjà foulée, ils s'enfonçoient plus qu'auparavant. Au reſte, tandis qu'ils eſtoient égarez parmy les bois, ils ſe trouvoient de fois à autre ſi prés de la mer, qu'ils entendoient le bruit des vagues. Mais auſſi-toſt leur guide les éloignoit, & taſchoit de les engager dans des endroits,

d'où ne pouvant se tirer ils mourussent tous de faim. Pour luy, il ne se soucioit point de perir, au cas qu'il les envelopast dans sa ruine. Neanmoins, malgré sa malice, ils retournerent à Auté, accablez de lassitude & de faim, n'ayant vescu pendant quatre jours que de racines. Ils se rafraischirent donc un peu, ils prirent des vivres pour cinq jours, & continuerent leur découverte par des chemins encore plus detestables que les premiers.

Comme les Espagnols reposoient une nuit dans les bois prés d'un grand feu, l'Indien qui les menoit, ennuyé d'estre si long-temps à les faire perir, prit un tison, & en frappa un soldat au visage. Les autres qui virent cette insolence, l'eussent sans doute tué sans Aniasco, qui leur representa qu'ils ne pouvoient changer de guide, & qu'il falloit souffrir de celuy-cy. Ensuite ils se rendormirent, & l'Indien eut encore la hardiesse de mal-traiter un autre soldat; mais on chastia sa temerité à coups de bastons. Neanmoins il ne rentra pas dans son devoir, & avant le jour il en batit encore un autre. Cette derniere insolence luy attira de facheux coups, & le fit enchaisner: Aprés quoy, on le donna en garde à un des plus robustes de la troupe, avec ordre de l'observer soigneusement. Le jour venu, ils se mirent à marcher, faschez de

de la difficulté du chemin & du procedé de leur guide. Ce Barbare ſe voyant hors d'eſtat de les perdre & de s'enfuïr, ſe jetta en deſeſperé ſur celuy qui le gardoit, & le ſaiſiſſant par derriere, il le terraſſa & le mal-traitta à grands coups de pieds. Les Eſpagnols enfin irritez de cette rage, luy donnerent pluſieurs coups d'épée & de lance, dont il y en eut qui ne le bleſſerent pas plus qu'une houſſine, & l'on eut dit qu'il eſtoit charmé. Aniaſco ſurpris de cela ſe leve ſur ſes eſtriers, prend ſa lance à deux mains, & luy en porte un coup de toute ſa force; Cependant encore qu'il fuſt tres-robuſte, il ne le bleſſa que legerement. Deſeſperant donc de luy pouvoir oſter la vie, on l'abandonna à un levrier d'attache, & c'eſt de la ſorte que ce perfide meritoit d'eſtre traité. A peine fut-on à cinquante pas de luy, que l'on oüit le chien qui heurloit comme ſi on l'eut tué. L'on retourne & l'on trouve le guide qui tenoit de ſes pouces les deux coſtez de la gueule du levrier, & la luy déchiroit ſans que le chien s'en puſt deffendre. Un des ſoldats auſſi-toſt donna au Barbare tant de coups d'épée qu'il le tua, un autre avec un couſteau luy coupa les mains, qui eſtant ſéparées du corps, tenoient encore fortement à la gueule du chien. Aprés nos gens continuerent leur route, & commande-

rent ſur peine de la vie à un Indien qu'ils avoient pris, lors qu'ils retournerent à Auté, de les conduire fidellement. Ce Barbare tandis que le premier vivoit ne les avoit jamais voulu ſervir : il faiſoit le ſourd quand ils luy parloient, parce que l'autre l'avoit menacé de mort s'il répondoit. Mais lors qu'il ſe vit delivré de ſon compagnon, & qu'il craignit quelques mauvais traitemens, il fit entendre par ſigne qu'il conduiroit les Eſpagnols à la mer, au meſme endroit où Narbaez avoit conſtruit ſes navires. Que toute fois il eſtoit auparavant neceſſaire de rebrouſſer chemin vers Auté, & que de là on prendroit la route. Mais comme les Eſpagnols luy faiſoient connoiſtre qu'ils eſtoient prés de la mer, puis qu'ils entendoient le flot, il témoignoit que par le chemin qu'on tenoit, il eſtoit impoſſible d'y arriver, à cauſe des bois & des marais. Ils retournerent donc à Auté où ils arriverent en 5. jours avec beaucoup de peine. Ce qui les tourmentoit d'ailleurs eſtoit l'inquietude, qu'ils s'imaginoient que le General avoit de ce qu'ils demeuroient trop à leur découverte. Durant leur marche, Arias & Silveſtre gagnerent les devans, & attraperent deux Indiens, auſquels ayant demandé par ſignes s'ils les pourroient mener par la mer, ils témoignerent qu'en cela ils les ſerviroient avec fi-

delité, & ils se raportoient au sentiment du guide. Nos gens pleins de joye & d'esperance de reüssir dans leur découverte, passerent tranquillement la nuit; & lors que le jour fut venu, ils prirent leur route à travers de grands chaumes par un tres-agréable chemin qui s'élargissoit peu à peu. Toutefois ils y rencontrerent un mauvais pas, mais ils s'en tirerent facilement. De sorte qu'au bout de douze lieuës, ils se trouverent sur le rivage d'un vaste Golfe qu'ils cottoyerent, & arriverent enfin où Narbaez avoit debarqué. Ils virent la place où il fit les ferrures de ses navires, & trouverent beaucoup de charbon aux environs avec des poutres creusées, qui avoient servy de mangeoirs aux chevaux. Ensuite les Indiens montrerent l'endroit où l'on avoit tué dix soldats de Narbaez, & firent connoistre par signes & par paroles les principales avantures de ce Capitaine. Car les habitans de cette coste avoient retenu quelques mots d'Espagnol, ils tâchoient mesme chaque jour d'en apprendre davantage. Cependant Aniasco & ses compagnons cherchoient avec beaucoup de soin dans le creux des arbres, & sur leurs écorces, s'il ne se trouvoit point quelque memoire, ou quelque écriture; ç'a toûjours esté la coustume de ceux qui les premiers ont découvert un pays,

de laisser des instructions qui quelquefois ont esté de grande importance. Mais voyant qu'ils ne rencontroient rien, ils suivirent la coste du Golfe jusqu'à la grande mer qui n'en estoit qu'à trois lieuës.

Aprés, lors que la marée fut basse, douze des plus excellens nageurs entrerent dans des batteaux à demy-échoüez; ils sonderent l'entrée du Golfe, & la trouverent capable de porter de gros vaisseaux. Ils en laisserent des marques aux plus hauts arbres, afin que ceux qui viendroient en ces quartiers prissent leurs mesures. Ensuite Aniasco retourna au Camp, où le General fut tres-aise de le voir, & d'apprendre qu'ils avoient découvert un bon port.

CHAPITRE VI.

Party de trente lances pour la Province d'Hirriga.

TAndis que l'on estoit occupé à découvrir la coste, le General qui voyoit approcher l'hyver mit ses soldats en garnison. Et comme il sçavoit que Calderon ne faisoit rien dans la Capitale d'Hirriga, il luy envoya ordre de le venir joindre. Cependant il fit amasser des vivres, & bâtir des maisons pour lo-

ger plus commodement ſes gens. Il comman-da auſſi de fortifier la Ville d'Apalaché, afin de ſe mettre à couvert des inſultes des Barbares, & il dépécha vers Capaſi avec des preſens pour le porter à la paix. Mais ce Cacique n'écouta aucune propoſition, & ſe retrancha dans une foreſt tres-difficile. Comme Soto perdit la penſée de le gagner, il ordonna à Aniaſco qui avoit du courage & du bonheur, de partir avec trente lances pour Hirriga. Ce commandement fut rude; car le voyage eſtoit d'environ cent cinquante lieuës & l'on couroit de grands dangers. Il falloit paſſer parmy des peuples hardis, vaillans & ennemis declarez; & franchir des fleuves avec des marais tres-facheux. Toutefois, malgré toutes ces conſiderations les trente Eſpagnols entreprirent courageuſement le voyage, & firent de tres-belles actions. Mais je les plains de n'avoir qu'un Indien pour les raconter. Neanmoins pour leur rendre ce que je puis, je raporteray les noms de ceux qui ſont venus à ma connoiſſance. Juan de Soto, Aniaſco, Arias, Cacho, Atienſa, Cordero, Silveſtre, Eſpinoſa, Fernande, Carillo, Atanaſio, Abadia; Cadena, Segredo, Argote, Sanchir, Pechado, & Moron. Celui-ci avoit le nez ſi fin, qu'il eventoit mieux qu'un chien de chaſſe. Car allant pluſieurs fois dans

l'isle de Cuba chercher avec ses compagnons des Indiens qui s'estoient revoltez, & qui avoient pris la fuite, il les suivoit à la trace dans les buissons, dans le creux des arbres, & dans les cavernes où ils s'estoient cachez. Il sentoit aussi le feu de plus d'une lieuë, parce que souvent sans avoir vû ny clarté, ny fumée, il disoit à ceux qui l'accompagnoient qu'il y avoit du feu prés d'eux, & il le trouvoient à demy-lieuë, ou à une lieuë de là.

Ces trente lances partirent d'Apalaché le vingtiéme d'Octobre de l'année mil cinq cens trente-neuf. Ils estoient bien montez, & avoient le casque en teste, le corselet sur l'habit, la lance en main, avec quelques provisions dans leur valises. En cet estat ils sortirent avant le jour, afin que les Indiens ne les apperçûssent pas, & ne s'allassent point saisir des passages. Ils marcherent en diligence, ils galoperent mesme fort souvent, & tuerent sur le chemin quelques Barbares par qui ils apprehendoient d'estre découverts. Ils continuerent ainsi leur route, & arriverent au marais d'Apalaché qu'ils traverserent heureusement. Comme ils avoient fait plus de treize lieuës ce jour-là, vingt Cavaliers se reposerent, & les autres veillerent de peur de surprise. Aprés ils marcherent douze lieuës par le pays desert, depuis le marais d'Apalaché

jusqu'à la ville d'Ossachilé.

Mais dans la crainte d'estre vûs, & qu'on ne leur gagnast les passages, ils firent alte vers le soir, & traverserent sur le minuit Ossachilé au petit galop. Une lieuë au delà, ils s'éloignerent de leur route pour prendre le reste de la nuit un peu de repos, & se tinrent sur leurs gardes à leur maniere. A la pointe du jour, ils se remirent au petit galop, à cause qu'il y avoit du monde par les champs, & qu'ils craignoient d'estre découverts. Ils coururent cinq lieuës, de l'endroit où ils se reposerent jusqu'au fleuve d'Ossachilé, & fatiguerent extrémement leurs chevaux. Mais lors qu'ils approcherent de ce fleuve, Silvestre prit les devans, & comme il vit que l'eau n'estoit pas si grosse que quand les troupes la traverserent, il se jetta dedans, & gagna heureusement l'autre bord.

Aniasco & tous les autres le suivirent, & dès qu'ils furent passez ils repurent. Ils continuerent ensuite leur chemin au petit pas, & firent quatre lieuës depuis cette riviere jusqu'à Vitachuco, où apprehendant d'estre obligez de se battre contre les Indiens, ils resolurent de piquer à toute bride; mais lors qu'ils furent dans cette ville, l'estat où ils la trouverent les rasseura. Elle estoir abandonnée, les maisons ruinées entierement, & les ruës jonchées

de Barbares tuez *. Les Indiens détruisirent de la sorte cette place, dans la pensée qu'elle estoit malheureuse. Ils laisserent aussi les morts sans sepulture, parce qu'ils les regardoient comme des miserables qui n'avoient pû executer leur dessein, & qui devoient estre la proye des bestes; chastiment dont ils punissent ceux qui ont mal-réüssi à la guerre.

Le party estoit à peine hors de Vitachuco, qu'il rencontra deux Indiens qui chassoient, & qui avoient l'air de gens de qualité. Comme ces Barbares virent les Chrestiens, ils se retirerent sous un noyer; mais l'un d'eux ne croyant pas estre en seureté, s'enfuït vers une forest du costé du chemin, deux Cavaliers prirent les devans, & l'attraperent. Pour l'autre Indien qui avoit du cœur, la fortune le favorisa. Car tenant la fléche posée sur son arc, il fit teste aux Cavaliers, & les menaça de tirer s'ils l'approchoient. Quelques-uns irritez de sa hardiesse, voulurent l'aller percer à coups de lances.

Mais Añiasco leur dit qu'il estoit indigne d'eux de vouloir oster la vie à ce temeraire; & qu'au lieu où ils se trouvoient, ils ne devoient point s'exposer à se faire blesser ny tuer. Ainsi il les détourna du chemin qui

* C'estoit ceux qu'on massacra, lors que Vitachuco fut tué.

eſtoit prés du noyer, & leur commanda d'avancer au petit galop. Le Barbare cependant leur preſentoit ſon arc à meſure qu'ils défiloient ; puis il commença à leur crier qu'ils eſtoient des laſches de ne l'avoir oſé attaquer, & il leur dit pluſieurs autres injures accompagnées d'orgueïl & de menaces. A ſa voix les Indiens de coſté & d'autre de la route accoururent, & ſe mirent à s'appeller pour leur couper le paſſage. Toutefois les trente Eſpagnols ſe tirerent de là, & arriverent dans une plaine où ils prirent un peu de repos. Ils firent ce jour-là qui eſtoit le troiſiéme de leur marche dix-ſept lieuës, & le quatriéme autant par la Province de Vitachuco. Mais les peuples de cette contrée indignez de ce qui s'eſtoit paſſé, taſcherent à vanger ſur eux la défaite de leurs gens. Ils dépécherent du monde pour avertir de la route des Chreſtiens, afin qu'on ſe ſaiſiſt des avenuës. Les Cavaliers qui découvrent cela, piquent à toute bride, attrapent les Meſſagers & en tuent ſept à coups de lances. Ils arriverent ce jour-là ſur le ſoir dans une tres-belle plaine ; où n'entendant aucun bruit ils repoſerent quelque-temps. Ils partirent de là aprés minuit, & au lever du Soleil ils avoient fait cinq lieuës, & eſtoient venus au fleuve d'Ocaly. Ils croyoient le rencontrer moins gros que de couſtume ; mais

ils trouverent l'eau débordée, rapide qui tournoit en beaucoup d'endroits, & marquoit le gouffre qu'elle couvroit. Les ennemis d'ailleurs accouroient aux bords du fleuve, & s'encourageoient par des cris les uns les autres pour en deffendre le passage.

Les Espagnols alors considerant le danger qui les menaçoit, & que pour échaper il ne falloit pas perdre le temps en de vaines deliberations, nommerent douze d'entre eux pour gagner l'autre bord, afin de les favoriser lors qu'ils passeroient. Ils ordonnerent aussi que quatorze couperoient des branches, dont ils feroient des traisneaux pour mettre leur équipage, avec ceux qui ne pouvoient nager, & que les autres resisteroient aux Barbares qui accouroient pour empescher qu'on ne traversast. Cet ordre donné, les douze Cavaliers resolurent de mourir, ou de venir à bout de leur dessein. Ils poussent leurs chevaux dans le fleuve, le casque en teste, la cotte de maille sur la chemise, avec la lance en main, & onze gagnent heureusement une ouverture à l'autre bord. Cacho seul n'y put arriver, à cause que son cheval n'eut pas la force de rompre la violence de l'eau. Il fut donc contraint de se laisser aller le long du fleuve pour chercher quelque sortie. Comme il n'en trouva point il se vit forcé d'implorer le secours de

ſes compagnons qui coupoient du bois. Quatre ſe jetterent dans l'eau & le ſauverent. Mais laiſſons ces Cavaliers, & conſiderons ce que fait le General en Apalaché.

CHAPITRE VII.

Priſe de Capaſi.

SOto ennuyé de voir ces Barbares à ſes trouſſes, crut que s'il pouvoit avoir Capaſi, il les reduiroit ſans peine. Il s'enquit donc avec ſoin de ſa retraite, & il apprit qu'il eſtoit à huit lieuës de l'armée dans une épaiſſe foreſt, où il penſoit eſtre en ſeureté, tant à cauſe de la ſituation du lieu que des marais, & des gens qu'il avoit pour le deffendre. Sur cette nouvelle le General prit des ſoldats autant qu'il luy en falloit, il alla en perſonne pour ſe ſaiſir du Cacique; aprés beaucoup de travail il ſe rendit en trois jours à l'endroit de la foreſt, que les Indiens avoient fortifié. C'eſtoit une place dont ils avoient abatu le bois, & où l'on n'abordoit que par une avenuë fort eſtroite, & de demy-lieuë de long. Mais de cent pas en cent pas, il y avoit de bonnes paliſſades avec des pieux, & chaque paliſſade eſtoit bien deffenduë. Voilà le lieu

où Capasi s'estoit retiré avec un grand nombre de ses sujets, qui avoient resolu de perdre plutost la vie, que de voir leur Seigneur au pouvoir des ennemis. Enfin Soto estant arrivé à l'avenuë qui menoit au retranchement où estoit le Cacique, il trouva des gens determinez à luy deffendre l'entrée; & au mesme temps il fit donner. Mais comme le chemin estoit serré, il n'y eut que les premiers qui se battirent, & qui aprés avoir essuyé quelques coups de fléches, gagnerent l'épée à la main, la premiere & la seconde palissade. Ils en arrachent les pieux & coupent les liens qui les attachoient. Les Barbates tirent & en blessent quelques-uns. Les Espagnols s'encouragent de plus en plus, avancent teste baissée jusqu'à la troisiéme baricade qu'ils forcent, gagnent ainsi toutes les autres, & viennent pied à pied malgré la resistance des ennemis, jusqu'au lieu où estoit Capasi.

Les Indiens alors qui voyent leur Cacique en danger redoublent leurs efforts, se jettent à travers les épées & les lances, & se battent en desesperez. Nos gens de leur costé donnent avec vigueur, & ne perdent point de vûë Capasi, de crainte qu'il ne leur échape. Le General sur tout fait paroistre son courage, combat en veritable Capitaine à la teste des siens, & les anime par son exemple & par ses

ſes paroles. Enfin les Barbares manquans d'armes deffenſives plient, les Eſpagnols font un dernier effort, & les taillent preſque tous en pieces.

Le Cacique qui voit le carnage qu'on a fait de ſes ſujets, & que ceux qui reſtent ne le peuvent plus deffendre, leur commande de mettre bas les armes, & au meſme moment ils viennent embraſſer les genoux de Soto, & le conjurent avec larmes de pardonner à leur Seigneur, & d'ordonner qu'on leur oſte plûtôt la vie que de luy faire aucun déplaiſir. Le General touché de cette generoſité ſe laiſſa fléchir, à condition qu'ils demeureroient dans l'obeïſſance.

Capafi vint ſalüer Soto, qui le reçût fort civilement, tres-aiſe de le tenir en ſon pouvoir. Ce Cacique eſtoit appuyé de quelques Indiens qui l'aidoient à marcher, parce qu'il eſtoit extraordinairement gros. Il ne pouvoit ny faire un pas, ny ſe tenir ſur ſes pieds; de ſorte qu'on le portoit dans un brancard par tout où il vouloit aller, & dans ſa maiſon il marchoit à quatre pattes. Cette peſanteur fut cauſe qu'il ne put ſe retirer fort loin.

CHAPITRE VIII.

Capaſi va pour reduire ſes ſujets & ſe ſauve.

APrés la priſe de Capaſi, le General retourna au quartier, dans l'eſperance que les Indiens ne harceleroient plus les troupes, mais il en arriva tout autrement. Irritez de la priſon de leur Cacique, & n'eſtant plus occupez à le garder, ils faiſoient plus de deſordre que de couſtume. Soto en colere de cela, ſe plaignit à Capaſi, que ſes ſujets méconnoiſſoient le bon traitement qu'on luy faiſoit. Que meſme à leur égard ils eſtoient obligez d'en uſer d'une autre ſorte. Qu'il n'avoit ny ravy leurs biens, ny ravagé leurs terres; & que s'ils ne l'avoient attaqué il n'auroit jamais permis qu'on eut bleſſé, ou tué perſonne. Qu'ainſi il leur commandaſt de ne plus dreſſer d'embuſches aux troupes. Qu'autrement il leur feroit une guerre ouverte, & mettroit tout à feu & à ſang. Qu'il conſideraſt enfin que dans l'eſtat où la fortune l'avoit reduit, les Indiens traitoient ſi cruellement les Eſpagnols, qu'ils les pourroient obliger à quelque violence envers luy, & porter la deſolation dans ſa Province.

Capaſi repliqna avec reſpect, & apparamment avec reconnoiſſance, que la conduite de ſes ſujets luy déplaiſoit d'autant plus, que depuis ſa priſon, il leur avoit envoyé ordonner de ne faire aucune inſulte aux Eſpagnols; mais que tout le ſoin qu'il s'eſtoit donné pour cela avoit eſté inutile. Qu'ils tenoient pour ſuſpects les meſſagers qu'il leur dépéchoit, & ne pouvoient croire les bons traitemens qu'on luy faiſoit. Qu'au contraire ils ſe l'imaginoient plûtôt chargé de chaiſnes, & expoſé a toutes ſortes d'injures. Qu'il prioit donc le General de commander à quelques-uns de ſes ſoldats, de l'accompagner juſqu'à ſix lieuës du Camp, en une foreſt où il trouveroit tous les plus braves de ſes vaſſaux. Que là il les appelleroit par leur nom. Qu'ils viendroient à ſa voix. Que leur ayant raconté les faveurs qu'il avoit reçûës, ils ceſſeroient tout acte d'hoſtilité, & que c'eſtoit l'unique moyen de les reduire.

Le General touché de ces raiſons, fit eſcorter le Cacique par une compagnie de Cavalerie & d'Infanterie, juſqu'au lieu où il aſſeuroit qu'eſtoient ſes ſujets, & il ordonna ſur tout aux Capitaines de prendre garde au Barbare. Enſuite ils partirent avant le jour, & aprés ſix lieuës de marche vers le midy, ils arriverent au bois où les Indiens s'eſtoient re-

tirez. Le Cacique y fit aller aussi-tost trois de ses gens. Mais à peine y furent-ils, qu'ils revinrent avec douze autres, ausquels il commanda d'avertir les principaux de ses sujets, de se joindre & de se presenter le lendemain devant luy, parce qu'il avoit à leur communiquer des choses qui regardoient leur gloire & leur interest. Les Indiens entrerent aussitost dans la forest avec cet ordre. Cependant les Espagnols mirent des sentinelles par tout, ils reposerent la nuit, satisfaits de la conduite de Capafi, & dans la pensée de retourner glorieusement au Camp. Mais lors que le jour parut, ils connurent que la plus belle esperance est souvent trompeuse; ils ne trouverent plus le Cacique, ny pas un des Barbares qui l'avoient accompagné. Surpris de cette avanture, ils se demandoient les uns aux autres la maniere dont la chose s'estoit passée; & comme l'on répondit qu'il estoit impossible qu'il se fut sauvé, parce que les sentinelles asseuroient qu'elles avoient veillé toute la nuit; on crut que Capafi avoit imploré le secours de quelque demon, & qu'il en avoit esté emporté. Ce qu'il y a de certain est, que les Espagnols estant fatigués s'endormirent, & que le Barbare qui vit une belle occasion de s'échaper, se traîna sans bruit à quatre pattes; & que tandis qu'il se sauvoit, il

trouva en embuſcade quelques-uns de ſes ſujets qui l'enleverent. Le Ciel ſans doute favoriſa en cette rencontre les Eſpagnols. Car ſi dans le temps qu'ils repoſoient, les Indiens fuſſent venus fondre ſur eux, ils les euſſent égorgez. Mais tous tranſpottez de joye, ils ne ſongerent qu'à mettre leur Seigneur en ſeureté ; auſſi ils le cachoient tres-bien, & on le chercha inutilement tout le jour. Du reſte ils ſe contenterent de ſe moquer des Eſpagnols, & de leur dire quelques injures, de ſorte qu'on retourna au Camp ſans peril ; Mais dans la plus grande confuſion du monde, d'avoir laiſſé échaper le priſonnier. On s'excuſoit ſur ce que la nuit qu'il s'eſtoit ſauvé, l'on avoit oüi un bruit extraordinaire, & qu'ayant eſté gardé avec tant de ſoin, il falloit qu'un Demon l'eut emporté.

Le General qui voyoit que la faute ne ſe pouvoit reparer, ne voulut faire affront à perſonne. Il feignit d'ajouſter foy à tout ce qu'on luy diſoit ; que les Indiens eſtoient de grands Sorciers, & qu'ils faiſoient des choſes tres-ſurprenantes. Néanmoins quelque bonne mine qu'il fit, il fut ſenſiblement touché de la negligence de ſes officiers.

CHAPITRE IX.

Suite de la marche des trente lances.

LOrs que le traîneau fut fait ; les soldats le jetterent dans l'Ocaly avec de longues cordes, & deux nageurs en porterent l'une à l'autre bord à onze de leurs compagnons. Cependant les Indiens accoururent avec de grands cris ; mais ceux qui estoient passez leur resisterent vigoureusement ; & aprés avoir percé à coups de lances les plus avancez, les autres n'oserent les attendre ; si bien que les Espagnols furent maistres de la campagne. Au deçà du fleuve, parce que les ennemis n'estoient pas en grand nombre, il n'y avoit que quatre Cavaliers * qui leur fissent teste. Deux caracoloient vers le haut, & les autres vers le bas, à cause que les Barbares abordoient de ces deux costez.

Ces Cavaliers les amuserent si adroitement, qu'on eut le temps de traverser plusieurs fois avec le traîneau. La premiere, on porta les habits de ceux qui estoient à l'autre bord ; car n'ayant que leur cotte de maille

* L'Auteur repete que les autres coupoient du bois, mais cela est dit au ch. 6.

ſur leurs chemiſes, il ſouffloit un vent de Nord qui les geloit : La ſeconde fois, on paſſa les harnois & les valiſes avec ceux qui ne pouvoient nager. La pluſpart des autres impatiens de ſe battre traverſerent l'Ocaly à la nage ; & à meſure qu'ils paſſoient, ils ſe joignoient à ceux qui eſtoient aux mains avec les Indiens. Si bien qu'il y demeura ſeulement au deçà du fleuve deux Cavaliers des quatre qui ſouſtenoient l'ennemy, & qui paſſerent en cette ſorte. Tandis que l'un faiſoit entrer ſon cheval dans le fleuve, & s'accommodoit ſur le traîneau, l'autre repouſſoit les Barbares. Comme il vit qu'il les avoit chaſſez aſſez loin, il retourne à toute bride, délie la corde qui attachoit le traîneau au bord, & traverſe l'Ocaly avec ſon compagnon. Les Indiens fondent de furie ſur eux, mais inutilement, tout conſpiroit en faveur des Cavaliers.

Sur les deux heures aprés-midy, que les Eſpagnols eurent tous achevé de paſſer ; ils prirent le chemin de la ville d'Ocaly, pour ſoulager Cacho gelé de froid & abatu de fatigues. Les Indiens qui les apperçûrent, ſe preparerent à leur en défendre l'entrée. Mais ils ne reſiſterent que pour favoriſer la retraite de leurs gens, & lors qu'ils ſçûrent qu'ils s'étoient ſauvez dans la foreſt, ils ſe retirerent.

Les Cavaliers aussi-tôt entrerent dans la ville, & se mirent au milieu d'une grande place de crainte de surprise, s'ils se logeoient dans les maisons. Aprés ils allumerent quatre grands feux à quelque distance des uns des autres, & dans cet espace ils placerent Cacho. Ils le couvrirent d'habits, ils luy donnerent une chemise dont il reçût beaucoup de soulagement, & demeurerent là le reste du jour. Mais comme Cacho n'estoit pas encore en estat de suivre, & qu'il y avoit du danger à s'arrester plus long-temps, à cause que les Barbares se pouvoient assembler pour leur couper chemin, ils redoublerent leurs soins, afin de rétablir promptement leur compagnon. Ils firent aussi repaistre leurs chevaux, ils repareren les harnois, & prirent des pruneaux, des raisins, & autres fruits secs qu'ils trouverent en abondance.

Ensuite, lors qu'il fut nuit, ils poserent des vedetes, & battirent l'estrade aux environs, & sur le minuit deux Cavaliers oüirent un bruit, comme de gens qui marchoient. L'un d'eux pique & en vient avertir la troupe. Cependant l'autre demeure pour reconnoistre plus asseurément ce que c'estoit, & appercevant à la clarté de la Lune un gros d'Indiens qui s'avançoit vers Ocaly, il court à toute bride en donner avis. On mit inconti-

nent Cacho à cheval, & parce qu'il ne s'y pouvoit bien tenir, on l'attacha à la ſelle avec ordre a un Cavalier d'en prendre ſoin. Là-deſſus ils partent & marchent avec tant de diligence, qu'a la pointe du jour ils avoient déjà fait ſix grandes lieuës.

Ils allerent de la ſorte lors qu'ils traverſoient des endroits fort peuplez, ils tuoient meſme ceux qu'ils trouvoient pour ne point découvrir leur route, mais par les lieux inhabitez ils marchoient au petit pas, afin de donner haleine aux chevaux, & de galoper en cas de beſoin. Ce jour-là qui eſtoit le ſixiéme de leur voyage, ils firent prés de vingt lieuës, tant par la contrée d'Ocaly que par la Province d'Acuera. Le lendemain Atienſa fut frappé de maladie, & quelques heures aprés il mourut dans la marche ſur ſon cheval. Ses compagnons qui ne s'eſtoient point arreſtez pour le ſoulager, ne croyant pas ſon mal dangereux, furent ſenſiblement touchez que dans une conjoncture ſi faſcheuſe, la mort leur euſt ravy ce Cavalier. Comme la douleur en ces rencontres eſt inutile, & qu'ils devoient promptement avancer, ils firent une foſſe où ils enterrerent Atienſa, & continuerent leur route. Ils marcherent ce jour-là vingt lieuës, & arriverent au Soleil couchant au grand marais. Ce ſont ſans doute des choſes

ſurprenantes que ces longues traites, & ceux qui n'ont pas eſté preſens à la conqueſte de la Floride auront peine à les croire. Neanmoins il n'y a rien de plus veritable, les Cavaliers firent en ſept jours cent ſix lieuës, qu'il y a d'Apalaché au grand marais. Ils le trouverent ſi enflé que les eaux qui y entroient & en ſortoient avec impetuoſité ſembloient des bras de mer. Pour moy je me trouve ſi ſurpris toutes les fois que je conſidere le travail des chevaux à paſſer ces ſortes de lieux, que je croy qu'ils n'auroient pû endurer tant de fatigues, ſi l'on ne les euſt nourris de gros millet. L'uſage effectivement en eſt excellent & donne de nouvelles forces aux animaux qui en mangent. C'eſt pourquoy les peuples du Perou qui ſe ſervent de moutons pour beſtes de charge, ne les nourriſſent que de cette ſorte de legume, ce qui les rend vigoureux & propres à porter la peſanteur d'un homme.

Les Cavaliers paſſerent donc la nuit ſur le bord du marais, & eurent ſi froid qu'ils furent contraints d'allumer pluſieurs feux, & cela leur fit craindre que les Indiens ne les apperçûſſent; car vingt ſeulement les euſſent empeſchez de traverſer. Ils les auroient même tuez aiſément, parce que de leurs batteaux ils pouvoient tirer ſur eux ſans danger. Nos gens d'ailleurs n'avoient ny piſtolets, ny ar-

baleſtes, & il leur eſtoit impoſſible de s'ayder de leurs chevaux. Ainſi ils paſſerent la nuit dans une continuelle apprehenſion, & ſe preparerent au travail du jour ſuivant.

CHAPITRE X.

Continuation du voyage des trente lances juſqu'à Hirriga.

LA nuit que les Cavaliers eſtoient ſur le bord du marais, Juan de Soto un de leurs compagnons mourut de mort ſubite. Un autre à l'inſtant meſme s'enfuit, diſant, que puis qu'ils mouroient ſi promptement la peſte eſtoit parmy eux. Mais comme il quittoit on luy cria qu'il portoit cette maladie avec luy, qu'elle ne l'abandonneroit point en quelque lieu qu'il allaſt. Que d'ailleurs il eſtoit éloigné de ſon pays, qu'il ne pouvoit où s'arreſter, & feroit bien mieux de demeurer avec les autres. Ces paroles l'obligerent de ſe rejoindre à ceux qui prioient Dieu pour Juan de Soto; toutefois dans la creance qu'il eſtoit mort de peſte, il n'oſa ayder à le mettre en terre.

Quand le jour parut, les Cavaliers ſe mirent en eſtat de traverſer le marais, & virent avec joye que l'eau eſtoit abaiſſée. Huit d'en-

tre eux racommoderent le pont qui eſtoit eſtroit & méchant, & paſſerent deſſus portant les ſelles de leurs chevaux. Comme les chevaux ne pouvoient paſſer ſur ce pont, tous ſe dépoüillerent & les menerent dans l'eau, juſqu'à l'endroit où il n'y avoit plus de pied. Mais à cauſe qu'elle eſtoit trop froide, les chevaux ne vouloient point ſe mettre à la nage. Pour les y obliger, on attacha à leurs licous de longues cordes, que quatre ou cinq des plus excellens nageurs tiroient juſqu'au milieu de l'eau, tandis que les autres les frappoient avec des houſſines. Toutefois c'eſtoit inutilement, car ils reculoient, & ils ſe fuſſent plutoſt laiſſé tuer que d'avancer. Quelques-uns neanmoins à force de coups ſe jettoient à la nage, mais ils rebrouſſoient promptemenr & entrainoient les nageurs, ſans pouvoir eſtre arreſtez par Arias, & les autres qui eſtoient derriere. A la fin le cheval d'Aniaſco paſſa avec celuy de Silveſtre. Et comme ceux auſquels ils appartenoient eſtoient de l'autre coſté, ils les ſellerent & monterent deſſus, pour eſtre en eſtat de s'oppoſer à l'ennemy s'il venoit eſcarmoucher. Il y avoit déja quatre heures qu'Arias & ſes camarades eſtoient dans l'eau à ſouffrir le froid, & à faire des efforts inutiles. Si bien qu'ils ſe trouvoient extraordinairement abbatus, &

commençoient à deſeſperer de leur vie.

Aniaſco irrité de cette longueur s'approche à cheval auprés du pont, & mal-traite de paroles Arias qui ne pouvoit faire avancer les chevaux. Arias qui connoiſſoit que ce n'eſtoit ny ſa faute, ny celle de ſes compagnons, & qui trouvoit fort eſtrange qu'aprés les maux qu'ils avoient ſoufferts on en uſaſt ainſi, répondit que c'eſtoit mal agir que de parler de la ſorte. Qu'Aniaſco devoit conſiderer qu'ils geloient malheureuſement dans l'eau ſans pouvoir rien faire avec tous leurs efforts. Qu'il miſt luy-même pied à terre, & qu'on verroit les merveiles qu'il feroit. Arias pouſſa encore plus loin ſon reſſentiment; car lors qu'on eſt une fois en colere on a peine à ſe moderer. Enfin la liberté de ce Cavalier fit rentrer Aniaſco en luy-même, & l'obligea de condamner ſon humeur bruſque, qui contraignit pluſieurs fois à perdre le reſpect qu'on luy devoit. Cela inſtruit ceux qui ont quelque pouvoir dans les armées, & leur fait connoiſtre qu'il faut gagner le ſoldat par la douceur. Qu'en matiere de commandement l'exemple eſt plus puiſſant que tous les diſcours. Et que ſi l'on eſt forcé de reprendre les perſonnes, on le faſſe en des termes qui ne ſont point offenſans.

Aniaſco & Arias eſtant donc remis, on

continua de harceler les chevaux ; & sur le milieu du jour que le Soleil avoit plus de force & temperoit la froidure, ils commencerent à passer, mais si lentement qu'il estoit plus de trois heures aprés-midy avant qu'ils fussent de l'autre costé. Les Espagnols alors faisoient pitié, fatiguez, languissans, dépourvûs generalement de toutes choses. Neanmoins ils prirent cœur en consideration du peril qu'ils avoient passé, & dont ils avoient eu tant de crainte. Car si l'ennemy les eut attaqués dans le passage, & qu'ils eussent esté obligez de combattre, ils estoient perdus. Mais par bonheur les Barbares ne parurent point, à cause qu'allant presque tout nuds l'hyver, ils ne sortent que tres-rarement de leurs maisons. Enfin, comme nos gens furent hors du marais, ils camperent tout proche dans une plaine, ils firent de grands feux, à cause qu'ils avoient extrémement froid, ils reprirent leurs forces peu à peu, & se réjoüissant, parce que de là jusqu'à Hirriga il n'y avoit plus de méchans chemins.

La nuit venuë ils reposerent, & avant le jour ils continuerent leur route, sur laquelle ayant rencontré cinq Indiens, ils les percerent à coups de lances, de crainte d'en estre découverts, ils firent ce jour-là treize lieuës, & s'arresterent la nuit dans une belle plaine.

Mais le lendemain avant que le Soleil ſut levé ils délogerent, & paſſerent qu'il eſtoit matin prés d'Urribaracuxi, où de peur des habitans ils ne voulurent pas entrer. Ils marcherent quinze lieuës ce jour-là qui eſtoit le dixiéme de leur voyage, & repoſerent une partie de la nuit à trois lieuës de Mucoço. Sur le minuit ils recommencerent à marcher; & au bout de deux lieuës, ils virent du feu dans un bois à coſté de leur route. Moron qui avoit ſenti ce feu, leur en avoit donné avis auparavant, meſme depuis leur en ayant encore parlé, ils l'apperçûrent preſque auſſi-toſt.

Les Eſpagnols ſurpris d'une choſe ſi extraordinaire allerent droit à ce feu, & trouverent autour pluſieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans, qui faiſoient roſtir du poiſſon. C'eſtoit des ſujets de Mucoço; neanmoins on les prit pour ſçavoir ſi leur Seigneur avoient entretenu la paix. Car il fut reſolu que s'il ſe trouvoit des plaintes contre luy, l'on envoyeroit ſes ſujets aux Havanes. On fondit donc à toute bride ſur eux; on en attrapa dix-neuf, les autres s'enfoncerent dans la foreſt, & ſe ſauverent à la faveur de l'obſcurité. Les priſonniers reclamoient Ortis, & s'efforçoient de faire reſſouvenir les Eſpagnols des bons offices qu'on leur avoit rendus en ſa perſonne, ce qui ne ſervit de rien.

Cependant les Cavaliers voyant qu'ils ne pouvoient plus avoir d'Indiens, ils se mirent à déjeuner du poisson qui estoit là, & que la faim dont ils estoient pressez leur fit trouver excellent, quoy qu'il fust couvert de la poudre que les chevaux avoient fait voler dessus. Ensuite prenant une route qui alloit à la traverse, ils s'éloignerent de Mucoço, & au bout de cinq lieuës, Cacho avoit recouvert ses forces. L'alarme que les ennemis avoient donnée lors que l'on estoit à Ocaly, avoit fait une telle impression sur son esprit, qu'aidé de la vigueur de son âge, il se trouva guery du mal que le froid & la fatigue luy avoient causé, & il servoit aussi vigoureusement que les autres. Mais son cheval ne put passer outre, & on le laissa dans un pré aprés luy avoir osté la selle & la bride qu'on mit à un arbre, afin que si quelque Indien s'en vouloit servir, il eut tout ce qu'il falloit pour monter dessus.

Aprés on continua à marcher, mais lors que l'on approcha à une lieuë d'Hirriga, où il y avoit quarante chevaux & quatre-vingts hommes de pieds, la peur prit les Cavaliers, de voir qu'ils ne rencontroient ny trace d'homme, ny de cheval. Ils ne pouvoient s'imaginer que Calderon qui estoit dans cette place ne fut pas venu se promener aux environs. Ils crurent donc ou que la garnison avoit esté

égorgée, ou qu'elle s'estoit retirée sur les brigantins qu'on luy avoit laissez. Dans cette creance ils avoient de la crainte & de la tristesse, se consideroient éloignez de l'Armée, dépourveus de vivres & de vaisseaux pour se retirer par mer. Ils repassoient sur les maux qu'ils avoient soufferts dans leur voyage, & desesperoient de retourner jamais à Apalaché. Cependant parmy de si facheuses inquietudes il resolurent que s'ils ne trouvoient leurs gens à Hirriga, ils camperoient dans un lieu de la forest la plus proche où il y auroit de l herbe. Que tandis qu'ils se delasseroient, ils tuëroient les chevaux moins utiles, & qu'aprés les avoir mis par morceaux pour vivre sur le chemin, ils tenteroient leur retour. Ils se flatoient que si on les tuoit, ils auroient du moins en mourant la consolation de s'estre mis en estat de faire leur devoir ; & que si la fortune les favorisoit ils auroient de la satisfaction & de l'honneur. Là-dessus ils continuerent hardiment leur route, & se rendirent à Hirriga.

CHAPITRE XI.

Arrivée du party à Hirriga.

LEs Cavaliers arrivez à un petit marais à demy-lieuë d'Hirriga, trouverent quel-

ques passées de cheval, & ils en furent extrémement rejoüis. Leurs chevaux mesme qui ne se pouvoient presque soustenir reprirent cœur, ils flairoient les pas qu'ils rencontroient, & n'allant plus que par bonds, il sembloit qu'ils sortissent de l'escurie. Ainsi les Espagnols marcherent en diligence, & arriverent au Soleil couchant à la vûë d'Hirriga. Quelques Cavaliers de la garnison sortoient alors à cheval, pour battre l'estrade autour de la place, & alloient deux à deux la lance en main.

Aniasco & ses compagnons qui les apperçûrent se mirent dans le mesme ordre; & comme si ç'eut esté pour courre en des rejoüissances publiques, ils piquerent au petit galop à la rencontre les uns des autres; ce qui fut tres-agreable. Au bruit qu'ils faisoient, Calderon & le reste de la garnison sortirent de la ville. Ils prirent plaisir à voir les courses d'Aniasco & de ses gens, & les reçûrent avec toutes les marques d'une grande affection. Aniasco & ses compagnons leur témoignerent aussi leur joye; & de part & d'autre on demeura long-temps à s'embrasser. Ensuite sans que la garnison s'informast de la santé de Soto, ou de l'estat de l'Armée, elle s'enquit seulement s'il se trouvoit beaucoup d'or dans la Province d'Apalaché. Tant le desir de ce

métal a de puissance sur l'esprit des hommes, & leur fait facilement oublier leur devoir.

Le voyage d'Aniasco & de ceux qui l'accompagnoient dura onze jours. On en passa deux à traverser l'Ocaly & le grand marais, si bien qu'en neuf on fit plus de cent cinquante lieuës, qu'il y a d'Apalaché à la ville d'Hirriga. Mais par les maux que ces Cavaliers ont souferts, on peut aisément juger des peines des autres Espagnols, qui ont conquis le reste du nouveau monde si vaste dans son étenduë, & si redoutable pour la valeur de ses habitans. Toutefois il se trouve des personnes qui joüissent du fruit des travaux de ceux qui ont acquis à la Couronne d'Espagne tant de riches Royaumes, & qui se moquent des fatigues qu'ils ont euës à les subjuguer. Comme ils en possedent les biens sans peine, ils pensent qu'on les a gagnez de mesme, & ils se trompent lourdement.

Aniasco arrivé à Hirriga, s'enquit si les Indiens de la Province de Mucoço & de celle où il estoit n'avoient point rompu la paix. Et au mesme temps qu'il eut apris, qu'on estoit satisfait de leur conduite, il renvoya les prisonniers avec ordre à leur Cacique de venir au quartier, & d'y amener des gens pour enlever les vivres, & les autres choses dont on luy vouloit faire present. Il les chargea

aussi d'avoir soin du cheval qu'on avoit laissé dans leur contrée ; & là-dessus ils prirent la route de leur pays, pleins de joye de recouvrer leur liberté. Mucoço trois jours aprés arriva avec le cheval, dont quelques Indiens portoient la bride & la selle, parce qu'ils ne les luy avoient pû mettre. Il embrassa avec affection Aniasco & ceux de sa suite, il s'enquit civilement de la santé du General, & les supplia de luy raconter le succez de la conqueste, les circonstances de leur voyage, les combats qu'il avoit fallu donner, les rencontres qu'ils avoient euës, avec la faim & les travaux qu'ils avoient soufferts. Qu'il seroit heureux s'il pouvoit obliger les Caciques du pays à rendre obeïssance aux Espagnols, à cause qu'ils ne pouvoient jamais vivre sous une domination plus douce ny plus illustre que celle d'une nation si belliqueuse.

Aniasco ayant remarqué cette maniere obligeante, dont Mucoço les avoit reçûs en comparaison de leurs compagnons, qui d'abord ne s'estoient informez que des richesses que l'on avoit découvertes, il le remercia au nom de tous de l'affection qu'ils portoient aux Espagnols, & luy fit compliment sur le sujet de la paix qu'il avoit conservée. Mais le Cacique répondit à ces civilitez avec tant d'esprit, qu'il s'acquit l'estime, l'amitié & l'admi-

ration de tout le monde. Mucoço possedoit aussi de tres-belles qualités. Car sans parler des avantages du corps, il avoit de la prudence, de la generosité, & une certaine conduite qui charmoit les Espagnols. C'est pourquoy il en estoit aymé tendrement, & ils devoient à mon avis l'obliger avec adresse à se faire bâtiser. Selon les lumieres naturelles qu'il avoit, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à le convertir à la foy, & c'eut esté un heureux commencement. Mais les Chrétiens ne vouloient pas prescher l'Evangile aux habitans de la Floride, qu'ils ne l'eussent auparavant toute conquise.

Ensuite de cela, & durant quatre jours que Mucoço fut avec les Espegnols, il fit emporter plus de cinq cens quintaux de Caçave, qui est le pain qui se fait à Cuba de la racine de manioque, plusieurs manteaux, sacs, caleçons, haut de chausses, souliers de cordes, & autres avec des cuirasses, des lances; en un mot toutes sortes d'armes. On luy donna de plus, des voiles, des cordages, des ancres, des cables, & autres choses pour les navires. Nos gens avoient de tout cela en abondance, & ils estoient bien-aises d'en laisser à Mucoço & à ses sujets.

CHAPITRE XII.

On execute les ordres du General.

LOrs que Mucoço eut fait enlever ce qu'on luy laissoit, on vit les ordres du General. Ils portoient qu'Aniasco prît les brigantins demeurez dans la Baye du S. Esprit, & qu'il razast la coste vers l'Occident, jusques au Golfe d'Auté qu'il avoit luy-mesme découvert. Aniasco visita donc les vaisseaux, il les remit en estat, les remplit de toutes sortes de provisions, & choisit des gens pour l'accompagner. Il fut sept jours à se preparer, & comme il eut donné l'ordre du General à Calderon touchant son chemin, il fit ses adieux, se mit à la voile, & prit sa route vers le Golfe d'Auté. Mais laissons-le voguer au gré du vent, & voyons de quelle façon Arias execute ce qu'il devoit faire. On luy avoit commandé de prendre la caravele, d'aller aux Havanes vers Isabelle de Bovadilla, & de faire sçavoir le détail de la découverte. Il estoit aussi chargé de traiter de quelques affaires; mais elles ne regardent pas cette histoire, & je n'en parleray point. Arias donc pour satisfaire à ce qui luy estoit prescrit, fait radou-

per la caravele, il l'équipe, se met sur mer & arrive en peu de jours aux Havanes. Il fut reçû avec beaucoup de joye de la femme de Soto, & de tous les habitans de l'Isle, qui firent de grandes réjoüissances, à cause des nouvelles qu'on leur apportoit, & de la santé du General qu'ils comblerent de benedictions & de loüanges.

CHAPITRE XIII.

Ce qui se passa aux environs d'Hirriga en l'absence de Soto.

DUrant le sejour de Calderon à Hirriga, ses gens firent plusieurs jardins où ils semerent force raves, laituës & autres herbes. Ils amasserent diverses semences pour leurs besoins, au cas qu'ils s'establissent dans le pays. Les Indiens prirent aussi quelques Espagnols, ce qui arriva en cette sorte par la faute des Espagnols mesmes. Les Barbares avoient fait au bord de la Baye du Saint Esprit de grands lieux fermez de pierres seiches, pour la pesche des rayes & des autres poissons qui entroient dans ces endroits, lors que la marée estoit haute, & qui lors qu'elle se retiroit, y demeuroient presque à sec. Cette

peſche eſtoit grande, & les ſoldats de Calde ron en joüiſſoient avec les Indiens. C'e pourquoy il prit un jour fantaiſie à Lopés & à Galvan d'aller peſcher ſans l'ordre du Ca pitaine. Ils ſe mirent dans un batteau, & menerent avec eux Mugnos, page de leu Commandant. Comme ils peſchoient il arri va dans de petites naceles quelques Barbares qui en abordant dirent partie en Indien, & partie en Eſpagnol, qu'il falloit que la peſch fut commune. Lopés qui eſtoit brutal leu répondit, qu'ils allaſſent ſervir de proye au chiens, qu'ils n'avoient rien à partager ave eux; & auſſitot il mit l'épée à la main, & bleſſa un indien qui s'eſtoit approché de luy Les autres irritez de cette inſolence, ſe jet tent ſur les trois Eſpagnols, aſſomment Lo pez à coups de rames, laiſſent Galvan pou mort, & emmenent Mugnos, auquel ils ne firent rien en conſideration de ſa jeuneſſe. Quelques ſoldats de la garniſon qui n'eſtoient pas loin de là, attirez par le bruit, & ſe dou tant du deſordre qui eſtoit arrivé vinrent au batteau, pour donner ſecours à Lopez & à Calvan: mais ils les trouverent morts, & Mugnos au pouvoir des Barbares. Ils enter rerent Lopez ſur l heure, & comme Galvan reſpiroit encore ils le ſecoururent ſi à propos, qu'ils le firent revenir à luy. Cependant il fu

pl

plus de trente jours à guerir, & meſme il demeura tout hébeté de ſes bleſſures à la teſte. Car lors qu'il racontoit ce malheur il diſoit quand les Indiens nous tuerent Lopez & moy, nous fiſmes telle choſe. Ses camarades qui ſe divertiſſoient de ſes réveries, luy repliquoient qu'il n'y avoit que Lopez de tué, & que pour luy il n'eſtoit point mort, mais il s'opiniaſtroit avec chaleur qu'il eſtoit tué & vivant tout enſemble, parce que Dieu luy avoit rendu la vie.

Quelque temps aprés, les Indiens prirent encore un ſoldat que l'on appelloit Vintimilla comme il peſchoit des éſcreviſſes de mer dans la baſſe marée, au pied d'une foreſt, entre la ville d'Hirriga & la Baye du S. Eſprit. Les Barbares cachez dans le bois le voyant ſeul s'approcherent, & luy dirent doucement qu'il falloit partager la peſche. Vintimilla qui les penſoit effrayer, leur repartit fierement qu'il n'avoit aucun partage à faire. Les Indiens offenſez qu'un homme ſeul oſaſt leur parler avec tant d'orgueil, à eux, qui eſtoient dix ou douze, l'enleverent & ne luy firent pourtant aucun mal. Mugnos & Vintimilla furent dix ans parmy eux, avec liberté d'aller où il leur plaiſoit. Mais enfin ils ſe ſauverent en cette maniere. Un Navire Chrétien pourſuivy par des ſujets d'Hirriga fut ſurpris de la

tempeste, & pour en eviter la furie il se retira à la Baye du Saint Esprit. L'orage cessé, il se mit en haute mer, & les Indiens recommencerent à luy donner la chasse. Vintimilla & Mugnos qui les accompagnoient estoient seuls en un batteau, & comme ils avoient dessein de s'échaper, la fortune leur en presenta une belle occasion. Un vent de Nord s'éleve tout à coup. Les Indiens craignant que s'il venoit à s'augmenter, il ne les poussast trop en mer, s'efforcent de prendre terre. Cependant les deux Espagnols s'arrestent peu à peu, & feignent qu'ils n'ont pas la force d'aller contre la violence du vent. Mais lors qu'ils virent les Indiens éloignez, ils tournent la prouë de leur vaisseau vers le navire, rament à force de bras, & crient qu'on les attende. Les Chrétiens à leur voix, calent les voiles & reçoivent avec joye ces deux Espagnols, pour se consoler de ceux qu'ils avoient perdus.

CHAPITRE XIV.

Départ de la Ville d'Hirriga.

APrés qu'Aniasco & Arias furent partis, l'un pour le Golfe d'Auté, & l'autre

pour les Havanes, Calderon prit la route d'Apalaché, avec cinquante fantaſſins & ſoixante-dix lances, & arriva le ſecond jour à Mucoço. Le Cacique ſortit au devant de luy, il le logea dans la ville, leur fit à tous grand'-chere, & les accompagna le lendemain jusques hors de ſes terres. Et comme il fut preſt à les quitter, il leur dit les larmes aux yeux qu'il perdoit à l'avenir l'eſperance de revoir le General. Que tandis qu'ils avoient eſté à Hirriga, il s'eſtoit flatté qu'il reviendroit un jour dans le pays, où il auroit encore eu l'honneur de luy offrir ſon ſervice. Mais qu'aujourd'huy qu'il ſe voyoit condamné à pleurer ſon abſence, il les ſupplioit de luy témoigner l'affliction qu'il en avoit; & les embraſſant aprés ces paroles, il s'en retourna tout chagrin à Mucoço. Cependant les Eſpagnols continuerent leur route, ils vinrent juſqu'au grand marais; & ne rencontrerent aucune choſe, ſi ce n'eſt qu'il arriva une nuit que s'eſtant campez en une plaine prés d'un bois, il en ſortit pluſieurs Indiens qui les tinrent ſans ceſſe en allarme. Car on ne les avoit pas plûtôt recognez qu'ils revenoient tout en furie. Un d'entre eux ſur tout qui faiſoit paroiſtre beaucoup de hardieſſe fut attaqué par Silveſtre. L'Indien fait ferme d'abord, toutefois il lâche enſuite le pied, l'Eſpagnol le

pousse, mais le Barbare qui se voit en estat d'estre percé, fait teste, & au moment que le Cavalier luy porte un coup de lance qui le jette par terre & le tuë, il tire une fléche qui perce & renverse le cheval de Silvestre, de sorte que le Barbare, le cheval & celuy qui estoit dessus tomberent l'un sur l'autre. Les Espagnols surpris qu'un seul coup de fléche tiré de si prés, eust tué un cheval tres-vigoureux, eurent la curiosité de voir au matin l'effet de ce coup. Ils trouverent que la fléche estoit entrée par le poitral, & qu'aprés avoir percé le cœur elle s'estoit arrestée dans les boyaux, tant les Indiens tirent fortement. Aussi dés leur bas âge ils n'ont point d'autre exercice. Lors que leurs enfans commencent à marcher, ils s'étudient à imiter leurs peres; Ils manient des fléches, & leur demandent des arcs. Que s'ils leur en refusent, ils en font eux-mesmes avec de petits bâtons, & declarent la guerre aux souris du logis. Mais ne rencontrant rien sur quoy ils puissent tirer, ils chassent aux mouches, & hors de la maison ils cherchent des lezards; & lors que ces animaux sont dans leurs trous, ils les attendent cinq & six heures, jusqu'à ce qu'ils en sortent.

Ainsi par un exercice continnel ils tirent avec une adresse surprenante. Mais puis qu'il vient à propos de parler des coups extraordi-

naires des Indiens, j'en raporteray un exemple. Moscoso dans l'une des premieres escarmouches contre les Apalachites, receut au costé droit un coup de fléche qui perça son buflé & sa cotte de maille sans le tuer, parce que le coup alla de travers. Les Officiers Espagnols étonnez qu'une cotte de maille de cent cinquante ducats fut percée d'un seul coup, voulurent éprouver les leurs afin de sçavoir si l'on s'y pouvoit fier. Comme ils furent donc dans la ville d'Apalaché, ceux qui portoient des cottes de maille, prirent un pannier de roseaux fort tissu, & ajusterent autour une des plus belles cottes. Ils deslierent ensuite un des prisonniers Indiens, ils luy donnerent un arc avec une fléche, & luy commanderent de tirer de cent cinquante pas sur cette cotte de maille. Au mesme temps le Barbare ayant serré les poings, secoüé, estendu & plié les bras pour reveiller ses forces, il tire & traverse la cotte & le pannier avec tant de violence, que le coup auroit encore facilement percé un homme. Nos gens qui virent qu'une cotte de maille ne resistoit point au trait, en mirent deux sur le pannier, ils donnerent une fléche à l'Indien qu'ils firent tirer, & il les perça toutes deux. Neanmoins la fléche demeurant attachée & passant autant d'un costé que d'autte, à cause qu'elle n'avoit point

esté tirée avec assez d'adresse, le Barbare demanda qu'il luy fut permis d'en tirer un autre à condition que si elle ne perçoit les deux cottes avec autant de vigueur que la premiere, il se soûmettoit à perdre la vie.

Les Espagnols ne luy voulûrent point accorder sa demande, & depuis ils ne tinrent conte de leurs cottes de maille, qu'ils appelloient par raillerie des toilles d'Hollande. Ainsi ils firent avec de gros draps des juste-au-corps de quatre doigts d'épaisseur qui couvroient le poitral avec la croupe des chevaux, & resistoient mieux au trait qu'aucune autre chose. Mais comme dans cette relation je parleray encore de quelques coups de fléches surprenans, je viens à Calderon.

CHAPITRE XV.

Suite de la marche de Calderon & son arrivée au Camp.

LEs Indiens voyant un des leurs tué, ne revinrent plus harceler les Espagnols qui arriverent le jour suivant au bord du grand marais, où ils demeurerent toute la nuit. Ils le traverserent le lendemain sans estre attaquez des ennemis, & marcherent à grandes

journées par la Province d'Acuera. Pour se soulager les uns les autres, les Cavaliers mirent pied à terre aimant mieux de crainte de fatiguer leurs chevaux les donner aux fantassins, que de les porter en trousse. Ils arriverent enfin à Ocaly qu'ils trouverent abandonné, & lors qu'ils y eurent pris des vivres, ils traverserent sur des traîneaux la riviere, qui passe prés de cette ville. Ensuite ils entrerent dans Ochilé; delà, ils se rendirent a Vitachuco, puis au fleuve d'Ossachile, & a la ville du même nom, d'où les habitans s'estoient retirez. Ils y prirent des vivres, & continuerent leur voyage par un pays desert, entre Ossachilé & le marais d'Apalache, & sans que les Barbares les attaquassent qu'une seule fois, ils firent plus de cent & trentecinq lieuës depuis le commencement de leur route, jusqu'à l'endroit où ils se trouvoient. Estant arrivez au bois qui borde le marais, ils camperent toute la nuit en une plaine voisine & à la pointe du jour, comme ils eurent marché par le défilé se mirent dans l'eau, ils avancerent jusqu'au pont & le racommoderent. Les gens de pied passerent dessus sans que l'ennemy s'y opposast, & ceux de cheval traverserent heureusement à la nage le plus profond de l'eau. Ensuite Calderon donna ses ordres pour franchir ce qui restoit du

marais. Il commanda à dix Cavaliers de mettre derriere eux cinq arbaletriers, avec autant d'hommes armez de rondaches, & de se saisir du chemin qui estoit de l'autre côté. Ils se mettent donc en estat de traverser l'eau, & de gagner promptement le bord. Les Indiens en embuscade sortent au mesme temps, ils les attaquent avec de grands cris, les couvrent de fléches, tuent le cheval d'Alvar & en blessent cinq autres. Le reste épouvanté du bruit, & des coups des Barbares regimbe, se cabre, prend le mords aux dents, rebrousse & jette dans l'eau ceux qu'ils portoient en trousse, & qui estoient presque tous blessez. Car lors que les chevaux retournoient, les Indiens voyoient à plain les fantassins, & les choisissoient. Ils se mirent mesme en estat de les venir égorger dans l'eau, appellerent leurs compagnons pour les ayder, & pour estre témoins de leur victoire. Cette attaque estonna aussi les Espagnols, leurs chevaux se trouvoient hors de combat, il se falloit battre dans le marais, ils se voyoient en desordre, l'ennemy fondoit sur eux; tout cela leur fit apprehender d'estre tous taillez en pieces. Les Barbares au contraire qui remarquoient le trouble des nostres devinrent plus insolens, & redoublerent leurs efforts contre ceux qui estoient dans l'eau.

Sur ces entrefaites Villabo & d'autres vaillans soldats s'avancerent au secours de leurs compagnons, & faisant teste aux Indiens ils arresterent leur furie. Cependant les autres Barbares de la contrée avertis que les Chrestiens estoient en déroute, accouroient pour prendre part à la victoire.

A la gauche des Espagnols, qui traversoient le marais, venoit une grosse troupe de Barbares, & quelques vingts pas devant marchoit un Indien avec des grandes plumes sur sa teste, vestu superbement à la mode du pays. Ce Capitaine voyant que les Espagnols s'approchoient, voulut se saisir d'un gros arbre, qui estoit également distant d'eux & de luy, d'où il les auroit fort incommodez. Comme Silvestre eut reconnu son dessein, il appelle Galvan qui accourt, ils gagnent l'arbre avant le Barbare, qui de rage leur lâcha trois fléches; le bouclier de Silvestre le reçût, & resista à la violence des coups, parce qu'il estoit moüillé. Galvan qui avoit ordre de ne tirer que sur cet Indien, attendit qu'il fut à la portée de son arbaleste, il prit de telle sorte son temps, qu'il luy donna au milieu de la poitrine & le perça, à cause qu'il n'estoit couvert que d'une petite peau. Toutefois il ne fut pas renversé du coup, il fit seulement la piroüette, & s'écria que ces traitres de Chré-

tiens l'avoient tué. On entend aussi-tôt un grand bruit, ce ne sont que cris & hurlemens parmy les Barbares. Ils accourent à leur Capitaine, le prennent entre leurs bras, le passent de main à main, & l'emportent par où ils estoient venus.

A la droite de nos gens s'avançoit tout en furie, une foule d'Indiens vers lesquels Manassés, accompagné de dix autres marcha pour leur faire teste. Les Barbares les chargerent vertement, & blesserent Manassés aux cuisses au défaut de son bouclier, & les quatres coups de fléches qu'il luy tirerent en cet endroit furent si rudes qu'ils le renverserent dans l'eau. Cinq de ses compagnons eurent le mesme malheur. Les Indiens animez par cette action, & dans l'esperance de remporter la victoire, firent de nouveaux efforts pour achever de vaincre. Les Espagnols alors reduits à la necessité de combattre pour leur vie se deffendoient en lions. Cependant le bruit court parmy les Barbares, que leur Capitaine est blessé à mort, & ils commencerent à se relâcher peu à peu & à se battre en retraite. Nos gens se rejoignirent aussi-tôt en tres-bon ordre, & pour ne pas perdre l'occasion que la fortune leur presentoit, ils pousserent l'ennemy, le jetterent dans le défilé qui estoit à l'autre bord du marais, & se rendirent sans

peine maiſtres de l'endroit de la foreſt, que les troupes avoient ouvert en paſſant. Les Barbares qui l'avoient fortifié, & qui s'y eſtoient retirez l'avoient abandonné à la nouvelle de la bleſſure de leur Chef. Les Eſpagnols ſe logerent dans ce lieu qui eſtoit d'un abord tres-difficile & fort aiſé a garder. Ils y paſſerent la nuit à panſer les bleſſez qui eſtoient en fort grand nombre, & furent toûjours à l'erte à cauſe des cris continuels des ennemis. Comme il fut jour ils ſe mirent en chemin, & menerent les Indiens battant, juſqu'à une autre foreſt d'environ deux lieuës de traverſe. Dans ce bois qui n'eſtoit pas ſi ſerré que celuy que l'on avoit paſſé, les Barbares avoient fait de coſté & d'autre du chemin de bonnes paliſſades, d'où ils tiroient & attaquoient avec tant d'ordre, que lors qu'un des rangs donnoit, l'autre ne ſe battoit point, de crainte de ſe bleſſer de leurs propres armes. Les Eſpagnols traverſerent courageuſement cette foreſt, & eurent vingt bleſſez, ſans que jamais ils puſſent tuer aucun Indien. Ils croyoient meſme beaucoup faire, que de ſe garantir de leurs coups. Aprés ils entrerent dans une vaſte campagne, où les Barbares craignant la Cavalerie, n'oſerent ny les attaquer, ny les attendre. Et au bout de cinq lieuës, comme les bleſſez ſe trouverent ordinairement fati-

guez, nos gens camperent dans une plaine; & la nuit les ennemis fondirent de toutes parts sur eux. Alors les Cavaliers s'avançoient pour leur faire teste, & donnoient vigoureusement dans le plus fort des Barbares qui se battoient en retraite, & tâchoient de percer les chevaux, toutefois ils n'en blesserent qu'un seul. Presque toute la nuit, ils ne firent que crier aux Espagnols, qu'ils avoient égorgé les autres, qu'ils les avoient mis par quartiers, & attachez aux plus hauts arbres, qu'ils feroient d'eux, la mesme chose avant qu'ils arrivassent où ils souhaitoient. Qu'ils n'estoient pas assez lâches pour souffrir leur tyrannie, & s'ils ne sortoient du pays, qu'ils les mettroient tous en pieces.

Lors qu'il fut jour nos gens suivirent leur route, & arriverent à un ruisseau profond, & d'autant plus difficile à traverser qu'il estoit à l'autre bord fortifié de palissades. Calderon envoya reconnoistre le passage, & s'appresta pour donner. Il commanda à trente Cavaliers de mettre pied à terre, d'aller l'épée à la main & la hache à l'autre arracher les pieux. Que ceux qui estoient le moins en estat de combattre se missent au milieu avec l'attirail, & les mieux armez à la queuë, afin que de tous costés on pust soustenir l'ennemy. Ils entrerent en cet ordre dans le bois, qui estoit au devant

vant du ruisseau. Comme les Barbares les virent engagez en un lieu où les chevaux ne pouvoient servir, ils se mirent à faire de grands cris, & à les charger avec tant de fureur, qu'ils les croyoient tous tailler en pieces. Nos gens resolus de passer, ou de mourir arriverent teste baissée aux tranchemens. Le combat fut opiniastré; neanmoins malgré la resistance des Indiens, ils gagnerent les palissades, & les couperent à grands coups de haches. Il y eut quelques blessez & un cheval de tué. Ils marcherent ensuite par la plaine, sans que les ennemis les attaquassent, excepté lors qu'il se rencontroit sur leur chemin de forts buissons. Car les Indiens estant en embuscade ils fondoient à l'improviste sur eux, & crioient qu'ils les extermineroient comme ils avoient fait les autres. Les Espagnols commencerent à s'estonner de ces menaces, parce que de la ville d'Apalaché, d'où l'on pouvoit aisément entendre le bruit, il n'en sortoit nul secours; & mesme ils ne voyoient aucune piste de cheval. Toutefois ils avancerent au petit pas vers la place, où ils entrerent au Soleil couchant, & quelques jours aprés il y mourut douze de leurs blessez, entre autres Manassés qui estoit un trés-brave Cavalier.

Calderon & ses soldats furent reçûs de tou-

te l'Armée avec d'autant plus de joye qu'on les croyoit morts. Car les Barbares venoient tous les jours crier à nos gens qu'ils les avoient tuez en chemin, ce qui paroiſſoit vray-ſemblable, parce que le General s'eſtant vû en grand peril avec neuf cens hommes dans ces paſſages, il eſtoit aiſé de croire que Calderon avec ſix vingts s'y eſtoit perdu. Mais comme le General ſe vit heureuſement trompé, l'on ne peut s'imaginer la ſatisfaction qu'il eut de recevoir Calderon & ſes compagnons. Il les embraſſa tous pluſieurs fois, & s'informa obligeamment des particuliarités de leur route. Il loüa avec affection, il parla de leur fatigues & de leur courage, & commanda que l'on euſt grand ſoin des bleſſez.

CHAPITRE XVI.

Découverte de la coſte.

LOrs que Calderon arriva dans la ville d'Apalaché, il y avoit ſix jours qu'Aniaſco y étoit, ayant débarqué à Auté ſans avoir fait aucune rencontre digne d'eſtre écrite. Il eſtoit heureuſement abordé à ce port, parce que pour le luy aſſurer, on y avoit envoyé

douze jours avant ſon arrivée deux compagnies, l'une de Cavalerie & lautre d'Infanterie. Elles eſtoient relevées de quatre jours en quatre jours, & pendant leur ſejour au port elles arboroient leurs drapeaux, afin qu'on les découvriſt de plus loin.

Aniaſco qui les apperçût vint aborder à Auté, où aprés avoir mis en ſeureté deux vaiſſeaux, il prit la route du Camp avec ceux qui avoient ordre de l'eſcorter. Mais lors que Calderon y fut arrivé, & que les Eſpagnols ſe virent tous enſemble, ils crurent qu'il n'y avoit aucun danger qu'ils ne ſurmontaſſent. Ils furent donc toûjours dans la joye, & paſſerent agreablement leur quartier d'hyver. Cependant le General qui s'appliquoit tout entier à la découverte du pays, fit appeller Maldonado Capitaine vaillant, & qui avoit bien ſervy dans toutes les rencontres. Il luy commanda de laiſſer le ſoin de ſa compagnie à Guſman & d'aller au Golfe d'Auté. Que là il prendroit deux brigantins que l'on y avoit laiſſez. Qu'aprés il ſuivroit la coſte cent lieuës vers l'Occident. Qu'il remarqueroit exactement les Bayes, les Havres & les fleuves, & en feroit une fidele relation, que cette découverte pourroit eſtre extrémement importante, & qu'il luy donnoit deux mois pour ce voyage.

Maldonado se rendit donc au Golfe d'Auté, & lors qu'il eut rasé la coste, il retourna dans le temps prescrit. Il raporta qu'il avoit découvert à soixante lieuës du Golfe un port que l'on appelloit Achussi. Que ce port estoit tres-beau, à l'abry de tous les vents, capable de contenir plusieurs navires & d'un si bon fond, qu'il estoit aisé de s'approcher de terre, & d'y sauter sans ayde. Il amena de là deux Indiens qui estoient parens, & dont l'un estoit Cacique. Mais il les prit d'une maniere fort malhonneste. Comme il fut abordé au port, les habitans le reçûrent civilement, ils le prierent de descendre, & qu'on luy donneroit des vivres. Maldonado qui ne se fioit point en eux, n'osa accepter leurs offres. Mais les Indiens reconnoissant sa défiance, firent les premieres démarches pour luy ôter ses soupçons. Ils vinrent dans les vaisseaux deux à deux, quatre à quatre luy rendre visite, ils luy apporterent les provisions dont il avoit besoin, & peu à peu les Espagnols se rasseurerent & sonderent le port. Ensuite aprés avoir pris tout ce qui leur estoit necessaire, ils hausserent les voiles, & se mirent au large avec les deux Indiens, qui se fiant aux marques d'amitié que l'on s'estoit données de part & d'autre, furent lâchement trahis.

CHAPITRE XVII.

On envoye aux Havanes une relation de la découverte.

LEs Espagnols apprirent avec ioye la découverte du port d'Achussi & de toute la coste. Il leur sembloit qu'ils pourroient enfin s'habituer dans la Floride. Que la principale chose consistant à rencontrer un port, ils en avoient trouvé un où les vaisseaux pourroient aborder, avec toutes les choses necessaires à un establissement. C'est pourquoy Maldonado reçût ordre d'aller avec les deux brigantins aux Havanes vers Bovadilla, luy raconter le détail de ce qui s'estoit passé, & en porter la nouvelle à toute l'Isle de Cuba.

On luy commanda aussi qu'au mois d'Octobre * prochain de l'année mil cinq cens quarante & un, il se rendit au port d'Achussi avec les brigantins, la caravele d'Arias, & quelques vaisseaux chargez de mousquets, de plomb, de poudre, & de toutes sortes de munitions. On luy avoit de plus ordonné de ramener Arias, homme de bon conseil & de

* On estoit alors sur la fin de Février 1540.

grande conduite dans la guerre. Le Generâ avoit donné ces ordres, parce qu'il croyoit qu'au temps marqué à Maldonado, il auroit de son costé découvert le dedans de la contrée; & pris toutes ses mesures pour s'y establir, & qu'aprés il se rendroit au port d'Achussi. Mais auparavant il falloit se saisir de ce port; car dans la pensée de s'habituer dans la Floride, c'estoit une chose dont absolument on ne se pouvoit passer.

Maldonado partit donc du Golfe d'Auté, & se rendit aux Havanes; où pour les bonnes nouvelles qu'il apportoit, & son bonheur dans toutes ses entreprises, il fut bien reçû de la femme du General & de toute l'Isle. Aprés on envoya donner avis du succez de la découverte, ce ne furent que réjoüissances & que vœux en faveur de Soto. Les riches mesmes en particulier contribuoient de toute leur force à ses desseins. Ils envoyoient, ou ils apportoient ce qu'ils avoient de plus precieux, parce qu'ils en esperoient quelque recompense; & qu'ils vouloient montrer qu'ils prenoient part aux interests de leur Gouverneur. Mais tandis que les habitans de l'Isle feront leurs preparatifs, revenons au peuple d'Apalaché.

CHAPITRE XVIII.

Hardieſſe d'un Indien.

A Niaſco monta un jour à cheval luy ſeptieſme, & s'eſtant promené par les ruës d'Apalaché avec ſes compagnons, il leur prit à tous fantaiſie de faire le tour de la ville par dehors. Comme ils n'avoient pas deſſein de s'en éloigner beaucoup, à cauſe que les Barbares ſe mettoient en embuſcade derriere les buiſſons; & que la campagne n'eſtoit pas ſeure, ils ſortirent ſans autres armes que leurs épées, hormis Pegado qui portoit une lance. Pendant qu'ils marchoient au petit pas, & qu'ils s'entretenoient agreablement de diverſes choſes, ils apperçûrent un Indien avec ſa femme qui cueilloient des feverolles dans une plaine prés d'un bois. Ils piquerent auſſi-toſt droit à eux, & la femme tout éperduë ne pouvant fuir, l'Indien la prend, l'emporte dans la foreſt, la jette contre le premier buiſſon, & la pouſſe de force plus avant. Aprés au lieu de ſe ſauver avec elle, il retourne hardiment où il avoit laiſſé ſon arc, & s'avance contre les Cavaliers avec autant de reſolution, que s'il n'en eut qu'un à combattre,

Les Espagnols surpris de cette action, & croyant qu'il y auroit de la honte à sept hommes d'en tuer un, voulurent seulement le prendre. Ils fondent sur luy si promptement, qu'il n'eut pas le temps de tirer une seule fois; ils le renversent, le tiennent à terre, luy crient quartier & qu'il se rende. Mais plus ils le pressent, & plus il fait paroistre de cœur. Car tout abbatu qu'il est, il les blesse tous aux jambes, & pique avec ses fléches le ventre de leurs chevaux. Enfin il s'échape une fois d'entre leurs pieds, se releve, prend son arc à deux mains, & en donne un si rude coup sur le front de Pegado, que le sang luy en coula le long du visage, & en fut tout étourdi. Ce Cavalier en colere de se voir ainsi traité, pousse son cheval sur le Barbare, luy porte quelques coups de lances, l'atrape à la poitrine, & le renverse mort à ses pieds. Les Espagnols visiterent au mesme temps leurs chevaux, & trouvant qu'ils estoient tous blessez legerement, ils reprirent le chemin d'Apalaché, honteux qu'un seul homme leur eust donné tant de peine.

CHAPITRE XIX.

On s'offre de conduire les Espagnols en des endroits où l'on pense qu'il y a de l'or & de l'argent.

DUrant le quartier d'hyver des Espagnols dans Apalaché, Soto resolut d'aller vers les contrées de la Floride qui regardent l'Occident. C'est pourquoy il s'informoit des Indiens qui servoient dans son Armée, & de ceux que l'on prenoit tous les jours, s'ils n'avoient aucune connoissance des regions Occidentales du pays. Sur ces entrefaites on luy amena un Barbare d'environ dix-sept ans, qui avoit esté à des Indiens, qui alloient fort avant dans la Floride troquer des marchandises. Car la monnoye n'estant point en usage parmy les peuples de ces contrées, ils ne font que des échanges. Le General réjoüi de cette rencontre, fit interroger ce jeune garçon, touchant les endroits de la Floride qu'il desiroit découvrir; & il luy répondit qu'il connoissoit seulement les Provinces où il avoit accompagné ses maistres; & qu'en douze ou treize jours, il y conduiroit les troupes. Le General le mit aussi-tôt entre les mains d'un soldat, avec ordre de prendre

garde qu'il n'échapast. Mais bien loin de s'enfuïr, il s'accommodoit tellement à l'humeur des Chrestiens, qu'il témoignoit n'avoir point de plus grand plaisir que de vivre parmy eux. Il en prit aussi toutes les manieres, & on l'eut cru un veritable Espagnol.

Peu de jours aprés la prise de cet Indien, on en atrapa un autre qui le connoissoit ; & qui confirma ce qu'il avoit dit. Il s'offrit mesme de mener nos gens aux Provinces où il avoit esté, qu'il asseuroit estre d'une tres-vaste étenduë. Mais comme on luy demandoit si dans ces quartiers il se trouvoit de l'or, & de l'argent, & des pierreries, & qu'on luy montroit de toutes ces choses pour luy faire comprendre ce qu'on vouloit sçavoir de luy, il témoigna qu'en Cofaciqui, il y avoit un métal semblable au jaune, & au blanc qu'on luy faisoit voir. Que les Marchands qu'il servoit achetoient de ce métal & en trafiquoient en d'autres contrées. Que mesme on rencontroit en Cofaciqui une tres-grande quantité de perles; & là-dessus il en montra une parmy les pierreries qu'on luy presentoit. Les Espagnols pleins de joye de ces nouvelles, ne songerent plus qu'aux moyens d'aller en Cofaciqui, & de se rendre maistres des richesses de cette Province.

CHAPITRE XX.

De quelques combats particuliers, & de la fertilité d'Apalaché.

UN jour, un party de cinquante fantaſſins, & de vingt Cavaliers ſortit du Camp, pour chercher du gros millet à une lieuë de là, où à leur arrivée ils en cueillirent autant qu'ils avoient beſoin. Ils ſe mirent aprés en embuſcade pour prendre quelques Barbares, & poſerent une ſentinelle en un endroit élevé. Elle l'avertit preſque auſſi-tôt qu'il paroiſſoit un Indien, qui jettoit la vûë d'un coſté & d'autre, comme s'il eut eu deſſein de découvrir quelque choſe. Sur cet avis Diego de Soto un des braves Cavaliers de l'Armée, piqua pour attraper le Barbare, qui d'abord tenta de s'enfuïr. Neanmoins venant à conſiderer que le cheval luy couperoit chemin, il gagna un arbre, refuge ordinaire des Indiens; il appreſte ſon arc, & attend de pied ferme que ſon ennemy fut à la portée du trait. Comme Soto eut vû qu'il ne pouvoit avancer juſques ſous l'arbre, il paſſe auprés, & porte un coup de lance à l'Indien, qui ne l'eut pas plûtôt paré, qu'il tira & perça le cheval de

l'Eſpagnol avec tant de violence, que depuis il ne marcha qu'environ vingt pas en bronchant, & tomba mort.

Sur ces entrefaites arrive Velaſques qui ſuivoit au petit galop pour ſecourir Soto; & lors qu'il apperçût le cheval de ſon compagnon tué, il preſſe le ſien, avance droit au Barbare & luy pouſſe un coup de lance. L'Indien aprés l'avoir encore paré, tire & tuë le cheval de Velaſques. Ces deux Eſpagnols auſſitôt courent la lance en main ſur le Barbare qui gagne le bois, tourne quelquefois la teſte en ſe retirant, leur dit avec une fierté meſpriſante qu'il ſe falloit battre à pied; & que l'on verroit à qui demeureroit la victoire. Il s'échapa ainſi des Cavaliers à ſon honneur, & les laiſſa au deſeſpoir d'eſtre malheureuſement démontez. Le party reprit enſuite le chemin du Camp, fâché de ce qui eſtoit arrivé à leurs camarades.

Peu de temps aprés cette action Rodriguez & Yelves ſortirent à cheval d'Apalaché, pour cueillir du fruit en une foreſt prés de cette ville. Eſtant arrivez, ils mirent pied a terre, & monterent au haut des arbres; dans la penſée que le fruit y eſtoit meilleur qu'aux branches d'en-bas. Les Indiens en embuſcade les apperçûrent & coulerent doucement pour les ſurprendre. Yelves qui les vit ſe jetta en

bas

bas de l'arbre, où il s'estoit mis, & ils luy tirerent une fléche qui le renversa tandis qu'il couroit à son cheval. Le coup prenoit à l'épaule, & passoit au travers de la poitrine. Pour Rodriguez, ils le tirerent sur l'arbre comme un oiseau, & l'ayant fait tomber du troisiéme coup, ils luy enleverent le test, qu'ils emporterent pour marque de ce qui s'estoit passé. Yelves ne fut point traité ainsi, il vint des Cavaliers à son secours, ausquels aprés avoir raconté en peu de paroles sa disgrace, il demanda un Confesseur, & expira.

Les chevaux d'Yelves & de Rodriguez, estant épouvantez du bruit des Barbares, ils prirent la fuite vers le Camp. Les soldats qui avançoient, & qui les rencontrerent, s'apperçûrent qu'il y en avoit un de blessé à une jambe de derriere. Toutefois, parce que la blessure n'estoit pas plus grande que celle d'une lancette, ils negligerent de la faire panser, & le lendemain on trouva le cheval mort. Les Espagnols surpris qu'un coup si leger eut produit un tel effet, firent ouvrir le cheval par l'endroit où il estoit blessé; & suivant la trace de la fléche ils rencontrerent qu'elle avoit entierement percé la cuisse, & estoit passée au foye. Je raporte ces particularités, pour faire connoistre que durant le sejour des troupes dans Apalaché, les Barbares les atta-

querent courageusement, & ne perdirent aucune occasion de les mal-traiter. Les peuples de ces quartiers sont braves & fiers, toûjours à l'erte, & toûjours prests à combattre. On raconte encore cecy de leur courage. Comme les Espagnols dans la Province d'Apalaché mangeoient quelquefois de petits chiens, à cause qu'ils les trouvoient à leur goust; sept Cavaliers sortirent du Camp pour en chercher, & furent apperçûs de cinq Indiens qui les attendirent de pied ferme sur la route. Ces Barbares les voyant prés d'eux, firent une raye à travers le chemin, & leur dirent que s'ils la passoient, ils les tuëroient. Les Cavaliers qui se moquoient de ces menaces avancerent; & aussi-tôt les Indiens leur tirerent quelques fléches, dont il y eut deux chevaux de tuez, & deux de blessez avec un soldat. Mais il ne demeura qu'un Indien sur la place, les autres se mirent à fuïr & échaperent, parce qu'ils sont fort vites. Les peuples d'Apalaché n'estoient pas contens d'escarmoucher contre ceux qui s'écartoient. Mais ils attaquoient jour & nuit l'Armée, sans en vouloir venir à une bataille, ils se cachoient dans les bois, & venoient fondre dans les troupes qu'ils s'efforçoient de défaire.

La Province d'Apalaché abonde en millet, citroüiles, & autres legumes. On y trouve

auſſi diverſes ſortes de prunes & de noix, avec
une telle quantité de glands qu'il ſe perd au
pied des arbres, à cauſe que les Indiens ne
nourriſſent point de troupeaux. En un mot,
le pays eſt ſi fertile; que les troupes durant
cinq mois d'hyver y eurent des vivres en a-
bondance; & meſme pour en avoir elles ne
s'éloignerent jamais de plus d'une lieuë du
quartier. Neanmoins, outre quelque 350.
chevaux ils faiſoient prés de quinze cens
hommes ſans conter les Indiens de ſervice. Il
y a d'ailleurs dans la contrée pluſieurs meu-
riers blancs, des paſturages fort bons, des
eaux excellentes, des eſtangs pleins de poiſ-
ſon, des mareſts remplis d'herbes, dont la
fleur eſt bonne pour le beſtail, & ſeule capa-
ble de le nourrir.

Fin du troiſiéme Livre de la Floride.



HISTOIRE DE LA FLORIDE.

LIVRE IV.

Avantures des Eſpagnols en diverſes Provinces.

CHAPITRE I.

Départ d'Apalaché.

APRE'S qu'on eut dépéché Maldonado aux Havanes, pour les vivres & d'autres choſes neceſſaires aux troupes; le General partit de la ville d'Apalaché ſur la fin de Mars de l'année mille cinq cens quarante, & prit ſa route vers le Nord. Il marcha trois jours ſans eſtre attaqué des ennemis, & logea dans un village preſque fer-

mé d'un marais, qui avoit plus de cent pas de large ; & où on enfonçoit jusqu'au dessus du genou. Toutefois, comme dans ce marais il y avoit des pieces de bois en travers ; on le passoit aisément ; & de là sans peine, on abordoit au Bourg situé sur une hauteur, d'où on découvroit plusieurs villages çà & là dans une valée agréable. Les troupes sejournerent trois jours dans ce Bourg, qui estoit encore de la dépendance d'Apalaché. Durant ce temps cinq gardes du General sortirent du quartier avec Aguilera & Moreno, pour reconnoistre les villages de la contrée. Les Gardes portoient chacun une halebarde, & les autres leur épée. Aguilera avoit aussi une rondache, & Moreno une lance. Ils passerent en cet état le marais & le coin d'un bois, & entrerent dans une plaine semée de gros millet, ou à quelque deux cens pas du Camp ils furent attaquez par les Indiens. Ils crient aussi-tôt aux armes, le soldat qui les entend sort du Bourg, se jette dans le marais pour ne pas perdre le temps à chercher le passage, & court en haste au secours. Neamoins quelque diligence que l'on fist, on trouva les gardes tuez de dix ou douze fléches, chacun au travers du corps, & les deux autres tres-mal-traittez. Moreno avoit à la poitrine un coup qui luy passoit à l'épaule, & il expira.

lors qu'on le pansoit. Aguilera qui s'estoit courageusement battu, avoit les cuisses percées de deux fléches, le corps noir de coups & la teste blessée. Car les Barbares qui n'avoient plus de quoy tirer, prirent sa rondache, & luy en déchargerent de si rudes coups, qu'ils luy découvrirent le test jusqu'aux sourcils. Mais comme il estoit jeune & robuste il n'en mourut pas. Cependant les Indiens apperçoivent le secours, & se sauvent si promptement, que l'on ne peut connoistre leur nombre. On sçût toutefois d'Aguilera qu'il y avoit plus de cinquante hommes, & quelque temps ensuite on apprit en cette sorte la maniere dont la chose s'estoit passée.

Des Espagnols demandant un jour par raillerie à Aguilera, s'il avoit conté les coups de bastons qu'il avoit recûs; & si pour s'en vanger avec honneur, il ne vouloit pas défier les Barbares de se battre seul à seul contre luy, il leur répondit, que les coups estoient tombez si drus sur ces espaules, qu'il ne les avoit pu compter. Qu'à l'égard du mal qu'ils luy avoient fait, ils en pourroient dire un jour des nouvelles, quand ils seroient entre les mains des ennemis. Que neanmoins pour leur faire connoistre de quelle maniere son malheur estoit arrivé; ils sçauroient que plusieurs Indiens les avoient rencontrez dans une plai-

ne ses camarades & luy, & que les ayant vû seulement sept à pied, ils s'estoient detâchez du gros en pareil nombre, s'estoient avancez vers eux, & les avoient chargez vigoureusement; tandis que les autres demeuroient spectateurs du combat. Que ses compagnons non plus que luy, n'ayant ny arbaleste ny mousquet pour les repousser, les sept Indiens, les avoient approchez à leur aise, & avoient tiré sur eux comme sur des bestes prises dans des pieges; qu'enfin ils les avoient mis en un estat pitoyable. Que toutefois, puis qu'il n'avoit pas perdu la vie, il leur pardonnoit les outrages qu'ils luy avoient faits; & que de crainte d'une autre disgrace il ne songeoit point à les défier, leur conseillant mesme à eux qui le railloient, de ne point sortir du Camp sans armes, de peur d'estre mal-traitez, & de servir à leur tour de divertissement aux autres. Ceux qui écoutoient Aguilera demeurerent surpris; car ils n'auroient jamais cru que les Indiens eussent osé se battre en nombre égal contre les Espagnols. Mais cette rencontre leur fit connoistre la hardiesse de ces peuples, qui n'appercevant point de chevaux, se fient si fort en leur courage, qu'ils s'imaginent ne le ceder ny en valeur, ny en adresse aux plus braves des Chrestiens.

CHAPITRE II.

Arrivée dans la Province d'Altapaha & d'Achalaqué.

LE General partit d'Apalaché, & se rendit sur la frontiere de la Province d'Altapaha. Il fut la reconnoistre luy-mesme avec cent cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie; & entra le troisiéme jour de sa marche dans la premiere ville de la contrée. La pluspart des habitans s'estoient retirez de cette place, de sorte que l'on n'y en prit que six, dont il y avoit deux Capitaines qui estoient demeurez, afin de faire fuïr les derniers.

On les mena au General pour avoir quelque connoissance du pays. Mais à peine furent-ils en sa presence, que ces Chefs Indiens luy demanderent hardiment s'il venoit faire guerre, ou traiter alliance; & il leur fit dire qu'il ne demandoit que la paix avec quelques vivres pour passer outre. Ils répondirent qu'on ne devoit point les arrester, que la demande qu'on faisoit estant raisonnable, elle seroit accordé sans difficulté, & que mesme par toute la Province on recevroit favorable-

ment les troupes. Ils depécherent deux de leurs gens vers le Cacique, pour l'avertir de tout ce qui se passoit, & leur ordonnerent de dire à ceux qu'ils rencontroient de ne point harceler les Espagnols, & de se faire sçavoir les uns aux autres que ces peuples traversoient seulement la contrée sans y faire dégast. Le General qui se fit interpreter cette ordre, commença à esperer que tout reüissiroit selon son desir ; & commanda qu'on mist les deux Officiers en liberté & qu'on les regalast. Cependant les Indiens avec le General, luy conseillerent de rebrousser chemin vers un Bourg meilleur que la ville où il estoit, & s'offrirent de l'y conduire par une route agreable.

Soto se laissant persuader envoye ses ordres au Mestre de Camp pour se rendre à ce Bourg, il y marche en diligence avec ce qu'il avoit de troupes, & y est reçû avec de grands témoignages de joye. Le Cacique averty de ces choses vint salüer le General, qui parut fort réjoüi de sa venuë ; & les habitans qui s'en estoient fuïs retournerent dans leurs maisons. Sur ces entrefaites le reste de l'armée arriva, une partie se logea dans le Bourg & l'autre dehors, & durant trois jours qu'elle y sejourna, ils vécurent paisiblement avec les Barbares. Aprés, ils marcherent dix jours, en montant le long de la riviere, où ils virent de beaux

meuriers, & remarquerent que la contrée estoit fertile, & le peuple doux & sociable. Si bien que gardant inviolablement la paix de part & d'autre, les Indiens ne reçûrent aucun déplaisir, parce que l'on se contenta seulement de ce qui étoit necessaire. Ensuite les Chrétiens partirent d'Altapaha, & entrerent en Achalaqué Province pauvre & sterile, où l'on ne trouvoit que des vieillards, dont la plusspart avoient la vûë basse, ou estoient aveugles. Comme on jugeoit du nombre des jeunes gens par celuy de ces vieillards, & qu'au pays on ne rencontroit point de jeunesse, les Espagnols crurent qu'elle s'estoit cachée, & qu'elle les attendoit en embuscade. Mais aprés qu'ils s'en furent informez avec soin, ils apprirent qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'effectivement il ne se trouvoit point de jeunes gens en Achalaqué; ce qui les surprit encore d'avantage. Neanmoins ils ne se mirent pas en peine d'en sçavoir la cause, & ne songerent qu'à se rendre à Cofaciqui, où ils esperoient tous de s'enrichir. Ils faisoient aussi de grandes traites, & comme le pays est beau, sans riviere, ny forest, ils le traverserent en cinq jours. Lors que le General partit d'Achalaqué, il donna au Cacique entre plusieurs choses deux cochons. Il avoit fait le mesme present au Seigneur d'Altapaha,

& à quelques autres avec lesquels il avoit fait alliance ; car il avoit mené dans la Floride plus de cent de ces animaux, qui durant tout le voyage servirent en diverses rencontres. Mais parce qu'ils s'escartoient quelquesfois sur le chemin, & que le General donnoit toûjours autant de masles que de femelles, il est vraysemblable que si les Barbares ne les ont tuez en haine des Chrestiens, il en doit avoir aujourd'huy beaucoup dans la Floride, qui est un pays tres-propre pour les nourrir.

CHAPITRE III.

Du Cacique de Cosa, & de sa Province.

LOrs que le General passoit d'une Province à l'autre, il avoit accoûtumé d'aller luy-mesme à la découvrte, ou d'envoyer avertir de sa venuë. C'est pourquoy il depécha vers le Cacique de Cosa, pour le porter à faire alliance, & il l'asseura que son dessein estoit de gagner les peuples par douceur. Qu'il en usoit genereusement envers ceux qui vouloient la paix ; témoins les habitans d'Achalaqué leurs voisins, à qui les Espagnols avoient fait toutes sortes de bons traitemens ; & que pour luy, s'il acceptoit leur

amitié, il n'en feroit pas moins satisfait que les autres. Cofa & ses sujets répondirent, que le General leur faisoit beaucoup d'honneur, que luy & ses troupes seroient reçûs avec joye ; & qu'on ne pouvoit jamais ny le voir assez tôt, ny luy assez tôt entrer dans le pays. Les Espagnols ravis de cette réponse, doublerent leur marche ; & le quatriéme jour aprés leur départ d'Achalaqué, ils arriverent à la premiere ville de Cofa, où le Cacique pour paroistre en grand Seigneur, les attendoit avec les plus lestes de ses vassaux qu'il avoit assemblez de toute sa Province. Mais comme il apprit que les Chrestiens approchoient, il sortit au devant un quart de lieuë, ou aprés avoir salüé Soto, luy avoir confirmé sa parole, & s'estre enfin témoigné l'un à l'autre leur satisfaction, l'Armée entra dans la ville en tres-bon ordre. Le Cacique logea Soto, il distribua les quartiers, & se retira dans un Bourg éloigné des troupes d'environ deux portées de mousquet.

Les Espagnols réjoüis de cet accueil, demeurerent cinq jours dans la contrée ; & à leur départ ils donnerent en garde au Cacique la seule piece de canon qu'ils avoient. Et pour luy montrer l'estime qu'ils faisoient de luy par l'importance de la chose qu'ils luy confioient, le General commanda de tirer ce

canon à un grand chesne, qui fut renversé du second coup. Le Cacique & ses sujets surpris d'un effet qui leur paroissoit si extraordinaire, temoignerent que c'estoit veritablement une grande marque d'estime & de confiance, que de leur laisser un depost si important. Ensuite les troupes prirent la route de la Province de Cofaciqui, & le Cacique avec ses gens les accompagna. Mais aprés un jour de marche, on le supplia de ne pas aller plus loin. Il prit donc congé des Espagnols, avec mille protestations de service; il commanda à ceux de sa suite de les embrasser, & dépécha vers son frere Cofaqui, pour luy faire sçavoir que l'Armée approchoit de sa contrée, & qu'elle meritoit d'estre favorablement reçûë. Soto envoya en mesme temps rechercher l'alliance de Cofaqui, & aprés six jours de chemin, il sortit de la Province de Cofa, qui est un pays propre pour le bestail, tres-fertile en gros millet, & tres-charmant. On y rencontre de grandes forests, de beaux fleuves, des plaines, des montagnes, & sur tout des peuples fort sociables.

CHAPITRE IV.

Cofaqui reçoit les Espagnols.

COfaqui ayant appris que les Chrestiens venoient sur ses terres, fait preparer

toutes choses pour les recevoir honorablement, & dépéche vers le General quatre des plus remarquables de ses vassaux, accompagnez de quantité d'autres pour l'asseurer de son obeïssance. Soto réjoüi de les voir, leur fit de grandes carresses, & vint avec eux jusqu'à la premiere ville, qui s'appelloit Cosaqui, du nom du Seigneur & de la Province. Comme il s'approchoit de cette place, le Cacique qui estoit dedans en eut nouvelle, & sortit au devant de luy, suivi de plusieurs de ses sujets, parez d'arcs, de plumes & de mantes de martre. Cosaqui le salüa avec respect, & aprés quelques complimens il luy confirma ce qu'on luy avoit dit de sa part. Le General de son costé le reçût d'une maniere fort obligeante, & luy promit toute sorte d'amitié, en reconnoissance de l'accueil qu'il luy faisoit. A leur exemple les Officiers Espagnols & les Indiens se firent aussi de grandes civilitez, & nos gens vinrent dans la ville pleins de joye & de satisfaction. Cosaqui au mesme temps distribua les logis, & de crainte d'incommoder ses nouveaux hostes, il se retira avec les siens dans un village voisin. Mais le lendemain il vint faire sa Cour, & pria le General de luy dire s'il sejourneroit, ou s'il passeroit plus loin, afin de mieux prendre ses mesures pour luy rendre toute sorte de service. Soto répondit

qu'il prendroit la route de Cofaciqui, & ne s'arresteroit point qu'il n'eut auparavant esté dans cette contrée. Là-dessus le Cacique luy repartit qu'elle n'estoit separée de la Province de Cofaqui, que par un desert de sept jours de marche. Que pour cela il luy offroit des vivres avec des gens de guerre, & que s'il luy plaisoit de donner ses ordres, il les feroit ponctuellement executer. Le General témoigna qu'il luy avoit obligation, & le conjura de faire en cette rencontre, ce qu'il jugeoit necessaire pour la marche, & qu'ainsi il esperoit que les troupes ne manqueroient de rien, & qu'il iroit heureusement à Cofaciqui.

Le Cacique joyeux que le General se confioit en luy, ordonna de lever promptement des troupes, & dans quatre jours il se trouva quatre mille hommes pour escorter l'armée, avec un pareil nombre pour porter le bagage & les provisions. * Cependant de peur de quelque surprise, à cause du nombre des Indiens, le General commanda à ses gens de se tenir sur leurs gardes plus qu'à l'ordinaire, mais les Barbares estoient bien éloignez de rien entreprendre; ils ne songeoient qu'à gagner l'amitié des Espagnols, afin qu'ils les aidassent à se vanger des peuples de Cofaciqui,

* Gros millet, pruneaux, noix, raisins secs,

avec lesquels ils estoient en guerre. C'est pourquoy un jour avant le départ des Chrestiens, le Cacique fit appeller Patofa son Lieutenant General, & luy dit qu'il se presentoit une belle occasion de se ressentir des injures que les habitans de Cofaciqui leur avoient faites à tous. Que pour en avoir raison, il l'envoyoit dans leur pays avec l'Armée des Espagnols. Qu'il estoit de sa prudence d'en menager l'amitié par toutes sortes de services, à cause qu'à la faveur de ces invincibles troupes, il le vangeroit hautement de ses ennemis. Que cela d'ailleurs luy donneroit lieu de meriter de son Prince, & de son pays, & augmenteroit sa reputation. Que connoissant son ardeur pour la gloire, son zele pour la patrie, & sa valeur en toutes rencontres, il ne luy en diroit pas davantage, persuadé qu'il répondroit glorieusement à l'attente qu'on avoit de luy.

Aprés que Patofa qui estoit bien fait de sa personne, & dont le visage marquoit quelque chose de grand, eut recû cet ordre, il osta une mante de peaux de chat qu'il avoit sur les épaules, il prit une branche de palmier que luy portoit un de ses valets, & fit devant son Seigneur plusieurs gambades, & plusieurs sauts avec tant de grace qu'il fut admiré. Puis, il s'avança vers son Cacique la branche de

palmier en main, il le salüa d'une maniere peu differente de la nostre, & l'assûra qu'il se sacrifieroit pour son service. Que puisque son bras estoit secondé des Espagnols, il luy engageoit la foy qu'il le vengeroit de ses ennemis. Que mesme la vengeance en seroit illustre & capable de luy oster le souvenir des injures qu'il avoit reçûës; ajoustant que si la fortune trahissoit son courage, & s'il ne remplissoit l'attente qu'on avoit conçûë de luy, son malheur seroit suivi de sa mort. A ces paroles le Cacique embrassa son Lieutenant, & luy dit, que sur l'assûrance du succez de son entreprise, il l'en vouloit recompenser par avance. Là-dessus il prit une mante de martre qu'il portoit, & que nos gens estimoient deux mille ducats, & il en revestit Patofa; ce qui est parmy ces Indiens, la plus grande marque d'honneur qu'un sujet puisse jamais recevoir.

CHAPITRE V.

Avanture d'un Indien.

LA nuit avant que les Espagnols partissent pour Cosaciqui leur guide qui estoit l'un des Indiens qu'ils avoient pris en Apalaché,

& qu'ils nommoient Pierre, sans toutefois l'avoir baptisé, se mit à crier au secours, & qu'on le tuoit. Les troupes prirent aussi-tost les armes, & dans la crainte de quelque trahison elles se mirent en bataille. Mais ne voyant rien, & s'estant enquis du sujet de l'alarme, ils connurent que c'estoit leur guide, & le trouverent tout effrayé, & presqu'à demy-mort. Comme le General luy demanda ce qui l'avoit obligé à jetter de si grands cris, il répondit que le Diable avec un visage affreux, accompagné de plusieurs petits Demons s'estoit presenté à luy, qu'il l'avoit menacé de le tuer s'il menoit les Chrestiens en Cofaciqui. Que là-dessus il luy avoit marché sur le ventre, l'avoit traîné par la chambre, & luy avoit donné tant de coups qu'il ne se pouvoit remuer. Que s'il n'eut esté secouru par deux Espagnols, le Diable luy eut ôté la vie; mais qu'au moment qu'il les avoit apperçûs, il s'en estoit fuy avec toute sa suite. Qu'ainsi, puisque les Demons craignoient les Chrêtiens, il supplioit qu'on le baptizast sur l'heure, afin que le Diable ne vinst plus le mal-traiter. Le General & ses Officiers qui jugeoient de la verité de l'avanture par des coups, envoyerent querir des Prestres, qui aprés avoir interrogé ce pauvre Indien, le baptiserent & ne l'abandonnerent point le reste de la nuit,

ny le jour ſuivant. Il eſtoit en un ſi pitoyable eſtat, qu'il fut obligé de ſe refaire ; & l'Armée ne put décamper que le lendemain, encore fallut-il que cet Indien montaſt à cheval. Coſaqui accompagna le General deux lieuës, & luy fit enſuite quelques complimens, ſur le deplaiſir qu'il avoit de le quitter, il comman-da de nouveau à Patoſa d'obeïr en tout aux Eſpagnols, & il le fit ſouvenir qu'il s'eſtoit engagé à de grandes choſes, & que l'on ne ju-geoit du merite des hommes que par la beauté de leurs actions. Puis il retourna dans la ville, & les troupes tirerent vers Coſaciqui, où elles ſouhaitoient paſſionnément d'arriver.

CHAPITRE VI.

Marche des troupes.

LEs Indiens & les Eſpagnols formerent deux corps d'armée ſeparez, & marche-rent tout le jour en cette ſorte ; Patoſa & le General chacun à la teſte de leurs troupes, le bagage au milieu avec les gens de ſervice. Comme la nuit approcha les Indiens diſtri-büerent des vivres aux Eſpagnols ; les armées ſe camperent, elles poſerent des ſentinelles, & ſe mirent de telle façon ſur leurs gardes les

unes contre les autres, qu'on les eust cru ennemies. Les Chrestiens sur tout estoient toûjours à épier la contenance des Barbares, qui vouloient seulement montrer qu'ils entendoient bien la guerre. Les Espagnols se piquant aussi de la mesme chose, chacun observa à l'envy la discipline; & au bout de deux journées, on arriva en tres-bon ordre à un desert, entre la Province de Cofaqui & de Cofaciqui. Les Espagnols marcherent six jours sans grand'-peine par ce desert, à cause que les bois & les chemins en estoient faciles. Outre quelques ruisseaux ils traverserent deux fleuves sans profondeur, mais fort étendus, & si violens que l'on fut contraint de mettre plusieurs chevaux de file pour rompre l'impetuosité de l'eau, & favoriser le passage aux gens de pied qui ne se pouvoient tenir debout, que les chevaux ne les soustinssent. Au septiéme jour sur le midy, ils se trouverent à la fin du chemin qu'ils avoient suivi jusqu'à lors, & ne rencontrerent que des sentiers qui alloient çà & là dans la forest, & qui se perdoient presque aussi-tost. Si bien que ne sçachant plus quelle route prendre, le General commença d'avoir quelques soupçons des Barbares. Il dit à Patofa que sous apparence d'amitié il les avoit voulu faire perir; qu'il n'estoit pas croyable qu'entre huit mille In-

diens qu'il commandoit, il n'y en eut pas un qui sçût le chemin, veu qu'ils avoient toûjours eu guerre avec les peuples de Cofaciqui, & fait des courses les uns sur les autres. Patofa répondit qu'il n'estoit jamais venu si loin, ny pas un de ceux qui l'accompagnoient. Que l'on ne pouvoit appeller guerre, les escarmouches qu'il y avoit euës entre eux & les ennemis. Que dans le desert on s'estoit seulement battus en diverses rencontres de chasse & de pesche, où l'on s'estoit tué & fait des prisonniers de part & d'autre. Que comme les habitans de Cofaciqui avoient toûjours remporté l'avantage, ils les craignoient, & n'avoient osé entrer dans leur contrée. Qu'ainsi puisque luy, ny ses gens ne connoissoient point où ils estoient ; il supplioit que l'on prist en leur faveur d'autres sentimens que ceux qu'on témoignoit avoir. Que les peuples de Cofaqui n'estoient capables d'aucune lâcheté, D'ailleurs, le Cacique & luy avoient trop de cœur pour démentir par une honteuse trahison, le bon accueil qu'ils avoient fait aux Espagnols. Que pour asseurance de sa parole on pouvoit prendre tels ostages, & en si grand nombre que l'on voudroit. Qu'il offroit mesme sa teste avec celle de ses soldats, qui se sacrifieroient tous aveuglément pour soustenir l'honneur de leur Ca-

cique, & leur gloire particuliere.

Soto touché de ce discours, craignit qu
ce Commandant n'en vinst à quelque extr
mité, pour montrer l'innocence de sa con
duite, & luy repartit, que bien loin de croir
qu'il eust malicieusement égaré les Espagnols
il estoit maintenant persuadé du contraire ; &
que l'air dont il avoit parlé le justifioit assez
On appella ensuite l'Indien Pierre, qui les a
voit si seurement guidez, que la veille i
marquoit le chemin du jour suivant. Mais i
avoüa qu'il avoit tout à fait perdu la route, &
s'excusa sur ce qu'il y avoit long-temps qu'i
n'estoit venu à Cofaciqui. Les Espagnols a-
lors qui s'imaginoient qu'il apprehendoit en-
core d'estre mal-traité du Demon, & qu'ils le
prieroient inutilement, continuerent le reste
de la journée à marcher par les endroits les
plus clairs de la forest, & arriverent au Soleil
couchant au bord d'un grand fleuve qui n'e-
stoit pas guéyable. Comme ils n'avoient rien
pour le traverser, & qu'ils avoient consumé
leurs vivres, cela redoubla leurs maux, & ils
furent toute la nuit dans une grande conster-
nation. A la pointe du jour le General pour
les rasseurer leur promit de ne point continuer
la marche, que l'on n'eût auparavant trouvé
quelque chemin.

Il commanda donc à Gusman, à Vascon-

cello, Aniaſco & Tinoco, Capitaines de Cavalerie & d'Infanterie, de prendre chacun leurs gens; avec ordre aux uns de coſtoyer le fleuve en montant, à quelques autres en deſcendant, & à tout le reſte d'avancer une lieuë dans le pays, & de retourner dans cinq jours au camp, pour y raporter ce qu'ils y auroient découvert. Aniaſco alla vers le haut du fleuve avec le General Barbare, le guide Pierre, & mille Indiens. Les autres Capitaines en avoient chacun autant, afin de ſe répandre à travers le bois, & de pouvoir plus facilement trouver quelque route. Cependant Soto les attendit ſur le bord de la riviere, & endura de la faim ce qu'on en peut ſouffrir. Luy & ſes ſoldats ne mangeoient pour l'ordinaire que les choſes que les quatre mille Barbares qui eſtoient demeurez luy apportoient. Ces Indiens partoient du quartier dés le matin pour chercher des proviſions, & ne retournoient que la nuit, les uns avec des herbes, des racines, & quelques oiſeaux qu'ils tuoient, & les autres avec du poiſſon; en un mot, avec ce qu'ils rencontroient & qu'ils donnoient entierement aux Eſpagnols, qui furent trois jours à ne ſe nourrir en partie que des vivres que les Indiens leur fourniſſoient. Mais comme nos gens leur en laiſſoient la meilleure part, & que Soto vit que l'on ne

pouvoit plus ſubſiſter, il fit tuer quelques cochons, & diſtribuer une demie livre de viande à chaque Eſpagnol ; ce qui irritoit plûtôt la faim qu'il ne l'appaiſoit. Neanmoins pour faire voir leur reconniſſance aux Indiens, ils partagerent avec eux ce qu'ils avoient. Le General qui les ſollicitoit à cela, ſouffroit comme le plus ſimple des fantaſſins, il diſſimuloit ſes maux, il carreſſoit les ſoldats & les encourageoit avec une gayeté qui les charmoit, & leur faiſoit oublier une partie de leurs peines ; de ſorte qu'ils témoignoient à leur tour un viſage auſſi content, que s'ils euſſent eu toutes choſes en abondance.

CHAPITRE VII.

Suite de ce qui ſe paſſa dans le deſert.

LE cinquiéme jour que l'Armée marcha dans le deſert, un Indien * de ceux qui avoient le ſoin des vivres s'enfuït, ſoit qu'il deſiraſt revoir ſa femme, ou qu'il craigniſt de mourir de faim. Patoſa qui en fut averty, envoye à ſes trouſſes quatre de ſes gens, qui aprés l'avoir atteint, le ramenerent au quar-

* On les appelle Tameme.

tier

tier les mains liées, & le luy presenterent. Alors il commença à luy faire des reproches de sa lâcheté, il luy remontra le tort que sa fuite faisoit aux Indiens, le peu de respect qu'il avoit pour les ordres de son Cacique, & luy jura que son crime ne demeureroit pas impuny ; mais qu'il serviroit d'exemple pour retenir les autres dans le devoir. Là-dessus il ordonne qu'on le mene à un ruisseau, & là il luy fait oster ce qui le couvroit à la reserve d'un petit caleçon. Il commande qu'on apporte plusieurs rejettons d'arbres d'une brasse de long; il fait troubler l'eau, & ordonne au deserteur de se coucher dedans & de la boire toute. Quatre des plus robustes Indiens eurent charge de prendre les verges, & de frapper de toute leur force sur ce malheureux s'il cessoit de boire. Ce pauvre Indien but d'abord autant qu'il luy fut possible ; mais comme il vint à reprendre haleine, on luy donna tant de coups qu'on le força de continuer. Cependant quelques-uns de ses amis courent trouver Soto, se jettent à ses pieds & le conjurent avec larmes de demander à Patofa la grace du malheureux.

Soto qui sçavoit qu'on ne cesseroit point de tourmenter l'Indien qu'il n'eust perdu la vie, pria Patofa de se contenter de la peine que le deserteur avoit soufferte ; il y consentit,

& l'on tira incontinent du ruiſſeau le pauvre Barbare tout enflé de l'eau qu'il avoit beuë, en un mot à demy-mort.

Il arriva auſſi que l'un des jours qu'on ſouffrit le plus de faim dans le deſert, quatre ſoldats des plus courageux, & des plus honneſtes gens de l'armée reſolurent de partager ce qui leur reſtoit de vivres en commun. Comme ils ne trouverent qu'une poignée de gros millet, ils la firent cuire pour la renfler, ils ſe la partagerent, & en eurent chacun dix-huit grains. Trois * mangerent leur part, & il n'y eut que Silveſtre qui envelopa la ſienne dans un mouchoir. Enſuite un autre ſoldat qu'on appelloit Troche, luy demanda s'il n'avoit rien à manger, & il luy repartit aſſez plaiſamment, qu'on luy avoit envoyé de Seville de bons macepains.

Troche ſe prit à rire, & ſur ces entrefaites un autre de leurs compagnons arrive, qui les ſupplie de luy donner quelques vivres. Silveſtre luy répondit encore agréablement qu'il avoit un fort excellent gaſteau, & qu'il eſtoit preſt à le partager. Ce dernier tournant cela en raillerie, Silveſtre reprit qu'il n'avançoit rien qui ne fuſt vray, & tira ſon mouchoir où eſtoient les dix-huit grains de millet.

---

* Carillo, Moron, Pechado.

Il en donne six à chacun de ses camarades, & garde le reste pour luy. Ils se regalerent aussitôt de cela avant qu'il survinst quelqu'un, puis ils s'en allerent boire au ruisseau, & passerent la journée de la sorte sans manger. Voilà comme les autres soldats enduroient la faim ; & c'est par de semblables travaux qu'on a gagné le nouveau monde, d'où l'on tire chaque année douze ou treize millions d'or & d'argent, avec une grande quantité de pierreries. Lors que je considere aussi que c'est principalement du Perou que viennent ces richesses aux Espagnols ; J'estime qu'il m'est fort glorieux d'estre fils d'un des Conquerans de ce Royaume.

CHAPITRE VIII.

Succez des Capitaines envoyez à la découverte.

DUrant ces choses, les Officiers qu'on avoit envoyé chercher la route, ne souffrirent pas moins de faim que le General. Pendant cinq jours de marche ils en furent trois sans avoir rien à manger. Ils ne reüssirent pas mesme dans leur découverte, à la reserve d'Aniasco, qui rencontra un village sur le bord du fleuve qu'il costoyoit. Il y avoit peu de monde

dans ce village, mais tant de provisions, que dans un seul logis on trouva cinq cens mesures de farine de gros millet, outre quantité d'autre en grain. Les gens de Patofa & d'Aniasco réjoüis de ce bonheur, visiterent le reste des maisons, monterent aux plus hautes, virent deçà & delà le fleuve, plusieurs habitations, & des terres cultivées. Ensuite ils repurent & sur le minuit les Espagnols depécherent vers Soto quatre Cavaliers, qui pour l'asseûrer des choses qu'ils luy diroient, prirent des montres de gros millet, & quelques cornes de vaches. Jusques alors ils n'avoient point vû de vaches dans la Floride, encore qu'ils en eussent trouvé de la chaire fraische. Ce qui les avoit souvent obligez à presser les Indiens, de leur dire où ils rencontreroient de ce bestail; mais ny par prieres, ny par menaces, ils n'avoient jamais pû rien tirer de ces Barbares.

La nuit mesme que les Cavaliers furent envoyez vers le General, les gens de Patofa aprirent qu'ils estoient dans un village de la Province de Cofaciqui, & ils le saccagerent. Ils pillerent le temple où estoient les richesses du lieu, & sans consideration de sexe ny d'âge, ils tuerent ceux qu'ils purent prendre, & leur enleverent le test pour les porter à leur Cacique, & luy montrer la vengeance qu'ils

avoient prise de ses ennemis. Ce desordre dura jusqu'au jour, & sur le midy Aniasco & Patofa avec ceux qui les accompagnoient, apprehendant que s'ils demeuroient plus long-temps au village, ceux de la contrée ne s'assemblassent en grand nombre, qu'ils ne vinssent fondre sur eux & ne les taillassent tous en pieces, ils resolurent de descamper, & d'aller rejoindre Soto.

CHAPITRE IX.

Arrivée du General en Cofaciqui, avec la découverte du Pays.

LE General ayant sçû les particularitez de la découverte d'Aniasco, il décampa, & prit pour guide les Cavaliers qu'on luy avoit dépéchez. Mais à cause que les troupes qui l'accompagnoient, enduroient beaucoup de faim, elles ne songeoient qu'à se rendre où il y avoit des vivres. De sorte que sans garder aucun ordre dans la marche, ils avancerent avec tant de diligence, qu'aprés avoir fait en un jour & demy plus de douze lieuës, ils arriverent où estoient leur compagnons. Ils s'y rafraischirent sept jours; & durant ce temps, les trois autres Capitaines que l'on avoit en-

voyez à la découverte, retournerent au lieu d'où ils estoient partis, sans avoir rencontré un seul village, ny pris aucun Indien, quoy qu'ils en eussent vû plusieurs passer. Mais comme ils ne trouverent plus Soto, ils suivirent la route qu'il avoit tenuë, & se rendirent au village où il s'estoit avancé. Là ils luy raconterent le détail de leur course, ils se rétablirent, & ils en avoient grand besoin; car ils estoienr abatus de fatigues, & depuis huit jours ils n'avoient mangé que des racines. Cependant Patofa & ses gens se répandent quatre lieuës aux environs du quartier, tuent indifferemment hommes & femmes, saccagent les villages, & pillent les Temples où ils peuvent entrer. Le General averty de cela & que ces Barbares alloient encore pousser leur ressentiment plus loin, crut qu'il estoit de son interest d'empécher le desordre, à cause qu'estant contraire au dessein qu'il avoit de gagner les peuples par la douceur, il luy seroit à l'avenir de cruels & puissans ennemis. Il envoye donc prier Patofa de faire arrester ses gens. Ce Capitaine obeït, & à son retour de la poursuite de ses ennemis, Soto luy donna pour son Cacique & pour luy quelques étoffes de soye, du linge, des coûteaux, des miroirs, & autres choses semblables; & aprés l'avoir remercié de ses bons offices, il le supplia de

ne pas aller plus loin, & de reprendre le chemin de sa Province.

Patofa ravy des presens qu'on luy avoit faits, s'en retourna avec d'autant plus de joye, qu'il avoit hautement vangé son Seigneur. Soto ensuite de ce départ demeura encore deux jours au camp. Mais si-tôt qu'il vit ses gens en estat, il prit sa marche en montant le long du fleuve, où il trouva force vivres, & plusieurs Indiens massacrez, ce qui avoit obligé les autres habitans de ces quartiers de se retirer dans les forests; & au bout de trois journées il campa dans un endroit remply de meuriers, & de plusieurs arbres chargez de fruit. Les logemens faits, il commanda à Aniasco de suivre avec trente fantassins, la route qu'on avoit tenuë jusques alors, & de tascher à prendre quelque Indien, pour avoir connoissance du pays & du Cacique de la Province. Qu'en tout cas il prit grand soin de remarquer tout ce qu'il verroit, afin que l'Armée continuast sa marche avec asseurance. Qu'il se reposoit sur sa conduite, & esperoit que le bonheur qui l'avoit toûjours accompagné, ne l'abandonneroit point en cette rencontre. Un peu avant la nuit Aniasco & ses compagnons sortirent secrettement du camp, ils suivirent le chemin qu'on leur avoit dit, & qui s'élargissoit peu à peu. Mais aprés

deux lieuës, ils oüirent un bruit confus & semblable à celuy que l'on fait dans un village. Là-dessus continuant leur route jusques hors une forest où ils se trouverent, ils virent de la lumiere, ils entendirent des chiens aboyer, des enfans crier, & des personnes parler, & connurent qu'ils n'estoient pas loin de quelque bourg. Ils se preparent donc à prendre quelques Indiens, & dans ce dessein ils se coulent doucement droit au village, chacun à l'envy l'un de l'autre.

Comme ils eurent un peu marché, ils apperçûrent le Bourg au de là du fleuve, le long duquel ils estoient venus. Ils tournent & courent çà & là pour découvrir un passage. Mais n'en trouvant point, ils s'arresterent dans un lieu découvert sur le bord de la riviere, à l'endroit où arrivoient les batteaux. Ils s'y rafraichirent quelque temps; puis ils se rendirent avant le jour. Ils raconterent au General leur découverte, & si-tôt que le Soleil fut levé il prit cent chevaux avec autant de fantassins, & alla reconnoître le Bourg. Lors qu'il fut au passage du fleuve, Ortis & Pierre l'Indien crierent aux habitans qu'on venoit pour traiter alliance avec leur Cacique, & que les gens qu'ils appercevoient, estoient la suite de l'Ambassadeur. Les Barbares surpris de ce qu'ils voyoient se retirerent

promptement dans le village y porter cette nouvelle.

CHAPITRE X.

Conduite de la Dame de Cofatiqui,

L'Arrivée des Espagnols estant répanduë dans le Bourg, six des principaux du lieu, gens de bonne mine, âgez environ de 45. ans chacun, entrerent dans un batteau avec d'autres Indiens ; & passerent à l'autre bord. Comme ils furent en presence du General, ils se tournerent vers l'Orient, & firent la reverence au Soleil, ensuite vers l'Occident à la Lune, puis à Soto qui estoit assis avec gravité sur un siege qu'on luy tenoit toûjours prest, pour recevoir les Ambassadeur qu'on luy dépéchoit. Ils luy demanderent d'abord selon la coûtume de tous les habitans de la Floride, s'il vouloit la paix ou la guerre ; & il leur répondit la paix, avec leur alliance, & des batteaux pour traverser le fleuve. Qu'il les supplioit aussi de luy livrer passage sur leurs terres, & de luy donner quelques vivres pour aller plus loin. Qu'il estoit marry de les importuner ; mais que la necessité l'y contraignoit. Qu'ainsi la faveur qu'ils luy accorderoient

luy seroit extrémement sensible. Qu'il tâcheroit de la reconnoître, & feroit qu'ils auroient autant de sujet de se loüer de sa conduite, que luy de leur generosité. Les Indiens luy repartirent qu'ils acceptoient la paix, mais qu'il y avoit peu de vivres au pays. Que la peste à la reserve de leur bourg avoit desolé la Province. Que la pluspart des habitans avoient esté emportez de cette maladie; & que les autres s'estant retirez dans les forests n'avoient point semé. Que mesme depuis la peste cessée, il n'estoient pas encore retournez dans leurs maisons. Neanmoins qu'il devoit tout esperer, parce qu'ils estoient sujets d'une jeune Dame, qui n'estoit pas moins prudente que genereuse. Qu'ils luy alloient rendre compte de toutes choses, & qu'ils viendroient apporter sa réponse, qui selon toutes les apparences ne manqueroit pas d'estre favorable. Là-dessus, ils prirent congé du General, ils retournerent au village, & firent à leur Princesse un fidele recit de tout ce qu'ils avoient charge de luy dire. A peine eurent-ils parlé, & dit leur avis touchant les mesures qu'on devoit prendre dans cette rencontre; que leur Dame commanda que l'on tinst prest un batteau, & qu'on le parast le mieux qu'il seroit possible. Elle y entra ensuite avec huit femmes des plus considerables de sa Province.

Ce batteau eſtoit remorqué par un autre, où ſe mirent les ſix Indiens qui retournoient d'auprés des Eſpagnols, & avec eux pluſieurs rameurs qui gouvernoient les batteaux, & qui les paſſerent au bord où eſtoit le General.

Au meſme temps que la jeune Dame s'approcha du General elle luy fit ſes complimens; & s'eſtant aſſiſe ſur un ſiege qu'on luy avoit apporté, elle raconta les choſes que ſes gens luy avoient dites. Elle ajoûta qu'encore que le malheur de l'année luy ôtaſt le moyen d'aſſiſter Soto comme elle l'euſt ſouhaité, elle luy offroit pourtant ſix cens meſures de gros millet. Que dans deux maiſons du bourg qui eſtoient à elle, on trouveroit cette quantité en chacune. Qu'elle avoit amaſſé ces vivres pour ſecourir ceux de ſes ſujets qui avoient eſté preſervez de la peſte. Et pourveu que le General luy laiſſaſt la moitié de ſes proviſions, à cauſe de la pauvreté du pays, qu'elle abandonneroit l'autre de tout ſon cœur. Que s'il deſiroit quelque choſe de plus, elle ordonneroit qu'on ouvriſt les greniers d'un bourg tout proche. Qu'elle y avoit deux mille meſures de gros millet, & qu'il en prendroit autant qu'il le jugeroit neceſſaire. Que pour loger plus commodément le General & ſes Officiers, elle quitteroit ſa propre maiſon, & elle leur abandonneroit la moitié du bourg. Que

pour les soldats elle feroit bastir des huttes. Que mesme si tout cela ne suffisoit pas, elle commanderoit aux habitans de s'en aller dans un village voisin. Qu'enfin pour faciliter le passage du fleuve à son armée, elle auroit soin que le lendemain il y eust des traîneaux & des batteaux tout prests, afin de montrer au General avec quelle ardeur elle tâchoit de luy rendre de bons offices.

Soto fit réponse qu'il luy avoit les dernieres obligations. Que les offres qu'elle faisoit estoient au de là de son merite. Qu'elles luy sembloient d'autant plus considerables que ses sujets souffroient, à cause de la misere de l'année, & qu'elle se retranchoit de plusieurs choses pour l'obliger. Qu'à cette consideration il feroit soigneusement menager les vivres, & incommoderoit le moins qu'il pourroit. Que touchant les logemens, tout estoit reglé avece prudence, & qu'il estoit si charmé de sa generosité, qu'il ne desiroit d'estre favorisé de la fortune, que pour luy témoigner un jour sa reconnoissance des graces qu'elle faisoit aux Espagnols. Ensuite Soto la mit adroitement sur le discours de la Province de Cofaciqui, & des contrées voisines, & elle répondit d'un air qui marqua beaucoup d'esprit & de sagesse. On observa aussi que les peuples de Cofaciqui & des deux dernieres Provinces,

rinces, avoient quelque chose de plus doux, de plus libre, & de plus honneste que les habitans des autres pays. Car bien que ceux des contrées que l'on avoit découvertes demandassent la paix, & que mesme il l'entretinssent, on remarquoit neanmoins dans leur conduite je ne sçay quoy de rude, de contraint, & de peu sincere. Mais pour ceux de Cofaciqui & de leurs voisins, il sembloit que toute leur vie ils eussent eu commerce avec les Espagnols. Outre qu'ils avoient beaucoup d'estime pour eux, ils leur obeïssoient en tout, & tâchoient par toutes sortes de moyens à leur montrer leur affection; ce qui meritoit que l'on menageast leur amitié avec beaucoup d'adresse.

CHAPITRE XI.

L'Armée passe le fleuve de Cofaciqui.

PEndant que la Dame de Cofaciqui parloit à Soto, elle défila l'une aprés l'autre une chaisne de grosses perles, qui luy faisoit trois tours au cou, & luy décendoit jusques à la ceinture. Puis elle fit signe à Ortis de les prendre & de les donner au General. Mais comme il luy témoignoit que les offrant elle-

mesme, ses perles recevroient un nouveau lustre ; elle luy dit que la retenuë des personnes de son sexe luy deffendoit cette liberté. Soto qui sçût ce qu'elle disoit, luy fit répondre qu'effectivement sa main releveroit le prix de ses perles ; & que puis qu'elle ne les presentoit que dans la vûë de faire la paix, elle n'alloit ny contre la bien-seance ny contre son honneur. Ces paroles luy inspirerent une honneste hardiesse, elle se leve aussi-tôt & donne des perles au General, qui s'approche tres-civilement pour les recevoir. Il s'osta mesme du doigt un tres-beau rubis, dont il luy fit present en signe de paix. Elle l'accepta & le mit à son doigt avec une grace particuliere. Ensuite elle prit congé du General, & se retira dans le bourg, aprés avoir remply les Espagnols d'admiration. Sa beauté & son esprit les avoient de telle sorte occupés, qu'ils ne songerent pas seulement à s'enquerir de son nom. Cependant pour donner ordre au passage de l'armée, le General demeura sur le bord du fleuve, que les matelots crurent estre le mesme que celuy qui sur la coste est appellé Sainte Heleine, & il manda au Mestre de Camp de faire promptement avancer le reste des troupes, & de se rendre auprés de luy.

Durant ce temps-là les Indiens firent aussi des traîneaux en fort grand nombre, & ame-

nerent plusieurs batteaux si bien que le lendemain on passa le fleuve. Quelques-uns racontent que les Espagnols eurent quatre chevaux de-noyez, & les autres sept. Ce qui leur donna un déplaisir d'autant plus sensible, que ce malheur estoit arrivé par la faute de ceux qui conduisoient ces chevaux. En effet ils les pousserent si inconsiderément à travers le fleuve, qu'ils les engagerent en un gouffre où ils se perdirent. Les autres estant heureusement passez avec l'Armée, une partie des troupes se logea dans la moitié du village, que les Indiens leur avoient laissé ; & l'autre sous des huttes de rameaux ; car la contrée est pleine de bois, d'arbres fruictiers & de meuriers, plus beaux que ceux dont nous avons parlé jusqu'icy.

CHAPITRE XII.

On envoye vers la mere de la Dame de Cofaciqui.

LE lendemain du passage des troupes, Soto s'informa avec soin de la Province de Cofaciqui, & il sçût que le terroir estoit tres-bon pour semer, & pour nourrir des troupeaux. Il apprit de plus que la mere de la

Dame du pays, estoit une veûve qui demeuroit à douze lieuës du quartier; C'est pourquoy il supplia sa fille de la mander. Et incontinent elle luy dépécha douze des principaux Indiens, avec ordre de la prier de venir au Camp, pour y voir des étrangers dignes d'admiration, & mesme des animaux * inconnus. Mais rien ne put ébranler la mere, qui blâma sa fille de legereté, & témoigna beaucoup de ressentiment de sa conduite. Elle trouva fort mauvais aussi que les Envoyez ne se fussent pas opposez à leur Dame; & fit connoître par ses manieres un grand mépris pour les Espagnols. Le General sur cette nouvelle commande à Aniasco de décendre avec trente fantassins le long du fleuve, vers un endroit éloigné de la communication des villages. Que là ils rencontreroient la mere de la Dame de Cosaciqui, & qu'il l'ameneroit au quartier avec beaucoup de douceur, à cause qu'il desiroit gagner le pays par cette sorte de voye, afin de s'y pouvoir un jour établir sans grande peine. Aniasco part avec ses camarades; & mene un jeune Indien de qualité, que la Dame de la Province luy avoit donné pour l'accompagner. Cet Indien estoit suivi de quelques-uns de ses domestiques, & avoit charge lors

* Ce sont les chevaux.

qu'on seroit prés du lieu où l'on alloit, de marcher devant, pour donner avis de la venuë des Espagnols, & de conjurer la bonne mere au nom de sa fille & des habitans du pays de se rendre au Camp. Qu'elle y auroit du plaisir & de l'honneur. Qu'en un mot elle y seroit reçûë avec beaucoup de joye & d'affection. La Dame de Cofaciqui avoit dépéché ce jeune Seigneur, à cause qu'ayant esté élevé par sa mere, il en estoit aymé tendrement, & qu'à cette consideration il y avoit lieu de croire qu'il la rendroit plus favorable aux Espagnols. Il estoit d'ailleurs capable de faire reüssir ce dessein luy seul. Car il avoit de l'adresse; du reste la taille & la mine avantageuses, fort leste à la maniere du pays; des plumes de diverses couleurs sur la teste, une belle mante * de peaux; un arc peint en la main, avec un carquois plein de fléches sur l'épaule. C'est l'estat où marchoit ce jeune Indien, qui ne songeoit qu'à gagner l'amitié des Espagnols; & qui leur témoignoit en toutes choses, que sa plus grande satisfaction seroit de les obliger.

* Cela estoit contre la coûtume. Les Indiens portent rarement des peaux l'Esté.

CHAPITRE XIII.

Mort du Seigneur Indien avec le retour des Envoyez.

APrés qu'Aniaſco & les compagnons eurent marché environ trois lieuës, durant la chaleur du jour, ils ſe repoſerent ſous de grands arbres. Cependant le Seigneur Indien qui eſtoit au milieu de la troupe, & qui juſqu'alors les avoit agreablement entretenus de Cofaciqui & des contrées voiſines, commença tout d'un coup à réver; il apuye negligemment ſa teſte ſur ſon coude, & jette de fois à autres de profonds ſoupirs. Neanmoins de crainte de l'affliger d'avantage, on n'oſa luy en demander la cauſe. Enſuite comme il ceſſa un peu de ſoûpirer, il prit ſon carquois, & mit dehors preſque toutes les fléches l'une aprés l'autre. Elles eſtoient extrémement belles, parce que les plus conſiderables habitans de la Floride mettent leur honneur dans la beauté de ces ſortes d'armes; ſur tout en celles qui leur ſervent d'ornement. Comme on aura du plaiſir d'apprendre la maniere dont elles ſont faites, je parleray des fléches de l'Indien, qui accompagnoit les Eſpagnols.

Les fléches de ce Seigneur, estoient de roseau, garnies de plumes, & avoient toutes quelque chose de singulier. Plusieurs estoient armées de corne de cerf, ou d'os de poisson, & quelques-unes de bois de palmier, éguisées par le bout, & dentelées par les costez avec tant de propreté, qu'on n'eust pu rien faire de plus juste avec l'acier.

Aussi les Espagnols les trouverent si bien faites qu'ils en prirent quelques-unes pour les considerer de prés, & convinrent tous qu'en ce genre il n'y avoit rien de plus achevé. Durant cela l'Indien qui voit que nos gens ne l'observent pas, tire doucement de son carquois une fléche, dont la pointe estoit de pierre à fusil, & semblable à celle d'un poignard, il s'en frappe à la gorge & tombe mort. Et les Espagnols étonnez de cet accident, & fâchez de n'avoir pu prevenir un coup si funeste, appellent les valets de cet Indien, & demandent la cause de ce malheur. Ils répondent la larme à l'œil qu'ils estimoient que leur maistre s'estoit donné la mort dans la pensée que le service qu'il rendoit aux Chrestiens, seroit tres-desagreable à la Dame vers qui il les conduisoit. Que puis qu'elle n'estoit pas venuë la premiere fois, il estoit à croire qu'elle s'en offenseroit. Qu'ainsi il reconnoissoit mal l'amour qu'elle luy portoit, & les soins

qu'elle avoit pris de son éducation. Ils ajoû toient qu'il s'estoit ainsi persuadé, que s'i n'executoit les ordres de la jeune Dame, il s mettroit mal auprés d'elle. Qu'il seroit enfi contraint de se retirer ; & ils asseuroient qu voyant qu'il ne pouvoit éviter de desservi la fille, ou la mere, il leur avoit voulu ge nereusement témoigner qu'il preferoit la mor au malheur de leur déplaire. Les Espagnol trouverent ces conjectures assez vray-sembla bles, & continuerent leur route. Mais aprés trois lieuës, ils s'enquirent des domestique de l'Indien, s'ils sçavoient la retraite de la Dame qu'ils cherchoient, & combien ils en estoient encore éloignez. Ils répondirent que leur Maistre seul la sçavoit ; & que neanmoins ils s'efforceroient de la trouver. Nos gens ne laisserent pas de marcher, & au bout de quatre lieuës ils apperçûrent quelques Indiens, ils se mirent aussi-tost en embuscade, & prirent un homme avec trois femmes. Ils les supplierent de leur enseigner le chemin qui conduisoit vers la mere de la Dame de Cofaciqui ; & ces Barbares repartirent que le bruit couroit, qu'elle estoit sortie de sa de-demeure ordinaire, & que même ils ne sçavoient pas bien où elle se retiroit. Que toutefois s'ils vouloient les suivre, ils s'en informeroient, & que sans la chercher bien

loin, elle se trouveroit peut-estre fort prés. Sur cette réponse, comme les Espagnols balançoient touchant la resolution qu'ils devoient prendre, l'un de leurs compagnons dit, que les premiers Envoyez n'ayant eu aucun succez de leur entreprise ; il n'y avoit point d'apparence qu'ils deussent estre plus heureux. Que la Dame qu'ils alloient chercher, témoignoit une particuliere aversion pour les Espagnols. Que s'estant opiniastrée à ne pas venir, elle auroit peut-être assemblé des troupes pour les tailler tous en pieces, au cas qu'ils la voulussent enlever, & que sans avoir des chevaux, ils ne pouvoient ny se deffendre, ny rien tenter. Qu'aprés tout, cette bonne femme leur estoit fort inutile pour leur conqueste, & qu'il suffisoit d'avoir sa fille, avec laquelle il falloit faire une paix solide. Que du reste il ne sçavoient quelle route prendre pour aller à la demeure de la mere, parce qu'ils manquoient de guides fideles, & que sans parler du jeune Seigneur, dont la mort estoit d'un mauvais presage, leurs fatigues les devoient obliger à retourner vers le General. Ils passerent tous d'une voix à cet avis, & reprirent le chemin du Camp ; où ils rendirent compte de leur avanture. A trois jours de là un Indien s'offrit de les conduire en descendant par eau, où estoit la mere

de la Dame de Cofaciqui & Aniasco prit deux batteaux avec vingt de ses camarades, & suivit son guide.

Ils trouverent le premier jour les quatre chevaux qui se noyerent au passage du fleuve de Cofaciqui, & cela renouvela le déplaisir qu'ils avoient eu de leur perte. Mais les cinq autres jours qu'il continuerent leur voyage, ils ne firent aucune rencontre; & aprés beaucoup de peine ils revinrent au quartier avec nouvelle, que la Dame qu'ils alloient chercher, ayant sçû qu'on retournoit à elle, s'estoit cachée dans une forest, d'où il n'y avoit aucun moyen de la tirer. Le General alors desesperant de l'avoir, tourna toutes ses pensées ailleurs.

CHAPITRE XIV.

Metal qu'on trouva en Cofaciqui.

DUrant les courses d'Aniasco, les autres Espagnols qui esperoient tous de faire fortune en Cofaciqui, s'informerent avec soin des richesses qui s'y rencontroient, & le General commanda d'appeller les deux jeunes Indiens que l'on avoit amenez d'Apalaché. Il les envoya vers la Dame de Cofaciqui, la

upplier de faire apporter des perles avec de
es métaux blancs & jaunes, dont trafiquoient
es Marchands qu'ils avoient servis ; l'asseu-
ant que si elle obligeoit les Espagnols en cela,
lle acheveroit de les combler de ses graces.
Cette Dame dépécha aussi-tôt de ses sujets
querir de ce métal ; & ils raporterent du cui-
re d'une couleur tres-dorée, avec de cer-
ains aix blancs, comme de l'argent, longs
& larges d'une aune, épais de trois à quatre
doigts, & toutesfois tres-legers. Mais quand
on les manioit ils se reduisoient en poudre, à
a façon d'une motte de terre fort seiche.
Ensuite elle fit dire aux Espagnols, qu'au bout
du village, dans un Temple, où l'on enter-
oit les plus considerables du lieu, il y avoit
de toutes sortes de perles en abondance.
Qu'ils en prendroient autant qu'ils le juge-
oient à propos ; que s'ils en vouloient d'a-
vantage, ils en trouveroient à une lieuë du
quartier dans la Capitale de la contrée. Que
cette ville, le sejour de ses ancestres, avoit
un Temple, où ils verroient une grande quan-
tité de perles, qu'elle abandonnoit à la dis-
cretion du General & de ses troupes ; & que
mesme s'ils n'estoient pas satisfaits de tout
cela, ils en pourroient encore avoir par le
moyen de la pesche qui se faisoit au pays.
Ces nouvelles consolerent les Espagnols de

n'avoir pas rencontré en Cofaciqui l'or & l'argent, dont on les avoit flattez. Ils se réjoüirent aussi de voir que plusieurs croyoient qu'il y eust de l'or dans le cuivre; mais comme ils n'avoient ny eau forte, ny pierre de touche, ils n'en purent faire l'essay.

CHAPITRE XV.

Temple où l'on enterre les principaux habitans de Cofaciqui.

LOrs que l'on sçût les richesses du Temple, où estoient enterrez les plus considerables habitans de Cofaciqui, on l'envoya garder, & au retour d'Aniasco le General & ses Capitaines s'y transporterent. Ils trouverent dans ce Temple de grands coffres de bois, où il ne manquoit que des serures, & ils s'estonnerent que sans outils les Indiens les eussent pu si bien faire. Ces coffres estoient autour des murailles sur des bancs à deux pieds de terre, & enfermoient les morts embaumez de telle sorte, qu'ils ne sentoient point mauvais. Outre ces grands coffres, il y en avoit de plus petits, & des corbeilles de roseau tres-bien faites. Ces derniers coffres estoient pleins d'habits d'hommes & de femmes, & les

les corbeilles remplies de perles de toutes façons. Les Eſpagnols furent réjoüis de tant de richeſſes ; car il y avoit plus de mille meſures de perles. Ils en peſerent vingt meſures, & en prirent deux ſeulement avec autant de ſemence de perles pour les envoyer aux Havanes, où l'on en ſçauroit le prix. Le General en effet ne voulut point qu'on s'embarraſſaſt de beaucoup de choſes ; & meſme il eut fait remettre dans les corbeilles le reſte des perles, ſi on ne l'euſt ſupplié d'en diſtribuer. Il en donna donc à pleines mains aux ſoldats & aux officiers, avec ordre d'en faire des Chapelets, à quoy elles eſtoient propres. Enſuite les Eſpagnols ſortirent de ce Temple, & Soto deux jours aprés, prit trois cens hommes des principaux de ſes troupes, & alla à Talomeco.

Le chemin de part & d'autre depuis le Camp juſqu'à cette ville eſtoit couvert d'arbres, dont une partie portoit du fruit, & il ſembloit qu'on ſe promenaſt dans un verger. Ainſi nos gens arriverent avec plaiſir & ſans peine à Talomeco, qu'ils trouverent abandonné à cauſe de la peſte. Talomeco eſt une belle ville, & marque aſſez qu'elle a eſté le ſejour des Caciques. Elle eſt ſur une petite éminence prés de la riviere, & conſiſte en cinq cens maiſons bien baſties. Celle des Seigneurs s'éleve par deſſus la ville & ſe voit de loin.

Elle eſt auſſi plus grande, plus forte & plus agréable que les autres. Vis-à-vis de cette maiſon eſt le Temple où ſont les cercueils des Seigneurs de la Province. Il eſt remply de richeſſes, & baſti d'une maniere magnifique. Mais comme je deſeſpere de le bien décrire, je conjure les honneſtes gens qui liront cette hiſtoire, de ſuppléer au défaut de mon expreſſion, en ſe formant une grande idée des choſes dont je les vais entretenir.

CHAPITRE XVI.

Deſcription du Temple de Talomeco.

LE Temple de Talomeco, où eſt la ſepulture des Caciques, a plus de cent pas de long ſur quarante de large; les murailles hautes à proportion, & le toict fort élevé, pour ſuppléer au défaut de la tuile, & pour donner plus de pente aux eaux. La couverture eſt de roſeaux fort déliez, fendus en deux, dont les Indiens font des nattes qui reſſemblent aux tapis de jonc des Maures; ce qui eſt tres-beau à voir. Cinq ou ſix de ces tapis mis l'un ſur l'autre ſervent pour empécher la pluye de percer, & le Soleil d'entrer dans le Temple; ce que les particuliers de la contrées & leurs

voiſins imitent dans leurs maiſons.

Sur le toict de ce Temple il y a pluſieurs coquilles de differente grandeur, & de divers poiſſons rangées dans un tres-bel ordre. Mais on ne comprend pas d'où on les peut avoir aportées, ces peuples eſtant ſi éloignez de la mer, ſi ce n'eſt qu'on les ait priſes dans les fleuves & les rivieres qui arroſent la Province. Toutes ces coquilles ſont poſées le dedans en dehors pour donner plus d'éclat, mettant toûjours un grand coquillage de limaçon de mer entre deux petites écailles, avec des intervales d'une piece à l'autre, remplis par pluſieurs filets de perles de diverſe groſſeur en forme de feſtons, attachez d'une coquille à l'autre. Ces feſtons de perles qui vont depuis le haut du toict juſqu'en bas, joints au vif éclat de la nacre & des coquilles, font un tres-bel effet, lors que le Soleil donne deſſus.

Le Temple a des portes proportionnées à ſa grandeur. On void à l'entrée douze ſtatuës de geant faites de bois. Ils ſont repreſentez d'un air ſi farouche & ſi menaçant, que les Eſpagnols s'arreſterent long-temps à conſiderer ces figures dignes de l'admiration de l'ancienne Rome. On diroit que ces geans ſoient mis là pour défendre l'entrée de la porte. Car ils ſont en haye des deux coſtez, & vont en diminuant de grandeur. Les premiers ont

huit pieds, & les autres un peu moins à proportion, en forme de tuyaux d'orgues.

Ils ont des armes conformes à leur taille, les premiers de chaque coſté, des maſſuës garnies de cuivre qu'ils tiennent eſlevées, & ſemblent tout preſts à les rabattre avec fureur, ſur ceux qui ſe hazardent d'entrer. Les ſeconds ont des marteaux d'armes, & les troiſiémes, une eſpece de rame; les quatriémes, des haches de cuivre, dont les tranchans ſont de pierre à fuſil. Les cinquieſmes tiennent l'arc bandé, & la fléche preſte à partir. Rien n'eſt plus curieux à voir que ces fléches, dont le bout d'enbas eſt d'un morceau de corne de cerf fort bien mis en œuvre, ou de pierre à fuſil afilée comme un poignard. Les derniers geans ont de fort longues piques garnies de cuivre par les deux bouts en poſture menaçante, ainſi que les autres; mais tous d'une maniere differente & fort naturelle.

Le haut des murailles du Temple en dedans, eſt orné conformément au dehors du toict; car il y a une eſpece de corniche faite de grandes coquilles de limaçons de mer mis en fort bon ordre, & entre elles on voit des feſtons de perles qui pendent du toict. Dans l'intervalle des coquilles & des perles, on apperçoit dans l'enfoncement attaché à la couverture quantité de plumes de diverſes cou-

leurs tres-bien diſpoſées. Outre cet ordre qui regne au deſſus de la corniche, pendent de tous les autres endroits du toict pluſieurs plumes & pluſieurs filets de perles, retenus par des filets imperceptibles attachez par haut & par bas ; enſorte qu'il ſemble que ces ouvrages ſoient preſts à tomber.

Au deſſous de ce plafons & de cette corniche, il y a autour du Temple des quatre coſtez, deux rangs de ſtatuës, l'un au deſſus de l'autre, l'un d'hommes & l'autre de femmes, de la hauteur des gens du pays. Chacun a ſa niche joignant l'une de l'autre, & ſeulement pour orner la muraille qui euſt eſté trop nuë ſans cela. Les hommes ont tous des armes en main, où ſont des rouleaux de perles de quatre ou cinq rangs avec des houpes au bout faites d'un fil tres-délié, & de diverſes couleurs. Pour les ſtatuës des femmes, elles ne portent rien en leur main.

Au pied de ces murailles il y a des bancs de bois fort bien travaillez, où ſont poſées les cercueils des Seigneurs de la Province & de leur famille. Deux pieds au deſſus de ces cercueils en des niches dans le mur ; ſe voyent les ſtatuës des perſonnes qui ſont là enſevelies. Elles les repreſentent ſi naturellement, que l'on juge comme elles eſtoient au temps de leur mort. Les femmes n'ont rien à la main ;

mais les hommes y ont des armes.

L'eſpace qui eſt entre les Images des morts, & les deux rangs de ſtatuës, qui commencent ſous la corniche eſt ſemé de boucliers de diverſes grandeurs, faits de roſeaux ſi fortement tiſſus, qu'il n'y a point de trait d'arbaleſte, ny meſme de coup de fuſil qui les puiſſe percer. Ces boucliers ſont tous ornez de perles & de houpes de couleur, ce qui contribuë beaucoup à leur beauté.

Dans le milieu du Temple il y a trois rangs de quaiſſes ſur des bancs ſeparez. Les plus grandes de ces quaiſſes ſervent de baſe aux mediocres, & celles-cy aux plus petites, & d'ordinaire ces pyramides ſont compoſée de cinq ou ſix quaiſſes. Comme il y a des eſpaces entre un banc & un autre, cela n'empêche point d'aller de coſté & d'autre, & de voir dans le Temple tout ce qu'on veut.

Toutes ces quaiſſes ſont remplies de perles, de ſorte que les plus grandes renferment les plus groſſes perles, & ainſi en continuant juſqu'aux plus petites, qui ne ſont pleines que de ſemence de perles. Au reſte la quantité des perles eſtoit telle, que les Eſpagnols avoüerent qu'encore qu'ils fuſſent plus de neuf cens hommes, & euſſent trois cens chevaux, ils ne pouvoient tous enſemble emporter en une fois toutes les perles de ce Temple. On ne

loit pourtant pas s'en trop étonner, si l'on
considere que les Indiens de la Province ap-
portoient dans ces quaisses depuis plusieurs
siecles toutes les perles qu'ils trouvoient sans
en retenir une seule. Et de là on peut juger
par comparaison, que si tout l'or & tout l'ar-
gent qu'on a amené du Perou en Espagne, ne
s'estoit pas transporté ailleurs, les Espagnols
pourroient aujourd'huy couvrir d'or & d'ar-
gent plusieurs Eglises.

Outre cette innombrable quantité de per-
les, on trouva force paquets de peaux de
chamois, les uns d'une couleur, & les autres
d'une autre, sans compter plusieurs habits
de peaux avec le poil teintes differemment,
plusieurs vestemens de chats, de martres, &
d'autres peaux aussi bien passées qu'au meil-
leur endroit d'Allemagne & de Moscovie.

Autour de ce Temple, qui par tout estoit
fort propre, il y a un grand magasin divisé en
huit salles de mesme grandeur, ce qui luy ap-
porte beaucoup d'ornement. Les Espagnols
entrerent dans ces salles, & les trouverent
pleines d'armes. Il y avoit dans la premiere
de longues piques ferrées d'un tres-beau cui-
vre, & garnies d'anneaux de perles, qui
font trois ou quatre tours. L'endroit de
ces piques qui touche à l'épaule est enrichi
de chamois de couleur, & aux extremitez il

y a des houpes, avec des perles qui contribuent beaucoup à leur beauté.

Il y avoit dans la seconde salle des massuë semblables à celles des geans, garnies d'anneaux de perles, & par endroits de houpes d diverses couleurs, avec des perles alentour Dans la troisiéme on trouvoit des marteau d'armes enrichis comme les autres ; dans l quatriéme, des épieux parez de houpes, pré du fer & a la poignée ; dans la cinquiéme de especes de rames ornées de perles & de franges ; dans la sixiéme des arcs & des fléche tres-belles. Quelques unes sont armées de pierre à fusil, éguisées par le bout en forme de poinçon, d'épée, de fer de picques, ou de pointe de poignard, avec deux tranchans. Les arcs sont émaillez de diverses couleurs, luisans & embellis de perles en divers endroits. Dans la septiéme salle il y avoit des rondaches de bois & de cuir de vache aporté de loin, garnis de perles & de houpes de couleur. Dans la huitiéme, des boucliers de roseaux tissus fort adroitement, & parez de houpes & de semences de perles. Voilà la description du Temple & du magasin de Talomeco, que les Espagnols qui avoient esté au Perou, & dans les autres parties de l'Amerique, admirerent comme la merveille du nouveau monde. Ensuite ils demanderent aux Indiens ce

qui les avoit portez à amasser tant de riches-
es, & ils répondirent que tous les Seigneurs
du païs, & principalement ceux de leur Pro-
vince, faisoient consister leur grandeur dans la
magnificence de leur Temple. Nos gens se
contenterent de cette réponse, & aussi-tost
les Intendans de l'Empereur qui estoient à la
suite de l'armée, pour recevoir le quint de
toutes les richesses que l'on trouveroit, deli-
bererent de prendre les droits de leur Maistre.
Mais Soto leur dit qu'il ne se falloit charger
de rien. Que l'on estoit assez embarassé des
armes & des provisions que l'on portoit.
Qu'aprés la conqueste de la Floride on le par-
tageroit, & que celuy auquel arriveroit la
Province de Cofaciqui, payeroit le quint des
tresors qui se trouveroient dans le Temple de
Talomeco. Tout le monde approuva ce sen-
timent, & l'on reprit la tonte du quartier.

CHAPITRE XVII.

Départ de Cofaciqui, avec ce qui arriva dans la marche jusques à Chovala.

SI-tôt que le General fut arrivé au quartier il employa dix jours à s'informer des Provinces voisines, & sur l'asseurance qu'elles é-

toient fertiles & peuplées, il commanda à ſes gens de ſe tenir preſt pour partir, & alla avec ſes Officiers prendre congé de la Dame de Coſaciqui, & des principaux Indiens. Il les remercia de leur obligeant accueil, & ſur tout la jeune Princeſſe, à qui il promit toutes ſortes de reconnoiſſances des bontez qu'elle avoit euës pour les Eſpagnols. Enſuite les troupes décamperent; mais parce qu'elles n'avoient pas aſſez de vivres pour marcher en gros, elles ſe diviſerent. Le General ordonna à trois de ſes Capitaines*, de prendre cent Cavaliers avec deux cens fantaſſins, & d'avancer douze lieuës dans le pays, à coſté de la route de Chovala où on alloit. Qu'ils rencontreroient dans un bourg ſix cens meſures de gros millet; & qu'aprés en avoir pris autant qu'ils pourroient, ils rejoindroient le reſte de l'Armée dans la marche. Ces Capitaines partirent incontinent, & le General prit le chemin qu'il avoit reſolu. Il arriva en huit jours à Chovala, qui confine à la Province de Coſaciqui, & ſes Officiers au village, où ils avoient ordre de ſe rendre. Ils y trouverent une grande quantité de gros millet, ils enleverent deux cens meſures, & vinrent reprendre la route du General qui eſtoit paſſé. La

* Gallego, Tinoco, Silveſtre.

ufpart d'entre eux qui ne fçavoient à com-
en ils eftoient de luy , & qui dans cette in-
ertitude , craignirent de manquer de vivres
r le chemin , fe mutinerent , & fans vouloir
beïr ils doublerent le pas pour l'atteindre.
es Capitaines qui vouloient aller douce-
ent , à caufe de trois chevaux malades, tâ-
nerent à retenir ces mutins , par la confide-
tion des fervices que l'on tiroit des animaux.
Iais ils leur répondirent fierément, que l'on
e devoit point preferer trois chevaux à la
e de trois cens hommes , & ils fe remirent à
archer plus fort & plus en defordre qu'au-
aravant. Là-deffus un des Capitaines qui fe
ouvoit à la tefte , leur dit , qu'il s'eftonnoit
e la precipitation avec laquelle ils alloient.
Que dans deux jours au plus tard, ils join-
roient le General à Chovala. Qu'il avoit
op d'honneur, & fçavoit trop bien la guerre
our les laiffer dans un pays ennemy. Qu'il
e falloit donc pas fur une crainte ridicule de
nanquer de provifions, abandonner des che-
aux qui fervoient fi utilement contre les
arbares. Que fans doute leur conduite les
ouvriroit de honte , & donneroit un fenfi-
le déplaifir à Soto qui les aymoit. Qu'ainfi ils
evoient plûtôt fonger à rentrer dans leur de-
oir , & à mourir en braves foldats, que d'e-
tre dans la defobeïffance, & vivre fans gloire.

Ces paroles les arresterent un peu, & le lendemain comme ils marchoient, il se forma dans l'air au milieu du jour, un orage accompagné de vents, de tonnerre, & d'une gresle si funeste, que sans la rencontre de quelques grands arbres, ils fussent tous peris. Car la gresle estoit fort grosse, mais par bonheur elle ne dura pas long-temps. De sorte qu'ils continuerent leur chemin, & arriverent le troisiéme jour de leur marche à de petits villages, que l'on appelloit Chalaques, d'où les habitans s'estoient retirez, hormis quelques vieillards, dont la pluspart avoient perdu la vûë.

A trois journées de là, ils rejoignirent le General qui les attendoit depuis deux jours dans une valée de la Province de Chovala, éloignée de la Capitale d'environ cinq lieuës, par la route qu'ils avoient tenuë, & qu'ils trouverent assez belle. Car ils marcherent presque toûjours par un pays plain & coupé à chaque trois ou quatre lieuës, de petites rivieres qui couloient agréablement par la campagne. Ils rencontrerent aussi quelques montagnes d'une pente fort douce, couvertes d'herbes tres-propres pour le bestail; & virent durant leur traitte de tres bonnes terres.

Au reste depuis Apalache jusques à Chovala, le chemin fut d'environ cinquante-sept journees,

journées, & presque toûjours vers le Nord ou Nordest. Ce qui est assez remarquable, les Espagnols trouverent dans les villages qui dépendoient de la Dame de Cofaciqui, plusieurs esclaves Indiens des autres contrées, que ceux qui alloient à la chasse & à la pesche faisoient prisonniers. Ces esclaves servoient à cultiver la terre & on les avoit tres-maltraitez pour les empécher de fuïr. Aux uns on avoit coupé les nerfs du coup de pied, & aux autres les nerfs qui sont au dessus du talon. Quand j'auray encore dit quelque chose de la Dame de Cofaciqui, j'auray raconté ce qui s'est vû ou passé de plus considerable dans ses Provinces.

CHAPITRE XVIII.

Generosité de la Dame de Cofaciqui.

LEs Espagnols sejournerent quinze jours dans la Capitale de Chovala, située entre un bourg & une petite riviere fort rapide; ils y furent tres-bien reçûs, parce que la Province dépendoit de la Dame de Cofaciqui. Ensuite ils decamperent, & marcherent le premier jour par des terres semées, & cinq autres sur des montagnes inhabitées, & de

vingt lieuë de traverſe. Elles eſtoient pleines, de cheſnes, de meuriers, de bons paſturages, & de petits ruiſſeaux qui couloient parmy des vallées tres-freſches & tres-agréables.

Pour revenir à la Dame de Coſaciqui, elle ne fut pas contente d'avoir fait conduire les Eſpagnols juſques à Chovala, elle commanda encore aux habitans de cette Province de leur fournir autant de vivres qu'ils en voudroient, & meſme de leur donner des Indiens pour les ſervir durant les vingt lieuës de montagne qu'ils devoient paſſer, avant que d'arriver à Guachoulé. Elle eut ſoin auſſi, afin que tout allaſt mieux, que les Indiens de ſervice fuſſent commandez par quatre des principaux du pays, & fit garder cet ordre, tandis que les Eſpagnols marcherent ſur ſes terres. Mais voicy comme elle ſe gouverna à leur égard, lors qu'ils ſortirent des contrées de ſon obeïſſance. Elle ordonna aux quatre Commandans Indiens, que dés qu'ils arriverent au pays de Guachoulé qui confine à ſes Provinces, ils priſſent les devans; & qu'en qualité de ſes Ambaſſadeurs, ils allaſſent prier le Cacique de recevoir favorablement les Eſpagnols dans ſon eſtat. Qu'en cas de refus, ils luy declaraſſent la guerre, & le menaçaſſent de mettre tout à feu & à ſang dans ſa contrée. Le General ne ſçût rien de cet ordre, qu'a-

prés que l'on euſt paſſé les montagnes. Alors comme les quatre Indiens luy eurent demandé permiſſion de s'avancer, ils luy decouvrirent les choſes dont on les avoit chargez. Nos gens ſurpris de cette genereuſe conduite, demeurerent dans le ſentiment où ils eſtoient, que la Dame de Coſaciqui deſiroit de les ſervir ardemment. En effet, lors que dans ſa Province elle les obligeoit avec chaleur, elle les prioit toûjouts de luy pardonner, ſi elle ne leur rendoit pas tous les bons offices qu'elle ſouhaitoit. Les Eſpagnols pour la perſuader du contraire, luy faiſoient compliment ſur la maniere dont elle agiſſoit. Cette Dame eſtoit non ſeulement liberale envers nos gens, mais encore envers ſes ſujets qu'elle combloit de ſes graces. Elle meritoit auſſi de commander à des Royaumes entiers, & pour eſtre une Princeſſe accomplie, il ne luy manquoit que d'eſtre éclairée des lumieres de la foy.

CHAPITRE XIX.

Ce qui arriva aux troupes dans le deſert.

LE jour que les Eſpagnols ſortirent de Chovala, ils trouverent à dire trois eſclaves, dont deux eſtoient Negres & l'autre

Maure. L'amour des femmes plûtôt qu'aucun mauvais traitement les avoit obligez à fuïr & à demeurer parmy les Indiens, si ravis de les avoir qu'on ne put jamais les retrouver quelque diligence qu'on fit pour cela. Comme les Negres aymoient leurs Maitres, & passoient pour bons Chrestiens, on fut surpris de leur faute, mais personne ne s'estonna de la conduite du Maure, qui estoit fin & méchant.

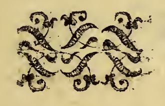
Deux jours aprés cette fuite, lors que les troupes marchoient à travers le desert, Juan Terron un des plus robustes soldats de l'Armée tira de son Alforge * sur le midy, environ six livres de perles, & pressa un Cavalier de ses amis de les prendre. Le Cavalier le remercia, & luy dit qui les devoit garder, ou plûtost puisque le bruit couroit, que le General dépéchoit aux Havanes, les y envoyer pour en achepter des chevaux, & n'aller plus à pied. Terron piqué de cette réponse, repartit, que ces perles ne passeroient donc pas outre, & là-dessus il les répandit de costé & d'autre sur l'herbe, & à travers des buissons. On fut surpris de cette folie; car les perles estoient grosses comme des noisettes, d'une tres-belle eau, & à cause qu'elles n'estoient

* Espece de grande fauconniere.

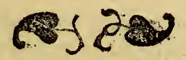
as percées, elles valoient plus de ſix mille ucats. On ramaſſa environ trente de ces erles qui parurent ſi belles, qu'elles firent rereter la perte des autres, & dire par raillerie es paroles, qui paſſerent en proverbe parny eux, ce ne ſont pas des perles pour Juan Terron.

Terron ne voulut jamais découvrir où il voit rencontré tant de groſſes perles, & omme ſes compagnons ſe mocquoient ſouent de ſa conduite, il les pria un jour de épargner; que toutes les fois qu'il ſe ſouveoit de ſa ſotiſe, il luy prenoit envie de ſe endre. Tels ſont les prodigues, ils deſpenent follemeut leurs biens, & aprés ils en ſont u deſeſpoir. Au contraire ceux qui ſont libeaux ont de certaines joyes ſecretes, que on ſent mieux qu'on ne les exprime.

Fin de la premiere Partie de l'Hiſtoire de la Floride.



HISTOIRE
DE LA
FLORIDE,
OU
RELATION
DE LA CONQUÉTE
De ce Pays par FERDINAND DE SOTO.
SECONDE PARTIE.



M. DCC. VII.


RPJCB



HISTOIRE DE LA FLORIDE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Accueil des Eſpagnols en diverſes Provinces de la Floride, avec les batailles qui s'y ſont données.

CHAPITRE I.

Comme les Caciques de Guachoulé, & d'Iciahe, reçûrent les troupes.*

LORS que les Eſpagnols eurent traverſé le deſert, dont j'ay parlé au dernier chapitre de la premiere Partie de cette Hiſtoire, ils entrerent dans la

* ou Ichiaha.

Capitale de Guachoulé, située entre plusieur ruisseaux qui passent de costé & d'autre de la ville, & viennent des montagnes qui sont à l'entour. Le Seigneur qui portoit le nom de sa Province, sortit de la Capitale demy-lieuë au devant des Espagnols, accompagné de cinq cens des principaux de la contrée, fort lestes à la mode du pays. Il receut en cet estat le General avec de grands témoignages d'amitié, & le mena dans sa ville qui estoit de trois cens feux; puis il le logea en sa maison qu'il avoit preparée pour cela à la considera-tion de la Dame de Cofaciqui; & pourveut les Espagnols de toutes les choses necessaires. Son logis estoit sur une tertre avec une terrace autour, où six hommes se pouvoient promener de front.

Durant quatre jours que le General sejourna dans cette place, il s'informa de la qualité du pays. Ensuite il prit la route de la Province d'Iciaha, & en faisant tous les jours cinq lieuës, il arriva le sixiéme à la Capitale, qui porte le nom du Cacique & de la contrée. Pour y aller il descendit le long de plusieurs ruisseaux qui passent à Guachoulé, qui se joignent à quelque distance de là; & font un fleuve si puissant, que dans la Province d'Iciaha éloigné de trente lieuës de l'autre, il est plus grand que le Gualdaquivir, qui passe à Seville.

La Capitale d'Iciaha est à la pointe d'une ſle de plus de cinq lieuës. Le Cacique à l'ar- ivée du General ſortit de cette ville, & le ut recevoir avec toutes les apparences d'une rande joye. Les Indiens qui l'accompa- noient firent la meſme choſe à l'égard des au- res Eſpagnols, & les paſſerent dans des bar- ues, & ſur des traîneaux qu'ils tenoient reſts pour leur rendre cet office. Ils les lo- erent aprés en leurs maiſons, ils les regale- ent le mieux qu'ils purent, & tâcherent par outes ſortes de moyens de leur marquer leur onne volonté. Le General s'enquit à ſon rdinaire de ce qu'on trouvoit de particulier ans la contrée, & le Cacique luy dit qu'à ente lieuës de la Capitale, il y avoit des mi- es de ce métal jaune dont il s'informoit, & ue s'il vouloit y envoyer des gens, il les y roit ſeurement conduire & ramener, Villa- os & Silvera s'offrirent de faire le voyage, oto y conſentit, & ils partirent auſſi-tôt à ed avec des Guides Indiens.

CHAPITRE II.

aniere dont les Indiens tirent les perles de leurs coquilles.

E lendemain le Cacique vint voir le Ge- neral, & luy donna un fil de perles

d'environ deux brasses. Ce present sans dou
te eust passé pour beau, si les perles n'eussen
point été percées, .. elles estoient toutes éga
les & grosses comme des avelines. Soto en re
connoissance de cette faveur, luy donna quel
ques pieces de velours & de drap, qui furen
particulierement estimées de l'Indien, auqu
il demanda où se faisoit la pesche des perles
il répondit qu'elle se faisoit dans sa Provinc
Qu'au Temple de la ville d'Iciaha, où s
ancestres estoient enterrez, il y en avoit un
grande quantité, & qu'on en prendroit à di
cretion. Le General repliqua qu'il luy esto
obligé, mais qu'il ne vouloit rien emport
du Temple, & qu'il n'avoit receu son pr
sent que pour ne luy pas déplaire. Que s
dessein estoit seulement de sçavoir de quel
sorte on tiroit les perles des escailes. Le C
cique repartit qu'il en feroit pescher toute
nuit, & que le lendemain matin à huit he
res il auroit la satisfaction qu'il souhaitoit.
commanda donc au même temps d'envoy
quatre batteaux à la pesche des perles, av
ordre de retourner au matin. Cependant
eut soin que l'on brûlast force bois sur le r
vage, pour y faire un grand brasier, & qu'a
retour des batteaux on mist les escailles dess
qui s'ouvrirent à la chaleur. On rencontra
l'ouverture des premieres, dix ou douze perl
c

de la grosseur d'un poix que l'on porta au Cacique, & au General qui estoient presens, & qui les trouverent tres-belles, hormis que le feu leur avoit dérobé une partie de leur éclat.

Lors que le General eut vû ce qu'il desiroit, il retourna dîner; & incontinent aprés entra un soldat qui d'abord luy dit, que mangeant des huistres que les Indiens avoient peschées, il avoit rencontré sous sa dent une perle tres-belle & d'une couleur tres-vive, & qu'il le supplioit de la recevoir pour l'envoyer à la gouvernante de Cuba. Soto refusa civilement cette perle, & asseura le soldat qu'il luy estoit aussi obligé que s'il l'acceptoit. Qu'il tâcheroit un jour de reconnoistre son affection, & l'honneur qu'il faisoit à sa femme. Et que cependant il estoit d'avis qu'il conservast son present, pour en acheter des chevaux aux Havannes. Les Espagnols qui estoient alors avec le General considererent la perle de ce soldat; & quelques-uns qui se piquoient de se connoistre en pierreries, l'estimerent quatre cens ducats. Aussi elle n'avoit rien perdu de son lustre, & l'on ne s'estoit pas servi du feu pour la tirer.

Tandis que les Espagnols sejournerent dans la Capitale d'Iciaha, un cavalier qu'on appelloit Loüis de Bravo, se promenant la

lancé en main sur une chaussée prés du fleuve, vit passer un chien, & il luy jetta sa lance à dessein de le tuer, & de le manger faute d'autre viande. Mais il le manqua, & le coup alla donner à la temple de Juan Mateos qui peschoit à la ligne, & le tua. Bravo qui ne l'avoit pas vû, & qui ne se doutoit point de ce malheur, courut ramasser sa lance, & il trouva qu'elle traversoit la teste de Mateos, le seul des troupes qui eust des cheveux blancs. C'est pourquoy ils l'appelloient leur pere, & comme ils luy portoient beaucoup de respect, sa mort les toucha sensiblement.

Tandis que ces choses se passoient, ceux qui estoient allez à la découverte retournerent au bout de dix jours, & rapporterent que les mines estoient d'un cuivre fort haut en couleur. Qu'apparemment si l'on cherchoit avec soin, on rencontreroit de l'or & de l'argent. Que du reste la terre par où ils avoient passé, estoit bonne pour le bestail, & pour le labourage. Que par les bourgs qu'ils avoient traversez, on les avoit bien reçûs, & que mesme toutes les nuits aprés les avoir regalez, on leur envoyoit deux jeunes filles fort jolies pour coucher avec eux. Que neanmoins ils ne les avoient point touchées, de crainte que s'ils avoient pris quelque liberté avec elles, les Barbares le lendemain ne s'en

fussent vengez sur eux à coups de flêches. Mais les Indiens en usoient peut-estre de la sorte dans la pensée de mieux divertir leurs hostes, qu'ils voyoient jeunes & vigoureux ; car s'ils les avoient voulu tuer, ils le pouvoient aisément sans chercher aucun pretexte.

CHAPITRE III.

Reception des Espagnols dans les Provinces d'Acosté & de Coça.

APrés le retour de Silvera & de Villabos, le General commanda qu'on se tinst prest pour partir, & l'on décampa le jour suivant avec l'amitié des Indiens de la contrée. Les troupes marcherent le long de l'Isle, & à cinq lieuës d'Iciaha, où se fait la jonction du fleuve de cette contrée, avec celuy du pays, où l'on entroit, elles rencontrerent la Capitale d'Acosté qui porte le nom de la Province. Le Cacique les y reçût d'abord d'une maniere bien differente de son voisin, car lors qu'ils entrerent en Acosté, il y avoit plus de quinze cens hommes sur les armes, tous gens resolus & determinez à combattre, qui ne desarmerent point de tout le jour, & qui traitterent les Espagnols avec tant de fierté

& d'inſolence ; que pluſieurs fois on fut preſt d'en venir aux mains avec eux ; mais le General l'empécha pour ne point rompre la paix qu'on avoit gardée depuis la ſortie d'Apalaché. On obeït, & l'on fut toute la nuit ſous les armes auſſi bien que les Barbares, qui le lendemain agirent avec moins de défiance & plus de civilité. Le Cacique accompagné des principaux du pays, vint obligeamment offrir du gros millet ; & nos gens crurent qu'il s'eſtoit adouci à la recommandation du Seigneur d'Iciaha, qui l'avoit envoyé prier en leur faveur. Le General accepta les vivres & les paya. Les troupes auſſi-tôt deſcamperent, & paſſerent le fleuve dans des batteaux & ſur des traîneaux, ravies que les choſes ſe fuſſent terminées ſans combat. Elles entrerent de là dans la Province de Coça dont les habitans vinrent au devant d'eux, & les reçûrent avec affection. Ils leur fournirent auſſi des vivres & des guides pour les mener d'un bourg à l'autre.

Coça eſt une Province de cent lieuës de traverſe. La terre en eſt bonne, & le pays fort peuplé. Car en un ſeul jour ſans compter les villages de coſté & d'autre de la route, les Eſpagnols traverſerent dix ou douze petites bourgades, dont les habitans leur donnoient des proviſions, & meſme ceux d'un lieu les

menoient à l'autre, & les y faiſoient recevoir. Ils les accompagnerent de la ſorte durant leur marche, qui fut de quatre à cinq lieuës par jour ; de ſorte que ſelon la rencontre, nos gens camperent dans les villages, & quelquefois parmy les champs.

Tandis qu'ils marchoient, le Cacique qui tenoit ſa cour à l'autre extremité de la Province, dépêchoit chaque jour vers le General pour le feliciter de ſa venuë, & le ſupplier d'avancer tout à ſon aiſe ; qu'il l'attendoit dans la Capitale, où il ſeroit bien reçû luy & toutes ſes troupes. Les Eſpagnols aprés vingt-trois ou vingt-quatre jours de marche, arriverent heureuſement à cette ville, que l'on appelloit Coça du nom du Seigneur, & de celuy de la contrée. Le Cacique ſur la nouvelle qu'ils approchoient, ſortit une lieuë au devant d'eux, ſuivi de plus de mille hommes tres-bien faits & tres-leſtes, avec des habillemens de peaux, dont pluſieurs eſtoient de martres qui ſentoient fort bon. Il marchoient en ordre, vingt de front à chaque rang, avec de grandes plumes de diverſes couleurs ſur la teſte, ce qui eſtoit agréable à voir.

Voilà comme les ſujets de Coça reçûrent les Eſpagnols, & leurs témoignerent l'eſtime qu'ils avoient pour eux. Enſuite les uns & les autres vinrent à la Capitale, & on logea Soto

dans l'une des maisons du Cacique, faite comme celle des autres Seigneurs de la Floride. La ville de Coça est sur le bord d'un fleuve composée de cinq cens maisons, dont le Cacique en fit abandonner la moitié pour loger commodement les troupes. Elles sejournerent environ deux jours dans ce lieu, où elles reçûrent de Coça & de ses vasseaux toutes les marques d'une grande amitié.

CHAPITRE IV.

Honnesteté du Cacique Coça, & départ des troupes.

UN jour aprés que Coça eust dîné avec Soto, & se fût entretenu de la conqueste du pays, & de la maniere de le peupler, il se leva, & luy fit la reverence; se tournant un peu vers les Officiers qui estoient presens. Puis il luy dit qu'à la consideration des bontez que les Espagnols luy avoient témoignées, il le supplioit que s'il cherchoit à s'establir dans le Pays, il preferast la Province de Coça aux autres. Qu'il n'avoit vû de cette contrée que les endroits les moins fertiles; mais que s'il luy plaisoit de l'envoyer visiter entierement, il trouveroit que la terre en estoit tres-

bonne, & le ſejour tres-agreable. Qu'il choiſiroit la partie la meilleure, & la plus belle. Qu'il la peupleroit, & feroit bâtir des bourgs avec une ville où il tiendroit ſa cour. Qu'au moins s'il luy refuſoit cette grace il le conjuroit, puiſque que l'hyver approchoit de le paſſer avec luy. Que durant ce temps il s'inſtruiroit à loiſir de tout, & ſeroit ſervy avec beaucoup d'affection. Le General remercia le Cacique de tant d'amitié; & luy répondit qu'il ne pouvoit s'habituer au pays, qu'il ne fuſt auparavant aſſeuré de quelque port où puſſent aborder les Navires d'Eſpagne, avec les choſes neceſſaires à un eſtabliſſement. Que lors qu'il verroit le temps favorable à une habitation, il recevroit de grand cœur ſon offre, & qu'il n'en perdroit point le ſouvenir. Que cependant il le prioit de luy conſerver toûjours cette bonne volonté, & que bien-tôt il retourneroit dans ſa Province, où il luy obeïroit ſans reſerve. Le Cacique réjoüi de cette réponſe, dit à Soto qu'il prenoit ſes paroles pour des gages de ſa promeſſe, & qu'il s'en ſouviendroit juſqu'à ce qu'il l'euſt accomplie. Coça avoit alors vingt-ſix ou vingt-ſept ans, bien fait de ſa perſonne, ſpirituel, doux, ſage, ſi honneſte, qu'on l'euſt cru élevé parmy le monde poly & intelligent. Les Eſpagnols ſe rafraiſchirent dix ou douze

jours dans la Capitale de sa Province ; & continuerent leur voyage vers la mer. Car dés qu'ils partirent de Chovala, ils tirerent droit à la coste, & tournerent en forme d'arc, pour arriver au port d'Achussi. Le General l'avoit ainsi resolu avec Maldonado qui devoit y mener des soldats, des troupeaux & des provisions.

Le Cacique accompagna Soto jusqu'à la frontiere de la Province, & fut suivi de beaucoup de gens de guerre de ses sujets, & d'autres Indiens de somme. Ils se rendirent au bout de cinq jours en bon ordre au bourg de Talisse, qui est la clef de la contrée. Ce bourg estoit palissadé, revestu de fort bonnes terrasses, & presque entouré d'une riviere. Il ne reconnoissoit pas bien le Cacique, a cause d'un Seigneur voisin qui tâchoit d'en faire soulever le peuple. Toutefois Coça n'avoit point de guerre avec ce Seigneur, mais Tascaluça ; c'est ainsi que s'appelloit ce Seigneur voisin, estoit fourbe, hardy, & entreprenant, & se plaisoit à broüiller. Coça qui depuis long-temps sçavoit le dessein de Tascaluça, fut fort aise d'accompagner le General jusquà Talisse, tant pour le servir que pour donner de la crainte aux habitans, & les faire rentrer dans leur devoir à la faveur des Espagnols.

Tandis que les troupes sortoient de la ville

de Coça, un Chreſtien qui n'eſtoit point Eſpagnol, ſe cacha dans cette place pour ne point ſuivre les autres. Mais comme il n'eſtoit pas conſiderable, on ne le trouva à dire qu'à Taliſſe, où l'on eſſaya de le faire venir, mais inutilement. Il fit dire au General qu'il vouloit demeurer avec les Indiens, & que ſon Capitaine l'ayant querellé, il ne le vouloit jamais voir, ny les Eſpagnols auſſi. Là-deſſus le General pria le Cacique de luy rendre ce deſerteur. Mais Coça luy repartit agréablement, que puis qu'ils n'avoient pas tous voulu s'eſtablir ſur ſes terres, il eſtoit juſte qu'il y en demeuraſt au moins quelqu'un, & qu'il en auroit un ſoin tout particulier. Qu'ainſi il le ſupplioit de luy pardonner, s'il ne contraignoit point ſon ſoldat de rejoindre les troupes. Soto alors qui conſidera qu'il n'obtiendroit rien du Cacique, ne le preſſa pas davantage.

J'ay oublié de dire qu'un Negre fort bon Chreſtien, & fort bon eſclave, demeura malade à Coça, & qu'il fut recommandé au Cacique, qui promit d'en avoir ſoin. Ces particularitez ſont de peu de conſequence, mais je les raporte, afin que ſi quelque jour on fait la conqueſte de la Floride, on puiſſe s'informer des habitans du pays, s'ils ne ſe ſouviennent point des eſtrangers qui ſe ſont eſtablis parmy eux.

CHAPITRE V.

De quelle maniere Tascaluça reçût le General.

LE General ſejourna dix jours à Taliſſe où il s'informa des Provinces voiſines & du chemin qu'il avoit à faire. Cependan le fils de Taſcaluça le vint trouver. C'eſtoi un jeune homme d'environ dix-huit ans ; mai ſi haut, qu'il ſurpaſſoit preſque de la moiti du corps tous les Eſpagnols, & tous les In diens de l'armée. Il avoit à ſa ſuite pluſieur gens conſiderables, & venoit en qualit d'Ambaſſadeur offrir à Soto l'amitié de ſo pere, ſa perſonne & ſa Province. Soto le re çût auſſi avec beaucoup de civilité, tant pou le merite particulier qu'il ſembloit avoir, qu pour ſon air qui avoit quelque choſe d grand. Enſuite, comme ce jeune Seigneur apprit que le General vouloit aller voir Taſ caluça, il luy dit que ſon Pere n'eſtoit qu'à douze lieuës du camp, & qu'on s'y pouvoit rendre par deux chemins. Qu'il ſupplioit le General d'envoyer quelques ſoldats pour les reconnoiſtre, avec ordre d'aller par l'un & de retourner par l'autre. Qu'il les feroit con-

luire & ramener seurement; & qu'apres on
narcheroit par la route la plus agréable & la
plus aisée. Villabos qui souhaitoit que la dé-
couverte fust heureuse, s'offrit d'aller avec
in de ses compagnons trouver Tascaluça. A
on retour les Espagnols dirent adieu à Coça
& à ses sujets, & prirent le chemin que Villa-
os leur marqua. Ils passerent le fleuve de
Talisse sur des traîneaux & des barques; &
u bout de trois jours ils arriverent à la vûë
l'un petit village où les attendoit Tascaluça.
Mais lors qu'il apprit qu'ils approchoient, il
ut au devant d'eux, & s'arresta sur une émi-
nence pour les mieux voir. Il estoit environné
le cent des principaux de ses sujets, tous de
out, tandis qu'il estoit assis sur une chaise
le bois, haute d'environ deux pieds, sans
lossier, ny bras, & toute d'une piece. Prés de
cette chaise il y avoit un Indien avec un en-
seigne de peau de chamois, traversé de trois
barres d'Azur, de la figure d'un estendart de
Cavalerie. Nos gens en furent surpris, parce
qu'ils n'avoient pas encore vû de drapeau
parmy les Indiens.

Tascaluça estoit âgé de quarante ans, ou
environ, & plus haut de deux pieds que ceux
qui l'accompagnoient; de sorte qu'il parois-
soit un geant. Son visage, ses épaules & le
reste de son corps répondoit à cette hauteur,

& il estoit gros à proportion; bel homme, l'air noble & fier, le mieux pris en sa taille, & le plus grand que l'on eust encore vû dan la Floride.

Comme il attendoit Soto sur l'éminence quelques Officiers Espagnols s'avanceren jusqu'auprés de luy, sans qu'il d'aignast les regarder, ou leur faire la moindre civilité; & i sembloit qu'il ne les eust point apperçûs. Mai à l'arrivée du General, il se leva, & fit quinz ou vingt pas pour le recevoir. Soto de so costé mit pied à terre & l'embrassa. Ils s'entretinrent tandis que les troupes se logeren dans le bourg & aux environs. Aprés ils s donnerent la main, & vinrent à la maison qu estoit preparée pour le General, où le Cacique prit congé de luy, & se retira.

L'Armée se rafraichit deux jours dans le village, & le troisiéme elle en sortit. Tascaluça sous pretexte d'amitié & de service, la voulut accompagner durant qu'elle marcheroit sur ses terres. Si bien que Soto commanda que l'on tinst prest un cheval pour ce Cacique, de mesme qu'on avoit fait jusques-là pour tous les autres Seigneurs Indiens; ce que j'avois oublié à dire. Mais comme Tascaluça estoit grand, on eut de la peine à luy trouver une monture. Cependant lors que l'on eust bien cherché, on rencontra un gros

cheval

cheval de baſt, on le mit deſſus, aprés luy a-voir donné un habit d'écarlatte & une cape de meſme couleur; mais il s'en falloit tres-peu que ſes pieds ne touchaſſent à terre.

Le General réjoüi, qu'enfin on euſt de quoy monter le Cacique donna ſes ordres pour marcher, & l'Armée fit quatre lieuës chaque jour, & au troiſiéme elle arriva à la Capitale, que l'on appelloit Taſcaluça du nom du Seigneur & de la Province. Cette ville eſt forte, parce qu'elle eſt au milieu d'une preſque Iſle, que forme le fleuve qui paſſe à Taliſſe, & qui eſt beaucoup plus grand & plus rapide à Taſcaluça qu'à ce bourg. Le lendemain on traverſa le fleuve, mais à cauſe qu'on n'avoit pas aſſez de traîneaux, on employa tout le jour à paſſer, & l'on ne put loger qu'à demy-lieuë de là dans une valée tres-agréable. Alors les Eſpagnols trouverent à dire Villabos & un autre cavalier, ſans qu'ils puſſent ſçavoir ce qu'ils eſtoient devenus. Ils ſoupçonerent alors ſeulement que s'eſtant écartez, les Indiens les avoient tuez. Villabos en effet ſe plaiſoit à ſortir du camp & à courir le pays; mais de ces ſortes de courſes il n'en arrive d'ordinaire que du malheur.

On commença deſlors à avoir mauvaiſe opinion de l'amitié de Taſcaluça. Et ce qui confirma cette creance, fut que les Eſpagnols

témoignans aux Indiens leur étonnement de la perte de leurs camarades, les Barbares leur répondoient avec insolence, qu'ils ne leur avoient pas donné en garde, & qu'ils n'estoient pas obligez de leur en rendre compte. Le General ne voulut point pousser la chose, de crainte d'effaroucher le Cacique. Et parce qu'il crut que Villabos & son compagnon estoient tuez, il differa de vanger leur mort, jusques à ce que la fortune leur en fournist quelque occasion.

Le lendemain Soto envoya à Mauvila, qui estoit à une lieuë & demie du camp, Gonçal Quadrado Charamillo, & Diego Vasqués, cavaliers experimentez dans toutes sortes de rencontres, & leur ordonna de reconnoistre ce bourg, & de l'y attendre.

CHAPITRE VI.

Découverte d'une trahison dans Mauvila.

AU mesme temps que Quadrado & son camarade furent partis, le General prit cent chevaux & autant de fantassins, pour aller à l'avant-garde avec luy & le Cacique ; & donna ordre au Mestre de camp de le suivre en diligence. Neanmoins le reste de l'Armée

ne sortit que tard ; & dans la pensée qu'il n'y avoit rien à craindre, ils se répandirent de çà & de là pour chasser.

Le General arriva sur les huit heures du matin à Mauvila, qui consistoit en quatre-vingts maisons, où dans quelques-unes on pouvoit poster quinze cens hommes, dans quelques autres mille, & aux plus petites environ six cens. Ces maisons n'avoient pourtant qu'un corps de logis ; car les Indiens ne les font point autrement, & chaque corps de logis est en forme de salle avec quelques petites chambres. Au reste, comme Mauvila est une place frontiere, les maisons en estoient fortes & belles, & marquoient assez la puissance du Cacique. La pluspart aussi luy appartenoient, & les autres aux principaux de ses sujets. Le bourg de Mauvila est dans une tres agréable plaine, ceint d'un rempart fort haut, palissadé de grosses pieces de bois, fichées en terre avec des soliveaux en travers par dehors, attachez par dedans avec des fortes cordes. Le haut des pieces de bois estoit enduit de terre grasse ; meslée de longue paille, ce qui remplissoit de telle sorte le vuide qui se trouvoit entre les pieces de bois, que cela paroissoit une muraille de massonnerie. Il y avoit de cinquante pas en cinquante pas des tours capables de tenir huit hommes avec

des crenaux à quatre ou cinq pieds de terre. Il n'y avoit que deux portes à Mauvila, l'une au Levant, l'autre au Couchant, & une grande place au milieu du bourg entourée des principales maisons. Soto arriva avec le Cacique dans cette place qui est au milieu de la Ville. Tascaluça aussi-tôt mit pied à terre, & appella Ortis pour luy montrer le logis du General & de ses Officiers. Il luy dit que les valets & les autres gens de service prendroient la maison la plus proche du logis du General, & que les troupes camperoient dehors à la portée du trait, où l'on avoit fait de fort bonnes huttes. Le General fit répondre qu'il falloit attendre que son Mestre de camp l'eust joint, & la dessus le Cacique entra dans une maison, où estoit son conseil de guerre. Cependant les soldats qui s'estoient avancez avec le General demeurerent sur la place, & envoyerent leurs chevaux hors du bourg, jusqu'à ce qu'ils eussent vû le lieu qu'on leur destinoit.

Sur ces entrefaites Quadrado qui estoit venu reconnoistre Mauvila, vint trouver le General. Il luy dit qu'il se falloit défier du Cacique ; & qu'il craignoit une trahison. Qu'il y avoit dans les maisons du bourg prés de dix mille hommes de guerre, tous jeunes gens, lestes & bien armez, la fleur des vas-

ſaux de Taſcaluça & des Seigneurs voiſins. Que pluſieurs logis eſtoient pleins d'armes. Qu'il n'y avoit dans Mauvila que de jeunes femmes qui pouvoient combattre, nuls enfans, & que les habitans eſtoient libres & ſans embarras. Qu'à un quart de lieuë aux environs du bourg, ils avoient fait le dégaſt ; ce qui faiſoit connoiſtre qu'ils avoient envie de ſe battre. Que tous les matins ils ſortoient en campagne, & faiſoient l'exercice en tres-bon ordre. Qu'à cela il falloit ajouſter la mort de Villabos avec l'orgueil des Barbares, & qu'ainſi il eſtoit d'avis qu'on ſe tinſt ſur ſes gardes. Le General commanda auſſi-tôt, que ſous main on avertiſt de la trahiſon ceux de ſes gens qui eſtoient dans le bourg, pour ſe tenir preſts en cas d'alarme, avec ordre à Quadrado de raconter au Meſtre de camp ce qu'il avoit vû.

Carmona dit que le General fut reçû à Mauvila en grande réjoüiſſance, & qu'à ſon entrée les Indiens pour mieux couvrir leur mauvais deſſein, avoient ordonné pluſieurs dances de femmes, ce qui eſtoit agréable à voir ; car les Indiennes ſont belles & bien faites. En effet celle que Moſcoſo emmena de Mauvila au Mexique, fut trouvée ſi charmante que les Dames Eſpagnols qui eſtoient dans ce Royaume le prierent ſouvent de la

leur envoyer pour la voir.

Quant au Cacique, lors qu'il fut entré dans la maison où l'attendoit son conseil, il dit à ses Capitaines qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit promptement determiner si l'on égorgeroit les Espagnols qui estoient dans le bourg, ou si l'on attendroit qu'ils fussent tous joints. Qu'il ne doutoit point du succez de l'entreprise, quelque resolution que l'on prist; parce qu'ils n'avoient à faire qu'à un petit nombre de lâches & de mal-adroits. Mais que pour eux, outre qu'ils se trouvoient huit contre un, ils estoient vaillans & experimentez. Qu'ils declarassent donc hardiment ce qu'ils trouvoient bon d'executer, & qu'il n'attendoit que cela pour perdre ses ennemis.

CHAPITRE VII.

Resolution du conseil du Cacique, avec le commencement de la bataille de Mauvila.

LEs opinions du conseil de Tascaluça furent partagées. Les uns soûtenoient qu'on ne devoit point attendre à attaquer les Espagnols qu'ils se fussent joints, à cause que la défaite en seroit plus difficile; Et les autres,

qu'il seroit lâche de les attaquer lors qu'ils estoient en petit nombre. Qu'il falloit differer l'attaque jusqu'à ce qu'ils fussent tous à Mauvila ; & qu'alors il y auroit plus de gloire à les vaincre. A cela les premiers repartirent qu'on ne devoit rien hazarder, que les Espagnols estant joints, se deffendroient avec plus de vigueur, & pourroient tuer quelques Indiens. Que la mort de leurs ennemis cousteroit trop cher, si elle leur coustoit la perte de quelques-uns des leurs ; qu'ainsi il importoit de donner sans deliberer davantage. Cét avis l'emporta, & il fut resolu que l'on chercheroit pretexte de querelle, & qu'au cas que l'on en trouvast point, on ne laisseroit pas de passer outre, d'autant qu'il y avoit toûjours raison de perdre ses ennemis.

Tandis que ces choses se passoient, les valets du General qui avoient apresté le dîner, l'avertirent qu'on alloit servir, & il commanda de dire à Tascaluça qui avoit toûjours mangé avec luy, qu'il l'attendoit pour se mettre à table. Ortis qui avoit reçû cet ordre alla au logis du Cacique, pour le prier a dîner, mais la porte luy fut refusée, & on luy répondit que Tascaluça alloit sortir. Il retourna une seconde fois & il eut la mesme réponse ; & à la troisiéme il dit que Tascaluça vinst s'il luy plaisoit, & que le dîner estoit

sur table. Alors un Indien qui avoit la min
d'un Officier, repartit qu'il s'estonnoit qu
des brigands osassent proferer le nom de so
Seigneur avec si peu de respect, & l'appell
Tascaluça, sans luy donner les tîtres qui lu
estoient dûs. Qu'il juroit par le Soleil, qu
l'insolence de ces coquins leur cousteroit
vie, & qu'il falloit dès aujourd'huy commen
cer à les chastier. A peine cet Indien eut
parlé, qu'il en vinst un autre qui luy donn
un arc & des fléches pour commencer le com
bat. Le Barbare renverse aussi-tôt les bord
de sa mante sur ses épaules, appreste son arc
& se met en estat de tirer sur une troupe d'Es
pagnols dans la ruë. Gallego qui se rencon
tra par hazard à un costé de la porte par o
l'Indien estoit sorti, voyant cette trahiso
déchargea au Barbare un tel coup d'estra
masson sur l'épaule, qui n'estoit couverte qu
de sa mante, qu'il le fendist jusques aux en
trailles, & tomba mort dans le temps, qu'i
alloit lascher le trait. Ce Capitaine qui venoi
d'estre tué avoit en sortant commandé au
Indiens de charger les Espagnols. C'est pour
quoy ils fondirent de toutes parts & donne
rent avec tant de furie sur nos gens, qu'ils les
chasserent plus de cent pas hors du bourg.
Neanmoins pas un Espagnol ne tourna le dos,
tous combattirent & se retirerent en braves
soldats.

Parmy les Barbares qui donnerent les pre-
miers, il y avoit un jeune homme de marque
agé de dix-huit ans, qui jetta les yeux sur
Gallego, & luy tira six ou sept fléches, mais
inutilement, si bien que de rage de ne l'avoir
ny blessé, ny tué, il le serra de prés, & luy dé-
chargea avec tant de force trois ou quatre
coups de son arc sur la teste, que le sang en
coula. Gallego qui previt la recharge, le
perça de deux coups d'epée, & le renversa
mort à ses pieds.

On se persuada que ce mort estoit fils du
Capitaine Indien qui avoit perdu la vie, &
que la passion de vanger la mort de son pere
l'avoit attaché à Gallego avec opiniastreté.
Mais ce ne fut pas ce jeune homme seul qui
se battit courageusement, les autres donne-
rent avec la mesme ardeur ; car ils n'avoient
tous pour but que d'exterminer les Espagnols.

Les Cavaliers qui avoient envoyé leurs che-
vaux hors de Mauvila, coururent prompte-
ment les reprendre. Les plus vistes monterent
dessus, les autres n'en eurent pas le loisir, &
leur couperent les longes, afin qu'ils pussent
échaper à la fureur des Barbares ; mais les der-
niers qui ne purent ny les monter, ny les met-
tre en liberté, les virent percer à grand coups
de fléches. Car les Indiens qui avoient fait
deux bataillons donnerent vigoureusement,

les uns sur les Espagnols, & les autres sur l
chevaux & le bagage qui estoit là. Ensuite
porterent le butin dans leur maison, & il
resta aux Espagnols que la vie qu'ils deffend
rent en gens de cœur. Ils firent en effet da
cette rencontre tout ce que de braves solda
pouvoient faire.

CHAPITRE VIII.

Suite de la bataille de Mauvila,

LEs Cavaliers qui estoient montez à che
val s'estant joints à d'autres qui arri
voient à la file, s'opposent à la furie des Bar
bares ; & s'avancent pour secourir l'Infanteri
qui en estoit pressée ; les ennemis se relaschen
peu à peu, les nostres se rassemblent & for
deux gros, l'un d'Infanterie, & l'autre d
Cavalerie. Ensuite ils fondent sur les Indien
avec tant d'ordre & de courage, qu'ils les re
poussent jusques dans leurs fortifications, où
ils seroient entrez pesle-mesle, si ceux qu
estoient dedans n'eussent fait pleuvoir de tou-
tes parts des fléches & des pierres. C'est pour-
quoy nos gens se retirerent, & les Indiens
sortirent si promptement, que plusieurs se jet-
terent à bas des murailles, & approcherent

s Eſpagnol de ſi prés ; qu'ils ſe ſaiſirent des
nces de quelques Cavaliers. Cependant ils
: remporterent aucun avantage ; nos ſoldats
ui ſe battoient en bon ordre les ayant adroi-
ment attirez à plus de deux cens pas du
ourg, redoublerent leurs efforts, & les y
cognerent vertement. Mais comme de deſ-
s leurs terraſſes, les Barbares incommo-
oient les noſtres, on eut recours aux ruſes
our les obliger à ſortir, & donner lieu aux
avaliers de les percer. On fit donc pluſieurs
intes pour les attirer, & comme elles reüſ-
rent on les repouſſa pluſieurs fois ; mais ce
: fut pas ſans perte de part & d'autre. Car
ſoûtenoient & attaquoient vivement nos
ens.

Le Capitaine Gallego parmy les eſcarmou-
ies, eſtoit ſuivi d'un Dominicain bien mon-
qui eſtoit ſon frere, & qui le prioit d'acce-
er ſon cheval. Mais le Capitaine qui ſe
ouvoit des premiers dans le combat, & qui
moit l'honneur avec paſſion, ne voulut ja-
ais quitter ſon rang. Cependant ſon frere
ui piquoit & d'autre aprés luy, fut tiré par
n Indien, qui le bleſſa legerement à l'épaule,
arce qu'il avoit deux capuchons avec un
and chapeau de feutre qui flottoient deſſus.

Il y eut dans ces attaques quantité de morts
: de bleſſez. Entre autres mourut Dom

Carlos Henriquez, qui avoit épousé la Niece du General, & qui estoit aimé de toute l'armée. Ce cavalier parmy beaucoup d'excellentes qualitez estoit genereux envers tout le monde, & fort brave de sa personne. Rien ne toucha plus les Espagnols, que sa mort qui arriva en cette sorte. Son cheval dans la derniere attaque eut un coup de fléche au poitral, & aussi-tôt Henriquez se courba pour l'arracher; mais comme il tournoit un peu la teste sur l'espaule gauche, il découvrit sa gorge, & reçût en cet endroit un coup de fléche armée de pierre à fusil. Il en tomba par terre & mourut le lendemain.

Voilà comme les Espagnols & les Indiens se battoient, mais il en perit plus du costé des Barbares, parce qu'ils n'avoient point d'armes déffensives. Aussi aprés qu'ils eurent reconnu que les chevaux leur enlevoient la victoire, ils se retirerent dans le bourg, dont ils fermerent les portes, resolus de mourir tous sur leurs remparts les armes à la main. Le General commanda en mesme temps aux Cavaliers de mettre pied à terre, parce quils estoient mieux armez que les fantassins, avec ordre de prendre des boucliers & des haches, & d'aller teste baissée, enfoncer les portes de Mauvila; ce qu'ils firent courageusement, mais non pas sans estre maltraitez. Ils entrerent
donc

donc dans ce bourg ; & cependant les fantaſſins qui eſtoient aux environs y accoururent en grande foule. Mais comme ils ne purent tous paſſer par les portes, à cauſe qu'elles eſtoient eſtroites & que d'ailleurs ils ne vouloient pas perdre l'occaſion d'acquerir de l'honneur dans le combat, ils ſapperent à grands coups de haches un endroit de paliſſade, & entrerent dans le bourg l'eſpée à la main au ſecours de leurs camarades. Alors les Indiens qui virent leurs ennemis maiſtres de la ville, combattirent en deſeſperez au milieu des ruës, & des ramparts, d'où ils incommoderent fort nos gens ; de ſorte que pour empécher que ces Barbares ne les priſſent en queuë, & ne regagnaſſent les maiſons dont on s'eſtoit emparé, ils y mirent le feu, & parce qu'elles n'eſtoient que de paille, on ne vit en un moment que flamme & fumée, ce qui ſervit encore à augmenter le nombre des morts & des bleſſez.

Auſſi-tôt que les Indiens furent retirez dans le bourg, pluſieurs d'entre eux coururent pour piller le logis du General, mais ils y trouverent des gens qui les repouſſerent ; trois arbaleſtriers, un Indien bien armé amy des Eſpagnols, avec deux Preſtres, autant d'eſclaves, & cinq gardes de Soto. Tandis que les Eccleſiaſtiques prioient, les autres com-

battoient courageusement. Si bien que les ennemis ne pouvans gagner la porte de la maison, essaïerent d'entrer par le toict, & y firent des ouvertures en trois ou quatre endroits, mais les arbalestriers percerent tous ceux qui se presenterent. Cependant le General & ses gens arrivent, ils donnent sur les Barbares qui assiegeoient la maison, les mettent en fuite, & delivrent ceux qui estoient dedans.

Ensuite le General qui s'estoit déjà battu quatre heures à pied, sort du bourg, monte à cheval pour redoubler la frayeur des Indiens & le courage des soldats. Aprés il rentre dans Mauvila accompagné de Tovar, & criant S. Jacques; ils se font jour à travers les ennemis, les mettent en desordre, & les percent à grands coups de lance.

Comme dans la meslée Soto se dressoit sur les estriers pour percer un Indien, il fut tiré par derriere; la fléche rompit sa cotte de maille, & luy entra assez avant dans la fesse. Neanmoins, de peur que la blessure n'abatist le courage de ses gens, & ne relevast celuy des Barbares, il dissimula le coup qu'il avoit reçû, & n'arracha point la fléche, si bien qu'il ne put s'asseoir. Mais il ne laissa pas de se battre vaillamment jusques à la fin du combat qui dura cinq heures. Certes cette action seule

marque assez son cœur & son adresse à cheval.

Tovar eut aussi un coup de fléche, qui perça sa lance de part & d'autre au dessus de la poignée, mais à cause que le bois en estoit bon, le trait ne fit que son trou ; de sorte qu'aprés que la fléche fut coupée, le cavalier se servit de sa lance comme à l'ordinaire. Ce coup est de peu d'importance, toutefois je le raporte, à cause qu'il en arrive assez rarement de semblables.

Cependant le feu qu'on avoit mis aux maisons augmentoit de plus en plus, & incommodoit les Barbares jusques sur leurs remparts, d'où la plusphart combattoient ; c'est pourquoy ils furent contraints de les abandonner. Le feu qu'on mettoit aux portes des logis faisoit aussi de grands maux n'ayant qu'une seule porte, ceux qui estoient dedans ne pouvoient sortir, & ils brusloient malheureusement. Plusieurs Indiennes qui se trouverent enfermées dans des maisons où le feu estoit aux portes, perirent toutes de cette maniere là. Le feu n'excitoit pas moins de desordre dans les ruës qu'aux autres lieux. Quelquefois le vent chassoit la flamme avec la fumée sur les Indiens, & favorisoit les Espagnols, & quelquefois au contraire ; si bien que les ennemis regagnoient ce qu'ils avoient

perdu, & il se tuoit de part & d'autre beaucoup de monde.

Un si fâcheux combat s'opiniastra pendant sept heures, & dura jusques à quatre aprés midy. Alors comme les Barbares virent le nombre des gens qu'ils avoient perdu par le feu & par le fer, & que leurs forces commençoient à s'affoiblir, & celles de leurs ennemis à croistre, ils implorerent le secours des femmes, & les porterent à vanger la mort de plusieurs braves Indiens, ou à perir toutes genereusement.

Lors qu'on appella les femmes au secours, quelqu'unes combattoient déja au costé de leurs maris : mais si-tôt qu'elles furent commandées, elles accoururent en foule, les unes avec des arcs & des fléches, & les autres avec des épées, des pertuisannes & des lances, que les Espagnols avoient laissé tomber dans les ruës, & dont elles se servirent adroitement. Elles se mirent toutes à la teste des Indiens, & pleines de colere & de dépit affronterent le peril, & firent voir un courage au dessus de leur sexe. Mais comme les Espagnols virent qu'ils ne se battoient presque plus que contre des femmes, & que ces braves Indiennes songeoient plûtost à mourir qu'à vaincre, ils les espargnerent tellement qu'ils n'en blesserent pas une.

Cependant l'arrierre-garde qui avançoit, & qui se divertissoit dans la marche, entendit le bruit des tambours & le son des trompettes ; & se doutant de ce qui estoit arrivé, elle marcha promptement & en bon ordre ; si bien qu'elle vint encore à temps pour donner secours. Mais à peine furent-ils arrivez, que Diego de Soto Neveu du General, aprit la mort de Dom Carlos son cousin, & comme il l'aimoit extrémement, il la voulut vanger. Il se jette en bas de son cheval, prend une rondache, met l'epée à la main, & entre dans le bourg au plus fort de la meslée. Il y reçût aussi-tôt un coup de fléche qui luy enfonça l'œil au derriere de la teste, il en tomba par terre, & languit jusqu'au lendemain, qu'il mourut sans qu'on luy pust arracher la fléche. Ce malheur fut sensible à toute l'Armée, & sur tout au General ; Diego de Soto estoit un Cavalier vrayement digne d'estre son Neveu.

La bataille ne fut pas moins sanglante à la campagne que dans le bourg. Au mesme moment que les Indiens eurent reconnu que leur nombre leur nuisoit, dans un aussi petit lieu que Mauvila, à cause que leur adresse estoit presque inutile, plusieurs se coulerent en bas du rempart & gagnerent la campagne, où ils se battirent en gens de courage. Neanmoins ils n'y eurent pas plus de bonheur que dans le

bourg. L'avantage qu'ils remporterent sur les fantassins, les Cavaliers l'avoient sur eux, & les perçoient aisément à coups de lances; parce que les Barbares n'avoient point de piques. On les rompit aussi plusieurs fois; & comme alors l'arriere-garde avoit rejoint Soto, on les mit enfin en déroute, & il s'en sauva fort peu.

En ce temps là que le Soleil s'alloit coucher, & que les cris & le bruit de ceux qui se battoient dans Mauvila redoubloient, il y entra une partie des Cavaliers. Jusques là personne hormis Soto & Tovar, n'y estoit encore entré à Cheval pour combattre, car on n'y pouvoit commodément manier les chevaux. C'est pourquoy dès que les Cavaliers y furent, ils partagerent en plusieurs petites esquadres, & coururent par toutes les ruës, où ils tuerent plusieurs Indiens. Douze de ces Cavaliers piquerent par la grande ruë, où il y avoit un bataillon d'hommes & de femmes, que le desespoir forçoit à se battre. Ces Cavaliers les prirent en queuë, & lors qu'ils les eurent rompus ils les pousserent vertement, renverserent mesme pesle-mesle plusieurs de nos gens qui combattoient à pied, & tuerent ces braves Indiens, qui moururent presque tous les armes à la main, preferant la mort à la servitude. Ce fut par ce dernier

combat qui se donna le jour de S. Luc de l'année mille cinq cens quarante, que les Espagnols aprés s'estre battus neuf heures entieres sans relasche, acheverent de triompher entierement de leurs ennemis.

CHAPITRE IX.

De quelques particularitez touchant la bataille.

LOrs que les Indiens attaquerent si courageusement nos gens, qu'ils les chasserent de Mauvila, un Espagnol de fort peu de consideration, prit la fuite, & comme il se fut tiré de peril il tomba par terre, & se releva aussi-tôt. Cependant parce qu'il ne pensoit pas estre tout à fait sauvé, il se remit à fuir & tomba; ce qui parut surprenant, on le trouva mort sans apparence de coup, ny de blessure, & l'on crut que la peur l'avoit fait mourir. Voilà une des choses qui arriva pendant la bataille, & voicy ce qui avint immediatement aprés. Men-Rodriguez Cavalier Portugais, qui avoit fort bien servi en Afrique, & sur les frontieres de Portugal, combatit presque tout le jour, & fit de tres-belles actions; mais aprés la bataille lors qu'il eut mis

pied à terre, il demeura immobile sans pou-
voir parler ny manger, & mourut en cet esta
là au bout de trois jours, quoy qu'il n'eu
reçû ny coup ny blessure. On crut que le
efforts extraordinaires qu'il avoit faits contr
les Barbares, luy avoient causé cet acciden
& l'on disoit qu'il estoit mort de trop de cœur
Du reste aprés la bataille il se trouva dan
Mauvila un Indien qui avoit chargé les Espa-
gnols avec tant de furie, que durant la cha-
leur du combat il ne s'estoit pas apperçû d
carnage que l'on avoit fait de ses compagnons
mais comme la rage avec laquelle il se battoi
fut passée, & qu'il reconnut le peril où il e-
stoit, avec le malheur de son party, il gagn
en diligence le rampart, pour tâcher de se sau-
ver à la campagne. Toutefois voyant la Ca-
valerie & l'Infanterie Espagnoles répanduës
çà & là, il perdit toute esperance d'échaper.
Il oste la corde de son arc, en attache un bout
à une branche d'arbre, que l'on avoit laissé
entre les pieces de bois du rempart, & l'autre
à son cou, & se laisse tomber du haut du rem-
part en bas, & s'étrangle. Quelques soldats
coururent à son secours, mais quand ils arri-
verent il estoit mort. Cette action fait voir
le courage & le desespoir des Indiens, puisque
le seul qui s'estoit sauvé du combat, aima
mieux se faire perir luy-mesme, que de

tomber au pouvoir de ſes ennemis.

CHAPITRE X.

Eſtat des Eſpagnols aprés la bataille,

LE jour de la bataille le General fit rendre aux morts les derniers devoirs; & le lendemain il eut ſoin de faire panſer tous les bleſſez. Mais il y en mourut pluſieurs auparavant; car on trouva dix-ſept cens ſoixante-dix bleſſures dangereuſes, les unes à la poitrine, les autres à la teſte, ſans parler des bleſſures legeres, dont le nombre ne ſe ſçauroit dire. Il n'y eut preſque aucun ſoldat qui fuſt bleſſé, & quelquefois de dix ou douze coups. C'eſt pourquoy il eut fallu pluſieurs Chirurgiens; neanmoins il n'y en avoit qu'un, fort lent, & fort mal habile. D'ailleurs toutes choſes manquoient, huile, bandes, charpie, habits; parce que les Indiens avoient enlevé le bagage, & que le feu avoit tout conſumé. Il n'y avoit auſſi ny hutte pour ſe mettre à couvert la nuit, ny vivres pour ſe rafraichir. Les ſoldats meſmes ne pouvoient en aller chercher, à cauſe de l'obſcurité & de leurs bleſſures. De ſorte que n'eſperant aucun ſoulagement des hommes, ils implorerent le ſecours du Ciel;

& reconnurent que par les prieres, leurs for-
ces & leurs courages s'augmentoient peu à
peu. Ainsi ils se tirerent glorieusement de l'é-
tat déplorable où la fortune de la guerre les
avoit reduits. Les moins blessez eurent d'a-
bord soin de ceux, dont les coups estoient
mortels. Les uns apporterent de la paille, les
autres quelques branchages des huttes, que
les Indiens avoient faites hors du bourg, & en
firent des loges qu'ils appuyerent au rempart,
sous lesquelles ils mirent les malades. Plusieurs
ouvrirent les corps des Barbares tuez, dont
ils tirerent la graisse & en composerent un
onguent pour les blessures. Quelques-uns
prirent les chemises de leurs compagnons
morts, & se dépoüillerent mesme des leurs
pour en faire des bandages & de la charpie, &
garderent celles de lin pour les blessures dan-
gereuses; car les playes legeres se pansoient
avec du gros linge, & des doublures de haut
de chausses. D'autres écorcherent les che-
vaux qu'on avoit tuez, & en donnoient la
chair aux plus foibles, & le reste estoit sous
les armes, pour faire teste à l'ennemy au cas
qu'il parust. Voilà comme les Espagnols se
rendirent tous service les uns aux autres du-
rant quatre jours qu'ils panserent les blessures
mortelles; & cependant ils perdirent vingt-
deux de leurs camarades faute d'estre bien

raitez. De forte qu'avec treize qui expire-
rent immediatement aprés le combat, & qua-
rante-fept qui furent tuez, dont dix-huit pe-
rirent de coups de fléches à la tefte, il en
mourut quatre-vingts & deux, fans conter
quarante-cinq chevaux que l'on regretta,
comme la principale force de l'Armée.

CHAPITRE XI.

Indiens morts à la bataille.

LEs Indiens perdirent prés d'onze mille
personnes dans la bataille. On en tua aux
environs de Mauvila plus de deux mille cinq
cens parmy lefquelles eftoit le fils du Cacique,
& dans le bourg plus de trois mille ; outre un
pareil nombre qui fut bruflé. Car dans une
feule maifon il y eut mille femmes d'eftouffées
par le feu ; ce qui attiroit la compaffion de
tout le monde. A quatre lieuës autour de la
ville, parmy les bois dans les ruiffeaux, &
autres endroits femblables, les foldats qui alle-
rent en party, trouverent plus de deux mille
Barbares ; les uns morts, & les autres bleffez,
qui faifoient tout retentir de leurs cris. Mais
on ne put fçavoir ce que le Cacique eftoit
devenu. Les uns affeuroient qu'il avoit lâche-

ment pris la fuite, & les autres qu'il s'estoi
bruslé. Aussi meritoit-il bien le feu, parc
qu'il avoit causé tout le malheur arrivé de par
& d'autre. En effet, dés qu'il apprit que le
Espagnols devoient passer sur ses terres, i
resolut de les y exterminer. C'est pourquoy
avant qu'ils y entrassent, il envoya son fil
accompagné de quelques-uns de ses sujet
vers le General; afin que sous pretexte d
paix, ils observassent la conduite des Espa-
gnols dans la guerre, & que sur leur rappor
il prist des mesures pour faire reüssir ses des-
seins. On apprit aussi qu'un jour comme le
habitans de Talisse se plaignoient à luy, qu
leur Cacique les obligeoit à donner aux Es-
pagnols des hommes & des femmes pour es-
claves; il luy dit qu'il luy pouvoient obeïr
sans repugnance, que bien-tôt il leur ren-
voyeroit leurs gens & les Espagnols mesme;
dont ils se pourroient servir à cultiver la terre.
Les Indiens que nos gens prirent à la bataille
confirmerent la mesme chose. Qu'à la per-
suasion de Tascaluça, les habitans s'estoient
assemblez dans la vûë de tuer les Chrestiens.
Que pour elles, la pluspart sous de grandes
promesses seulement avoient esté attirées des
Provinces voisines. Qu aux unes on devoit
faires present des capes d'ecarlatte, de jupes
de satin & de velours, afin de paroistre à la
dance

dance & aux festes publiques ; & qu'aux autres on estoit convenu de donner des chevaux pour se promener devant les Espagnols. Quelques-unes dirent qu'on leur avoit promis plusieurs soldats pour esclaves, & toutes declarerent le nombre qu'elles en devoient avoir. Que comme plusieurs d'elles avoient leurs maris, elles estoient venuës par leur ordre ; & les autres à la sollicitation de leurs parens, qui leur avoient fait esperer qu'elles verroient de grandes rejoüissances, pour rendre graces au Soleil de la deffaite de leurs ennemis. Enfin quelques-unes avoüerent qu'elles s'estoient trouvées à la bataille à la priere de leurs galands, qui avoient souhaité avec passion qu'elles fussent témoins de leur valeur. Ce qui fait assez connoistre qu'il y avoit long-temps que Tascaluça meditoit sa trahison. Mais elle luy fut fatale aussi bien qu'aux Espagnols, qui sans conter les choses dont j'ay parlé, perdirent plusieurs calices, plusieurs paremens d'Autels, des chasubles & autres ornemens, le vin & quelques mesures de farine de froment, que l'on gardoit pour dire la Messe. De sorte que ne pouvant l'oüir, les Ecclesiastiques & les Religieux qui suivoient l'Armée s'assemblerent pour sçavoir si l'on pourroit consacrer avec du pain de gros millet. Mais tout convinrent qu'il falloit du

pain de pur froment, & de veritable vin. Comme donc l'on ne consacra plus, on dressa tous les Dimanches & toutes les Festes un Autel, puis un Prestre s'habilloit d'une espece de chasuble de chamois, & disoit *l'Introïte* avec les autres prieres de la Messe, sans consecration, & les Espagnols appelloient cela une Messe seiche. Celuy qui la celebroit, ou bien quelque autre Ecclesiastique expliquoit l'Evangile, & l'accompagnoit d'une prompte exhortation. Ainsi nos gens se consoloient un peu de ne pouvoir adorer Jesus-Christ sous les especes du pain & du vin. Mais ce qui leur donna du déplaisir, fut qu'ils demeurerent dans cet estat plus de trois ans; & jusqu'à ce que sortant de la Floride, ils entrerent dans les terres des Chrestiens.

CHAPITRE XII.

Conduite des troupes aprés la bataille, avec la mutinerie de quelques soldats.

LEs Espagnols furent huit jours aux loges qu'ils avoient faites autour du rempart de Mauvila, & quinze autres à se faire panser dans les huttes, que les Indiens leur avoient preparées. Cependant ceux qui se portoient

le mieux allerent quatre lieuës à la ronde chercher des vivres par les villages, où ils trouverent force millet, & beaucoup d'Indiens bleſſez, ſans qu'ils rencontraſſent perſonne qui en euſt ſoin. Ils apprirent ſeulement que la nuit il venoit des gens les traiter, & que le jour il ſe retiroient dans les foreſts. Nos ſoldats touchez de compaſſion partagerent leurs vivres avec ces pauvres Barbares. Mais comme les autres Indiens eſtoient cachez & que l'on vouloit ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans le pays, les Cavaliers coururent çà & là pour faire quelques priſonniers, & prirent dix-huit ou vingt Indiens. Ils leur demanderent d'abord ſi l'on s'aſſembloit pour venir attaquer les troupes; & ils repondirent, que les plus braves des leurs ayant eſté tuez à la bataille, il n'y avoit plus perſonne qui puſt prendre les armes. On crut cela ſans aucune peine; car tandis que les Eſpagnols ſejournerent aux environs de Mauyila, ils eurent ce bonheur dans leur miſere, que les ennemis ne leur donnerent point d'alarme; ce qui les eut fort incommodez dans l'eſtat où ils étoient.

Durant ces choſes Soto apprit que Maldonado & Arias amenoient des navires, & qu'ils découvroient heureuſement la coſte. Il ſçût auſſi des priſonniers, que la mer & la Province

d'Achussi où il souhaitoit d'aller, n'estoient pas à trente lieuës de Mauvila. Ces nouvelles le réjoüirent, dans l'esperance de mettre fin à son voyage, & de s'establir en Achussi. Car il avoit resolu de bâtir une ville au port, qui porte le nom de cette Province, où il recevroit tous les navires, & d'en faire un autre vingt lieuës dans le pays, pour obliger les habitans d'embrasser la foy Catholique, & les reduire peu à peu sous la domination d'Espagne.

En consideration d'une si bonne nouvelle; & sur ce que l'on pouvoit aisément aller du camp, en Achussi; le General donna la liberté au Cacique de cette Province, lequel depuis quelque temps il retenoit auprés de sa personne fort civilement. Il le pria de luy conserver l'honneur de son amitié, & aprés luy avoir dit qu'il ne l'avoit pas plûtost renvoyé, dans la crainte qu'estant fort esloigné de son pays, il ne luy arrivast par le chemin quelque malheur, il l'asseura que les Espagnols ne tarderoient point à se rendre sur ses terres. Le Cacique témoigna beaucoup de joye de cela, & aprés quelques complimens qu'il fit à Soto, sur la maniere dont il l'avoit traité, il luy promit qu'il tâcheroit de répondre par ses services aux obligations qu'il luy avoit, & là dessus il prit la route d'Achussi. Cependant, la dis-

corde, cette peste des nations & des armées, destruisit tous les desseins que le General avoit formez, de peupler cette Province. Car dans les troupes comme il se rencontroit des soldats qui avoient aidé à conquerir le Perou, & que repassant en leur esprit les richesses que l'on y avoit gagnées, il consideroient qu'il n'y avoit rien de semblable à esperer dans la Floride, il leur estoit impossible de se resoudre à s'y establir. D'ailleurs rebutez des fatigues, & épouvantez de la derniere bataille, ils disoient qu'on devoit desesperer de dompter jamais des peuples aussi fiers & aussi belliqueux, que les habitans des vastes regions qu'ils découvroient tous les jours. Que ces Barbares aimoient avec trop de passion leur liberté, & qu'ils perdroient plûtôt la vie que de se soûmettre sous le joug des Espagnols. Qu'aprés tout, les plus fertiles de leurs contrées ne valoient pas la peine que l'on se consumast malheureusement. Et puisque l'on n'y trouvoit ny or ny argent, qu'il falloit quand on seroit arrivé à la coste prendre la route du Perou & du Mexique, où il seroit facile à tout le monde de faire une fortune considerable. Ces discours furent raportez aux General; mais ne voulant pas y ajoûter foy, s'il ne les entendoit luy-mesme, il se mit la nuit à roder tout seul en habit déguisé. Il oüit qu'un

Treſorier * des troupes avec quelques autres proteſtoient qu'à leur arrivée au port d'A. chuſſi, s'ils trouvoient des vaiſſeaux ils fe. roient voile vers la nouvelle Eſpagne, & qu'il eſtoient las de ſe ſacrifier pour conquerir ur miſerable pays. Ces paroles toucherent Soto dans la creance qu'a la premiere rencontre ſon armée ſe diſſiperoit. Qu'il auroit le meſ. me malheur en ſes deſſeins, que Piçarre dans la conqueſte du Perou, qui demeura ſeulement avec treize ſoldats dans l'Iſle de Gorgonne. Et qu'aprés il luy ſeroit impoſſible de lever de nouvelles troupes; parce qu'il auroit perdu ſa peine, ſon autorité, ſon honneur; enfin ſes biens. Toutes ces conſiderations obligerent le General qui eſtoit jaloux de ſa gloire, à prendre des reſolutions precipitées & pleines de deſeſpoir. C'eſt pourquoy de crainte que ſes ſoldats n'executaſſent ce qu'il leur avoit entendu dire, il donna ſes ordres en diligence & avec adreſſe, pour avancer dans le pays, deſirant de s'éloigner de la coſte, & d'oſter aux mécontens les moyens de luy ravir l'honneur, & de faire mutiner le reſte de ſon Armée. Mais cette conduite fut la cauſe & le commencement de ſa perte, & depuis il eut toûjours du malheur. Car fâché de voir tous

* Juan Caitan.

ses desseins inutiles, & son esperance trahie, il erra comme par dépit de costé & d'autre, jusques à ce qu'il perdit par sa mort tout le fruit de ses travaux, ses biens, & la gloire d'avoir manqué à fonder un Royaume, pour l'augmentation de la foy & de la Couronne d'Espagne. Neanmoins, si au lieu de s'écarter de la coste; il eust d'abord pris le conseil de ses sages amis, & châtié les principaux auteurs de la mutinerie, il eust retenu sans peine les autres dans le devoir, & terminé heureusement son entreprise. Mais comme il ne suivit que sa passion, il manqua en une chose qui luy estoit de la derniere consequence. Ainsi quiconque neglige de consulter ses amis, lors qu'il le faut, reüssit souvent fort mal en ses affaires.

CHAPITRE XIII.

Des femmes Indiennes adulteres.

AVant que de sortir de la Province de Tascaluça, il est à propos de raporter la maniere dont les loix de ce pays, & de la contrée de Coça, punissent les femmes adulteres. Il y a dans cette derniere Province une loy qui ordonne, sur peine de la vie, que si

quelqu'un a des indices suffisans pour croire qu'une femme soit adultere ; il ait à s'en éclaircir, & à l'accuser auprés du Cacique, ou en son absence, auprés des Juges du lieu. Ces Juges sur le raport qui leur est fait, informent secrettement contre la personne accusée, & s'en saisissent s'ils la trouvent coupable. Puis à la premiere feste, ils commandent qu'on publie que les habitans ayent à se rendre, au sortir de leur dîner, dans un certain lieu hors du village ; & que là ils se rangent tous en haye. Aprés viennent les Juges dont deux se placent à un bout de cette file, & deux à l'autre. Les premiers ordonne qu'on leur amene la femme adultere ; & alors ils disent à son mary qui est present, qu'elle est convaincuë de mauvaise vie, & qu'il la traitte selon la rigueur de la loy. Le mary la dépoüille toute nuë, & la rase avec une espece de rasoir * de pierre à fusil ; chastiment honteux, & ordinaire parmy les Nations du nouveau monde. Ensuite pour marque qu'il la repudie, il se retire avec les habits de sa femme, & l'abandonne au pouvoir des Juges. Deux commandent aussi-tôt à la criminelle de passer pardevant les personnes qui sont en haye, & d'aller declarer son crime aux deux autres Officiers.

* Les Indiens n'ont pas encore l'usage des ciseaux.

elle obeït, & dès qu'elle les approche, elle leur dit qu'elle est convaincuë d'adultere, & condamnée à la peine, dont les loix punissent ce crime. Qu'on l'envoye vers eux, afin qu'ils fassent d'elle ce qu'il leur plaira pour le bien de la Province. Les Juges la renvoyent incontinent avec cette réponse, qu'il est raisonnable que les loix qu'on a faites dans la vûë de conserver l'honnesteté publique soient inviolablement observées. Qu'ainsi ils confirment la sentence que l'on a renduë contre elle, & luy ordonnent à l'avenir de ne plus retomber dans sa faute. Là dessus elle s'en retourne vers les premiers Juges, & les gens qui sont en haye la sifflent, & tâchent à force d'injures d'augmenter sa honte. Cependant le peuple qui vient en foule, & qui la voit toute nuë, fait des cris aprés elle. Les uns luy jettent des mottes de terre, les autres de la paille, & d'autres de vieux drapeaux, des morceaux de nattes & autres choses semblables; la loy le commande de la sorte, & on ne regarde cette pauvre femme que comme la honte de son sexe. Aprés tous ces maux, les Juges la bannissent de la contrée, & la mettent entre les mains de ses parens avec ordre, sur peine de punition exemplaire, de ne luy donner point d'entrée dans aucun endroit de la Province. Les parens la reçoivent, & si-

tôt qu'il l'on couverte d'une mante, ils l'emmenent en un lieu où elle n'est vûë de pas un Indien du pays ; & au mesme temps les Juges permettent au mary de prendre une autre femme. Voilà comme l'on punit en Coça les Indiennes qui violent la foy qu'elles doivent à ceux qui les épousent ; mais dans la Province de Tascaluça, on les chastie encore avec plus de rigueur. La loy de cette contrée ordonne, que si à heure induë on voit quelqu'un entrer & sortir trois ou quatre fois d'une maison, & que l'on soupçonne d'adultere la maistresse du logis, on est obligé selon la religion du pays d'avertir le mary de la conduite de sa femme, & de prouver par trois ou quatre témoins qu'on n'avance rien que de veritable. Le mary au mesme temps assemble les témoins, & les interroge l'un aprés l'autre avec d'horribles imprecations contre celuy qui ment, & de grandes benedictions en faveur de celuy qui découvre la verité.

Aprés s'il trouve sa femme suffisamment convaincuë d'avoir faussé sa foy, il la mene hors du bourg, l'attache à un arbre, ou à un pieu qu'il fiche en terre, & la tuë à coups de fléches. Ensuite il va trouver le Cacique, ou en son absence la Justice du lieu. Il leur dit qu'en un tel endroit hors du village, il vient d'oster la vie à sa femme sur le rapport qu'elle

ſtoit tombée en adultere. Qu'il ſupplie qu'on
nande les accuſateurs, afin que ſi le crime
lont ils l'ont chargée eſt vray, il ſoit abſous
ans les formes, & qu'au contraire il reçoive
a punition ordonnée par la loy de la Provin-
e. En ce cas la loy commande que les parens
le la femme tuent le mary à coups de fléches.
Qu'il ſoit la proye des chiens & des oyſeaux;
& ſa femme pour marque de ſon innocen-
e honorablement enterrée. Que ſi les témoins
perſiſtent en leur depoſition, & ne ſe contre-
diſent point, en un mot, s'ils verifient par
le bons indices le crime dont il s'agit, on ab-
ſout le mary avec la liberté de prendre fem-
me, & défenſe ſur peine de la vie aux parens
le la criminelle, de luy arracher une ſeule
fléche du corps, n'y meſme de l'enterrer;
parce qu'il faut qu'elle ſerve d'exemple, &
ſoit mangée des beſtes. On voit par là que
dans toute la Floride on punit fort rigoureu-
ſement les femmes adulteres. Mais on n'a pû
ſçavoir de quelle ſorte on y chaſtioit les hom-
mes qui débauchoient les femmes d'autruy.
Les loix peut-eſtre les y favoriſent comme
parmy les autres nations. Il me ſouvient là deſ-
ſus de ce que diſoit un jour une Dame de ma
connoiſſance, que les hommes s'eſtoient ſeule-
ment conſiderez, lors qu'ils avoient fait les loix
contre l'adultere, & que la crainte qu'ils ont

sans fondement de l'infidelité des femmes, les avoit obligez à les traiter cruellement. Mais que si les personnes de son sexe avoient ordonné des peines contre ce crime; elles s'y seroient gouvernées sans passion & avec tant de prudence, que l'on n'auroit eu de part ny d'autre aucun sujet de se plaindre.

CHAPITRE XIV.

Entrée des Espagnols dans la Province de Chicaça.

POur revenir à Soto, aprés que les Espagnols eurent demeuré vingt-quatre jours aux environs de Mauvila, & recouvert assez de forces pour passer outre, ils sortirent de Tascaluça, & arriverent au bout de trois jours dans la Province de Chicaça par des lieux dépeuplez, mais fort agreables. Le premier bourg qu'ils trouverent du costé qu'ils avançoient estoit sur un fleuve, grand, profond, & haut de bord. Le General aussi-tost dépécha dans le village pour demander alliance, mais on répondit fierement qu'on vouloit la guerre. En effet, lors que nos gens s'approcherent de ce lieu, un bataillon d'environ quinze cens hommes vint les attaquer. Toutefois, aprés quelques escarmouches les ennemis plierent, &

& se retirerent avec ce qu'ils avoient de meilleur vers le fleuve, dans le dessein d'en défendre le passage. Nos gens les poussent vertement ; si bien que les uns se jettent dans l'eau, les autres la passent en nacelles, & plusieurs à nage, & rejoignent leurs troupes, qui faisoient bien huit mille hommes. Elles bordoient l'autre costé du fleuve environ deux lieuës de long, & travailloient courageusement pour empécher que l'on ne le traversast. Car la nuit ils le passoient en batteaux, & venoient donner sur les Espagnols, qui las d'estre impunément harcelez firent en secret quelques fossez, vis-à-vis des lieux où les ennemis débarquoient. Ensuite ils cacherent dans ces endroits des arbalestriers & des fuseliers, avec ordre de ne point tirer, que les Indiens ne se fussent éloignez de leurs batteaux ; mais alors de les charger vigoureusement, & de fondre teste baissée sur eux l'épée à la main ; ce qui fut executé avec bonheur. On les repoussa trois fois jusqu'à leurs vaisseaux ; de sorte que sans se mettre plus au hazard de passer le fleuve, ils en défendirent le passage seulement. Mais comme ils s'en acquittoient fort bien, & que Soto désesperoit de traverser cette riviere, il commanda à cent hommes des plus experts en charpenterie, d'aller dans un bois à une lieuë du camp, & d'y faire deux barques ca-

pables de tenir beaucoup de monde. On exécute ses ordres, & en douze jours les barques furent faites avec deux chariots où on les mit, & que l'on fit tirer par des chevaux & des mulets. Les Espagnols mesme les aiderent durant le chemin, & se rendirent heureusement avant le jour en un endroit du fleuve, où ils trouverent de costé & d'autre un passage fort commode. Sur ces entrefaites le reste des troupes les joignit. Et alors aprés que le General eust fait jetter les barques dans l'eau, il commanda à dix Cavaliers & à quarante fantassins d'entrer en une, & autant en l'autre, & de passer promptement de crainte des ennemis, avec ordre aux gens de pied de ramer, tandis que leurs compagnons demeureroint à cheval, pour estre prests à combattre au sortir du fleuve. Cependant cinq cens Indiens qui estoient allez à la découverte, entendirent le bruit de ceux qui traversoient la riviere; ils accoururent au passage, les couvrent de fléches, envoyent au secours, & donnent l'alarme par tout. Neanmoins sans perdre cœur, les Espagnols arriverent à l'autre bord la plus-part blessez. Car les Indiens les tirerent tout à leur aise. La seconde barque s'éloigna un peu du passage, & ne le put gagner qu'à force de rames. Mais la premiere qui estoit déjà abordée, saute à terre. Silvestre & Garcia

Cavaliers hardis & vaillans ſortent les premiers, & chargent vigoureuſement les ennemis. Il les pouſſent quatre fois à plus de deux cens pas de la riviere ; & comme ils retournoient à la charge, ils furent ſecondez par d'autres Cavaliers, ce qui commença a ralentir la fureur des Barbares, & favoriſa les fantaſſins, qui hors de combats à cauſe de leurs bleſſures, ſe retiroient dans un village ſur le bord de l'eau. Cependant la ſeconde barque gagne le paſſage, le ſoldat ſaute à terre, & ſe joint à ceux qui ſe battoient dans la pleine. Preſque au meſme temps le General, qui à la priere des troupes ne s'eſtoit point embarqué à cauſe du peril, paſſe avec quatre-vingts Eſpagnols, & redouble par ce renfort le courage des autres. Les Indiens qui voyent croiſtre le nombre de leurs ennemis, & qui craignent d'eſtre taillez en pieces, plient & gagnent une foreſt toute proche ; & de là leur Camp qui avançoit au ſecours. Mais ſur l'aſſûrance que les Eſpagnols avoient preſque tous paſſé le fleuve, ils reprirent enſemble la route du quartier, où à leur arrivée ils ſe fortifierent de paliſſades. Nos gens qui les ſuivoient en queuë les harcelerent avec opiniâtreté pour empécher leur travail ; toutefois ils ne laiſſerent pas de continuer, & meſme les plus hardis ſortirent à l'eſcarmouche. Mais

les Cavaliers plus viſtes qu'eux les perçoient à grands coups de lance. On employa le jour en ces ſortes de combats,& la nuit on demeura en repos, parce que l'ennemy ne parut plus. Cependant le reſte des troupes paſſa heureuſement.

CHAPITRE XV.

Bataille de Chicaça.

APrés le paſſage du fleuve, les troupes défirent les barques, & en conſerverent la ferrure pour s'en ſervir au beſoin. Enſuite elles continuerent leur marche, & au bout de quatre jours de chemin par une plaine ſemée de villages, elles arriverent à la Capitale de Chicaça. Cette ville eſt de deux cens feux, ſituée ſur une coline qui s'eſtend vers le Nord Sud, eſt arroſée de pluſieurs petits ruiſſeaux couverts de noyers, de cheſnes, & d'arbres ſemblables. Nos gens entrerent dans cette place au commencement de Decembre de l'année 1540. & comme ils la trouverent abandonnée, ils y paſſerent leur quartier d hyver. Ils y baſtirent meſme pour ſe loger plus commodement des maiſons, avec du bois & de la paille qu'ils allerent que-

rir dans les villages voiſins. Aprés ils coururent la campagne, & firent pluſieurs priſonniers. Mais dans la vûë de faire la paix, le General en renvoyoit quelques-uns avec des preſens pour le Cacique, qui l'entretenant d'eſperance & d'excuſes dépeſchoit à ſon tour vers luy, & luy envoyoit des fruits, du poiſſon & du gibier. Cependant toutes les nuits il venoit des Indiens harceler nos gens, mais dés qui les apperçevoient ils ſe retiroient, témoignant de la crainte & de la foibleſſe, pour rendre les Eſpagnols plus negligens à ſe battre, par les mépris qu'ils feroient d'eux, & les vaincre avec plus de facilité, lors qu'ils les attaqueroient veritablement. Enfin honteux de toutes ces feintes, & d'avoir ſi long-temps caché leur courage, ils reſolurent d'en donner des marques par la défaite de nos troupes. C'eſt pourquoy ſur la fin de Janvier de l'année 1541. une nuit que le vent de Nord les favoriſoit, ils s'avancerent trois bataillons de front, à cent pas des ſentinelles Eſpagnoles. Le Cacique à la teſte de celuy du milieu commande l'attaque de la ville, & l'on entend au meſme temps que fifres, cors, & tambours. Tout retentit des cris des Barbares, qui le flambeau à la main fondent ſur nos gens. Ces flambeaux qui ſembloient de cire, parce qu'ils éclairoient bien, eſtoient faits d'une

certaine herbe qui croist au pays, & qui lors qu'elle est en corde & allumée conserve le feu comme une mesche, & branlée jette une flamme fort claire. Outre ces flambeaux qui leur servoient fort dans le combat, ils allumoient au bout de leurs fléches, de cette herbe dont je viens de parler, puis ils les tiroient sur la ville, & y mettoient le feu sans peine, à cause que les maisons estoient de paille, & le vent tres-favorable. Aussi une attaque si extraordinaire & si imprevûë surprit nos gens, mais elle n'ébranla pas leur courage. Ils font par tout resistance. Soto donne l'ordre qu'il peut dans cette horrible confusion, monte a cheval le casque en teste, la lance en main avec sa cotte d'armes, & sort hardiment de la ville pour faire teste aux Barbares. Mais en peu de temps il est secondé de dix ou douze braves Cavaliers, & aprés de plusieurs fantassins, qui malgré le feu & la fumee que le vent pousse sur eux, font voir leur valeur. Quelques-uns coulent à quatre pates sous les torrens de flamme, qui roulent dans le poste où ils sont, & rejoignent heureusement le General; les autres courent aux malades, & en font échaper avec eux une partie à la campagne, tandis que le reste brusle avant que de pouvoir estre secouru.

Les Cavaliers de leur costé tâchent à se ti-

fer de peril. Les uns dans la crainte de ne pouvoir se sauver abandonnent leurs chevaux, les autres montent dessus sans selle, & se rendent vers le General, qui le premier avoit eu l'honneur de tuer un Barbare de sa main. Cependant les Indiens hormis le bataillon du Cacique entrent dans la place à la faveur du feu, & tuent cruellement hommes & chevaux. Quarante ou cinquante fantassins épouvantez de cette furie, prennent lâchement la fuite, chose honteuse, & qu'on n'avoit point encore vûë depuis que les troupes estoient entrées dans la Floride. Tovar qui les apperçût, court aprés eux l'épée à la main, & leur crie de toute sa force. Qu'ils retournent promptement contre l'ennemy. Qu'il n'y a nulle retraite pour eux, & que leur courage seul les peut sauver. Sur ces entrefaites Gusman à la teste de trente soldats, sort d'un autre quartier de la ville, & coupe les devans à ces fuyars, blasme leur lascheté, & les porte si fortement à recouvrer leur honneur, que le repentir les prend. Ils rentrent dans leur devoir, tournent la ville avec luy & avec Tovar; & poussent courageusement tous les Barbares qu'ils rencontrent. Vasconcelos au mesme temps sort aussi avec vingt-quatre Cavaliers Portugais, & donne de son costé sur les Indiens. Enfin, les uns &

les autres les attaquent, & les pressent avec tant de vigueur, qu'ils les recognent jusques dans le bataillon du Cacique, où estoit le fort de la meslée, & où ceux qui secondoient Soto se battoient en veritables soldats. Neanmoins à l'arrivée du secours ils font un nouvel effort, le General attaque un Indien, que l'on remarquoit entre tous dans le combat, il le serre, le blesse, & redouble ses coups, à cause qu'il ne luy a pas osté la vie. Mais comme il se hausse sur les estriers pour l'achever tout-à-fait, le poids de son corps joint à la violence avec laquelle il se porte, tourne la selle de son cheval que l'on avoit oublié de sangler, & il tombe au milieu des ennemis. Les Espagnols qui le voyent en paril, le secourent teste baissée, & combattent avec tant de courage qu'ils le sauvent. Ils le remettent aussi-tôt à cheval, & il recommence à donner. Cependant les Indiens qui remarquent que de toutes parts, nos soldats fondent sur eux, commencent à plier, & n'opiniastrent plus le combat que de fois à autre. Mais enfin dans la vûë qu'ils vont succomber, ils s'appellent à grands cris les uns les autres pour se retirer, & prennent la fuite. Le General se met à leur trousse avec sa Cavalerie, & les poursuit autant que le feu les peut éclairer. Aprés il fait sonner la retraite, & rentre dans la place, pour voir le desordre

que les Barbares avoient faits durant deux grandes heures de combat. Il trouva quarante soldats morts, avec plusieurs chevaux blessez, & cinquante de tuez, dont quelques-uns qu'on n'avoit pas eu le loisir de délier, avoient esté bruslez aux mangeoires où ils estoient attachez avec des chaisnes de fer aux testieres. D'ailleurs, hormis quelques cochons qui échaperent à travers la closture qui les enfermoit, le reste fut consumé par le feu; ce qui toucha d'autant plus que dans la necessité de viande où l'on estoit, on les reservoit pour les malades.

Carmona qui raporte cette particularité, ajoûte que chaque Indien portoit trois cordes, l'une pour attacher un cochon, l'autre un cheval, & la troisiéme un soldat. Ce qui fâcha encore tres-sensiblement nos gens, fut la mort de Francisca Henestrosa, la seule Espagnole qui suivit l'Armée. Elle estoit femme de Ferdinand Bautista, & preste d'accoucher quand les ennemis donnerent l'alarme. Son mary qui estoit brave ne songea alors qu'à les repousser; & à son retour du combat il vit que sa femme n'ayant pû se garantir du feu y estoit perie. Francisco Henriquez miserable fantassin fut bien plus heureux dans son malheur. Tout languissant qu'il estoit parmy les malades, il se sauva de l'embrasement.

Mais comme il s'enfuyoit, un Indien d'un coup de fléche, luy perça presque l'aîne, & l'étendit par terre, où il demeura plus de deux heures. Neanmoins il guerit heureusement de sa maladie & de sa blessure que l'on croyoit mortelle. Chose étrange qu'un malheureux échape à tous ses maux, tandis que tant de braves gens perissent.

CHAPITRE XVI.

Ce que firent les Espagnols aprés la bataille.

LOrs qu'on eut rendu aux morts les derniers devoirs, & donné ordre aux blessez; on alla sur le champ de bataille, où l'on vit un gros cheval, avec une fléche qui luy passoit quatre doigts de l'autre costé au travers des épaules. On trouva aussi plusieurs autres chevaux avec les entrailles percées à coups de traits, & quinze percez au milieu du cœur, dont quatre l'avoient chacun traversé de part en part de deux fléches. Et trois jours aprés, dans la crainte d'une nouvelle attaque, parce que les ennemis n'avoient perdu que cent hommes, le General commanda d'avancer une lieuë, avec ordre aux soldats d'aller chercher du bois & de la paille, & de

bastir un bourg qu'ils appellerent *Chicacilla.* Ils y accommoderent promptement une forge avec des cuirs d'ours, & des canons de mousquets, & firent des lances, des rondaches, & autres armes dont ils avoient besoin. Ce fut dans ce lieu que le General donna la charge de Moscoso à Gallego. Car lors qu'il se fut enquis de la conduite des Officiers du Camp, il connu que Moscoso avoit fait mal son devoir, & qu'il estoit en partie cause que les Indiens avoient surpris, & presque vaincu les Espagnols. En effet sans un Religieux, & quelques particuliers qui les obligerent de retourner à la meslée, les Barbares qui se battoient pour l'honneur & pour la liberté du pays, avoient gagné la victoire. C'est pourquoy honteux d'avoir lâché le pied, ils revenoient trois jours aprés leur fuite, pour nous attaquer dans la resolution de vaincre ou de mourir glorieusement. Mais à deux portées de mousquets du camp, il tomba une si grosse pluye qu'elle moüilla les cordes de leurs arcs, & les contraignit de rebrousser chemin. Nos gens avertis de ce dessein par un Indien que l'on prit le lendemain matin, apprehenderent de nouveau le feu & se mirent hors du bourg en bataille avec des sentinelles çà & là. Toutefois les Barbares ne laisserent pas toutes les nuits de venir par divers en-

droits fondre sur eux à grands cris, ils tuoient sans cesse quelque soldat, ou ils blessoient quelque cheval. Les Espagnols qui les repoussoient vertement, ne manquoient point aussi d'en percer plusieurs, mais pour cela l'ennemy ne perdoit point cœur. Soto qui vouloit se mettre à couvert de leurs insultes, envoyoit tous les matins en campagne des partis de Cavallerie & d'Infanterie, qui faisoient main-basse sur tous les Indiens qu'ils rencontroient, & ne retournoient qu'au Soleil couché, avec asseurance que quatre lieuës autour du Camp, on ne trouveroit en vie aucun habitant du pays. Mais ce qui estoit étonnant, les bataillons ennemis, quelques cinq heures aprés revenoient nous harceler avec perte de part & d'autre. Neanmoins durant ces escarmouches rien n'arriva de plus remarquable qu'une nuit que le quartier de Gusman fut attaqué par un bataillon d'Indiens. Ce Capitaine avec cinq Cavaliers sort aussi-tôt pour leur faire teste, il commande à son Infanterie de le suivre; & au mesme instant que les ennemis allument leurs flambeaux, nos gens les chargent. Gusman attaque le Porte-Enseigne, & luy pousse un grand coup de lance, l'Indien l'evite saisit la lance, l'arrache des mains de Gusman, & sans abandonner son drapeau avec la main gauche, le

renverse

renverſé de deſſus ſon cheval. Nos ſoldats accourent à ſon ſecours, le ſauvent, & mettent en déroute le bataillon ennemy, mais non pas ſans perte. Ils eurent deux chevaux bleſſez & autant de tuez, ce qui modera la joye qu'ils avoient euë de tirer de peril leur Capitaine.

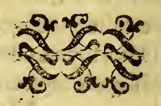
CHAPITRE XVII.

Invention contre le froid.

MAlgré les attaques continuelles des Indiens, les Eſpagnols demeurerent juſqu'à la fin de Mars dans leur poſte. Ils y ſouffrirent beaucoup de froid, parce qu'ils paſſoient les nuits ſous les armes, & que la plûpart eſtoient ſans ſouliers avec de mechans pourpoints ſeulement, & de méchans haut de chauſſes de chamois. Auſſi ſelon toutes les apparences, ils fuſſent morts de froidure ſans Juan Vego, dont je diray icy quelque choſe avant que de venir aux bons offices qu'il leur rendit. Vego paſſoit pour un ſoldat groſſier, & neanmoins agréable quelquefois. C'eſt pourquoy l'on ſe plaiſoit à rire avec luy ; & à luy faire quelques petites malices. Porcallo de Figueroa ſur tout aymoit à le joüer. Car il luy fit aux Havanes une telle plaiſanterie, que pour l'en ſatisfaire, il luy donna un cheval dont on luy offrit dans la Floride ſept mille écus à payer

sur la premiere fonte de métal qu'on y feroit. Mais Vego refusa cette condition, & l'on ne fit aucune fonte. Voicy ce qu'il inventa pour luy & pour ses compagnons. Comme il apperçût que la froidure les alloit tous accabler, & qu'il y avoit beaucoup de tres-bonne paille au quartier, il se mit à faire une natte de quatre doigts d'épaisseur, longue & large à proportion; si bien qu'une moitié luy servoit de matelas, & l'autre de couverture. Il connut que cette invention le paroit du froid, & il fit promptement plusieurs autres nattes en faveur des soldats qui l'aiderent à travailler; chacun se piquant de mettre la main à l'œuvre. Ainsi par le moyen des nattes qu'on porta au corps de garde, & dans les places d'armes, les Espagnols resisterent aisément au froid. Aussi à la reserve des maux que leur faisoient les Barbares, ils passerent l'hyver sans incommodité. Car ils avoient des fruits & du gros millet en abondance, & rien ne leur manquoit des choses necessaires à la vie.

Fin du premier Livre.





LIVRE II. DE LA FLORIDE.

Attaque du fort Alibamo. Mort de plusieurs Espagnols. Arrivée des troupes en Chisca. Procession où l'on adore la croix. Guerre entre deux Caciques. Invention pour faire du sel. Habitans de Tula ; avec le quartier d'hyver des troupes en Utiangue.

CHAPITRE I.

Attaque du fort Alibamo.

LE General & ses Capitaines aprés quatre mois de sejour dans la Province de Chicaça, en partirent avec joye au commencement d'Avril de l'année 1541. & firent le premier jour de leur marche quatre lieuës, par un pays peuplé de

plusieurs villages de quinze à vingt maisons chacun. Ils se camperent à un quart de lieuë de ces habitations, dans la creance de prendre enfin un peu de repos, mais il en arriva autrement. Car aprés que les coureurs que l'on avoit détachez pour aller à la découverte, eurent raporté qu'assez prés du camp, il y avoit un fort où il paroissoit environ quatre mille hommes, le General avec cinquante chevaux alla promptement les reconnoistre; & à son tour il dit à ses Capitaines, qu'il falloit avant la nuit en chasser les Barbares. Que c'estoient des enragez qui les poursuivoient à toute outrance, & les bravoient avec trop d'orgueil. Qu'ils estoient donc obligez par honneur à les chastier, & leur apprendre aux dépens de leur vie la valeur des Espagnols. Qu'en un mot on se devoit porter avec d'autant plus de courage à leur enlever leur retraite que toute la nuit, ils harceleroient les troupes par de continuelles escarmouches. Tous les Officiers approuverent le sentiment de leur General, qui laissa une partie de l'armée à la garde du camp, & marcha avec l'autre contre le fort, qu'on appelloit Alibamo. Ce fort estoit en quarré avec quatre palissades de quatre cens pas de long chacune, & deux autres dedans. La premiere de toutes avoit trois portes si basses qu'un Cavalier n'y

pouvoit entrer, l'une au milieu, & les autres aux coings. Vis à vis de ces portes ſeulement, il y en avoit trois autres en chaque paliſſade, afin que ſi l'on gagnoit les premieres on ſe défendiſt aux ſuivantes. Les portes de la derniere paliſſade donnoient ſur une petite riviere, où il y avoit de méchans ponts, & qui en de certains endroits étoit tres-profonde, avec des bords ſi hauts, qu'on n'y pouvoit preſque paſſer à cheval. Les Indiens auſſi avoient bâti ce fort en ce lieu de la ſorte pour s'aſſeurer contre les chevaux, & obliger les Eſpagnols à ſe battre à pied; car ils n'apprehendoient pas nôtre Infanterie. Comme on s'approchoit de cette place, le General ordonna à cent Cavaliers des mieux armez de mettre pied à terre, & aprés en avoir fait trois bataillons, il commanda l'attaque avec ordre aux fantaſſins de les ſouſtenir. Guſman marcha droit à la premiere porte, Cardenioſa à la ſeconde, & Silveſtre à la troiſiéme, chacun à la teſte de leurs gens. Les aſſiegez firent auſſi-tôt une ſortie de cent hommes par chaque porte, avec de grandes plumes ſur la teſte; & afin de donner plus d'épouvante, le viſage & les bras peints par bandes de diverſes couleurs. Ils attaquerent vivement les Eſpagnols, & bleſſerent d'abord Diego de Caſtro, & Pedro de Torrés, qui eſtoient aux coſtez de Silveſtre.

que Reinoso seconda fort promptement. Loüis de Bravo à la teste de l'autre bataillon auprés de Gusman, fut aussi frapé d'un coup de fléche au défaut de la cuisse. Cardeniosa vit tomber auprés de luy Francisco de Figueroa blessé au mesme endroit que Bravo. Les Indiens visoient ordinairement de la cuisse en bas, à cause qu'ailleurs les Espagnols avoient de quoy se garantir de leurs coups. Neanmoins, parce qu'ils tiroient sur nos gens avec des traits armés de pierre à fusil, & que ces traits faisoient beaucoup plus de mal que les autres, Cardeniosa & ses compagnons les serrerent de si prés, qu'ils leur osterent le moyen de se servir de leurs fléches, & les menerent battant jusqu'aux portes. Là dessus le General donne avec cinquante chevaux, & reçoit sur le front du casque un si violent coup de fléche, que le trait bondit au moins de la hauteur d'une pique. Toutefois sans s'étonner, il pousse si vertement les Indiens, qu'il les contraint de se jetter en diligence dans le fort. Mais comme les portes en étoient étroites, & qu'ils n'y pouvoient passer que deux de front, on en fit un grand carnage, & l'on entra mesme pesle & mesle avec eux. Les Espagnols alors animez de nouveau par le souvenir du mal qu'ils leur avoient fait, les chargent avec ardeur; & en passent un grand

nombre au fil de l'épée. Les ennemis en désordre abandonnent le fort ; les uns sautent du haut des palissades, & tombent au pouvoir des cavaliers qui n'ont pas mis pied à terre, & qui les percent à coups de lances ; les autres passent sur les ponts, mais ils se pressent tellement qu'ils se renversent dans l'eau. Plusieurs qui ne peuvent gagner les ponts, à cause qu'on les pousse trop chaudement, se jettent dans le fleuve, le traversent à la nage, & se mettent en bataille sur le bord. Et incontinent l'un de ces Indiens sort du bataillon, & défie le plus brave des arbalestriers Espagnols pour se battre contre luy. Juan de Salinas accepte hardiment le défi, quitte le gros qui estoit derriere des arbres, à couvert du trait, & vient se poster vers le bas du fleuve vis-à-vis de son ennemi, qui n'estoit couvert non plus que luy d'aucune rondache. Ils s'apprestent pour le combat & se tirent. L'Espagnol attrape l'Indien à la poitrine, & l'Indien, l'Espagnol un peu plus bas que l'oreille, & luy traverse le cou de telle sorte, que la fléche sortoit autant d'un costé que d'autre. Les Indiens qui voyent que leur homme chancelle, accourent à luy & l'emportent. Cependant le General ennuyé de leur resistance, passe le fleuve à gué au dessus du fort, assemble la Cavalerie, fond sur eux & les poursuit

jusques à la nuit. Si bien qu'à compter ceux qui perirent dans le fort, il y demeura du costé des ennemis plus de deux mille hommes, & de celuy des Espagnols trois soldats seulement, Castro, Torrés & Figueroa, dont ils eurent beaucoup de regret, & encore moururent-ils de leurs blessures un peu aprés la bataille. Mais ils eurent tant de blessez, qu'au retour de la poursuite des Barbares ils furent obligez de sejourner quatre jours dans le fort pour les traiter.

CHAPITRE II.

Mort de plusieurs Espagnols faute de sel.

AVant que de passer outre, il est à propos de raporter qu'au temps que les Espagnols entrerent en Tascaluça, ils perdirent plusieurs de leurs compagnons faute de sel. D'abord une fievre maligne prenoit ceux qui avoient davantage besoin d'en manger, & leur pourrissoit les entrailles. De sorte qu'au bout de trois ou quatre jours ils sentoient si mauvais, que de cinquante pas on n'en pouvoit supporter la puanteur. Ainsi ce mal, aprés avoir quelque temps langui, les emportoit sans ressource. La pluspart des autres é-

tonnez d'un accident si étrange, eurent heureusement recours au preservatif des Indiens, qui s'exemptoient de la pourriture par le moyen d'une certaine herbe qu'ils faisoient brusler, & dont ils mesloient la cendre parmy les choses qui servoient à les nourrir. Mais pour les autres Espagnols qui mépriserent cette recette, & qui s'imaginerent qu'il y avoit de la honte à eux d'employer à leur conservation les mesmes remedes que les Barbares, ils moururent malheureusement. Car encore que durant leur maladie on leur donna du preservatif, il ne leur servoit de rien, à cause qu'il n'estoit propre que pour empécher la corruption, & non pas pour la chasser, & en l'espace d'un an qu'on manqua de sel, il y perit plus de soixante de ces orgueilleux.

Il me semble encore necessaire de dire icy, qu'on parle un langage tout-à-fait different dans toutes les contrées de la Floride ; & que Soto avoit outre Ortis treize ou quatorze truchemens pour communiquer avec les Caciques. Ces truchemens quand il s'agissoit d'affaires avec ces Seigneurs, se mettoient de file selon qu'ils s'entendoient, & de l'un à l'autre la parole alloit jusqu'à Ortis qui estoit au bout, & qui raportoit toutes choses au General. Ainsi nos gens avoient beaucoup de peine à s'informer des particularitez des Pro-

vinces par où ils passoient ; les Indiens au contraire n'en avoient aucune pour entendre le langage des troupes. Car aprés deux mois de frequentation, ils concevoient ce qu'on leur disoit, & s'expliquoient en partie sur les sujets les plus ordinaires. Mais lors qu'ils avoient demeuré cinq ou six mois à la suite de l'armée, ils servoient de truchemens ; ils entendoient l'Espagnol, & s'y exprimoient avec facilité, ce qui aidoit extrémement le General à s'enquerir de tout, & cela montre que les habitans de la Floride ont de l'esprit raisonnablement.

CHAPITRE III.

Les troupes arrivent en Chisca, & font la paix avec le Cacique.

JE retourne où j'en estois de mon histoire. Les Espagnols au sortir d'Alibamo marcherent à travers un desert toûjours du costé du Nord pour s'éloigner de plus en plus de la mer, & au bout de trois jours ils apperçûrent la Capitale de Chisca, qui porte le nom de sa Province & de son Seigneur. Cette ville est située proche un fleuve, que les Indiens appellent *Chucagua*, le plus grand de tous ceux

que nos gens ayent vû dans la Floride. Les habitans de Chisca qui n'estoient pas avertis de la venuë des troupes, à cause de la guerre qu'ils avoient avec leurs voisins, furent surpris. Les Espagnols les pillerent, & en firent plusieurs prisonniers; le reste s'enfuyt, les uns dans un bois entre la ville & le fleuve; & les autres à la maison du Cacique, élevée sur une éminence d'où elle commandoit à toute la place. Ce Seigneur estoit vieux, & alors malade dans son lit, presque sans forces, de si petite taille & de si pauvre mine, que dans le pays on n'en avoit point encore vû de tel. Neanmoins au bruit de l'alarme, & sur le raport qu'on pille & prend ses sujets, il se leve, sort de sa chambre avec une hache d'armes en main, & menace de tuer tous ceux qui sont entrez sans son ordre sur ses terres. Mais comme il alloit sortir de sa maison pour s'opposer luy mesme aux Espagnols, ses femmes aydées de quelques-uns de ses sujets qui s'étoient sauvez vers luy le retinrent. Elles luy representerent les larmes à l'œil qu'il estoit foible, sans troupes, ses vassaux en desordre & hors d'état de combattre, & ceux à qui il avoit à faire, vigoureux, en bon ordre, en grand nombre, & la plusspart montez sur des animaux, si vistes qu'on ne leur pouvoit jamais échaper. Qu'il falloit donc attendre une

favorable occasion de se vanger, & tromper cependant les ennemis par de belles apparences d'amitié, pour empécher sa ruine & celle de ses sujets. Ces considerations arresterent Chisca. Mais il estoit si fort irrité de l'injure que les Espagnols luy avoient faite, que sans vouloir écouter les envoyez du General qui luy demandoient la paix, il leur declara la guerre, ajoustant qu'il esperoit dans peu d'égorger leur Capitaine, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Soto neanmoins sans s'étonner de cela, luy dépecha d'autres personnes qui excuserent le desordre qu'on avoit fait d'abord, & continuerent à luy demander la paix. Car il voyoit que les troupes estoient rebutées de combattre incessamment, & embarassées d'hommes & de chevaux malades. Qu'en moins de trois heures il s'estoit joint au Cacique environ quatre mille hommes fort bien armez. Que probablement il s'en amasseroit encore un plus grand nombre. D'ailleurs que l'assiette du lieu estoit tres-favorable aux Indiens, & tres-incommode aux Espagnols, à cause des bois qui estoient autour de la ville, & qui empéchoient que l'on ne pust se servir des chevaux. Qu'enfin au lieu d'avancer par la guerre, ils se ruinoient eux-mesmes de jour en jour. Voilà les considerations qui portoient le General à faire la paix; mais la pluspart des

Indiens qui s'estoient assemblez pour deliberer sur ce sujet, avoient des vûës toutes contraires. Les uns vouloient la guerre dans la créance qu'il n'y avoit point d'autre voye pour recouvrer leurs biens, & delivrer leurs compagnons du pouvoir des Espagnols. Que de tels gens n'estoient point à craindre. Que la paix qu'ils demandoient avec tant d'empressement estoit une marque assûrée de leur peu de cœur. Qu'il falloit donc leur faire connoistre par un combat le courage de ceux qu'ils venoient attaquer, afin que nul étranger n'eust à l'avenir la hardiesse d'entrer sur leurs terres. Mais les autres soûtenoient que la paix estoit le seul moyen de r'avoir leurs biens, & de retirer leurs prisonniers. Que si l'on venoit à se battre, il falloit apprehender un plus grand malheur que le premier; le feu, la perte de leurs grains, qui estoient encore sur pied, la ruine entiere de la Province, avec la mort de plusieurs de leurs gens. Car puis que les ennemis estoient venus jusqu'à eux à travers tant de fascheux perils, & de braves peuples, on ne pouvoit raisonnablement douter de leur valeur. Qu'ainsi sans en avoir d'autres preuves, il falloit se porter à la paix; & que si elle n'estoit utile, on la romproit alors beaucoup plus avantageusement qu'on ne feroit aujourd'huy la guerre. Cet avis fut

le plus fort, & le Cacique dissimulant son ressentiment demanda aux envoyez du General, ce qu'ils pretendoient par le moyen de la paix, dont ils témoignoient avoir tant d'envie. Ils répondirent leur logement dans la ville, avec des vivres pour passer outre. Chisca consentit à tout, à la charge qu'ils mettroient en liberté ceux de ses sujets qu'ils avoient pris. Qu'ils rendroient tout le pillage, & n'entreroient point dans sa maison. Qu'autrement ils n'avoient qu'à s'apprester à combattre à toute outrance. Les Espagnols accepterent la paix à ces conditions. Ils relascherent les sujets de Chisca, parce qu'ils ne manquoient pas d'Indiens de service, & rendirent tout le butin qui n'estoit que de méchans chamois, avec quelques mantes de tres-petite valeur. Ensuite les habitans abandonnerent la ville avec les vivres qu'ils avoient, & les Espagnols y demeurerent six jours à traitter leurs malades. Le dernier jour Soto obtint permission de Chisca de l'aller visiter en sa maison, où aprés l'avoir remercié de la faveur qu'il avoit faite aux troupes, il se retira, & continua le lendemain sa découverte.

CHAPITRE IV.

Ce qui arriva aux Espagnols depuis Chisca jusques à Casquin.

AU sortir de la Province de Chisca, les troupes marcherent en remontant vers le haut du fleuve. Elles firent en quatre jours douze lieuës seulement, en consideration des malades, & arriverent en un endroit où l'on pouvoit passer l'eau, parce qu'il estoit aisé d'en approcher ; & qu'ailleurs de costé & d'autre, le fleuve estoit bordé d'un bois fort épais, & le rivage si escarpé qu'on n'y pouvoit monter ny descendre. Ils demeurerent à faire des barques dans ce lieu, où à leur arrivée il parut à l'autre bord de l'eau, environ six mille Indiens bien armez, & avec plusieurs batteaux, pour en disputer le passage. Mais le jour suivant quatre des plus considerables de la troupe vinrent de la part de leur Cacique trouver le General, & aprés les reverences accoustumées, ils luy firent compliment sur sa venuë, & luy demanderent la paix & son amitié.

Soto les recût avec joye, & les renvoya fort satisfaits. C'est pourquoy durant vingt

jours, que les Espagnols furent sur le bord du fleuve, ces quatre Indiens les servirent de toutes leurs forces auprés du Cacique. Neanmoins il fut impossible de l'obliger à venir au camp, & il s'en excusa toûjours de façon ou d'autre. Aussi l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers le General que par crainte seulement, & pour empécher que l'on ne fist le dégast dans sa Province. Car comme le temps de la moisson approchoit, & qu'elle paroissoit extrémement belle, cela luy eust fait un sensible déplaisir.

Les Espagnols acheverent en quinze jours deux barques, à cause que tout le monde y travailloit, & ils les garderent nuit & jour, de peur que les Indiens ne les brûlassent. Car ils venoient de tous costez en batteaux se poster à l'endroit de nos gens, puis ils s'avançoient vers eux à grands cris, & les couvroient de fléches. Mais ils estoient repoussez à coups de mousquets du retranchement qui estoit sur le bord du fleuve. Si bien que malgré tout leur effort, les Espagnols mirent sur l'eau quatre barques, où il pouvoit tenir cent cinquante soldats avec trente cavaliers; & ramerent en presence des ennemis qui desesperant de les empécher, se retirerent chacun dans leur bourg. Ainsi nos gens passerent heureusement le fleuve dans ces barques & dans des

batteaux qu'ils avoient pris sur les ennemis. Ensuite aprés avoir détaché la ferrure de leurs barques, parce qu'elle leur estoit necessaire, ils continuerent leur route, & au bout de quatre jours de chemin par des lieux dépeuplez, ils découvrirent au cinquiéme de dessus une éminence, une ville d'environ quatre cens feux, sur le bord d'un fleuve plus grand que le Guadalquivir, qui passe à Cordouë. Ils virent aussi qu'aux environs les terres estoient couvertes de gros millet, & d'une quantité d'arbres fruictiers. Les habitans de cette place qui furent avertis de leur venuë, sortirent au devant d'eux, & offrirent au General leurs biens avec leurs personnes, & se mirent sous sa protection. Quelque temps aprés il vint de la part du Cacique, deux des principaux de la contrée qui confirmerent ce que les autres avoient dit. Soto les reçût avec toutes les marques d'une grande affection, & les renvoya d'auprés de luy fort contens.

La Capitale, la Province & le Cacique s'appelloient Casquin. Les Espagnols s'arresterent six jours dans la ville, à cause des vivres qu'ils y trouverent, & aprés deux jours de marche ils arriverent à de petits villages, où le Seigneur de la contrée tenoit sa cour, & qui estoient éloignez de quatre lieuës de la Capi-

tale, en remontant le haut du fleuve. Ce Cacique ſortit de ces villages, accompagné de ſes principaux ſujets, & vint recevoir Soto, auquel il offrit ſon amitié avec ſa maiſon. Car à un des coſtez de ſon ſejour il avoit encore dix ou douze autres logis, où demeuroit ſa famille avec pluſieurs femmes & valets. Le General reçût avec joye l'amitié du Cacique. Neanmoins de peur de l'incommoder il le remercia civilement de ſa maiſon, & ſe logea dans un jardin où les Indiens firent promptement des huttes de branches d'arbres, à cauſe de la chaleur de May, où l'on eſtoit alors ; ſi bien que les troupes ſe camperent commodément, une partie dans les villages, & l'autre dans les jardins d'alentour.

CHAPITRE V.

Proceſſion où l'on adore la croix.

L'Armée eſtoit à Caſquin depuis trois jours, lors que le Cacique qui avoit environ cinquante ans, accompagné des plus conſiderables de ſes ſujets, vint trouver le General. Comme il luy eut fait une tres-profonde reverence, il luy dit, que puiſque les Eſpagnols vainquoient toûjours les In-

diens, il falloit croire qu'ils eſtoient favoriſez d'un plus grand Dieu que le leur. Qu'ainſi il eſtoit venu avec les plus remarquables de ſes vaſſaux, ſupplier le General de demander de la pluye à ſon Dieu, parce que les fruits de la terre en avoient beſoin. Soto répondit, qu'encore que luy & ceux de ſa ſuite fuſſent de fort grands pecheurs, ils prieroient neanmoins Dieu, qui eſtoit le Pere de miſericorde d'envoyer de l'eau ; & au meſme temps il donna charge à l'Intendant de la fabrique des Navires, de faire une croix du plus haut pin qui ſe trouveroit dans la Province. En effet, on en choiſit un ſi gros & ſi haut, que meſme aprés l'avoir arrondi, cent hommes avoient de la peine à le ſoulever. On en fit en deux jours une croix ſans luy rien oſter de ſa hauteur, & on la poſa au bord du fleuve ſur un tertre fort élevé. Aprés, Soto ordonna une proceſſion pour le lendemain, & de peur de ſurpriſe il commanda que le reſte de l'Armée fuſt ſous les armes. Le Cacique & le General marcherent à la Proceſſion, à coſté l'un de l'autre, ſuivis de pluſieurs Eſpagnols & de pluſieurs Indiens. Ils faiſoient environ mille perſonnes. Les Preſtres avec les Religieux alloient devant, & chantoient les Litanies, & les ſoldats leurs répondoient. Ils s'avancerent en cet ordre vers la croix, où dés

qu'ils furent arrivez ils se mirent à genoux ; & aprés quelques oraisons ils l'allerent adorer avec beaucoup de zele & d'humilité ; les Ecclesiastiques premierement, puis Soto, le Cacique & le reste de la troupe.

De l'autre costé du fleuve, il y avoit environ quinze ou vingt mille personnes, de tout âge & de tout sexe. Ils levoient les mains & les yeux au ciel, & montroient par leurs postures qu'ils prioient Dieu d'accorder aux Chrestiens la grace qu'ils desiroient. On entendoit aussi parmy eux des cris, comme de gens, qui pleuroient pour obtenir plûtôt du Ciel leur demande. De sorte que les Espagnols eurent beaucoup de joye de voir reconnoistre leur Createur, & adorer la croix dans des pays, où le Christianisme estoit inconnu. Ensuite les Ecclesiastiques entonnerent le *Te Deum*, & les Espagnols & les Indiens s'en retournerent au village, dans le mesme ordre qu'ils estoient venus ; cela dura en tout quatre grandes heures.

Cependant Nostre Seigneur voulut montrer aux sujets du Cacique Casquin, qu'il écoute les prieres de ses serviteurs. Car vers le milieu de la nuit suivante il commença à pleuvoir. Les uns disent que la pluye dura trois jours entiers, & les autres six. Si bien que les habitans de la Province réjoüis de la faveur que

Dieu leur accordoit par le moyen des Chrestiens, vinrent avec le Cacique en rendre graces au General. Ils l'asseurerent de leur service, & luy protesterent qu'ils tenoient à honneur de dépendre absolument de luy. Soto leur répondit qu'il estoit fort aise de voir des marques de leurs bons sentimens; Mais qu'ils n'avoient obligation qu'à Dieu le Createur du Ciel & de la Terre, & que c'estoit luy qu'ils devoient remercier. Aprés cela, comme les troupes avoient déja sejourné neuf ou dix jours dans les villages, elles en partirent pour continuer leur découverte. Casquin supplia le General de luy permettre d'aller avec luy, de mener des gens de guerre & de service, les uns pour escorter l'Armée, & les autres pour porter des vivres, à cause qu'il falloit traverser par des endroits où l'on ne trouvoit aucune habitation. Le General consentit à ce que voulut Casquin, qui commanda aussi-tôt aux plus braves de ses sujets, de se tenir prests pour accompagner les Chrestiens, jusques dans la Province de Capaha, dont le Cacique & la Capitale portoient le mesme nom.

CHAPITRE VI.

Marche des troupes vers Capaha.

Les Seigneurs de Casquin & de Capaha, avoient de tout temps eu guerre ensem-

ble ; c'est pourquoy les Caciques qui gouvernoient ces Provinces à l'arrivée des Espagnols estoient broüillez. Comme celuy de Capaha estoit le plus puissant, il avoit toûjours eu l'avantage sur l'autre, qui s'estoit resserré dans les bornes de sa contrée, sans en oser sortir de peur d'irriter le Cacique Capaha. Mais lors qu'il vit une occasion de se tirer de contrainte, & de se venger de son ennemy à la faveur des troupes, il leva cinq mille hommes fort lestes & en bon ordre, sans conter trois mille Indiens chargez de vivres & tres-bien armez, puis il s'avança devant en bataille vers Capaha, sous pretexte de découvrir quelque embuscade, & d'avoir soin de prendre un bon poste pour loger les deux armées. Les Espagnols marcherent aprés esloignez d'un quart de lieuë, & continuerent tout le jour leur route. Ensuite on campa de part & d'autre en tres-bon ordre, & de telle sorte que les Cavaliers qui battoient l'estrade passoient entre les sentinelles Indiennes & les Espagnols. On marcha trois jours de cette maniere, & au quatriéme on arriva de bonne heure à un marais, qui faisoit la separation des Provinces de Casquin & de Capaha, & dont le fond estoit si mauvais aux bords, & l'eau si profonde au milieu, qu'il falloit nager plus de vingt pas. Les

gens de pied le passerent sur de méchans ponts de bois, & les chevaux à la nage mais à cause de la fange des rives, ils eurent tant de peine que l'on demeura le reste du jour à le traverser. Si bien que les Espagnols & les Indiens n'allerent qu'a demy-lieuë de là, où ils logerent dans de tres-agreables pasturages, & arriverent au bout de trois jours sur une eminence d'où ils apperçûrent la Capitale de Capaha trés-bien fortifiée, parce qu'elle estoit la clef de la Province. Cette ville est sur une petite coline, & a quelque cinq cens bonnes maisons, avec un fossé de dix ou douze brasses, large de cinquante pas, dans la pluspart des endroits, & aux autres de quarante. Ajoustez qu'il est plein d'eau, par le moyen d'un canal que l'on a tiré depuis la place jusqu'au Chucagua. Ce canal a trois lieuës de long, une pique d'eau au moins & si large que deux grands batteaux de front, le peuvent monter & descendre tres-facilement. Le fossé qui est remply par ce canal environne la ville, excepté en un endroit qui est fermé d'une palissade de grosses poutres fichées en terre, attachées avec d'autres pieces de bois en travers, enduites de terre grasse & de paille. On trouva au reste dans ce fossé & dans ce canal une telle quantité de poisson, que tous les Espagnols & tous les Indiens

qui ſuivoient le General, en peſcherent ſans qu'il paruſt que l'on en euſt pris un ſeul.

Le Cacique Capaha eſtoit dans la ville, lors que les Indiens qui accompagnoient les troupes la découvrirent. Mais comme il manquoit de monde pour ſe deffendre, il ſe retira dans une Iſle que fait le Chucagua. Ceux de ſes ſujets qui purent avoir des nacelles le ſuivirent, une partie des autres gagna les bois, & le reſte demeura dans la place. Neanmoins il s'en ſauva encore quelques-uns, parce que les vaſſaux de Caſquin apprehendant que ceux de Capaha, ne leur euſſent dreſſé des embuſches; & ſe reſſouvenant qu'ils en avoient eſté pluſieurs fois vaincus, il les craignoient & n'entroient d'abord que lentement dans la ville. Mais ſur l'aſſeurance qu'il n'y avoit aucun peril, ils courent en foule dans la place, tuent plus de cent cinquante habitans, leur enlevent le teſt pour marque de leur victoire, & pillent la ville, & particulierement les maiſons du Cacique. Ils prennent outre pluſieurs jeunes hommes deux de ſes femmes qu'on trouva fort belles, & qui ne s'eſtoient pû ſauver avec les autres, à cauſe du trouble où l'arrivée des ennemis les avoit miſes.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Desordre que les Casquins firent dans le Temple de Capaha, avec la poursuite du Cacique.

APrés que les vassaux de Casquin eurent pillé la ville, ils s'appellerent les uns les autres, & dans la pensée d'offenser cruellement Capaha, qui estoit fier & superbe, ils entrerent au Temple où estoit la sepulture de ses ancestres, & emporterent toutes ses richesses. Ils y renverserent les trophées qu'on avoit élevez de leurs dépoüilles, briserent les cercueils, & répandirent de costé & d'autre les os des morts. Aprés de rage ils les foulerent aux pieds, osterent les testes de leurs gens qui estoient au bout des lances aux portes du Temple, & mirent en leur place celles qu'ils venoient de couper aux habitans de Capaha. Enfin ils n'obmirent rien de tout ce qui pouvoit mortellement offenser leurs ennemis. Ils delibererent mesme de brusler le Temple & les maisons du Cacique, & ils n'en furent empeschez, que parce qu'ils avoient peur d'offenser Soto qui arriva ensuite de ce desordre. Comme il apprit la retraite du Cacique, il luy depecha de ses sujets que l'on a-

voit pris, & luy fit demander la paix avec son amitié. Mais le Barbare témoigna qu'il ne respiroit que la vengeance du tort qu'on luy avoit fait, & qu'il assembloit des troupes pour en avoir raison. C'est pourquoy le General commanda aux Espagnols & aux Indiens de se tenir prests pour marcher vers l'Isle, & là-dessus Casquin le pria d'attendre trois ou quatre jours, tandis qu'il feroit monter des batteaux par le Chucagua qui passoit aussi sur ses terres. Soto consentit à cela, & au mesme temps Casquin manda à ses sujets de le venir joindre avec soixante batteaux, pour se venger entierement de leurs ennemis. Cependant Soto dépéchoit chaque jour vers Capaha, dans la vûë de faire la paix; mais comme il desespera de reüssir, & qu'il sçût que les batteaux avançoient, il alla les recevoir avec ses troupes, & se rendit à l'Isle où s'estoit retiré Capaha, aprés avoir demeuré cinq jours dans la ville de ce Cacique.

Les Casquins suivirent aussi-tôt le General, & pour mieux faire le dégât sur les terres de leurs ennemis, ils s'étendirent dans la marche environ une demie lieuë. Ils trouverent plusieurs esclaves de leur Province, ausquels on avoit coupé les nerfs de dessus le coup de pied, pour les empécher de fuir, & ils les renvoyerent au pays, plus pour mar-

quer leur victoire que pour en tirer aucun service. Ensuite ils arriverent avec les Espagnols vers l'Isle que forme le Chicagua où le Cacique s'estoit fortifié de bonnes palissades, & où il estoit difficile de le prendre, à cause des bois qu'il y avoit, & des braves gens qui l'accompagnoient, tous bien armez & tous resolus de se deffendre courageusement. Neanmoins malgré tous ces obstacles, le General fit embarquer deux cens Espagnols dans vingt batteaux, & trois mille Indiens dans les autres, & commanda l'attaque de l'Isle. Mais au mesme temps que l'on alloit débarquer, il se noya un Espagnol nommé Francisco Sebastien, qui avoit long-temps servi en Italie. Ce soldat voulant avoir l'honneur de sortir le premier du vaisseau, met le gros bout de sa lance en terre, & tasche de s'arrester au bord. Cependant le vaisseau recule, il tombe dans l'eau, & va à fond à cause d'une cotte de maille qu'il portoit. Sebastien n'avoit jamais paru plus joyeux que le jour qu'il perdit la vie. Car quelques heures avant sa disgrace, il entretenoit agréablement ses compagnons. Il leur disoit que sa mauvaise fortune l'avoit conduit en Amerique. Qu'il avoit beaucoup plus de bonheur en Italie, où l'on le traittoit avec grand respect, & où il ne luy manquoit rien. Que si par hazard dans ce pays-là il

tuoit quelque ennemy, il en avoit la dépoüille, & souvent un bon cheval, au lieu que dans la Floride il ne gagnoit à la mort d'un Indien qu'un arc, des fléches, & de méchantes plumes. Il ajoûtoit que rien ne le fâchoit plus que la prediction d'un fameux Astrologue Italien, qui l'avoit asseuré que l'eau luy seroit fatale. C'est pourquoy il disoit que son destin l'avoit poussé dans de damnables regions, où l'on se trouvoit toûjours engagé parmy les eaux. Voilà comme avant sa mort Sebastien entretenoit ses camarades qui furent sensiblement touchez de sa perte. Du reste ils prirent terre, & combattirent en veritables gens de cœur. Ils forcerent d'abord les premieres palissades, pousserent les ennemis jusqu'à la seconde, ce qui épouvanta tellement les femmes & les gens de service qui se trouvoient dans l'Isle, qu'ils coururent à grands cris s'embarquer, & s'enfuirent à toutes rames le long du fleuve. Mais ceux qui gardoient la seconde palissade se deffendirent en lions ; car animez de la presence du Cacique, du souvenir de leurs belles actions, & de la gloire de leurs ancestres, ils donnerent en desesperez, & blesserent tant d'Espagnols & de Casquins, qu'ils les empécherent d'avancer plus loin.

CHAPITRE VIII.

Les Casquins fuient, & Soto fait la paix avec Capaha.

LOrs que les gens de Capaha eurent soûtenu l'attaque de leurs ennemis, ils reprirent cœur, & leur crierent que c'estoient des lasches, qu'ils devoient courageusement pousser leur pointe, & les emmener prisonniers, puis qu'ils avoient eu l'insolence de sacager leur ville, & d'offenser leur Cacique. Mais qu'ils se souvinssent de l'injure qu'ils leur faisoient, & sçûssent qu'un jour ils en auroient raison. Ces paroles épouvanterent les Casquins, qui se ressouvenoient d'avoir esté plusieurs fois vaincus par ceux qu'ils attaquoient, de sorte qu'ils abandonnerent le combat, & fuïrent vers leurs batteaux, sans que les prieres du General, ny les menaces de leur Cacique les pussent retenir. Ils s'embarquerent donc tout en desordre, & voulurent mesme emmener les vaisseaux des Espagnols, afin que leurs ennemis n'en trouvassent point pour leur donner la chasse; mais ils en furent empéchez par quelques soldats qui les gardoient.

Aprés une fuite si honteuse, les Espagnols connoissans qu'ils ne pouvoient resister à la multitude des ennemis, parce qu'ils manquoient de chevaux, ils commencerent à faire retraite en fort bon ordre, & aussi-tôt les Indiens de l'Isle qui les apperçûrent en petit nombre, vinrent fondre sur eux tout en furie, Mais Capaha qui estoit sage, & qui vouloit gagner les bonnes graces du General, afin d'empécher par son moyen les Casquins de faire davantage de dégât, & l'obliger ensuite à luy pardonner le mépris qu'il avoit fait de son amitié, court à grands cris à ses sujets, & leur défend de rien faire aux Espagnols. Si bien que nos gens se retirerent heureusement, satisfaits de la conduite de Capaha ; car sans luy ils eussent tous esté taillez en pieces. Et le lendemain il vint vers le General quatre des principaux Indiens, qui aprés luy avoir demandé la paix, luy offrirent leurs services avec leur amitié, & le supplierent de ne point souffrir que leurs ennemis fissent plus de desordre dans la contrée. Ils le prierent aussi de retourner à la ville de Capaha, & qu'aussi-tôt leur Cacique iroit l'asseurer luy-mesme de son obeïssance. Voilà en peu de paroles le discours des envoyez, qui firent une reverence au Soleil, l'autre à la Lune, & la troisiéme à Soto, mais ils ne rendirent aucune civilité à

Casquin qui estoit present. Le General répondit à ces Indiens, que Capaha viendroit quand il luy plairoit, & qu'il seroit bien reçû. Qu'il acceptoit avec beaucoup de joye son amitié, & empécheroit qu'à l'avenir on ne ravageast ses terres. Que leur Cacique estoit la seule cause de tout le desordre, parce qu'il avoit toûjours refusé la paix ; mais comme de son costé il avoit genereusement oublié tout ce qui s'estoit passé, il le conjuroit de faire le mesme. Les envoyez contens de cette réponse, s'en retournerent vers leur Seigneur. Cependant Casquin estoit au desespoir de tout cela ; car il eut voulu que son ennemy se fust opiniastré, pour avoir moyen de le perdre à la faveur des troupes étrangeres.

Aprés le départ des envoyez de Capaha, le General reprit la route de la ville, & fit publier que pas un Indien, ny Espagnol, ne prist dans la marche aucune chose qui portast prejudice aux habitans de la Province, & comme il fut arrivé à Capaha, il commanda aux sujets de Casquin de s'en retourner à leurs pays, & qu'il n'y demeurast que ceux dont le service estoit necessaire au Cacique, qui ne voulut point quitter l'Armée.

Sur le milieu du jour que les troupes marchoient, des Indiens de la part de Capaha vinrent sçavoir des nouvelles de la santé du

General, & asseurerent que leur Cacique luy rendroit bien-tost ses devoirs. Au Soleil couchant que Soto estoit à la ville, Capaha dépécha d'autres personnes qui le feliciterent sur son merite. Tous ces envoyez firent les reverences accoustumées, & dirent ce qui leur estoit ordonné. Soto leur répondit avec civilité, & eut soin qu'on les traitast tres-honnestement, afin qu'ils connussent l'estime qu'il faisoit d'eux. On vit le lendemain à huit heures du matin, Capaha accompagné de cent de ses principaux sujets fort lestes à leur maniere. D'abord qu'il fut entré dans la ville il alla au Temple, où dissimulant son déplaisir, il ramassa luy-mesme les os de ses predecesseurs, que les Casquins avoient jettés par terre, & aprés les avoir baisez il les remit dans les cercueils. Ensuite il se rendit au logis du General, qui sortit de sa chambre pour le recevoir, & l'embrassa avec beaucoup d'affection. Le Cacique l'asseura qu'il venoit se mettre sous son obeïssance luy & sa Province. Soto réjoüi de cela l'en remercia obligeamment; & puis il s'enquit de la qualité de la contrée & des pays d'alentour. Capaha répondit avec esprit, & fit connoistre sa prudence dans tous ses discours. Ce Cacique estoit alors âgé de 25. à 26. ans, & fort bien fait de sa personne.

Comme le General eut cessé de s'enquerir de sa Province, Capaha éclata contre Casquin qui estoit present, & luy dit qu'il devoit estre desormais satisfait d'avoir vû ce qu'il ne se fust pas imaginé, & qu'il n'eust osé esperer de ses propres forces. Qu'il s'estoit enfin vengé de son ennemy, & avoit effacé la honte qu'il avoit euë dans la guerre. Qu'à la verité il en avoit l'obligation à la valeur des Espagnols, qui sortiroient bien-tost de la Province, & qu'alors on se ressentiroit de tous les outrages reçûs.

CHAPITRE IX.

Paix entre Casquin & Capaha.

SUr la connoissance qu'eut le General de la haine des Caciques, & qu'aprés son départ la guerre se rallumeroit entre eux avec chaleur ; il leur témoigna qu'il estoit fâcheux qu'il se détruisissent l'un l'autre, & que resolument ils les vouloit accorder. Il essaya donc d'abord d'adoucir Capaha ; & dit que si l'on avoit ravagé ses terres, il s'en devoit imputer la faute ; que s'il eust envoyé au devant des Espagnols, ils eussent empéché que ses ennemis ne fissent aucun desordre, & n'en-

traſſent dans ſa Province. Qu'ainſi il ne falloit point que de ſon coſté il repugnaſt à faire la paix avec Caſquin. Qu'il les conjuroit tous deux d'eſtouffer leurs reſſentimens en ſa faveur. Que meſme en cas de beſoin il leur commandoit de luy obeïr en cette rencontre, & tenoit pour ennemy celuy des deux qui s'opiniaſtreroit à vouloir la guerre. Capaha répondit à Soto, que la plus grande marque qu'il pouvoit donner de ſon obeïſſance, eſtoit de faire ce qu'il deſiroit de luy, & que de tout ſon cœur il eſtoit preſt de lier amitié avec Caſquin, & là deſſus les deux Caciques s'embraſſerent. Mais à les voir, leurs careſſes eſtoient contraintes. Neanmoins ils ne laiſſerent pas de s'entretenir adroitement avec le General, touchant l'Eſpagne & les Provinces de la Floride. Leur converſation dura juſqu'à ce que l'on vint avertir qu'il eſtoit temps de dîner, & auſſi-toſt ils paſſerent dans une autre chambre où le couvert eſtoit mis pour trois. Le General ſe plaça au haut bout, & Caſquin à ſa droite ; mais Capaha remontra civilement à Caſquin, que comme plus qualifié, plus puiſſant, & d'une nobleſſe plus illuſtre, cette place luy appartenoit. Soto qui vit cette conteſtation, en voulut ſçavoir la cauſe, & comme il l'eut appriſe, il dit que ſans avoir égard aux avantages que l'un avoit

ſur l'autre, Capaha devoit avoir du reſpect pour les cheveux blans de Caſquin, & luy accorder le lieu le plus honorable, & qu'il eſtoit d'un jeune Seigneur bien né de conſiderer les vieillards. Capaha repartit que ſi Caſquin eſtoit ſon hoſte, il luy cederoit volontiers la premiere place, ſans meſme avoir égard à ſon âge. Mais que mangeant à la table d'un tiers, il ne devoit point perdre ſon rang, & que s'il n'eſtoit pas jaloux de cet honneur, tous ſes ſujets en murmureroient. Que pour ces conſiderations, ſi le General vouloit qu'il mangeaſt avec luy, il ſouffriſt qu'il ne derogeaſt point à ſa qualité, ny à la gloire de ſes anceſtres. Qu'autrement il luy ſeroit plus avantageux d'aller diner avec ſes ſoldats, qui ſçachant ſa conduite l'en aimeroient davantage. Caſquin qui vouloit appaiſer Capaha, & qui connoiſſoit que ce Seigneur avoit raiſon, ſe leva, & dit à Soto que Capaha ne demandoit rien que de fort juſte, & qu'il le ſupplioit de luy faire prendre ſa place. Que pour luy il s'eſtimoit ſi honoré d'eſtre à ſa table, qu'il n'importoit de quel coſté il ſe miſt. Comme il parloit de la ſorte il paſſa à la gauche du General, & adoucit Capaha, qui durant tout le diner ne témoigna aucun reſſentiment. Ces circonſtances montrent que meſme parmy les Barbares, le rang que donne la qualité

est quelque chose de considerable. Les Espagnols s'étonnerent du procedé de ces deux Seigneurs ; car ils n'auroient jamais crû que les Indiens eussent esté si delicats sur le point d'honneur.

Au mesme temps que le General & les Caciques eurent dîné, on amena les deux femmes de Capaha qu'on avoit mises le jour precedent en liberté avec les autres prisonniers. Ce Cacique reçût fort civilement ces deux Dames, & aprés il supplia le General de les prendre pour luy, ou au moins de les donner à quelqu'un de ses Officiers, parce qu'elles ne devoient plus demeurer, ny dans sa maison ny sur ses terres. Le General qui ne voulut pas refuser Capaha, de peur de luy déplaire, répondit, qu'il acceptoit volontiers l'agréable present qu'il luy faisoit. Ses femmes en effet estoient tres-belles, & à cause de cela, on fut d'autant plus surpris de la conduite de ce Cacique, qu'il estoit à la fleur de son âge. Mais on crut qu'il avoit de la haine pour ces Dames, à cause qu'il les soupçonnoit d'avoir esté souillées par ses ennemis, dont elles avoient esté prisonnieres.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Les Espagnols envoyent querir du sel, & vont à la Province de Quiguate.

LE General s'enquit des Caciques & de leurs sujets, où l'on pouvoit trouver du sel, parce que plusieurs soldats mouroient faute d'en avoir; & par bonheur il se rencontra huit marchands Indiens qui en trafiquoient par les Provinces, & qui asseurerent qu'il y en avoit dans des montagnes à quarante lieuës de Capaha. Ils dirent aussi qu'on y trouveroit de ce métal jaune dont on leur avoit parlé. Nos gens réjoüis de ces nouvelles, Moreno & Silvera qui estoient exacts & sages, s'offrirent d'aller avec les marchands reconnoistre la verité de toutes ces choses. Le General les dépecha aussi-tôt, avec ordre de remarquer la qualité de la terre par où ils passeroient, & Capaha les fit accompagner par des Indiens, & leur donna des perles, de chamois avec des feverolles, pour acheter de l'or & du sel. Ensuite ils partirent, & au bout d'onze jours il retournerent avec six charges de sel de pierre christaline, ce qui donna beaucoup de joye aux Espagnols. Ils raporterent

aussi du cuivre tres-jaune, & dirent que le pays d'où ils venoient estoit sterile & fort mal peuplé. Sur ce raport Soto reprit la route de la ville de Casquin, pour tirer de là vers le Couchant, & en reconnoistre les terres; car depuis Mauvila il avoit toûjours marché droit au Nord, pour s'éloigner de la mer. Il se rafraîchit cinq jours à Casquin, puis il en marcha quatre le long du fleuve en bas, par un pays fertile & peuplé, & arriva à la Province de Quiguate. Le Cacique & ses sujets vinrent au devant de luy, & le reçûrent obligeamment. Mais le lendemain on le pria d'avancer jusques à la Capiatale, sur l'asseurance qu'il y seroit beaucoup mieux servi. Le General crut ce qu'on luy disoit, & continua cinq jours son chemin, en descendant le long du fleuve par des lieux abondans en vivres, & au cinquiéme il arriva à la Capitale nommée Quiguate, qui donne le nom à la Province. Cette ville estoit separée en trois quartiers, les Espagnols se logerent dans deux; & les Indiens au troisiéme où estoit la maison du Cacique. Ces Barbares deux jours aprés l'arrivée des troupes s'enfuirent sans qu'on en sçût la raison, & retournerent au bout de deux jours demander pardon de leur faute. Le Cacique s'excusoit sur ce qu'il pensoit revenir le mesme jour. Mais on crut qu'il n'e-

ſtoit retourné que dans la crainte que les Eſpagnols à leur départ, ne miſſent le feu dans la ville & aux gros millets. Car apparemment il eſtoit ſorti à mauvaiſe intention, puiſque ſes ſujets cauſerent durant leur fuite tout le mal qu'ils purent ; ils ſe mirent en embuſcade & bleſſerent deux ou trois Eſpagnols. Toutefois le General qui ne vouloit pas rompre avec les Barbares, ne leur en témoigna rien.

Une des nuits que les Eſpagnols demeurerent à Quiguate, un Aide de Sergent Major alla trouver à minuit le General, & luy dit que Juan Gaitan auquel on avoit commandé de battre l'eſtrade une partie de la ſeconde veille avoit refuſé d'obeïr, ſous pretexte qu'il eſtoit Treſorier de l'Empereur. Cette deſobeïſſance piqua d'autant plus Soto, que Gaitan eſtoit l'un de ceux qui à Mauvila avoient fait deſſein d'abandonner la Floride. Auſſi Soto tout en colere vint au milieu de la cour de ſon logis qui eſtoit élevé, & d'où il pouvoit eſtre facilement entendu des ſoldats qui eſtoient aux environs. Là il dit que c'eſtoit une honte que l'on ſe mutinaſt tous les jours ; & que l'on ne vouluſt point faire ſon devoir ſous couleur que l'on eſtoit Treſorier de Sa Majeſté. Qu'au reſte il ne comprenoit pas ces gens qui deſiroient retourner en Eſpagne, ou au Mexique, n'y pouvant jamais paroiſtre

qu'en lâches. Qu'on sçauroit que sur le point de se rendre maistres d'un vaste & fertile païs, ils l'avoient honteusement abandonné. Que comme il ne pouvoit souffrir qu'on leur fist un reproche si injurieux, à cause qu'il retomberoit en partie sur luy, ils ne devoient point aussi penser à quitter la Floride tandis qu'il vivroit, parce qu'il avoit resolu d'y perdre glorieusement la vie, ou de la conquerir toute entiere. Qu'il ne falloit pas non plus que personne sous pretexte de sa charge, s'imaginast s'exempter de faire ce qui luy seroit ordonné, qu'autrement il feroit couper la teste au premier qui n'obeïroit pas. Ces paroles prononcées d'un ton fier & plein de ressentiment, firent rentrer dans leur devoir les mutins, & ceux que l'on avoit peine à faire obeïr. Car ils sçavoient que le General estoit exact & severe, & qu'aprés s'estre ouvertement declaré, ses menaces estoient à craindre.

CHAPITRE XI.

Les troupes arriverent à Colima, elles font du sel & passent à Tula.

LEs Espagnols sejournerent six jours à Quiguate, ils en partirent le septiéme, & a-

prés cinq journées de marche en deſcendant le long du fleuve qui paſſe à Caſquin, ils arriverent à la Capitale de la Province de Colima. Le Cacique reçût Soto avec de grands témoignages d'affection ; & cet accueil réjoüit nos gens, qui eſtoient extrémement touchez de ce qu'on leur avoit dit, que les habitans de Colima empoiſonnoient leurs fleſches. Ils deſesperoient de pouvoir leur reſiſter parce que ſans ſe ſervir de fleſches empoiſonnées, ces Barbares avoient déjà trop de force dans les combats. Mais on apprit avec joye qu'ils ne tiroient point de traits empoiſonnez, & l'on eſtima davantage leur amitié, qui pourtant ne dura que fort peu. Car deux jours aprés l'arrivée des troupes, ils ſe mutinerent ſans raiſon, & ſe retirerent dans les bois avec leur Cacique. Enſuite de cette retraite les Eſpagnols demeurerent encore un jour dans la ville de Colima, où lors qu'ils eurent amaſſé des vivres, ils continuerent leur chemin à travers des campagnes fertiles, & des foreſts agréables & faciles à paſſer, & au bout de quatre jours ils arriverent au bord d'un fleuve où l'armée ſe campa. Aprés il y eut des ſoldars qui s'allerent promener ſur le bord de l'eau, où ils apperçûrent du ſable de couleur d'azur. L'un d'eux en prit, il en gouſta & ſentit qu'il eſtoit ſalé. Il en avertit ſes compagnons, &

dit, qu'il croyoit qu'on en pourroit composer du salpestre, dont il se feroit de fort bonne poudre. Ils ramasserent donc ce sable dans cette pensée, & tascherent de tirer seulement celuy qui paroissoit azuré. Comme ils en eurent suffisamment, ils le jetterent dans de l'eau, où aprés l'avoir lavé, ils le presserent entre leurs mains pour la faire couler; puis ils le firent cuire à grand feu, & il se convertit en un sel un peu jaune, mais tres-propre pour saler. Les Espagnols réjoüis de cette nouvelle invention, se rafraîchirent huit jours à Colima, & firent provision de sel. Mais il y en eut qui malgré les prieres qu'on leur faisoit en mangerent tant, qu'il en mourut neuf ou dix d'hydropisie. Ainsi les uns perdirent la vie pour avoir eu du sel en abondance, & les autres pour en avoir manqué dans leur besoin.

Aprés que nos gens se furent fournis de sel, ils partirent de Colima & marcherent deux jours pour sortir de la contrée qu'ils appellerent la Province de sel. De là ils passerent en celle de Tula. Ils firent trois jours de chemin par un pays dépeuplé; & au quatriéme sur le midy, ils camperent dans une tres-agreable plaine à demie lieuë de la Capitale, où le General ne voulut pas aller, parce que les troupes estoient harassées. Mais le lendemain il prit soixante fantassins avec cent chevaux, &

fut reconnoiſtre cette ville, qui eſt ſituée dans un pays plat entre deux ruiſſeaux. Les habitans qui ne ſçavoient rien de ſa venuë, ſe mirent en armes lors qu'ils le virent, ils ſortirent contre luy & furent ſecondez de pluſieurs femmes qui ſe battirent fort vaillamment. Nos gens rompirent d'abord les ennemis, & les pouſſerent juſques dans la ville où ils entrerent peſle meſlé. Le combat alors s'échauffa, car les Indiens & leurs femmes ſe battirent en deſeſperez, & montrerent tous qu'ils preferoient la mort à la ſervitude.

Reinoſo durant la meſlée entra dans une maiſon, & monta à une chambre haute, il y avoit en un coin cinq Indiennes, auſquelles il fit connoiſtre qu'il ne leur vouloit faire aucun mal. Mais ces femmes qui l'apperçûrent ſeul ſe jetterent de furie ſur luy. Les unes le prient par les bras & par les jambes, quelques-unes par le cou, & meſme par les parties naturelles. Reinoſo pour ſe débaraſſer s'agite, ſe remuë avec violence, & frappe ſi fort du pied, que le plancher qui n'eſtoit que de roſeaux creve. Et comme l'un de ſes pieds paſſe par le trou, il tombe ſur le plancher où les Indiennes le traittent cruellement. Toutefois il ne voulut jamais crier au ſecours, dans la penſée que cela luy ſeroit honteux qu'on viſt que des femmes luy fiſſent tant de peine.

Comme les Indiennes outrageoient ainsi Reinoso, un autre Espagnol entra dans une chambre au dessous, & parce qu'il oüit du bruit en haut, il regarde & voit une jambe qui passoit par un trou du plancher. Il la prit d'abord pour celle d'un Indien, à cause qu'elle estoit nuë & haussa l'épée pour la couper. Mais dans le doute qu'il n'y eut quelque malheur il appelle deux soldats, ils montent à la chambre, où voyant leur camarade en un estat pitoyable, ils attaquent les Indiennes & les tuent toutes cinq, parce que pas une ne voulut jamais s'empécher de mordre & de frapper Reinoso. Ainsi ils luy sauverent la vie qu'il auroit bien-tôt perduë, s'il n'eust esté secouru.

Cette année 1591. que je remets au net l'histoire de la Floride, j'apprens que Reinoso vit encore, & qu'il est au Royaume de Leon où il a pris naissance.

Il arriva sur la fin du combat que Paez Capitaine d'une compagnie d'Arbalestriers, fort méchant homme de cheval, attaqua un Indien qui fuioit. Il luy porte d'abord un coup de lance, l'Indien pare d'un grand baston, & en décharge un si rude coup sur le visage de Paez, qu'il luy casse toutes les dents, & le laissant tout étourdi sur la place il se retire glorieusement.

Alors comme il se faisoit déjà tard, Soto fit sonner la retraite, & revint au camp, fort surpris du courage des Indiens, & principalement des Indiennes, qui combattirent avec plus d'opiniastreté que les hommes. Il y demeura sur la place plusieurs Barbares; mais du costé de nos gens, il n'y eut que des blessez que l'on ramena au quartier, & dont Soto fut sensiblement fasché.

CHAPITRE XII.

Des habitans de Tula.

LE lendemain du combat, les Espagnols entrerent dans la Capitale de Tula. Comme ils la trouverent abandonnée, ils s'y logerent, & sur le soir le General envoya de costé & d'autre des cavaliers à la découverte. Ils prirent quelques Indiens qui estoient en sentinelles; mais ils n'en purent tirer aucune réponse, touchant les choses qu'ils leur demandoient, ny les faire marcher, parce qu'ils se jettoient par terre & se laissoient traîner. Desesperant donc de les emmener au camp, ils leur osterent à tous la vie.

Les Espagnols trouverent dans la ville de Tula plusieurs cuirs de vaches passez avec le

poil, & s'en servirent au lieu de couverture de lit. Ils y rencontrerent aussi des cuirs crus avec de la chair de vache, sans qu'ils ayent vû des vaches, ny découvert d'où les Barbares avoient apporté tant de cuirs.

Les hommes de la Province de Tula, aussi bien que les femmes sont tres-difformes. Ils ont la teste longue & pointuë extraordinairement, & on la leur forme de cette maniere dés le moment de leur naissance, jusqu'à l'âge de neuf à dix ans. Ils ont aussi le visage fort laid, parce qu'ils se le défigurent avec des pointes de caillou, & particulierement les lévres qu'ils noircissent aprés les avoir découpées. Ainsi ils se rendent si épouvantables, qu'on ne les peut presque regarder sans frayeur. Ajoûtez que leur esprit est encore plus mal fait que leur corps.

La quatriéme nuit que nos gens estoient à Tula, les Indiens s'en approcherent avant la pointe du jour en grand nombre, & à si petit bruit, que les sentinelles ne les apperçûrent que quand ils fondirent sur elles. Ils attaquent d'abord le camp par trois endroits, & entrent avec tant de furie & de promptitude au quartier des arbalestriers, que sans leur donner le temps d'apprester leurs arbalestes, ils les contraignent de se retirer en desordre vers le poste de Gusman. Ce Capitaine sort aussi-tôt, &

charge les Barbares qui se battent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils croient que la resistance que fait Gusman leur enleve la victoire.

Les Indiens & les Espagnols se battoient courageusement aux autres endroits, & l'on n'entendoit par tout que des cris. D'ailleurs la confusion estoit si grande, à cause de l'obscurité, que l'on frapoit aussi-tôt sur ceux de son party que sur les autres. Nos gens pour se reconnoistre & ne se point blesser, se donnerent promptement pour mot saint Jacques, & les Indiens Tula.

Ces Barbares pour la pluspart, au lieu de fléches avoient des bâtons de cinq à six pieds, parce que l'Indien qui auparavant avoit cassé les dents à Paez leur avoit dit ce qu'il avoit fait avec un bâton. Si bien que ses camarades esperans un pareil bonheur, plusieurs s'armerent de bâtons, & en fraperent rudement quelques Espagnols. Juan Baeça l'un des halebardiers de la garde du General en fut sur tout mal-traité ; car deux Indiens l'ayant pris, l'un luy rompit sa rondache du premier coup de bâton, & l'autre luy en déchargea un tel coup sur le dos qu'il l'étendit à ses pieds, & l'eût assommé sans quelques soldats qui accoururent. Il arriva de cette sorte plusieurs autres accidens, dont les Espagnols se raillerent

depuis, à cauſe que ce n'eſtoit que des coups de bâtons.

La Cavalerie que les ennemis craignoient rompit leurs bataillons ; mais ils ne laiſſerent pas d'opiniaſtrer le combat. Car quoy que les Cavaliers les perçaſſent à grands coups de lances, & les miſſent pluſieurs fois en deſordre, Ils reſiſterent avec courage juſqu'au jour ; mais alors ils ſe retirerent dans un bois proche un ruiſſeau qui paſſoit prés de la ville. Les Eſpagnols eurent beaucoup de joye de cette retraite, parce que les Indiens combattoient en deſeſperez, & ne reſpiroient que la défaite de leurs ennemis. Le combat finit au lever du Soleil. Enſuite nos gens rentrerent dans le camp pour panſer les bleſſez, qui eſtoient en aſſez grand nombre, & cependant ils n'avoient perdu que quatre hommes.

CHAPITRE XIII.

Combat d'un Indien contre quatre Eſpagnols.

APrés le combat quelques Eſpagnols allerent ſelon leur couſtume voir les morts & les bleſſez, & cependant Gaſpard Caro, qui dans la meſlée avoit perdu un cheval, monta celuy d'un de ſes amis pour aller chercher le

le sien qui s'en estoit fuy par la campagne. Caro retrouva son cheval, & arriva en le chassant devant luy au champ de bataille, où il rencontra quatre fantassins, dont l'un appellé Salazar, voulut faire voir son adresse à piquer, & monta sur le cheval que Caro chassoit. Sur ces entrefaites, Juan de Carrança l'un des quatre fantassins, s'écrie qu'il avoit vû un Indien dans des buissons prés d'eux. Les Cavaliers aussi-tôt s'avancerent, l'un d'un costé, & l'autre de l'autre, pour empécher le Barbare d'échaper. Carrença court au lieu où il l'avoit apperçû, & est suivi de ses compagnons, dont l'un va en diligence aprés luy, & l'autre doucement, l'Indien qui se voit investi de toutes parts, sort des buissons & court à Carrença avec une hache d'armes qu'il avoit gagnée à l'attaque des Arbalestriers. Cette hache estoit fort bien affilée, & avoit un manche plus d'un demi-brasse de long, L'Indien la prend à deux mains, en décharge un si furieux coup sur la rondache de Carrença qu'il en abbat la moitié, & le blesse tellement au bras qu'il le met hors de combat. Il va ensuite teste baissée à un autre soldat & le traitte de la mesme façon que Carrença.

Salazar qui est sur le cheval de Caro, & qui voit ses deux camarades mal-traitez, attaque avec furie l'Indien qui de crainte du

cheval gagne un chesne qui estoit là. Salazar le poursuit, l'approche le plus prés qu'il peut, & luy porte inutilement quelques coups d'épées. Mais comme le Barbare apperçoit qu'il ne sçauroit s'aider de son arc, à cause des branches, il quitte l'arbre, se met à la gauche du cavalier, & décharge un tel coup de hache sur l'épaule du cheval qu'il la luy fend. Cependant arrive Gonçalo Silvestre qui suivoit à petit pas, dans la pensée que les compagnons battoient aisément l'Indien. Comme il fut proche, le Barbare s'avance fierement droit à luy, & luy décharge un coup de toute sa force, mais Silvestre l'évite avec tant d'adresse que la hache ne fit que couler sur sa rondache : & aussi-tôt il donne à l'Indien un revers de son épée dont le coup le blesse à la poitrine, au visage, au front, & luy coupe le poignet gauche. Alors le Barbare enragé de n'avoir plus qu'une main, se lance sur son ennemi. Silvestre pare de sa rondache, & luy donne un si furieux revers de son épée au defaut des costes, que ne rencontrant ny armes, ny habits, il le coupe en deux : de sorte qu'il tombe mort à ses pieds.

Au mesme temps survint Caro, qui fâché de voir son cheval en l'estat où il estoit, le mene au General, & luy dit tout en colere qu'un Indien, de trois coups de haches, avoit

mis hors de combat trois Espagnols qui se piquoient d'adresse & de courage, & que mesme il leur eust osté la vie sans Silvestre qui avoit genereusement tué leur ennemi.

Le General & ceux qui l'accompagnoient, admirerent la hardiesse de l'Indien & la valeur de Silvestre; mais comme Caro s'emportoit trop contre les trois Espagnols; Soto qui en connoissoit le merite, luy dit que leur malheur estoit un effet de la fortune qui dans la guerre favorisoit tantôt l'un & tantôt l'autre, qu'il ne devoit point être si fort irrité de la blessure de son cheval, parce qu'elle estoit legere. Que du reste il souhaitoit de voir celuy à qui Silvestre avoit osté la vie, & là-dessus il se rendit, avec plusieurs de ses Officiers, au lieu où estoit le corps de l'Indien, dont la valeur le surpris de nouveau, aprés avoir entendu des blessez les particularitez du combat.

CHAPITRE XIV.

Depart de Tula avec le quartier d'Hiver des troupes en Utiangue.

TAndis que les Espagnols sejournerent à Tula, ils firent diverses courses par la Province & la trouverent fort peuplée. Ils

prirent pluſieurs Indiennes & pluſieurs Indiens de tout âge, mais ils ne purent ny par force, ny par douceur les emmener. Car lors qu'ils deſiroient de les obliger à ſuivre, ils ſe jettoient par terre & faiſoient ſeulement connoiſtre qu'on les laiſſâſt, ou qu'on leur otaſt la vie. Nos gens piquez de cette brutale opiniaſtreté, tuoient les hommes qui eſtoient capables de ſe battre, & relâchoient les femmes & les enfans. Toutefois Juam Serrano emmena une Indienne par adreſſe; mais elle eſtoit tellement farouche que s'il l'avertiſſoit de ſon devoir, elle luy jettoit à la teſte le pot, les tiſons de feu, ou ce qu'elle rencontroit. Elle vouloit qu'on la laiſſaſt faire, ou qu'on la tuaſt, & diſoit qu'elle n'eſtoit pas née pour obeïr: c'eſt pourquoy ſon Maiſtre ſouffroit qu'elle fit tout à ſa fantaiſie. Neanmoins elle ſe ſauva, de quoy Serrano fut fort aiſe.

Au ſeul nom de Tula, on appaiſe les enfans qui pleurent; & l'humeur brutale des habitans de cette Province les fait apprehender de leurs voiſins. Lors que les Eſpagnols ſortirent de cette Contrée, ils emmenerent un jeune garçon de neuf à dix ans: & comme dans les villes qu'ils découvrirent depuis, & où ils furent bien reçûs, les enfans faiſoient de petites compagnies pour ſe battre les uns

contre les autres, nos gens ordonnoient au jeune Indien de Tula de choisir l'un, ou l'autre des partis. Ceux de sa troupe le prenoient aussi-tost pour leur Capitaine, & au mesme temps il les rangeoit en bataille & attaquoit à grands cris le party contraire auquel il faisoit lâcher le pied quand il venoit à crier Tula. Les Espagnols qui estoient presens luy commandoient ensuite de passer du costé des vaincus, & de charger les victorieux. Il obeïssoit, & dés quil commençoit à crier Tula, ses ennemis tournoient le dos : de sorte que de quelque costé qu'il se mist, il emportoit toûjours la victoire.

Aprés que les espagnols eurent demeuré vingt jours à Tula, a cause de leurs blessez, ils en partirent ; & au bout de deux journées de chemin ils entrerent dans la Contrée d'Utiangue en resolution d'y passer l'Hyver qui approchoit. Ils marcherent quatre jours par cette Province, & en trouverent la terre fort bonne, mais mal peuplée, & les habitans hardis : Car sur la route ils ne firent que harceler les Espagnols par des attaques & des alarmes, de demy-lieuë en demy-lieuë. D'abord ils leur tiroient d'assez loin une quantité de fléches, & puis ils fuyoient. Mais comme on se battoit en pleine campagne, les Cavaliers les poursuivoient & les perçoient ai-

ſement à coups de lances. Toutefois, ſans perdre cœur, dés qu'ils ſe pouvoient rallier vingt ou vingt cinq ſeulement ; ils revenoient à grands cris fondre ſur nos gens qui les chargeoient avec vigueur. Ils ſe cachoient auſſi quelquefois parmy de grandes herbes pour mieux ſurprendre les Eſpagnols. Cependant rien ne leur reüſſiſſoit, & ils eſtoient toûjours battu. Les troupes arriverent à la Capitale qui porte le nom de la Province, & s'y logerent parce qu'elle eſtoit abandonnée. Le General dépécha des Indiens du pays vers les habitans de cette Place, mais ils ne voulurent ny paix, ny alliance avec les Eſpagnols. Les peuples de la Province d'Utiangue ſont hardis, fiers, temeraires, & beaucoup mieux faits que ceux de Tula ; car ils n'ont ny le viſage défiguré, ny la teſte monſtrueuſe.

Lors que Soto & ſes Officiers eurent vû qu'il y avoit des vivres dans la ville d'Utiangue, qu'elle eſtoit ſituée dans une plaine fertile, arroſée de part & d'autre d'un ruiſſeau, avec des paſturages aux environs, & fermée de paliſſades ; ils reſolurent d'y prendre leur quartier d'Hyver. Car outre qu'ils eſtoient déjà à la my-Octobre de l'année 1541. ils ne ſçauroient s'ils rencontreroient ailleurs autant de commodité que dans cette Place. Ainſi ils la fortifierent, & firent proviſion de bois, de

gros millet, de raisins secs, de pruneaux, & d'autres fruits qu'ils trouverent en abondance. Ils tuerent aussi à la chasse force Lapins, Cerfs, & Chevreüils, dont ils se regalerent & ils n'eussent pas esté mieux en Espagne, ny plus commodément que dans Utiangue. Il est vray que l'Hyver y fut rude & qu'il y negea si fort qu'ils demeurerent un mois & demy sans pouvoir sortir; mais le bon feu qu'ils faisoient les garantissoit aisément du froid.

Certes, quand je viens à considerer toutes ces commoditez, & l'excellence du terroir de la Floride, je ne puis approuver la conduite des Espagnols, qui ne voulurent pas s'y établir, parce qu'il n'y trouvoient ny or, ny argent. Mais ils ne songerent pas qu'ils ne rencontroient aucun de ces metaux, à cause que les habitans du pays ne se donnent pas la peine de les chercher, & n'en font aucune estime. On assûre en effet que des Navires estant peris sur la coste, & les Indiens ayant trouvé des bourses pleines d'argent, ils emporterent les bourses dans la vûë qu'elles leur pouvoient servir, & laisserent ce qui estoit dedans, parce qu'ils n'en sçavoient pas l'usage.

CHAPITRE XV.

Stratagesme du Cacique d'Utiangue, avec la découverte de la Province de Naguatex.

LE Cacique qui connut que les Espagnols passoient leur quartier d'hyver à Utiangue, prit resolution de les en chasser. Il essaya pour cela d'amuser le General par des gens qu'il luy dépéchoit la nuit, & qui l'asseuroient que leur Cacique se rendroit bien-tôt à la ville. Mais sous ce pretexte, ils avoient ordre de reconnoistre les troupes ; afin que sur le raport qu'ils en feroient, on deliberast des moyens de les attaquer en seureté. Les Espagnols qui ne se méfioient point de ces Indiens, leur laissoient voir les chevaux, les armes & la garde qu'on faisoit dans la place. Cependant Soto averti du dessein des Barbares, dit à leurs Envoyez qu'ils n'entrassent plus que de jour dans Utiangue. Mais comme ils s'opiniastrerent à y venir de nuit, on crut qu'il leur falloit apprendre à obeïr par force, puis qu'à leur égard la douceur paroissoit inutile. C'est pourquoy Barthelemy d'Argote qui avoit l'ordre du General, estant une nuit en sentinelle à la porte de la ville, il tua un de ces Envoyez qui vouloit entrer pour parler aux Officiers. Cette action fut approuvée

de tout le monde, & particulierement de Soto ; car il donna de grandes loüanges à Argote, qui passa depuis pour un brave soldat ; & les Indiens qui connurent que leur dessein estoit découvert ne renvoyerent plus vers nos gens.

Durant le quartier d'hyver des troupes à Utiangue, les uns garderent la place, & les autres, lors que les neiges furent fonduës, allerent en party pour prendre des Indiens, à cause qu'on avoit besoin de gens de service. Mais parce qu'aprés sept ou huit jours de course, ils ne revinrent qu'avec peu de prisonniers ; le General choisit deux cens cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, & avança vingt lieuës dans le pays jusqu'à Naguatex, Province fertile & peuplée. Il surprit avant le jour dans cette contrée un village où le Cacique demeuroit. Il y prit un assez grand nombre d'hommes & de femmes, & revint aprés à Utiangue, où le reste de l'Armée l'attendoit, & commençoit à craindre pour luy, parce qu'il y avoit quatorze jours qu'il estoit parti. Mais son retour dissipa leur crainte, & l'on songea seulement à se réjoüir & à partager les prisonniers.

Fin du second Livre.



LIVRE III. DE LA FLORIDE.

Découverte de plusieurs Provinces ; avec les avanture des Espagnols dans ces contrées, & leurs preparatifs pour le Mexique.

CHAPITRE I.

Entrée des troupes en Naguatex.

APRE'S cinq mois de sejour à Utiangue, le General en partit au commencement d'Avril de l'année mille cinq cens quarante-deux ; & marcha vers la Capitale de Naguatex, qui porte le nom de la Province. Il fit en sept jours vingt-deux ou vingt-trois lieuës pour aller à cette ville, & passa par des terres fort bonnes & fort peuplées. Il ne luy arriva rien dans la route, si

te n'eſt que les Barbares l'attaquerent aux paſſages des bois & des ruiſſeaux ; mais ils fuioient au meſme temps qu'on leur faiſoit teſte. Nos gens ſe rendirent donc heureuſement à Naguatex qu'ils trouverent abandonné, & où ils demeurerent quinze jours. Cependant ils coururent toute la Province, & prirent les vivres qui leur eſtoient neceſſaires, ſans que les habitans s'y oppoſaſſent que foiblement.

Il y avoit ſix jours que les Eſpagnols eſtoient à Naguatex, lors que le Cacique envoya s'excuſer auprés de Soto, de ce qu'il ne l'avoit pas attendu dans cette ville, afin de l'y recevoir avec honneur. Il luy fit encore dire qu'il eſtoit ſi honteux de ſa couduite, qu'il n'oſoit le viſiter à preſent ; mais qu'auſſi-tôt qu'il n'auroit plus tant de confuſion, il ne manqueroit pas à ſon devoir. Que cependant il commanderoit à ſes vaſſaux d'obeïr exactement à ſes ordres, parce qu'il le reconnoiſſoit pour ſon Seigneur. Le General répondit qu'il avoit obligation au Cacique, de la grace qu'il luy faiſoit ; qu'on le pouvoit aſſeurer qu'il ſeroit fort bien reçû, & que l'on auroit beaucoup de joye de le voir. Là-deſſus les Envoyez s'en retournerent tres-ſatisfaits de Soto ; & le lendemain de grand matin il en vint d'autres qui amenerent quatre des prin-

cipaux Indiens, avec plus de cinq cens hommes de ſervice. Ils dirent au General qu'ils luy preſentoient des plus conſiderables perſonnes de la Province, pour le ſervir & pour les tenir en oſtage, en attendant la venuë du Cacique. Soto les remercia de cette faveur, & commanda que l'on ne fiſt plus d'Indiens priſonniers. Neanmoins le Cacique ne le vint point voir, & l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers les Eſpagnols que pour empeſcher que l'on ne ravageaſt ſes terres, & que l'on ne priſt ſes ſujets. Cependant les principaux Indiens, & tous les autres ſervirent les troupes avec ardeur, & n'eurent pour vûë que de leur complaire aveuglement. Le General qui connut leur affection s'informa d'eux, auſſi bien que des ſoldats qui alloient en parti, de la contrée de Naguatex, & marcha juſques à une autre Province accompagné de pluſieurs autres Indiens, que le Cacique luy envoya avec des vivres.

CHAPITRE II.

Fuite de Guſman.

AU bout de deux lieuës, les Eſpagnols trouverent à dire Diego Guſman * brave

* Carmona l'appelle François.

Cavalier;

Cavalier ; mais grand joüeur, qui estoit venu dans la Floride tres-bien equipé de toutes choses. Le General aussi-tost commanda de faire alte, & d'arrester les principaux Indiens, jusques à ce qu'on eust des nouvelles de Gusman. On s'informa donc parmy les Espagnols où pouvoit estre ce Cavalier ; & il se trouva que la veille du jour qu'on le cherchoit, on l'avoit vû au quartier. Que quatre jours auparavant, il avoit joüé aux cartes * armes & bagage. Que s'estant échaufé au jeu, il avoit perdu une tres-charmante Indienne d'environ dix-huit ans qui luy estoit écheuë, lors qu'on partagea les prisonniers de la Province de Naguatex. Qu'il avoit payé tout le reste de ce qu'il avoit perdu, mais qu'à l'égard de cette belle il avoit dit à celuy qui l'avoit gagnée que dans quatre ou cinq jours il la luy envoyeroit. Que cependant il avoit manqué de parole ; & que ny luy ny l'Indienne ne paroissoient plus. Si bien qu'on le soupçonna de s'estre retiré parmy les Barbares à cause de la honte qu'il avoit d'avoir joüé son equipage, & perdu cette jeune fille qu'il aymoit. En effet on ne douta plus de rien, lors qu'on sçût que l'Indienne estoit fille du Cacique. C'est pourquoy Soto qui estimoit Gusman, ordonna

* Elles estoient de cuir faute d'autres.

aux principaux Indiens de le faire revenir en diligence. Qu'autrement il croiroit qu'ils l'auroient fait assassiner, & que luy, afin de punir une si noire action, les feroit mourir, & tous leurs gens. Ces pauvres Indiens de peur de perdre la vie, envoyerent promptement où ils pensoient qu'on apprendroit des nouvelles de Gusman, & leurs messagers qui allerent & revinrent en un jour, raporterent qu'il estoit avec le Cacique; & qu'il leur avoit juré qu'il ne retourneroit plus parmy les Espagnols. Là-dessus le General repartit qu'il ne pouvoit ajoûter foy à cela, & qu'asseurement les principaux Indiens l'avoient fait tuer. L'un d'eux alors prit gravement la parole, & dit d'un ton qui ne sentoit point son prisonnier; qu'ils avoient trop de cœur pour mentir. Qu'afin d'estre plus seur de ce qu'on leur avoit raporté, ils le supplioient de mettre en liberté l'un de leurs compagnons qui allast vers les Indiens. Qu'ils luy protestoient que son Cavalier se rendroit au camp avec leur camarade, ou qu'il declareroit sa derniere resolution. Qu'il prist seulement la peine de luy faire ordonner par une lettre de revenir, ou de répondre par un billet, & qu'on jugeroit par là, que le Cavalier estoit vivant. Ils ajoûtoient que si leur compagnon ne retournoit de la maniere qu'ils l'asseuroient, les trois au-

tres ſe ſoûmettoient à perdre la vie. Mais qu'ils avoient une ſi haute opinion de la prudence du General, qu'ils eſtoient perſuadez qu'il ne porteroit pas ſes reſſentimens ſur d'autres que ſur eux, & que meſme il ne conſentiroit jamais que trois perſonnes de qualité mouruſſent pour un ſoldat, qui avoit lâchement deſerté ſans y eſtre contraint par aucun habitant de la Province. Soto & ſes Capitaines convinrent avec l'Indien de tout ce qu'il avoit propoſé, & luy commanderent d'aller vers Guſman, & à Gallego, qui eſtoit amy de ce Cavalier de luy écrire ſa penſée, ſur le peu de conduite qu'il avoit eu, & de le porter à revenir. Qu'on luy rendroit tout ſon équipage, & qu'en un mot il ne luy manqueroit jamais rien.

L'Indien partit au meſme temps avec la lettre de Gallego, & l'ordre du General qui prioit le Cacique de luy renvoyer ſon ſoldat; ou qu'il proteſtoit de mettre tout à feu & à ſang, & de faire mourir tous les Indiens qui eſtoient en ſon pouvoir. Lors que Guſman euſt vû ce qu'on luy mandoit, il grifonna ſon nom avec du charbon, pour faire connoiſtre qu'il vivoit, & ſupplia l'envoyé d'aſſûrer les Eſpagnols qu'il ne retourneroit plus avec eux. Et auſſi-toſt le Cacique répondit, que comme Guſman eſtoit libre de demeurer ſur ſes ter-

res, il ne le contraignoit pas aussi d'en sortir. Qu'à la consideration de la faveur qu'il luy avoit faite de luy avoir ramené sa fille, il le traiteroit toûjours fort civilement; & se conduiroit de la sorte envers les Espaguols, qui s'establiroient dans sa Province. Qu'aprés tout, Soto ne seroit jamais loüé de faire mourir les sujets d'une personne qui recevoit ses gens avec amitié. Que neanmoins il ne luy en diroit pas davantage là-dessus, & qu'il en useroit comme il luy plairoit. Le General qui connut l'opiniastreté de Gusman, & que le Cacique parloit en homme d'honneur, resolut de passer outre, & delivra les principaux Indiens avec les gens de service, lors qu'ils l'eurent tous accompagné jusqu'à une autre Province. Cependant il faut demeurer d'accord, que l'amour & le jeu aveuglent bien les hommes, puis qu'ils les obligent de s'abandonner eux-mesmes à leurs propres ennemis.

CHAPITRE III.

De la Province de Guacane.

NOs gens marcherent cinq jours au travers de la contrée de Naguatex; & ar-

riverent à la Province de Guacane, dont les peuples estoient bien differens de leurs voisins. Ceux de Naguatex estoient doux, civils, & amis des Espagnols; & les habitans de Guacane, barbares, & leurs ennemis jurez. En effet, au lieu de traiter alliance avec eux, ils témoignerent en toute rencontre qu'ils les haïssoient, & leurs presenterent plusieurs fois bataille. Mais les nostres la refuserent toûjours, parce qu'ils avoient perdu plus de la moitié de leurs chevaux, & qu'ils ne desiroient pas exposer les autres à la furie des ennemis. Aussi pour n'avoir aucune occasion d'en venir à un combat; ils doublerent leur marche, & traverserent en huit jours la Province de Guacane. On vit dans cette contrée des Croix de bois sur la pluspart des maisons, à cause que ceux de cette Province avoient oüi parler des grandes choses, que Nugnez & ses compagnons avoient faites au nom de Jesus-Christ dans les regions de la Floride, où ils avoient esté tandis qu'ils estoient au pouvoir des Indiens. Neanmoins Nugnez, ny ses camarades ne penetrerent jamais jusques à Guacane, ny en beaucoup d'autres contrées où leur reputation estoit connuë. Mais la renommée avoit publié d'une Province à l'autre les miracles qu'ils avoient operez, par la puissance de Dieu en faveur des malades qu'ils

gueriſſoient avec des ſignes de croix. Ainſi les habitans de Guacane ſurpris de ces merveilles, ſe perſuaderent que mettant des croix ſur leurs maiſons, ils ſe garantiroient de tout danger. Et par là on peut connoiſtre la facilité qu'il y a de convertir à la foy les peuples de la Floride, & que l'exemple eſt plus puiſſant pour les porter au bien, que la force & la violence.

CHAPITRE IV.

Marche des troupes vers la Province d'Anilco.

LE General partit de Guacane, dans le deſſein de retourner vers Chucagua, par un chemin different de celuy qu'il avoit pris, & de faire un tour plus long pour découvrir d'autres Provinces. La vûë qu'il avoit, eſtoit de s'établir dans la Floride, avant que les maladies & les combats ruinaſſent entierement ſon Armée. Il eſtoit d'ailleurs faſché de ne tirer aucun fruit de la peine qu'il avoit priſe, & prenoit encore chaque jour à faire de nouvelles découvertes. C'eſt pourquoy il ſouhaitoit avec paſſion, que la Floride qui eſt vaſte & fertile fuſt habitée par les Eſpagnols, & principalement par ceux qui l'accompa-

gnoient. Il avoit dans la pensée que s'il mouroit sans commencer un établissement, il ne s'assembleroit de plusieurs années de si braves troupes que les siennes. Ainsi il se repentoit de ne s'estre pas habitué dans la contrée d'Achussi, & desiroit reparer la faute qu'il avoit faite. Mais comme il estoit loin de la mer, & qu'il perdroit du temps à chercher un port, il avoit resolu qu'à son arrivée au Chucagua, il bastiroit une ville sur le bord de ce fleuve; Qu'il feroit deux brigantins, dont il donneroit la conduite à des personnes fidelles, qui descendroient le long du fleuve jusqu'à la mer, afin d'aller avertir les habitans du Mexique, de Cuba, & autres pays que dans la Floride, on avoit découvert de grandes regions abondantes en toutes sortes de choses. Il esperoit que par ce moyen les Espagnols y aborderoient de toutes parts, & ameneroient ce qui estoit necessaire à une habitation. Cela se pouvoit aisément executer sans la mort, qui interrompit de si glorieux desseins.

Le General au sortir de Guacane traversa sept autres contrées pour arriver au Chucagua, & commencer au printemps à s'établir. Mais parce qu'il avançoit à grandes journées, les Espagnols ne s'enquirent point du nom de ces Provinces, dont quatre estoient tres-abondantes en vivres & tres-agréables,

à cause des vergers & des ruisseaux qu'on y rencontroit. Pour les trois autres, elles n'estoient ny fertiles ny charmantes. Et l'on crut aussi que les guides Indiens avoient conduit les troupes par les lieux les plus mauvais & les moins beaux. Le General fut fort bien reçû par toute cette étenduë de pays; de sorte que nos gens passerent tres-heureusement ces Provinces, qui pouvoient au moins avoir six vingts lieuës de traverse. Enfin, ils arriverent à la frontiere de la contrée d'Anilco, & firent trente lieuës jusques à la Capitale, qui porte le nom de la Province & du Cacique. Elle est sur le bord d'un fleuve plus grand que le Gualdaquivir, & a environ quatre cens bonnes maisons, avec une belle place au milieu. Le logis du Cacique est sur une éminence qui commande à la ville. Ce Seigneur à l'arrivée des troupes estoit devant cette place, à la teste d'un bataillon de quinze cens hommes la fleur de ses sujets. Les Espagnols qui reconnurent la contenance des Indiens, firent alte pour attendre les soldats qui suivoient en queuë, & se rangerent promptement en bataille. Cependant Anilco ordonna qu'on fist retirer les femmes, & que chacun sauvast ce qu'il avoit de meilleur. Et au mesme temps nostre armée avance pour donner, mais les Barbares sans tirer une seule flesche lâchent le

pied ; les uns entrent dans la ville, & la plufpart traverfent le fleuve en nacelles & fur des traîneaux, & quelques-uns à la nage ; car ils n'avoient pas deflein de fe battre, mais feulement d'arrefter l'ennemy pour favorifer ceux qui emportoient leur bien. Nos gens alors qui voient que les Indiens fuient, fondent fur eux, en attrapent quelques-uns fur le bord du fleuve, & prennent dans la ville plufieurs femmes & enfans qui n'avoient pû échaper. Le General envoya aprés offrir à Anilco la paix avec fon amitié, & luy demander l'honneur de fes bonnes graces. Mais il ne voulut rien répondre, & fit feulement figne de la main aux Envoyez qu'ils fe retiraffent.

Les Efpagnols fe logerent dans la ville, où ils demeurerent quatre jours. Cependant ils fe fournirent de nacelles & de traîneaux, & traverferent le fleuve fans qu'ils fuffent empéchez par les Indiens ; enfuite ils marcherent quatre jours par des pays dépeuplez, & entrerent dans la contrée de Guachoia.

CHAPITRE V.

De Guachoia, de fon Cacique & de la guerre des Indiens.

APrés le paffage de ce defert, la premiere habitation que les Efpagnols trouve-

rent, ce fut la Capitale de Guachoïa. Elle porte le nom de ſa Province, & eſt au bord de Chucagua, ſituée ſur deux éminences ſeparées ſeulement par un terrain uny, qui ſert de place à la ville, compoſée de trois cens feux, moitié ſur l'une de ces colines, & moitié ſur l'autre. La maiſon du Cacique eſt au plus-haut de ces deux éminences. Nos gens ſurprirent Guachoia, parce que ceux d'Anilco qui avoient guerre avec les habitans de cette ville, ne les avertirent point de la marche des troupes. Le Cacique & ſes ſujets eſtonnez à la vûë de l'Armée, & voyant qu'ils ne pouvoient tenir, ils s'enfuirent & ſe retirerent vers le Chucagua qu'ils paſſerent en batteaux avec leurs femmes, leurs enfans, & ce qu'ils avoient de meilleur. Les Eſpagnols s'emparerent de la ville où ils ſe logerent, à cauſe qu'il y avoit quantité de fruit & de gros millet.

Comme j'ay déjà dit que la pluſpart des Provinces qu'on a traverſées, ſont ennemies les unes des autres ; je vais rapporter icy de quelle maniere les habitans de ces diverſes regions ſe font la guerre. Les Indiens d'une Province ne ſe battent pas contre ceux d'une autre par une ambition dereglée de s'emparer de leur pays, ny ne mettent point d'Armée ſur pied pour ſe livrer bataille. Ils ſe dreſſent ſeulement des embuſcades les uns aux autres, &

ſe pillent à la peſche & à la chaſſe, en un mot, par tout où ils rencontrent leur avantage. Ils ſe tuent auſſi quelquefois & ſe prennent priſonniers. Mais de ceux qui ſont pris, les uns ſe changent pour d autres, & le reſte demeure eſclave ; à qui l'on coupe les nerfs du cou de pied de l'une des jambes, afin de les empécher de fuïr. Que ſi par hazard la guerre s'allume tout à fait, ils font le dégât ſur les terres de leurs ennemis, mettent le feu dans les villages, & ſe retirent. Voilà comme les habitans de la Floride ſe battent Province contre Province, & deviennent vaillans & hardis, à cauſe qu'ils ſont perpetuellement en guerre, & toûjours ſous les armes, ou dans l'exercice. Mais parce que la diviſion regne parmy eux, & qu'ordinairement le Cacique d'une contrée eſt broüillé avec tous ſes voiſins ; il eſt certain que la conqueſte de tous le pays en eſt plus aiſée, & que la diſcorde où ils s'entretiennent pourra un jour cauſer leur ruine.

Pour revenir à nos gens, aprés qu'ils ſe furent rafraîchis trois jours dans la ville de Guachoia ; Le Cacique qu'on appelloit du nom de ſa contrée, ayant appris qu'Anilco avoit refuſé de faire la paix avec les Eſpagnols, il voulut profiter de l'occaſion que la fortune luy preſentoit de ſe vanger de ſon ennemy. Il dépecha donc vers le General quatre des

principaux de sa Province, avec plusieurs gens de service, chargez de fruit & de poisson. Ils supplierent Soto de pardonner à leur Cacique la faute qu'il avoit faite, de ne l'avoir pas attendu à Guachoia, pour l'y recevoir avec honneur. Qu'à present il le reconnoissoit pour son Seigneur; & que s'il obtenoit permission de l'en venir asseurer de bouche, il se rendroit dans quatre jours au quartier.

Soto réjouy de cette nouvelle chargea les envoyez de dire à leur Maistre qu'il luy avoit obligation; & que comme il estimoit particulierement son amitié, il se donnast la peine de le venir voir quand il luy plairoit, & qu'il seroit bien recû. Les Indiens satisfaits de cette réponse s'en retournerent & le Cacique durant trois jours qu'il differa de se rendre au camp, envoya chaque jour sept ou huit personnes faire compliment au General, pour reconnoistre avec adresse par leur moyen, si les Espagnols ne changeoint point de volonté, & s'il feroit prudemment de les venir voir. Mais comme il sçût qu'on en useroit bien, il se rendit au quartier sur le midy accompagné de ses principaux sujets, tous parez de plumes, & fort lestes à la maniere du pays.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Vengeance de Guachoia.

QUand le General aprit que Guachoia estoit arrivé dans la ville, & qu'il venoit le trouver, il sortit de sa chambre pour le recevoir à la porte du logis. Là il luy fit compliment, & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il passa ensuite avec eux dans une salle, où le Cacique & luy par le moyen des truchemens, s'entretinrent des Provinces voisines, & de tout ce qui pouvoit retarder, ou avancer la conqueste du pays. Cependant le Cacique esternua; & aussi-tost les Indiens de sa suite qui s'estoient rangez contre les murailles de la salle s'inclinerent, & estendirent les bras. Ils témoignerent encore au Cacique leur respect de plusieurs autres manieres; & dirent tous civilement que le Soleil fust avec luy, l'éclairast, le deffendist, & le conservast. Les Espagnols admirerent qu'il y eut autant de civilité parmy les Barbares, que parmy les peuples les plus polis, & crurent qu'il y avoit de certaines coustumes qui s'observoient generalement par tout le monde.

Alors comme on s'estoit assez entretenu,

on servit sur table, & le Cacique mangea avec Soto; les Indiens debout autour d'eux, jusqu'à la fin du repas. Ces Indiens allerent ensuite dîner dans une autre sale, qu'on leur avoit preparée; & sur le soir on donna un appartement au Cacique avec quelques gens pour le servir. Les autres se retirerent au de là du fleuve, & revinrent faire leur cour à leur Seigneur, & ne manquerent jamais à cela tandis que les Espagnols sejournerent à Guachoia.

Durant ces choses le Cacique qui estoit adroit, dit au General qu'il devoit retourner dans la Province d'Anilco, abondante en toutes sortes de commoditez. Qu'il s'offroit de l'y accompagner avec la plusPart de ses sujets. Que pour faciliter le passage du fleuve qui porte le nom de cette contrée, il promettoit de faire venir plus de quatre-vingts batteaux qui descendroient sept lieuës par le Chucagua, jusqu'à l'embouchure de l'Anilco qui entre dans ce fleuve. Qu'aprés ils remontroient par l'Anilco jusques à la ville du même nom. Qu'en tout il n'y avoit pas plus de vingt lieuës; & que tandis que les vaisseaux descendroient, & remontroient, le reste des troupes iroient par terre, & qu'il arriveroient tous ensemble où ils souhaitoient. Le General se laissa persuader, à

cause qu'il desiroit sçavoir si la Province d'Anilco luy seroit commode pour le dessein qu'il avoit. Il vouloit d'ailleurs s'establir paisiblement entre cette contrée & celle de Guachoia, dans la creance que cét endroit luy seroit favorable, pour attendre des nouvelles du Mexique, où il avoit resolu d'envoyer. Mais Guachoia avoit des vûës toutes particulieres, & que l'on ne sçavoit point. Il pretendoit qu'à la faveur des Espagnols, il se vengeroit du Cacique Anilco, qui dans toutes les rencontres avoit remporté l'avantage sur luy. De sorte que lors qu'il eut engagé le General, à retourner dans la Province d'Anilco, il fit amener tous les batteaux qu'il avoit promis ; & alors Soto ordonna à Gusman de s'embarquer luy, & sa compagnie avec quattre mille Indiens, & plusieurs rameurs armez d'arcs & de fléches. Ce Capitaine entra donc dans les batteaux avec toutes ces troupes, & descendit le long du fleuve. Aussi-tost le General avec tous les autres Espagnols, & Guachoia avec deux mille de ses sujets marcherent par terre, accompagnez d'un grand nombre d'Indien de service, & arriverent tous au même têms à la vûë de la ville d'Anilco, où le Cacique n'estoit point alors. Neanmoins les habitans disputerent courageusement le passage de la riviere ; mais comme ils

virent qu'il leur estoit impossible de resister d'avantage, ils prirent la fuite, & abandonnerent la place. Les sujets de Guachoia y entrent de furie, pillent, & saccagent le temple, où estoit la sepulture des Seigneurs de la Province, avec les richesses d'Anilco. Dans ce temple estoient les armes & les enseignes, que les sujets d'Anilco avoient gagnées sur leur voisins, & aux portes se voyoient sur des lances les testes des plus considerables vassaux de Guachoia. Mais les gens de ce Cacique osterent ces testes, & mirent promptement en leur place celles de quelques sujets d'Anilco. Ils reprirent les enseignes, renverserent les cercueils, foulerent au pied les morts, en vengeance des outrages qu'ils en avoient autrefois reçus, & tuerent tout sans espargner âge ny sexe. Mais ils exercerent principalement leur rage sur les enfans à la mamelle, & sur les vieillards. Ils arrachoient d'abord à ceux-cy leurs habits, & leur ostoient la vie à coups de traits, qu'ils leur tiroient d'ordinaire aux parties qui font la difference du sexe. Pour les enfans, ils les jettoient par la jambe en l'air, & les tuoient à coups de fléches avant qu'ils retombassent à terre.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Retour du General à la ville de Guachoia ; avec ses preparatifs pour le Mexique.

SOto averty des cruautez que faisoient les gens de Guachoia, en fut extrémement irrité; parce que le dessein qu'il avoit de retourner dans la Province d'Anilco, étoit fort contraire à cette barbarie. Afin donc d'arrester le desordre, il fit promptement sonner la retraite, blasphema le Cacique de tout le malheur, & commanda aux truchemens de publier que sur peine de la vie aucun ne mist le feu, & ne maltraitast d'avantage les sujets du Cacique Anilco. Neanmoins, parce que le General craignit que les vassaux de Guachoia n'executassent en cachette tout ce que la rage leur inspireroit ; Il sortit de la ville d'Anilco, & prit sa marche vers la fleuve, avec ordre aux Espagnols de faire avancer en diligence les gens de Guachoia, de crainte qu'ils ne s'amusassent derriere, & ne fissent main-basse sur leurs ennemis. Comme il fut au fleuve, il s'embarqua avec toutes les troupes pour la ville de Guachoia. Mais à peine eut-on fait un quart de lieuë, que l'on apperceut la place d'Anilco

en feu ; car les Barbares qui ne l'avoient osé brusler, aprés les défenses du General, avoient mis malicieusement de la braise aux coins des maisons qui n'estoient que de paille ; de sorte qu'au moindre souffle de vent le feu y prit, & en un moment tout fut embrasé. Le General voulut rebrousser chemin, pour empécher que la ville ne fust toute consumée. Mais lors quil vit que les Indiens des environs y accouroient, il continua sa route, & se rendit à Guachoia, où il se déchargea de tout le soin des troupes sur ses Capitaines, pour s'appliquer tout à fait à ses desseins. Il commanda donc de couper du bois propre pour des vaisseaux, d'amasser des cordages, de la gomme, & des ferrures, afin de construire des brigantins. Mais comme il esperoit que Dieu luy feroit la grace de le conserver, jusques à ce qu'il eust accomply ce qu'il souhaitoit, il avoit déja jetté les yeux sur des Officiers & des Soldats, en qui il se confioit d'avantage pour leur donner la conduite des vaisseaux qu'il devoit envoyer au Mexique. Il avoit aussi arresté, qu'aprés le départ des brigantins, il passeroit avec les batteaux du Cacique Guachoia, de l'autre costé du fleuve dans la contrée de Quigualtanqui. Il sçavoit par le moyen de ses coureurs, que cette Province estoit fertile & peuplée, & que la capitale

qui avoit quelque cinq cens maisons n'estoit pas fort loin du Camp. Il avoit déja dépéché vers le Cacique, qui tenoit sa cour dans cette ville, qui portoit le nom de la Province & de son Seigneur. Mais ce Cacique avoit répondu insolemment aux envoyez qui luy demandoient la paix, que bien-tost il extermineroit tous les Espagnols. Que c'estoient des brigands & des vagabonds. Qu'ils les feroit pendre aux plus hauts arbres pour estre la proye des oiseaux. Et qu'il avoit juré par le Soleil, & par la Lune ses divinitez, de ne contracter jamais alliance avec une nation si detestable. Soto qui estoit sage fit parler avec honnesteté à ce Barbare; de sorte qu'il l'obligea de changer de langage & de sentiment. Toutefois Soto estant averty, que toutes les apparences d'amitié de ce Cacique estoient trompeuses, & qu'il conspiroit avec les Seigneurs des Provinces voisines contre les Espagnols; il se tenoit sur ses gardes dans l'esperance de chastier un jour cette trahison. Car il commandoit encore plus de six cens hommes, tant de Cavallerie que d'Infanterie. Il avoit resolu de les mener dans la ville de Quingualtanqui, & d'y demeurer le reste de l'Esté & l'Hyver prochain, jusqu'à ce qu'il eust receû le secours qu'il attendoit de Mexique, & qu'on luy pouvoit aisément en-

voyer en montant par le Chucagua, capable de porter tous les vaiſſeaux qui auroient voulu venir.

CHAPITRE VIII.

Mort de Soto.

LOrs que Soto ne ſongeoit plus qu'aux moyens de s'établir, & de tirer quelque fruit de ſes travaux, il fut attaqué le vingtiéme de Juin de l'année mil cinq cens quarante-deux d'une fievre qui d'abord parut peu de choſe, mais qui s'augmenta ſi fort qu'il la jugea luy-méme mortelle. Il commença donc dés le troiſiéme jour de ſon mal à ſe reſigner entierement à la volonté de Dieu ; il fit ſon teſtament & ſe confeſſa avec beaucoup de devotion & de douleur de ſes pechez. Enſuite il eut ſoin qu'on appellaſt ſes Officiers, & comme il eut nommé en leur preſence pour General Loüis de Moſcoſo d'Alvarado, il leur ordonna de la part de l'Empereur d'obeïr à celuy qu'il avoit choiſi, afin de leur commander juſques à ce que ſa Majeſté leur envoyaſt un ordre contraire. Là-deſſus il prit leur ſerment ſelon les formes, & ajoûta que Moſcoſo poſſedoit les qualitez d'un grand

Capitaine. Aprés il commanda de faire venir trois à trois les soldats qu'il estimoit davantage, & les autres trente à trente. Il leur recommanda de travailler autant qu'ils pourroient à la conversion des infidelles, & de soûtenir l'honneur de la Couronne d'Espagne, & sur tout de conserver la paix entre eux. Au moment qu'il achevoit ses paroles, il les embrassa & leur dit adieu avec beaucoup de ressentiment de son costé & de larmes de leur part. Il passa cinq jours à les entretenir ainsi les uns les autres; & au septiéme qu'il rendit l'esprit, il se mit à invoquer la Vierge, & à la prier d'interceder en sa faveur auprés de son Fils. Soto mourut âgé de quarante-deux ans, aprés avoir consumé à la conqueste de la Floride plus de cent mille ducats. Il avoit pris naissance à Villa Nueva de Barca-Rotta, & estoit d'une famille fort noble. Il avoit la taille un peu au dessus de la mediocre, le visage riant & tant soit peu bazané. Du reste tres-bon homme de cheval. Heureux dans ses entreprises, si la mort n'eust rompu le cours de ses desseins. Vigilant, adroit, qui aymoit la gloire. Patient dans la peine. Severe à châtier les fautes contre la discipline; mais facile à pardonner les autres. Charitable & liberal envers les soldats. Brave & hardy autant qu'aucun Capitaine qui soit entré dans le nouveau monde.

Tant de rares qualitez le firent generalement regreter de toutes les troupes.

CHAPITRE IX.

Funerailles de Soto.

Les Espagnols qui aimoient passionnément Soto, eurent un tres-sensible déplaisir, de ne luy pouvoir faire d'honnorables funerailles. Ils consideroient que s'ils l'enterroient avec pompe, les Indiens qui apprendroient le lieu de sa sepulture, viendroient le deterrer, & feroient à son corps toutes les barbaries que la haine leur inspireroit. Ils en avoient effectivement ainsi usé envers plusieurs soldats, & commis sur eux toutes sortes d'indignitez. Ils en avoient pendu quelques-uns, & mis quelques autres par quartiers aux plus hauts arbres. Et vray-semblablement on apprehendoit qu'ils ne s'emportassent contre le General, avec plus de cruauté que contre les autres, afin d'outrager sensiblement les troupes en sa personne. C'est pourquoy les Espagnols pour oster la connoissance du lieu où il seroit enterré, resolurent de luy rendre la nuit les derniers devoirs. Ils choisirent proche de Guachoia un endroit d'une plaine,

où il y avoit plusieurs fosses que les habitans de cette ville avoient faites pour tirer de la terre, & ils mirent dans l'une de ces fosses le corps de Soto, sur lequel ils répandirent encore plusieurs larmes. Le lendemain pour cacher tout de nouveau le lieu de sa sepulture, & dissimuler leur tristesse, ils firent courir le bruit que le General se portoit mieux. Ils monterent à cheval en réjoüissance de ce qu'il avoit recouvert sa santé, & comme en des festes publiques, ils caracolerent long-temps sur la fosse, pour en oster la connoissance aux Barbares, & leur dérober en quelque sorte le corps de leur Commandant. Ils ordonnerent mesme, afin de mieux reüssir dans ce dessein qu'avant leurs courses, aprés avoir remply toutes les fosses à l'égal de celle du General, on jettast une quantité d'eau dessus, sous pretexte d'empécher que les chevaux ne fissent de la poudre en courant. Neanmoins malgré toutes ces precautions & ces feintes, les Indiens se douterent de la mort de Soto, & du lieu où il estoit. Car lors qu'ils passoient sur les fosses ils s'arrestoient tout court, & marquoient des yeux l'endroit de la sepulture. Nos gens recommencerent à craindre en faveur du General, & convinrent de le tirer de la fosse, & de luy donner pour tombeau le Chucagua, dont auparavant ils voulurent

sçavoir la profondeur. Aniasco, Cardeniosa & autres * firent donc un soir semblant de pescher pour sonder ce fleuve, & raporterent qu'il avoit neuf brasses d'eau au milieu. On resolut incontinent d'y mettre le corps de Soto, mais parce qu'il n'y avoit point de pierre dans la Province, afin de le faire couler à fonds, on coupa un fort gros chéne, que l'on scia & creusa d'un costé de la hauteur d'un homme, & la nuit suivante Aniasco & ses compagnons deterrerent le General sans bruit, & le mirent dans le creux du chéne, sur lequel ils cloüerent un couvercle. Ils le porterent ensuite sur le fleuve, au lieu qu'ils avoient sondé, & il alla aussi-tôt à fond. Carmona & Coles qui racontent cette particularité, ajoûtent que quand les Barbares ne virent plus Soto, ils demanderent de ses nouvelles, & qu'afin de les amuser on leur répondit, que Dieu l'avoit envoyé querir pour luy commander de grandes choses, & qu'à son retour qui seroit dans peu de temps il les devoit courageusement executer.

---

* Abbadia, Tinoto, Gusman, Arias.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Resolution des troupes, aprés la mort de leur General.

APrés la mort de Soto, pas un de ses Officiers n'eut le courage de poursuivre le dessein qu'il avoit eu de s'establir dans la Floride. C'est pourquoy ils resolurent d'abandonner ce pays, où l'amour & le respect qu'ils portoient à leur General, les avoit tous retenus. Mais les plus blâmables sont ceux qui se devoient opposer à une si lâche resolution, & qui neanmoins l'appuyerent les premiers. En effet Aniasco qui avoit heureusement contribué à la découverte de plusieurs Provinces, & qui estoit obligé par honneur d'achever une conqueste si illustre & si utile à toute l'Espagne, s'offrit luy-mesme de mener toutes les troupes au Mexique. Comme il se piquoit d'estre excellent Geographe, il se flatta de les conduire facilement en ce Royaume, & ne songea point aux forests n'y aux deserts qu'il falloit passer avant que d'y arriver. Car l'envie qu'il avoit de sortir de la Floride luy rendoit toutes choses aisées. Les autres Espagnols qu'il s'estoit offert de mener

au Mexique, croyoient auſſi que rien ne les arreſteroit dans leur voyage, parce que la paſſion qu'ils avoient d'abandonner leur conqueſte les aveugloit, & qu'ils haïſſoient la Floride, à cauſe qu'ils n'y avoient trouvé, ny or ny argent. Ils eſtoient d'ailleurs portez à quitter leur entrepriſe, à cauſe d'un bruit que les Indiens avoient fait courir, que non loin du lieu où eſtoit l'Armée, il y avoit d'autres Eſpagnols qui ſubjuguoient les Provinces qui eſtoient vers l'Occident. Nos gens qui ajouſtoient trop legerement foy à ces bruits, diſoient que ces eſtrangers dont parloient les Barbares eſtoient des troupes ſorties du Mexique, & qu'il falloit les aller joindre pour les favoriſer dans leur deſſein. Là-deſſus ils partirent de Guachoia le quatriéme ou cinquiéme de Juillet, & prirent leur route vers le couchant; reſolus de ne ſe détourner de coſté ny d'autre. Ils s'imaginoient que ſuivant cette ligne, ils arriveroient droit au Mexique, ne conſiderant pas qu'ils eſtoient dans des hauteurs differentes. Ils firent à grandes journées plus de cent lieuës par de nouvelles Provinces, &ne s'enquirent point du nom ny de la qualité de la terre de ces regions; mais il eſt certain qu'elles n'eſtoient pas fertiles ny peuplées, comme les autres pays de la Floride qu'ils avoient auparavant découverts.

CHAPITRE XI.

Superstition des Indiens.

JE quitteray icy un moment le cours de mon histoire, pour raporter une chose assez remarquable touchant la superstition des Barbares. Lors que les Espagnols sortirent de Guachoia, ils furent suivis d'un Indien de seize à dix-sept ans, fort bien fait de sa personne, comme le sont ordinairement les habitans de cette Province. Les valets du General Moscoso ausquels il s'estoit joint, le voulurent empescher au bout de quelque temps de passer outre, & le mirent mesme en estat de le chasser de leur compagnie. Mais quand ils virent qu'ils ne s'en pouvoient défaire, ils apprehenderent que ce ne fust un espion, & en avertirent leur maître. On fit donc venir cet Indien en presence d'Ortis, qui luy demanda par l'ordre du General, ce qui l'obligeoit à quitter les parens pour suivre des étrangers. Il répondit qu'ils voyoient un pauvre jeune homme qui avoit esté abandonné dés son enfance, & à qui le pere, ny la mere n'avoient rien laissé. Si bien qu'un des principaux Seigneurs de la Province touché

de pitié l'avoit reçû dans sa maison, & fait élever avec ses enfans. Mais que comme ce genereux bien-faicteur estoit malade à mourir, on l'avoit choisi pour estre enterré tout en vie avec luy; parce qu'on disoit qu'il en étoit tellement aymé qu'il devoit l'accompagner en l'autre monde, afin de l'y servir dans ses besoins. Que pour luy il avoüoit, qu'il étoit vrayement obligé à ce Seigneur; mais non pas jusqu'à souffrir qu'on le mist tout vif avec luy dans son tombeau. Qu'ainsi afin s'eviter une si fâcheuse mort, il avoit suivi les troupes, aymant mieux estre esclave que de mourir si cruellement. Le General & ceux qui estoient presens à ce recit, apprirent que la coûtume de rendre les derniers devoirs aux personnes de qualité s'observoit dans la Floride, comme dans les autres pays du nouveau monde qu'on a découverts. En effet, sous le regne des Incas au Perou, l'on enterroit d'ordinaire avec les Souverains & les grands Seigneurs, la femme & le serviteur qu'ils avoient le plus aymez.

Tous ces peuples croient l'ame immortelle, & un autre monde, où les gens de bien son couronnez de gloire, & recompensez de leurs bonnes actions, & les méchans punis de leurs crimes. Ils appellent le Ciel Hamampascha d'un mot qui signifie le haut monde, &

l'Enfer Ucupacha qui veut dire le bas monde. Pour le Diable, ils le nomment Cupai, avec lequel ils diſent que vont les méchans.

CHAPITRE XII.

Arrivée des Eſpagnols à Auché, avec la mort de leur guide.

JE reviens où j'en eſtois de l'hiſtoire. Les Eſpagnols aprés une traitte de plus de cent lieuës, arriverent à la Province d'Auché. Le Cacique de cette contrée les logea, & les reçût avec de grands témoignages d'affection en apparence. Ils ſe rafraîchirent deux jours dans la Capitale, qui porte le nom de la Province, où lors qu'ils ſe furent informez de la route qu'ils devoient tenir, ils apprirent qu'à deux journées de cette ville, il y avoit un deſert de quatre jours de traverſe. Le Cacique leur donna donc des gens de ſervice chargez de gros millet pour ſix jours, avec un guide auquel il commanda de mener lès troupes, juſqu'aux terres habitées par le chemin le plus court. Ils partirent d'Auché avec ces Indiens, & ſe rendirent heureuſement au deſert, à travers lequel ils marcherent par une grande route, qui peu à

peu s'étrecit de telle maniere qu'elle se perdit entierement. Neanmoins ils ne laisserent point d'avancer six jours, sans tenir aucun chemin, parce que l'Indien qui les guidoit leur faisoit accroire qu'il les menoit de la sorte, afin de couper plus court. Mais comme ils virent qu'ils ne sortoient point des bois ; & que depuis trois jours ils ne mangeoient que des herbes & des racines ; ils observoient de prés leur guide, & apperçûrent qu'il les conduisoit malicieusement, tantôt au Septentrion, tantôt au Couchant, puis au Levant, & quelquefois au Midy. Le General aussi-tôt commanda d'appeller cet Indien, de luy demander ce qui l'avoit obligé d'égarer les Espagnols huit jours durant ; luy qui dans Auché avoit promis de les mettre en quatre jours hors du desert. A cela il répondit d'abord si peu raisonnablement, que Moscoso fâché de voir ses troupes en un si pitoyable estat, le fit lier à un arbre, avec ordre de lâcher sur luy les Lévriers d'attache. Comme il vit qu'il alloit estre devoré, il supplia qu'on fist retirer les chiens, & qu'il découvriroit tout ce qu'il avoit tenu caché. On luy accorde sa demande, & il proteste qu'il n'avoit rien fait que par le commandement de son Cacique, qui luy avoit dit que n'ayant pas assez de forces pour combattre ouvertement les Espagnols, il a-

voit determiné de les défaire par adresse. Que pour reüssir en cette entreprise, il l'avoit choisi ; & luy avoit ordonné de les égarer tellement, qu'ils mourussent tous de faim dans les bois. Que s'il en venoit à bout, il luy avoit promis de grandes recompenses ; sinon qu'il devoit s'asseurer de perdre cruellement la vie. Qu'il s'estoit donc vû contraint d'obeïr à son Cacique, & de faire ce qu'eux-mesmes executeroient en pareil rencontre. Qu'ainsi sa faute estoit excusable ; mais qu'elle seroit encore bien plus digne de pardon, s'ils consideroient le peu de soin qu'ils avoient eu de s'informer de leur route. Que d'abord s'il luy en eussent parlé comme ils faisoient maintenant, il leur eust tout avoüé, & les eust remis dans le bon chemin. Neanmoins s'ils luy vouloient donner la vie, qu'il les tireroit du desert en peu de temps, & s'il y manquoit, qu'il s'offroit d'endurer toutes sortes de supplices. Le General & ses Officiers indignez de cette trahison, ne reçûrent point ses excuses, & crurent tous qu'il ne se falloit plus fier en luy. De sorte qu'on détacha les chiens qui le mirent en pieces & le mangerent. Mais incontinent Moscoso & ses Capitaines en furent marris, & se virent plus en peine qu'ils n'avoient encore esté ; parce qu'ils ne sçavoient où trouver un autre guide, ayant alors ren-

voyé à Auché les Indiens de service. Toutefois comme ils connurent qu'il falloit perir, ou sortir des bois, ils prirent leur route vers le Couchant, & marcherent trois jours sans aucuns vivres, aprés en avoir esté trois autres à ne manger que des racines. Ensuite ils découvrirent du haut d'une petite montagne des terres habitées, mais steriles. Les habitans avoient pris la fuite, & abandonné de méchantes cabanes dispersées quatre à quatre par la campagne ; car les villages de cette contrée n'estoient pas semblables à ceux qu'on avoit vûs jusqu'icy dans la Floride. Les troupes à leur arrivée dans la Province, trouverent de la chair de vache qui estoit fraîche, dont elles appaiserent leur faim. Elles appellerent ce pays, la Province des Vachers, à cause de la quantité de peaux de vaches qu'ils y rencontrerent ; sans toutefois qu'ils ayent pu trouver de cette sorte de bestail en vie, ny découvrir où les Indiens de la contrée le prenoient.

CHAPITRE XIII.

Ce qui arriva dans la Province des Vachers.

TAndis que les Espagnols estoient dans une plaine de la Province des Vachers,

il sortit d'une forest prés du Camp un Indien qui s'avança droit à eux, avec des grandes plumes sur la teste, l'arc en main & le carquois sur l'épaule. Nos gens qui le virent en cét état, le laisserent approcher, dans la creance que ce fust un envoyé du Cacique vers le General, & à quelque cinquante pas d'eux il mit une fléche à son arc, & tira sur une troupe de soldat qui regardoient. Toutefois personne n'en fut blessé, les uns s'estant écartés, & les autres couchez par terre, le trait passa & alla donner entre cinq ou six Indiennes qui aprestoient le dîner de leurs maistres. Ils en attrape une au milieu du dos, & aprés l'avoir percée, il en va blesser une autre à la poitrine vis-à-vis de celle-là, & s'arreste dans son corps ; cette pauvre Indienne tomba morte aussi-bien que sa compagne. Au mesme temps le Barbare fuït de toute sa force vers la forest, les Espagnols crient aux armes, Gallego qui par hazard estoit à cheval apperçoit l'Indien qui se sauve, il entend qu'on dit tuë, il pique aprés, l'atteint proche du bois, & luy oste courageusement la vie.

Trois jours ensuite, lors que les troupes se rafraichissoient, deux Indiens superbement parez à la mode du pays, vinrent au matin environ à deux cens pas du Camp ; & là ils se promenerent prés d'un noyer, l'un d'un costé

& l'autre de l'autre de peur de surprise.

Moscoso averti de cela, defendit de ne les point harceler; que c'étoient des foux & des temeraires dont il se falloit moquer. On les laissa donc promener jusques sur le soir prés du noyer. La pensée de ces Indiens étoit qu'il prendroit envie à deux Espagnols de les venir attaquer. Cependant les Cavaliers qui étoient allez le matin en party, retournerent au Camp un peu avant la nuit, & comme ils apperçûrent ces Indiens proche de leur logement, ils s'informerent de ce que c'estoit, & apprirent l'ordre du General. Ils obeïrent tous excepté Paez, qui voulant montrer sa valeur, dit, puisque ces Barbares estoient des foux & des temeraires, qu'il falloit qu'un plus foux qu'eux punist leur folie, & là-dessus il pique vers le noyer. L'Indien qui se promenoit du costé que le Cavalier avançoit marche droit à luy, tandis que son compagnon se retire sous l'arbre, pour faire connoistre qu'ils demandoient à se battre seul à seul. Paez approche de furie contre son ennemy qui le tire si vigoureusement, qu'outre sa cotte de maille qu'il luy rompit, il luy perça de part en part le bras gauche; de sorte que les resnes de la bride de son cheval luy tomberent des mains. Ses compagnons qui virent cet accident, & qui n'avoient pas encore mis

pied à terre, accoururent à toute bride ſur les deux Barbares qui fuyrent, quand ils apperçûrent tant de gens fondre ſur eux. Toutefois ils furent pris avant que de pouvoir gagner le bois. Mais en cette rencontre les Eſpagnols obſerverent mal les loix de la guerre, puiſque les Indiens n'avoient pas voulu ſe mettre deux contre un, il eſtoit raiſonnable qu'on les traitaſt de la meſme ſorte.

Aprés ces choſes les troupes marcherent plus de trente lieuës par cette Province des Vachers; & comme elles eurent achevé de la traverſer, elles découvrirent vers le Couchant de hautes montagnes, & d'épaiſes foreſts qui eſtoient des deſerts; mais le General & ſes Officiers, que la fatigue & la faim avoient rendus ſages, reſolurent de ne point avancer qu'ils n'euſſent auparavant trouvé une route aſſeurée pour les conduire dans un pays habité. C'eſt pourquoy ils commanderent à quatre Compagnies de Cavalerie de vingt-quatre hommes chacune d'aller par trois endroits vers le Couchant, pour découvrir la contrée, avec ordre d'entrer le plus avant qu'ils pourroient dans le pays, de s'éloigner les uns des autres, & de tâcher à connoître la qualité de la terre, & le naturel des habitans. On leur donna pour cela des truchemens Indiens les plus capables que l'on put trouver,

entre ceux qui servoient les Espagnols. Ensuite ils partirent, & au bout de quinze jours qu'ils retournerent, ils dirent tous qu'ils étoient entrez plus de trente lieuës dans le pays, & qu'ils avoient rencontré des terres fort steriles & mal peuplées. Que plus on avançoit & plus elles estoient méchantes. Que les habitans de ces quartiers ne cultivoient rien, & ne vivoient que de fruit, & que d'herbe, & de ce qu'ils attrapoient à la chasse & à la pesche. Enfin qu'ils marchoient par troupes, & erroient d'une contrée à l'autre. Carmona ajoûte que les Indiens asseurerent que par de là leur Province, il y avoit une vaste étenduë de pays plat où se nourrissoient les vaches, dont les troupes avoient vû les peaux, & qu'il y avoit dans ces quartiers une grande quantité de bestail.

CHAPITRE XIV.

Retour des Espagnols vers le Chucagua avec leurs avantures.

SUr le rapport des Cavaliers qui avoient esté à la découverte, les Espagnols perdirent toute esperance d'aller au Mexique, par le chemin qu'ils avoient tenu. C'est pourquoi de

de crainte de s'engager dans des deserts où ils mourroient tous de faim ; ils furent d'avis de retourner vers le Chucagua, dans la creance que la route la plus courte, & la plus assûrée pour sortir de la Floride, estoit de descendre le long de ce fleuve, & de gagner le golfe de Mexique. Ainsi ils s'enquirent de leur chemin, pour se rendre vers le Chucagua. Ils sçûrent que le plus court estoit de tourner sur la droite de la route qu'ils avoient tenuë en venant; mais qu'ils falloit traverser plusieurs grands deserts, & qu'au contraire, s'ils détournoient sur la gauche, c'estoit le plus long ; mais qu'ils marcheroient par des pays fertiles & peuplez. Ils prirent donc cette route, & tournerent vers le midy, prenant soin de ne pas s'engager temerairement en des endroits difficiles, & de ne faire aucun desordre dans leur marche, de peur d'irriter les Indiens. Neanmoins ces Barbares les harcelerent nuit & jour. Car ils se mettoient en embuscade dans les bois prés du chemin ; & lors qu'il n'y avoit point de bois, ils se couchoient sur le ventre parmy les herbes ; & quand les Espagnols passoient, ils se levoient tout d'un coup, & tiroient tant de fléches qu'ils en blessoient toujours quelqu'un. Mais au mesme temps qu'on alloit à eux ils lâchoient pied. Et incontinent il en venoit d'autres

à la charge, qui prenoient les troupes de tous costez, toûjours avec perte d'hommes & de chevaux. Si bien que sans en venir à une bataille, nos gens furent plus mal-traitez en cette Province des Vachers, que dans toutes celles par où ils avoient passé; & le dernier jour principalement, parce qu'ils traverserent des ruisseaux & des endroits qui estoient de veritables coupe-gorges, d'où les Barbares sortoient en furie sur eux, & où ils se retiroient sans pouvoir estre offensez. Les Espagnols perdirent en cette journée plusieurs de leurs gens, plusieurs Indiens de service avec plusieurs chevaux, & eurent un grand nombre de soldats blessez dangereusement. L'un des plus considerables de ceux-là, fut saint Georges dont je vais en parler. Comme ce Cavalier passoit un ruisseau où les troupes estoient attaquées, un Indien caché derriere un buisson luy tira un tres-rude coup de fléche. De sorte qu'aprés luy avoir rompu sa cotte de maille, il luy perça la cuisse droite, passa par l'arçon de la selle, & entra dans le corps du cheval, qui tout furieux sorte du ruisseau, bondit par la plaine, & tâche par ses ruades de faire tomber la fléche, & de renverser son maître. Les Espagnols qui se rencontrerent alors proche de ce soldat accoururent à son secours, & comme ils apperçûrent que le trait l'avoit at-

taché à la ſelle, & que les troupes ſe campoient aſſez prés du ruiſſeau ils le menerent au quartier. Auſſi-tôt on le ſoûleva adroitement, & on coupa la fléche entre la ſelle & la cuiſſe. On deſſella auſſi le cheval, & les Eſpagnols s'étonnerent qu'une fléche de roſeau armée ſeulement d'une pointe de canne euſt penetré ſi avant. Enſuite on étendit ſaint Georges par terre, & on le laiſſa ſe panſer ſoy-meſme. Outre pluſieurs qualitez qu'il poſſedoit, il avoit celle de guerir les playes avec de l'huile, de la laine graſſe, & des paroles que ſes compagnons appelloient des charmes. Il avoit effectivement traitté avec tant de ſuccez quelques bleſſez, qu'il ſembloit que Dieu le favoriſaſt ſur tout dans les cures qu'il faiſoit. Mais ſi-tôt que l'huile & la laine graſſe furent conſumées par le feu à Mauvila, il ne voulut plus panſer perſonne; & meſme il s'opiniaſtra long-temps à ne prendre aucun ſoin de ſes bleſſures. Car bien que depuis il euſt reçû un coup de fléche qui luy entroit par deſſous le pied, & ſortoit par le talon; & que d'un autre coup il euſt eſté ſi dangereuſement frapé au genou, que la pointe de la fleche y eſtoit demeurée; toutefois il n'entreprit jamais de ſe traiter qu'à l'extremité, s'imaginant que faute d'huile, & de laine graſſe il ne pourroit ſe guerir. Je reviens au

coup qu'il avoit reçû à la cuisse. Comme il sçavoit qu'il estoit broüillé avec le Chirurgien, qui luy avoit fait beaucoup de mal en luy tirant la fléche du genou, & qu'il se ressouvenoit qu'il luy avoit dit qu'une autre fois il mourroit plustost que de l'appeller ; à quoy le Chirurgien avoit répondu, que quand il seroit certain de luy conserver la vie, il ne le feroit pas qu'il ne l'eust auparavant envoyé querir ; Comme, dis-je, il se ressouvenoit de cela, & qu'il n'attendoit aucun secours de personne, il prit au lieu d'huile & de laine, de l'oing de porc avec de la charpie d'une vieille mante d'Indien, & s'en servit tres-heureusement pour sa playe. Car durant quatre jours que nos gens se rafraîchirent prés du ruisseau, il fut tout à fait guery, monta à cheval le cinquiéme qu'ils continuerent leur route, & afin qu'on ne doutast point de sa guerison, il se mit à piquer de costé & d'autre autour des troupes, criant qu'il meritoit de perdre la vie ; parce que pour n'avoir pas voulu traiter les blessez dans la pensée qu'il travailleroit inutilement, il étoit mort plus de cent cinquante soldats.

Enfin, les Espagnols sortirent de la Province des Vachers, aprés y avoir souffert plusieurs maux. Ils marcherent vingt jours à longues traittes par d'autres contrées, des noms

desquelles ils ne s'enquirent point, & allerent en tournant vers le Midy. Mais parce qu'ils crurent descendre plus qu'il ne falloit pour se rendre à Guachoia, où ils vouloient retourner, ils prirent au Levant avec soin de monter toûjours un peu vers le Nord, & vinrent à croiser un chemin par où ils étoient passez en allant. Neanmoins ils ne le reconnurent pas. On estoit alors à la my-Septembre, & ils avoient déjà marché prés de trois mois, depuis leur sortie de Guachoia, sans avoir manqué une seule nuit ny un seul jour d'estre attaquez. Les Barbares se mettoient le jour en embuscade, & chargeoient ceux qui s'écartoient, & la nuit ils venoient donner l'alarme au quartier.

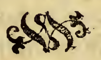
Il arriva mesme qu'une fois à la faveur de l'obscurité, ils se trainerent à quatre pattes jusqu'au Camp; où ils tirerent sur les chevaux, & tuerent deux sentinelles. Peu de jours aprés douze Cavaliers & autant de fantassins Espagnols, qui avoient besoin de gens de service, se mirent en embuscade pour prendre quelques Indiens, de ceux qui au moment que les troupes estoient décampées venoient enlever ce qui estoit demeuré. Ils se posterent derriere de grands arbres, & poserent sur le plus haut une sentinelle, avec ordre de les avertir si-tôt qu'elle découvriroit quelque

choſe ; ce qui s'executa heureuſement. Car ils prirent quatorze Indiens qu'ils partagerent entre eux. Mais aprés comme ils deſiroient rejoindre l'armée, un de la compagnie qui n'eſtoit pas ſatisfait de n'avoir que deux Indiens, conjura ſes camarades de ne s'en point retourner qu'auparavant ils n'en euſſent encore pris un pour luy. Ses compagnons qui n'eſtoient pas de ce ſentiment, luy dirent qu'il falloit differer cela à une autre fois, & qu'ils luy offroient chacun l'Indien qu'ils avoient eu en partage. Neanmoins voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner ſur ſon eſprit, ils s'arreſterent encore. Cependant la ſentinelle avertit qu'elle appercevoit un Indien, & Paez que le malheur devoit avoir rendu ſage, pique auſſi-tôt droit au Barbare, qui ſe voyant découvert ſe ſauve ſous un arbre, Paez l'approche, & luy porte avec vigueur un coup de lance ; mais ne l'attrapant pas, l'Indien qui tenoit ſa fléche preſte, tire, & bleſſe au flanc le cheval de ce Cavalier. De ſorte qu'aprés avoir bronché environ vingt pas, il tombe mort. Bolanios qui ſuivoit Paez fond au meſme temps ſur le Barbare, & eſt auſſi malheureux que ſon compagnon. Juan de Vega qui venoit aprés au petit pas, ſurpris de voir ſes camarades demontez, pique vers l'Indien ; ſes compagnons courent auſſi

la lance en main vers ce Barbare, qui s'avance fierement droit à Vega pour tuer son cheval, & s'enfuit au mesme temps. Mais le Cavalier qui estoit sage avoit auparavant donné ordre qu'il ne luy arrivast pas de malheur semblable à celuy de Paez. Il avoit mis sur le poitrail de son cheval une peau de vache en trois doubles ; & c'est ainsi qu'en usoient la plusspart des Cavaliers qui avoient soin de leurs chevaux. Les uns leur couvroient le poitrail de cette sorte de peau de cerf, ou d'ours. Comme l'Indien fut à la portée du trait, il tire sur le cheval de Vega, & perce la peau de vache ; Si bien que la fléche entre environ trois doigts dans le poitrail. Aussi-tôt Vega fond de furie sur le Barbare & le tuë. Ensuite le party s'en retourne, detestant celuy qui les avoit obligez à demeurer, & admirant le courage de l'Indien, dont la mine ne répondoit point à l'action qu'il avoit faite. Dés qu'ils furent arrivez, le General fit marcher vers la Province de Guachoia, & nos gens eurent durant leur route jusques à la fin d'Octobre un temps assez favorable. Mais alors, à cause des pluyes il devint si fâcheux, qu'ils campoient le plus souvent tout moüillez, & sans aucuns vivres, tellement qu'ils estoient contraints de hazarder leur vie pour en chercher. Ajoûtez que leurs fatigues redoublerent à me-

ſure que l'hyver avança. Les neiges & les pluyes qui tomboient enflerent extraordinairement les fleuves, & firent croiſtre les ruiſſeaux de telle maniere qu'ils ne purent paſſer ſans traîneaux. Encore falloit-il s'arreſter ſept ou huit jours, pour en traverſer quelqu'un. Car outre qu'ils ne trouvoient point de bois propre pour des traîneaux, ils avoient toûjours les ennemis ſur les bras, & ſouffroient d'extrémes peines ; parce que la campagne eſtant preſque inondée, ils ſe voyoient ſouvent forcez de camper dans l'eau, couverts ſeulement d'un méchant habit de chamois, toûjours moüillé, qui leur ſervoit de chemiſe & de cape. C'eſt pourquoy pluſieurs Eſpagnols accablez de froid & de ſommeil tomberent malades, & il ne ſe paſſoit jour qu'il n'en mouruſt deux ou trois. On perdoit auſſi chaque jour des chevaux & des Indiens de ſervice. Toutefois ſans ſe laiſſer abbattre au malheur, nos gens continuerent leur route ; mais ils ſe fatiguerent tellement qu'ils manquerent meſme de force pour enterrer ceux qui mouroient par les chemins. Ainſi ils faiſoient pitié. D'ailleurs, la pluſpart de leurs chevaux eſtoient malades, les Cavaliers démontez, les fantaſſins ſi foibles qu'ils ne ſe ſoûtenoient qu'à peine. Neanmoins, eſtant tous reſolus, ou de mourir, ou de retourner vers le

Chucagua, les plus vigoureux monterent ſur les chevaux qui eſtoient encore de ſervice, & reſiſtoient aux ennemis qui harceloient les troupes dans la marche. Enſuite, lors que l'on eſtoit campé, l'on poſoit des corps de garde & des ſentinelles, & le lendemain on avançoit dans le meſme ordre, ce qui dura depuis le mois de Septembre juſqu'aux derniers jours de Novembre de l'année mil cinq cens quarante-deux, que l'on arriva ſur les bords du Chucagua. Alors comme les Eſpagnols crurent que leurs maux eſtoient finis, ils ſe donnerent tous les uns aux autres de petits preſens pour ſe témoigner leur joye. Leur voyage, à conter le chemin qu'ils firent en retournant, fut de trois cens cinquante lieuës & davantage. Comme ils revenoient ils rencontrerent une Truye qu'ils avoient perduë en allant, & qui avoit fait treize Cochons, tous differemment marquez aux oreilles, d'où l'on peut croire que les Indiens avoient partagé entre eux ces animaux, & qu'ils en nourriſſent aujourd'huy dans la Floride.



CHAPITRE XV.

Les troupes s'emparent d'Aminoia.

LEs Eſpagnols au retour de leur voyage aborderent à ſeize lieuës de la ville de Guachoia, & rencontrerent deux bourgs l'un proche de l'autre que l'on appelloit Aminoia du nom de leur Province. Ces bourgs eſtoient de deux cens maiſons chacun fermez d'un foſſé, dout l'eau venoit du Chucagua, qui faiſoit un Iſle de chacun de ces deux villages. Moſcoſo qui avoit encore outre ſoixante-dix chevaux, environ trois cens hommes de pied reſolut de s'en emparer, & d'y paſſer tout le reſte de l'Hyver. Il mit donc ſes troupes en bataille, & attaqua ſi courageuſement ces deux bourgs l'un aprés l'autre, que les Indiens eſtonnez de la valeur de nos gens les abandonnerent ſans reſiſtance. Ainſi les Eſpagnols s'en rendirent maiſtres, & quelque temps aprés pour n'eſtre pas ſeparez en cas d'alarme, ils en ruinerent un & porterent dans l'autre les vivres & les choſes qui leur eſtoient neceſſaires. Enſuite ils fortifierent ce poſte, & furent vingt jours à le mettre en eſtat de défenſe, parce qu'eſtant extraordinairement ha-

raſſez, ils ne travailloient qu'avec beaucoup de peine.

Tandis que les Eſpagnols entroient dans ce bourg, une vielle Indienne qui ne s'eſtoit pu ſauver, leur demanda où ils alloient; & luy ayant répondu en quartier d'Hyver, elle leur repartit que de quatorze ans en quatotze ans, le fleuve ſe débordoit ſi fort, que les habitans eſtoient contraints de gagner le haut des maiſons, & que l'année qui couroit eſtoit la quatorziéme où le bourg devoit eſtre innondé. Nos gens qui connurent le deſſein de la bonne femme ſe mocquerent de ſes réveries. Carmona qui rapporte cette particularité, ajouſte que les Eſpagnols trouverent dans le bourg d'Aminoia dix-huit mille meſures de gros millet, avec une grande quantité de noix, de pruneaux, & de quelques autres fruict, inconnus en Eſpagne. C'eſt pourquoy ils ſe reſtablirent peu à peu; car outre ces vivres ils eſtoient tres-commodément logez, & meſme les Barbares ne vinrent ny nuit ny jour les tourmenter; ce qui contribua beaucoup à les remettre en eſtat.

Comme Moſcoſo vit que ſes gens avoient preſque recouvré leurs forces, & que le mois de Janvier de l'année 1543. eſtoit paſſé, il commanda de couper du bois pour faire des brigantins, & d'amaſſer des cordages, des

voiles & autres choses necessaires à son dessein. Au reste, tandis que les Espagnols demeurerent dans Aminoia, il en mourut environ soixante. De ce nombre furent Ortis, Touar avec Vasconcello. Mais durant toute la traite il en perit plus de cent cinquante, ce qui fut rrouvé d'autant plus fâcheux que la mort de tant de braves soldats, estoit arrivée par l'imprudence des Capitaines, qui avoient engagé les troupes dans le voyage.

CHAPITRE XVI.

Conduite de deux Caciques envers les Espagnols.

SItost que le bruit fut répandu, que les Espagnols estoient de retour de leur voyage, & qu'ils passoient l'Hyver dans Aminoia; Anilco craignant qu'à leur faveur, les vassaux de Guachoia ne vinssent encore fondre sur ses terres, & y exercer leurs cruautez, il envoya vers Moscoso avec ordre de luy offrir la paix & son amitié, & de l'assûrer de son obeïssance. Qu'il n'y avoit nulle sorte de service qu'il ne dust attendre des peuples de sa contrée, & que pour en avoir des preuves il n'avoit qu'à commander. Celuy qu'Anilco avoit chargé de dire cela, estoit son Lieutenant

nant general. Il avoit à sa suite outre deux cens Indiens de service, vingt des plus lestes & des plus considerables de la Province, suivis de vingt autres avec des fruits & de la venaison. Ce Capitaine s'acquita fort bien de son devoir, & n'oublia rien pour gagner l'esprit de Moscoso, qui le reçût tres-obligeamment, luy, & tous les principaux de sa suite, & le pria d'asseurer Anilco, qu'il le remercioit de l'honneur de son amitié, & qu'il en feroit toute sa vie une estime particuliere. On fit sçavoir incontinent cette réponse au Cacique; & cependant l'envoyé & ceux qui l'accompagnoient demeurerent avec les Espagnols, ausquels ils témoignerent leur affection par la fidelité de leurs services.

Il y avoit deux jours que les sujets d'Anilco estoient au quartier, lors que Guachoia suivy de plusieurs de ses vassaux, chargez de fruits & de poissons, y arriva pour confirmer son alliance avec les troupes. Le General le reçût tres-bien; mais la presence du Capitaine d'Anilco son ennemy, & l'honneur qu'on luy rendoit luy donnerent une douleur mortelle. Neanmoins il dissimula son déplaisir, resolu seulement de le témoigner dans l'occasion.

Durant le quartier d'hyver des Espagnols dans Aminoia, les deux Caciques leur rendirent toutes sortes de bons offices, & leur fi-

rent tous les huit jours de nouveaux presens. Cependant Moscoso & ses Officiers, qui ne songeoient qu'à sortir de la Floride, ordonnerent à l'Intendant des vaisseaux de voir combien il falloit de brigantins pour l'embarquement des troupes ; & comme il eut répondu sept, ils commanderent qu'on preparast pour cela toutes les choses necessaires. On fit d'abord quatre couverts, sous lesquels on travailla de peur d'estre incommodez par les pluyes. Les uns scierent des ais, les autres les raboterent, plusieurs firent des cloux & des ferrures, quelques-uns du charbon, & quelques autres des rames & des cordages. Ainsi ils s'appliquerent tous courageusement aux choses qu'ils faisoient le mieux, & employerent trois mois à cela.

Pendant ce temps-là le Capitaine d'Anilco montra son zele à nos gens, qui de leur costé l'honoroient aussi beaucoup, outre qu'il avoit l'air noble & capable de se faire aymer, il possedoit de rares qualitez. Il estoit exact, fidele, officieux, prevenoit de bonne grace tous les besoins, & meime donnoit plus qu'on ne luy osoit demander. Car sans parler de plusieurs cables & autres cordages propres pour des brigantins, il fournit aux Espagnols plus de mantes vieilles & neuves, qu'ils n'en pouvoient raisonnablement esperer, parce

qu'on n'en trouvoit preſque point dans la Province. Les mantes neuves ſervirent à faire des voiles, & les vieilles à calfeutrer les vaiſſeaux. Ces mantes ſont d'une certaine herbe ſemblable aux mauves. Cette herbe a de petits filets comme le lin; auſſi les Indiens en font du fil, & donnent à ces mantes une couleur telle qu'il leur plaît; mais le plus ſouvent vive & éclatante.

CHAPITRE XVII.

Ligue de quelques Caciques.

TAndis que les Eſpagnols travailloient à leurs brigantins, Quigualtanqui crut qu'ils ne ſe preparoient à leur retour, que pour aller raconter dans leur pays l'excellence des regions qu'ils avoient decouvertes, & revenir aprés en plus grand nombre en faire la conqueſte. Qu'alors ils chaſſeroient les veritables Seigneurs des Provinces, & s'y eſtabliroient ſouverainnement. De ſorte que dans cette creance Quigualtanqui reſolut, pour prevenir un tel malheur, d'exterminer tous les Eſpagnols qui eſtoient dans la Floride. Il aſſembla donc les principaux de ſa contrée, auſquels il ſe declara là-deſſus, & tous l'aſſûre-

rent que son dessein estoit glorieux, & qu'ils mourroient pour le servir dans une si noble entreprise. Il dépécha incontinent de costé & d'autre du Chucagua, vers dix Caciques de ses voisins, & leur fit dire pour les engager dans son party, qu'il falloit étoufer la haine qui estoit entre eux, & s'unir tous pour perdre leurs ennemis communs. Que s'ils manquoient l'occasion, que la fortune leur en presentoit, il déploroit la misere dont ils seroient accablez. Que les Espagnols ne s'en retournoient que pour revenir dans le pays avec de plus grandes forces; & qu'aprés s'en estre cruellement emparez, ils les tiendroient tous dans une malheureuse servitude. Les Caciques reçûrent avec joye les envoyez de Quigualtanqui; ils approuverent son dessein, parce qu'ils le trouvoient digne d'un grand Capitaine, & loüerent son courage, dont la grandeur leur estoit déjà connuë. C'est pourquoy ils convinrent que chaque Seigneur leveroit des troupes dans sa Province, & prepareroit des barques pour attaquer leurs ennemis par eau aussi bien que par terre. Que cependant, pour les mieux surprendre, & leur oster toute sorte de soupçon; chacun feindroit en particulier de rechercher leur alliance, & leur envoyeroit des Députez avec des presens. Quigualtanqui, comme chef

de la conſpiration, dépécha le premier vers Moſcoſo, & tous les autres enſuite à ſon exemple. Moſcoſo les reçût avec d'autant plus de joye & d'affection, que le peu de troupes qui luy reſtoient, ne demandoient que la paix. Cependant Anilco qui avoit refuſé d'entrer dans la ligue, à cauſe de la fidelité qu'il avoit jurée aux Eſpagnols, crut que par honneur il devoit les avertir de la conſpiration des Caciques; c'eſt pourquoy il envoya commander à ſon Lieutenant de découvrir la trahiſon au General, & de l'aſſûrer qu'il ne ſe paſſeroit rien qu'il ne luy en fit ſçavoir des nouvelles. Moſcoſo eut ſoin de faire remercier le Cacique de ſes bons avis, & de la continuation de ſon amitié, & eut depuis pour luy & pour ſon Lieutenant une eſtime toute particuliere. Neanmoins Anilco ne voulut jamais venir au camp, & s'en excuſa toûjours ſur ce qu'il avoit peu de ſanté. Mais veritablement c'eſtoit qu'il ne ſe fioit point aux Eſpagnols.

On ne peut poſitivement ſçavoir ſi Guachoia qui témoignoit de l'affection à nos gens, entra dans la ligue; mais on ſe douta qu'il étoit d'intelligence, piqué ſeulement de l'eſtime qu'on faiſoit du Lieutenant d'Anilco. En effet, il étoit outré de ce que les Eſpagnols rendoient plus d'honneur à ce Capitaine qui les ſervoit promptement, qu'à luy qui n'agiſſoit

que fort lentement pour eux, & il essayoit aussi de le décrediter dans l'esprit de Moscoso. Mais on croyoit que Guachoia, sçachant qu'Anilco n'avoit pas voulu se liguer avec les autres agissoit de la sorte, afin que si par hazard ce Lieutenant venant à découvrir la conjuration, on n'ajoutast point de foy à ce qu'il diroit.

CHAPITRE XVIII.

Querelle de Guachoia & du Lieutenant d'Anilco.

COmme Guachoia connut qu'il travailloit inutilement à ruiner son ennemy dans l'esprit des Espagnols, il éclata tout à fait, & dit à Moscoso en presence de plusieurs Officiers, que depuis long-temps il souffroit avec peine l'honneur que luy & ses troupes faisoient au Lieutenant d'Anilco. Qu'il avoit toûjours pensé qu'on devoit honorer ceux qui avoient le plus de credit & de naissance. Que neanmoins les Espagnols tenoient une conduite bien contraire à cela; puis qu'ils estimoient uniquemenr le Lieutenaut d'Anilco, qui n'avoit ny biens, ny puissance, ny noblesse, & qui ne meritoit d'estre consideré que par sa qualité de vassal. Que pour luy il

avoit des sujets qui surpassoient en tout celuy auquel il donnoit tant de marques d'estime. Qu'ainsi, il les supplioit de faire reflexion sur leur maniere d'agir, & d'estre persuadez que les actions du Lieutenant d'Anilco estoient artificieuses, & ne tendoient qu'à les tromper. Le Lieutenant d'Anilco qui avoit écouté patiemment ce que l'on avoit dit contre luy; repliqua sans paroistre emporté, qu'on luy reprochoit à tort sa naissance; & que ses ancestres ayant esté Caciques, il ne cedoit à personne en noblesse. Qu'il avoüoit que son pere ne luy avoit pas laissé de grands biens; mais qu'il avoit suppleé à ce défaut par son courage, puisque dans la guerre qu'il avoit faite contre Guachoia, & d'autres Seigneurs, il avoit gagné de quoy vivre suivant sa qualité. Qu'ainsi il se pouvoit mettre maintenant au nombre des riches, que son ennemy vouloit que l'on estimast si fort; & qu'un vassal comme luy l'emporteroit toûjours de beaucoup sur un Cacique semblable à Guachoia. Qu'aprés tout, il n'estoit pas proprement vassal, parce qu'Anilco ne le consideroit point de la sorte; mais comme l'un de ses plus proches parens, & qu'à cette consideration, il l'avoit fait son Lieutenant general dans la Province. Qu'ensuite il avoit gagné plusieurs batailles, defait le Pere de Guachoia, & de

fois à autre ses Capitaines. Que depuis méme que Guachoia avoit succedé à son Pere, il avoit taillé en piece toutes ses forces, & l'avoit fait prisonnier, luy, ses deux freres, & les plus considerables de son Estat. Qu'alors il l'eust pu dépoüiller de sa Province, & s'en emparer sans peine, n'y ayant personne pour luy resister; mais que bien loin de rien entreprendre, il avoit eu un soin tout particulier de luy tandis qu'il estoit prisonnier, qu'il fut mesme sa caution pour le mettre en liberté, luy, ses freres & ses vassaux. Neanmoins comme Guachoia n'avoit pas tenu sa parole, il n'attendoit que la sortie des troupes pour le reprendre. Que la hardiesse qu'il avoit à present de le vouloir faire passer pour un artificieux luy coûteroit cher alors, & qu'il luy apprendroit à ne pas choquer une autre fois temerairement son honneur. Que mesme pour ne pas differer plus long-temps, il ne tiendroit qu'à Guachoia qu'ils ne finissent sur l'heure leurs differens, qu'ils n'avoient qu'a entrer tous deux dans un batteau pour se battre sur le fleuve. Que si Guachoia le tuoit, il satisferoit sa haine, & seroit vangé du déplaisir que les Espagnols luy avoient fait en rendant de l'honneur à son ennemy. Que pour luy, s'il avoit de l'avantage dans le combat, il feroit voir que le merite des hommes ne consi-

ſtoit point dans l'éclat des richeſſes, ny dans la poſſeſſion de pluſieurs vaſſaux, mais dans la vertu & la grandeur de courage. Guachoia ne repartit rien à tout cela, & fit connoiſtre ſa confuſion ſur ſon viſage. Moſcoſo & les Eſpagnols ſe confirmerent dans la creance qu'ils avoient du Lieutenant d'Anilco, & luy rendirent tous les jours plus d'honneur.

CHAPITRE XIX.

D'un Eſpion Indien.

MOſcoſo conſiderant, que ſi la haine de Guachoia, & du Capitaine d'Anilco les portoit juſqu'à ſe faire la guerre, ils ne luy fourniroient aucune choſe pour ſes brigantins; il leur dit que comme ils eſtoient également aimez des Eſpagnols, ils ne pouvoient les voir plus long-temps broüillez, & q'uainſi ils les prioient d'eſtouffer leurs reſſentimens, & de vivre à l'avenir dans une parfaite intelligence. Les deux Indiens répondirent à Moſcoſo, qu'ils eſtoient preſts de faire ce qu'on voudroit, & qu'en ſa faveur, ils oubliroient genereuſement toutes choſes. Quatre jours aprés la querelle apaiſée, & ſur le départ du Lieutenant d'Anilco, pour s'en retourner

dans sa Province; le General qui ne se fioit point à la parole de Guachoia, & qui craignoit qu'afin de se venger de son ennemy, il ne luy eust fait dresser quelques embusches sur le chemin, commanda à trente Cavaliers de l'accompagner, jusqu'à ce qu'il fust hors de danger. Le Capitaine refusa d'abord civilement Moscoso, & luy fit connoistre que Guachoia n'estoit pas fort à apprehender; neanmoins de peur de déplaire au General, il prit l'escorte qu'il luy offroit. Mais depuis il revint, & retourna plusieurs fois en sa contrée avec dix ou douze Indiens seulement. Cependant, Quigualtanqui & les autres Caciques de son party dépéchoient jour & nuit vers Moscoso avec des presens, & avec ordre à leurs envoyez, d'observer la conduite des Espagnols, leurs corps de garde, leur adresse à tenir leurs armes & à manier leurs chevaux, afin de voir en quoy ils manquoient, & de s'en servir contre eux en temps & lieu. Le General qui estoit averty de cela fit defense aux Deputez des Caciques ennemis, de venir la nuit au Camp; mais ces défenses estoient inutiles. C'est pourquoy Silvestre qui sçavoit l'ordre du General, & la desobeïssance des Barbares, estant une nuit de garde à la porte d'Aminoia, & voyant à la clarté de la Lune deux Indiens fort lestes, qui traversoient le fosse sur

un arbre qui servoit de pont ; il les laissa avancer vers luy , & comme il estoit en sentinelle il donna un coup d'épée sur le visage du premier , qui passa le guichet de la porte sans luy en demander permission. Du coup , le Barbare tomba à terre ; mais il se releva incontinent , prit son arc , & s'enfuit de toute sa force. Silvestre ne voulut pas l'achever parce qu'il crut que cela suffisoit pour rendre sage les Indiens. Le compagnon du blessé qui avoit oüy le coup prend aussi la fuite , repasse le pont , regagne son batteau , traverse le fleuve & donne l'alarme par tout. Cependant le blessé , le visage plein de sang , se jette dans l'eau , la traverse à nage & appelle son camarade. Les Barbares qui estoient de l'autre costé du fleuve , & qui entendirent sa voix accoururent à luy & l'emmenerent. Le jour d'aprés au Soleil levant, quatre des principaux Indiens vinrent de la part des Caciques liguez se plaindre au General , que ces gens rompoient la paix. Qu'ils avoient tres-maltraité un des plus considerables Indiens du pays , & qu'ils le supplioient qu'on fist justice de cette insolence , parce que la personne estoit blessée à mort. Sur le midy quatre autres se rendirent au Camp ; où aprés avoir fait leurs plaintes , ils dirent que le blessé se mouroit , & au Soleil couchant , il en vint encore

quatre qui asseurerent que leur compagnon estoit mort, & demanderent qu'on fist mourir l Espagnol qui en estoit cause. Le General répondit à chaque fois aux Envoyez que desirant conserver la paix, il n'avoit point commandé ce qui avoit esté fait. Mais que le soldat qui avoit blessé leur homme n'avoit point agy contre son devoir. De sorte que si pour leur complaire il vouloit qu'on le chastiast, ses Capitaines n'y consentiroient jamais; parce que l'Indien ne devoit pas entrer sans parler à la sentinelle, ny les Caciques l'envoyer contre les défenses à heure induë. Qu'ainsi, puis q'uen cela il y avoit de leur faute, il falloit oublier tout ce qui s'estoit passé, & faire à l'avenir des choses dans l'ordre pour oster de part & d'autre tout pretexte de rupture.

Les Envoyez s'en retournerent fort mal satisfaits de cette réponse, & essayerent de porter les Caciques à se venger sur l'heure du mépris des Espagnols, mais inutilement; car les Caciques convinrent de dissimuler encore quelque temps, & de chercher avec soin les moyens d'executer leur dessein. Cependant parmy les troupes il se trouvoit des Capitaines, qui appuyoient les plaintes des Indiens. Qu'il falloit punir Silvestre, qu'il s'estoit gouverné indiscretement, & que son action pourroit

roit donner lieu aux Caciques de ſe mutiner, & de prendre les armes contre les Eſpagnols. Si ces diſcours que la jalouſie mettoit dans la bouche de quelques Officiers, n'euſſent eſté arreſtez par les plus ſages, ils euſſent ſans doute produit de méchans effets.

CHAPITRE XX.

Preparatifs des Caciques liguez avec un debordement du Chucagua.

DUrant ces choſes, les Eſpagnols travailloient fortement aux brigantins, & étoient favoriſez du Capitaine General d'Anilco, ſans lequel ils ne fuſſent jamais venus about de leur deſſein. Ceux qui n'eſtoient pas employez aux vaiſſeaux, cherchoient des vivres pour leurs compagnons, & comme ils eſtoient alors en Careſme, ils alloient pécher dans le Chucagua. Ils faiſoient pour cela des hameçons, où aprés avoir mis de l'apaſt, ils les attachoient à de longues cordes, & les jettoient au commencement de la nuit dans le fleuve. Le matin ils les en retiroient, & y rencontroient ordinairement de ſi grands poiſſons qu'il y en avoit, dont la teſte ſeule peſoit quarante livres de quinze à ſeize onces.

Si bien que nos gens eurent dans Aminoia toutes choſes en abondance. Cependant Quigualtanqui,& les Caciques liguez levoient des troupes chacun ſur leurs terres, & ſe preparoient à mettre trente à quarante mille hommes ſur pied dans la penſée de tuer tous les Eſpagnols, ou de brûler le bois qu'on avoit amaſſé pour les Caravelles. Ils croyoient par là qu'en les empéchant de ſortir du pays, ils leur feroient une continuelle guerre, & les extermineroient d'autant plus facilement, que nos gens eſtoient en petit nombre, qu'ils avoient peu de chevaux, & avoient perdu un Capitaine tres-brave & tres-experimenté. Les Barbares animez de ces conſiderations, ſouhaitoient avec impatience le jour qu'ils avoient arreſté pour donner, & qui veritablement eſtoit fort proche; Comme on l'âprit par les Envoyez du Cacique, qui ſe trouvant ſeuls avec des Indiennes qui ſervoient quelques officiers Eſpagnols, leur dirent qu'elles priſſent patience, & que bien-tôt on les delivreroit de la ſervitude, où ces larrons d'Eſtrangers les tenoient. Qu'on les alloit égorger, mettre leurs têtes ſur des lances à l'entrée des temples, & attacher leurs corps aux plus hauts arbres, pour eſtre la proye des oiſeaux. A peine les Indiennes eurent-elles âpris cela, qu'elles allerent le découvrir à leurs maiſtres.

Les troupes en sont aussi-tôt averties, & elles se persuadent d'autant plus aisément que les Barbares sont prests à les attaquer, que la nuit elles entendent du bruit de l'autre costé du fleuve, & voyant des feux çà & là aux environs. Elles se preparent donc à se défendre courageusement; mais par bonheur sur ces entrefaites, le Chucagua vint à se déborder. Il commença environ le dixéme de Mars de l'année 1543. il remplit peu à peu tout son lit, & incontinent aprés il se répandit impetueusement par dessus ses bords, puis par la campagne, qui fut aussi-tôt inondée, à cause qu'il n'y avoit ny montagne, ny colline. Et le jour des Rameaux qui estoit cette année-là le 18. de Mars, que les Espagnols celebroient le triomphe de JESUS-CHRIST dans Jerusalem, l'eau entra avec violence par les portes d'Aminoia; Si bien que deux jours aprés on ne put aller par les ruës qu'en batteau. Ce débordement ne parut dans toute son étenduë qu'au 20. d'Avril. Il y avoit alors plaisir de voir que ce qui estoit n'agueres une vaste campagne, fust devenu presque tout à coup une vaste mer. Car l'eau couvroit plus de vingt lieuës aux environs, où l'on voyoit seulement quelques uns des plus hauts arbres; & cela fit ressouvenir nos gens de la prediction de la vieille Indienne à leur entrée dans Aminonia.

CHAPITRE XXI.

On envoye vers Anilco.

A Cause des inondations du Chucagua, les Indiens qui habitent de costé & d'autre de ce fleuve, se placent le plus qu'il leur est possible sur des éminences, & bastissent leurs maisons en cette sorte. Ils élevent en quarré & assez de grosses poutres en forme de pilliers, sur lesquelles ils mettent plusieurs solives, ce qui tient lieu de plancher. Ensuite ils font le toict qu'ils environnent de gal eries où ils serrent leurs vivres avec leurs meubles. Ainsi ils se garantissent des inondations, qui probablement n'arrivenr qu'à cause des pluyes & des neiges de l'Hyver precedent.

Durant le débordement du fleuve, on embarqua pour la ville d'Anilco qui est à vingt lieuës d'Aminoia, vingt soldats avec quelques rameurs Indiens en quatre barques, attachées deux à deux de peur qu'elles ne se renversassent en passant, par dessus les arbres qui étoient dans l'eau. Ils avoient ordre de supplier le Cacique d'envoyer au General des cordages, du goudron & des vieilles mantes

pour des brigantins, & estoient conduits par Silvestre, auquel comme il se verra toute à l'heure, le Cacique avoit depuis peu obligation, & c'estoit aussi dans cette vûë qu'on le dépéchoit. Lors que les sujets de Guachoia ravagerent la ville d'Anilco à la faveur des Espagnols, Silvestre prit un Indien de douze à treize ans, qui estoit fils du Cacique; il le mena avec luy par la contrée des Vachers, & le ramena dans la Province d'Aminoia. De sorte que le Cacique Anilco âprit que son fils qu'il avoit tant cherché, estoit avec les troupes. Incontinent donc il l'envoya demander, & Silvestre le luy rendit de bonne grace, en consideration de ce qu'il faisoit pour les Espagnols.

Silvestre & ses compagnons arriverent heureusement à la ville d'Anilco, & trouverent que le Chucagua estoit débordé beaucoup plus loin, & qu'il avoit inondé de ce costé-là plus de vingt-cinq lieuës de pays. Nos gens arrivez, on en donna avis au Cacique, qui fit appeller son Lieutenant general, & luy commanda de montrer par son accueil l'affection qu'ils portoient aux Espagnols, & de leurs fournir ce qu'ils demandoient en faveur de Silvestre, qu'il luy avoit genereusement rendu son fils. Ensuite il ordonna de faire venir Silvestre tout seul, & l'alla recevoir hors de

ſa maiſon. Là aprés l'avoir embraſſé, & remercié de l'obligation qu'il luy avoit, il le conduiſit dans ſon appartement, & ne voulut pas qu'il en ſortiſt, que ſes compagnons ne fuſſent preſts de s'en retourner. Car Anilco auquel ſon fils ſervit d'interprete, s'informoit du Capitaine Eſpagnol, des avantures des troupes depuis leur entrée dans le pays. Mais comme il en eut appris le détail, il fit connoiſtre à Silveſtre le déplaiſir ſenſible qui luy demeuroit des cruautez de Guachoia contre ſes anceſtres qui eſtoient dans le tombeau. Que bien-tôt ce laſche ne ſeroit appuyé de perſonne, & qu'on verroit alors à ſe reſſentir des indignitez qu'il avoit commiſe. Anilco montra par là, que l'affection qu'il témoignoit à nos gens, n'eſtoit fondée que ſur la crainte qu'ils ne favoriſaſſent encore Guachoia, & ne l'empéchaſſent de ſe venger des injures qu'il avoit reçûës, s'ils demeuroient plus long-temps dans le pays. Pour cette raiſon, & dans la vûë de haſter leur départ, Anilco commanda de leur donner promptement toutes ſortes de choſes, & de leur fournir un vaiſſeau avec pluſieurs Indiens, qui les conduiroient ſeurement où ils ſouhaitoient d'aller. Comme tout fut preſt, il embraſſa Silveſtre, & le pria d'aſſeurer le General de ſon amitié, & qu'il ne ſe paſſeroit rien dont il ne l'avertiſt. Sil-

veſtre auſſi-tôt reprit la route d'Aminoia, où dés qu'il fut arrivé, il rendit compte de ſon voyage à Moſcoſo.

CHAPITRE XXII.

Conduite des Eſpagnols durant le débordement, avec la nouvelle de la continuation de la ligue.

LE débordement dura quarante jours, pendant leſquels les Eſpagnols ſe retirerent ſur de certains lieux élevez, où ils travaillerent à leurs barques. Mais comme ils manquoient de charbon pour forger les ferrures, ils en firent en coupant les teſtes des arbres qui paroiſſoient hors de l'eau. Franciſco & Garcia Ozorio Cavaliers illuſtres, ſe ſignalerent en cette rencontre, tant par leur adreſſe que par la peine qu'ils prirent à forger & à calfeutrer; car ils s'y porterent avec courage, & leur exemple ſeul excitoit les autres à les imiter.

Tandis que l'eau couvrit la campagne, les gens des Caciques liguez ne parurent point; parce que ſi-tôt qu'ils virent le débordement, ils regagnerent en diligence leurs maiſons, pour ſauver ce qu'ils y avoient laiſſé. Cepen-

dant Quigualtanqui & les autres Seigneurs, pour mieux cacher leur mauvais dessein, ne laisserent pas d'envoyer toûjours vers le General, qui sans témoigner qu'il se défioit d'eux avoit soin de se tenir sur ses gardes.

Sur la fin d'Avril l'eau diminna peu à peu, & fut autant à baisser qu'elle avoit esté à croistre. Car au vingtiesme de May, on ne pouvoit encore aller par Aminoia, que les pieds nuds à cause des eaux & des boües qui estoient dans les ruës. Mais à la fin du mois le fleuve rentra dans son lit, & les Caciques liguez recommencerent à se mettre en campagne, resolus d'executer promptement leur entreprise. Cependant le Capitaine d'Anilco qui en eut avis vint trouver le General, & luy declara toutes choses. Que dans un certain jour qui estoit proche tous les Caciqnes en particulier dépescheroient vers luy. Que chaque Envoyé luy devoit parler de telle façon, & luy faire un tel present. Que les uns arriveroient le matin, & les autres sur le midy, & les derniers sur le soir. Que cela dureroit quatre jours entiers, qu'on acheveroit d'assembler les troupes, & qu'au mesme temps on donneroit. Mais que le dessein estoit d'exterminer tous les Espagnols, ou au moins de brusler leurs vaisseaux, afin qu'ils ne pussent sortir du pays, & qu'on les fist malheureuse-

ment perir peu à peu. Il ajousta que pour eviter cela, il s'offroit à eux de la part de son Cacique avec huit mille hommes d'élite, à la faveur desquels ils resisteroient aisément à leurs ennemis. Que mesme s'ils desiroient se retirer sur ses terres, il les y recevroit avec joye. Qu'ils y seroient en toute asseurance, & qu'outre qu'on n'oseroit les y venir attaquer, ils prendroient tout à loisir leurs mesures, pour songer meurement à la conduite qu'ils doivent tenir. Moscoso répondit au Capitaine Indien, qu'il avoit obligation à son Cacique des offres qu'il luy faisoit. Mais que dans la crainte qu'à l'avenir il ne fust haï de ses voisins pour l'avoir ouvertement favorisé, il n'acceptoit pas le secours qu'il luy vouloit donner. Que d'ailleurs comme il estoit sur le point de partir pour le Mexique, il le remercioit de tout son cœur de la retraite qu'il luy offroit. Que pour cette raison il ne vouloit pas aussi s'engager dans un combat; quoy qu'il dust tout esperer des Indiens qui le seconderoient, & principalement de leur Commandant, dont la valeur luy estoit connuë. Qu'au reste ny luy, ny les autres Espagnols n'oubliroient pas l'obligation qu'ils avoient au Cacique, & que mesme le Roy d'Espagne le premier des Princes Chrestiens, auquel ils raconteroient les bons offices qu'il

leur avoit rendus, n'en perdroit jamais le ſouvenir, & le recompenſeroit de tant de faveurs, ſi un jour les Eſpagnols retournoient dans ſon pays. Enſuite le Capitaine Indien prit congé de Moſcoſo, qui ſe prepara genereuſement à tout ce qui pouvoit arriver.

CHAPITRE XXIII.

Des envoyez de la ligue, avec les preparatifs des Eſpagnols pour s'embarquer.

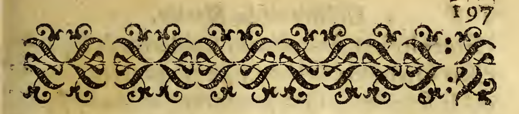
AU commencement de Juin de l'année mil cinq cens quarante-trois, les envoyez des Caciques ennemis vinrent au quartier dans le meſme temps, au meſme ordre, & avec les meſmes preſens que le Capitaine d'Anilco avoit marquez. C'eſt pourquoy ils furent arreſtez par l'ordre du General, qui commanda de les ſeparer & de les interroger ſur le ſujet de la conſpiration. Ils avoüerent franchement ce qui ſe paſſoit, & la maniere dont on s'y devoit prendre pour faire réüſſir l'entrepriſe. Le General ſur leur confeſſion, & ſans attendre qu'ils fuſſent tous arrivez, fit promptement couper la main droite à trente que l'on tenoit. Ces pauvres gens ſouffrirent avec tant de patience leurs maux, qu'à peine l'un d'eux avoit la main coupée, qu'un autre preſentoit la ſienne ſur le billot, ce qui attiroit la compaſſion de tout le monde. Ce cha-

ſtiment rompit la ligue, les ennemis crurent que les Eſpagnols eſtant avertis de l'entrepriſe, ſe tiendroient ſur leurs gardes. Chaque Cacique s'en retourna donc en ſa Province, fort marry de n'avoir pas executé leur deſſein. Mais comme ils eſtoient tous reſolus de tenter d'en venir à bout par une autre voye, & qu'ils ſe trouvoient plus fort par eau que ſur terre, ils convinrent d'amaſſer des troupes & des batteaux, pour attaquer les Eſpagnols lors qu'ils décendroient le long du fleuve. Cependant Moſcoſo & ſes Capitaines, voyant qu'ils alloient eſtre continuellement harcelez, haſterent de plus en plus leur travail, acheverent ſept brigantins; mais parce qu'ils n'avoient point de cloux pour faire l'aſſemblage du tillac, ils les couvrirent ſeulement aux deux bouts; & mirent des ais au milieu ſans les attacher, d'où il ſuffiſoit d'en lever un pour vuider l'eau du brigantin. Aprés ils amaſſerent des vivres, & demanderent à Guachoia & à Anilco du gros millet, des fruits & autres choſes de cette ſorte. Ils tuerent quelques cochons de ceux qu'ils conſervoient pour nourrir, & en reſerverent ſeulement une douzaine & demie, au cas qu'ils s'établiſſent en quelque endroit prés de la mer. Ils donnerent aux Caciques leurs amis chacun deux de ces animaux, un maſle & une femelle, ils ſa-

lerent ceux qu'ils avoient tuez pour eux, & ſe ſervirent de leur graiſſe au lieu d'huile, afin d'adoucir la raiſine, dont ils calfeutroient leurs vaiſſeaux. Outre cela il ſe fournirent de petites barques pour porter trente chevaux qui leur reſtoient. Ils les avoient attachés deux à deux, afin que les chevaux euſſent les pieds de devant dans l'une, & ceux de derriere dans l'autre. Chaque brigantin avoit auſſi en poupe l'une de ces barques qui luy ſervoit de chaloupe. Carmona raconte icy, que de cinquante chevaux qui reſtoient aux Eſpagnols, ils en attacherent a des pieux environ vingt qui ne pouvoient plus ſervir. Qu'ils leur ouvrirent la veine, & les laiſſerent ſeigner juſqu'à ce qu'ils moururent. Que pour en conſerver la chair, ils la ſeicherent au Soleil. Que le jour de S. Jean-Baptiſte, ils mirent les brigantins à l'eau, embarquerent leur chevaux avec le matelotage, & accommoderent leurs barques avec des planches & des peaux pour ſe deffendre des fleſches. Qu'enſuite ils nommerent les Capitaines qui devoient commander les vaiſſeaux, & ne ſongerent plus qu'à s'embarquer, aprés avoir dit adieu a Guachoia, & luy avoir recommandé de vivre en paix avec Anilco.

Fin du troiſiéme Livre.

LIVRE IV.



LIVRE IV. DE LA FLORIDE.

Capitaines des Caravelles. Radeaux des Indiens. Leur combat ſur l'eau. Mort de pluſieurs Eſpagnols. Leur arrivée à la mer. Leurs avantures juſques à Panuco, avec la reception qu'on leur fit dans la ville de Mexique.

CHAPITRE I.

Capitaines des Caravelles, avec l'embarquement des troupes.

MOscoso s'embarqua dans la premiere caravelle, Alvarado & Moſquera dans la ſeconde, Aniaſco & Viedma dans la troiſiéme. Guſman & Gaitan commanderent la quatriéme, Tinoco &

Cardeniosa la cinquiéme, Calderon & Francisco Ozorio la sixiéme, & Vega avec Garcia la septiéme. Chaque caravelle avoit sept rames par banc, & il y avoit dans chacune deux Capitaines; afin que si l'un estoit obligé à décendre pour faire teste aux ennemis, l'autre demeurast dans le vaisseau pour donner les ordres necessaires. Il s'embarqua sous la conduite de ces fameux chefs, environ trois cens cinquante hommes, de plus de mille qui estoient entrez dans la Floride, & quelque trente Indiens & Indiennes, de huit cens qu'on avoit emmenez de diverses contrées dans la Province des Vachers. Comme ces pauvres gens estoient esloignez de leur pays, & qu'ils portoient une affection particuliere aux Espagnols, ils ne les voulurenr jamais quitter, témoignant qu'ils aymoient mieux mourir avec eux, que de vivre hors du lieu de leur naissance. Les Espagnols les emmenerent donc, dans la pensée qu'aprés en avoir tiré de fort bons services, il y auroit de l'ingratitude à les abandonner, & ils navigerent à voile & à rame le soir de la feste saint Pierre & saint Paul. Mais ce fut un jour fatal pour eux; parce que sortant de la Floride, ils perdirent le fruit de tous leurs travaux. Ils ramerent tous excepté les Capitaines, qui avoient soin de les rafraîchir d'heure en

heure, & coſtoyerent durant une nuit & un jour toute la Province de Guachoia, ſans que l'ennemy les vinſt harceler. Si bien qu'ils s'imaginerent qu'à la conſideration du Cacique de cette contrée qui les aimoit, on ne les avoit point attaqués, ou que les Barbares jugeant du ſuccez de leur entrepriſe par le cours de la Lune, avoient obſervé qu'alors ils ne devoient pas combattre. Mais le ſecond jour leur flotte parut au matin. Elle eſtoit de plus de mille batteaux, les plus grands & les meilleurs qu'on euſt vûs dans la Floride ; c'eſt pourquoy j'en diray quelque choſe, aprés que j'auray parlé des barques & des radeaux, dont les Indiens ſe ſervent pour paſſer les fleuves.

CHAPITRE II.

Barques & radeaux des Indiens.

LEs peuples du nouveau monde qui habitent dans les Iſles & dans les lieux prés de la mer, font leurs barques grandes ou petites, conformément à la commodité du bois qu'ils ont. Ils cherchent les plus gros arbres qu'ils peuvent trouver, ils les creuſent en forme d'auge, & en conſtruiſent leur batteau tout

d'une piece. Car ils n'ont pas encore l'invention, ny d'assembler des planches avec des cloux, ny de faire les voiles. Ils ne sçavent aussi ce que c'est de forger, & de calfeutrer. Si bien que dans les endroits où ils ne se rencontre point d'arbres propres pour les barques; comme en toute la coste du Perou, les Indiens font des radeaux d'un bois fort legere, qu'ils trouvent dans les Provinces voisines de Quito, & qu'on emmene de là sur les rivieres les plus marchandes du païs. Ces radeaux sont composez de cinq solives attachées les unes aux autres, dont la plus longue est celle du milieu; les autres vont toûjours en diminuant afin de mieux coupper l'eau. Je me souviens d'avoir passé du temps des Incas sur ces sortes de radeaux qui estoient alors en usage. Les Indiens en font encore d'autres en cette maniere. Ils prennent une quantité de joncs qu'ils lient tres-fortement, & qu'ils élevent sur le devant en forme de prouë pour mieux fendre l'eau. Puis ils les élargissent peu à peu & de telle façon qu'ils y placent aisément un homme, ou quelqu'autres charges. Et lors qu'ils traversent quelque riviere rapide, ils couchent dans le radeau la personne qu'ils passent, & l'avertissent de se tenir ferme aux cordes; & sur tout de ne point ouvrir les yeux. J'estois encore fort jeune, que je passay un

jour de la ſorte une riviere extrémément violente. mais comme l'Indien qui conduiſoit le radeau m'euſt averty de fermer les yeux, il me prit une telle frayeur, que ſi le Ciel fuſt tombé, ou que la terre ſe fuſt entre-ouverte, je n'euſſe pas craint d'avantage. Neanmoins lors que je me fus un peu remis, & que je ſentis que nous eſtions à peu prez au milieu du fleuve, je ne me pûs défendre de la tentation de le voir. Je me leve donc tant ſoit peu, & je regarde l'eau. Mais il me ſembla que je tombois des nuës ; parce que la rapidité de l'eau, & la vîteſſe dont le radeau fendoit le fleuve, m'avoient fait tourner la teſte. Tellement que je refermay les yeux, & avoüay qu'on avertiſſoit avec raiſon les paſſans de ne les pas ouvrir. Un Indien ſeul gouverne le radeau. Il ſe met au bout de la poupe, jambe de çà jambe de là, il ſe couche ſur l'eſtomach, rame des pieds & des mains, & ſe laiſſe aller au fil de l'eau juſqu'à l'autre bord. Les habitans du Perou font encore des radeaux d'une maniere differente de ceux-là. Ils attachent enſemble pluſieurs calebaces en quarré de la longueur de quatre à cinq pieds, plus ou moins ſelon qu'ils en ont affaire ; & mettent au devant de cette aſſemblage une eſpece de poitrail, où dés que le batelier a mis la teſte, il ſe jette dans l'eau, & nage avec ſa

charge jusqu'à l'autre bord de la riviere, ou du golfe qu'il traverse, mesme s'il est besoin il a des gens qui poussent par derriere. Mais lors que les fleuves se trouvent remplis d'écueils, qu'ils n'ont ny entrée ny sortie, & sont si rapides, qu'on ne les peut traverser avec des radeaux, les Indiens passent d'un bord à l'autre du fleuve un gros cable qu'ils attachent à des rochers ou à des arbres. Ce cable passe à travers une grande corbeille, à laquelle il y a une anse de bois. Cette corbeille coule le long du cable,& peut aisément tenir trois ou quatre personnes. Elle a une corde d'un costé & une corde de l'autre,avec quoy on la tire à l'un,ou à l'autre bord. Mais parce que le cable est long, & qu'il baisse vers le milieu,on laisse aller doucement la corbeille jusques-là. Ensuite comme le cable remonte peu à peu,on la tire promptement à force de bras. Il y a des gens aux passages des rivieres qui ont ordre de cela, & les voyageurs mesmes qui se mettent dans ces corbeilles prennent souvent le cable avec les mains & s'aydent à passer. Je me souviens d'avoir traversé à l'âge de dix ans une riviere deux ou trois fois dans ces sortes de corbeilles, & qu'on me portoit par le chemin sur les épaules. on ne passe dans ces corbeilles que les personnes & le menu bestail, le gros est trop pesant. Au reste les endroits où se trouvent

ces corbeilles, ne ſont point des paſſages de grands chemins, & meſme l'on ne traverſe de la ſorte les rivieres qu'au Perou. Car dans la Floride, où il ſe rencontre de fort gros arbres, les habitans font de tres-belles barques, & paſſent aiſément les fleuves.

CHAPITRE III.

Vaiſſeaux de la flotte des Caciques liguez.

JE reviens à la flotte des ennemis. La grandeur de quelques-uns de leurs vaiſſeaux ſurprit les Eſpagnols. Car ils en apperceurent de vingt-cinq rames par banc, qui avoient chacun environ trente ſoldats; ſans compter pluſieurs rameurs armez de fléches. De ſorte que dans quelques batteaux, il y pouvoit avoir juſques à ſoixante quinze, ou quatre-vingts hommes de combat. Mais dans les autres il n'y avoit pas tant de monde, parce qu'ils diminuoient toûjours de grandeur. Les moindres eſtoient de quatorze rames par banc, & tous ſoit grands ou petits, chacun d'une ſeule piece. Leurs rames paroiſſoient tres-proprement faites, elles avoient de longueur environ une braſſe, dont la pluſpart entroit dans l'eau, & lors que l'un de ces vaiſ-

seaux alloit de toute sa force, un cheval poussé à toute bride, eust eu de la peine à gagner les devans. Mais ce qui est assez remarquable les ennemis chantoient diverses chansons, qui selon la nature de leur air triste ou gay, les faisoient ramer ensemble en tres-bon ordre, doucement, ou diligemment, comme il estoit alors necessaire. Ces chansons contenoient les actions heroïques de leurs ancestres. Si bien qu'excitez par le souvenir de ces choses, ils se portoient avec courage au combat, & ne songeoient qu'à remporter la victoire. Et ce qui merite encore d'estre consideré, les batteaux de la flotte estoient peints par dedans & par dehors, de jaune ou de bleu, de blanc ou de verd, de rouge ou de quelqu'autre couleur, selon la phantaisie de celuy à qui le vaisseau appartenoit. Les rames mesmes & les plumes que les soldats portoient sur la teste, leurs bonnets aussi-bien que leurs arcs, & leurs fléches estoient de la couleur du vaisseau. Si bien que le fleuve estant fort large, & les ennemis pouvant aisément s'estendre, il n'y avoit rien de plus beau à voir que cette flotte, à cause de la diversité des couleurs des batteaux, & de l'ordre dans lequel les Indiens ramoient. Ils parurent en cét estat le second jour sur le midy à la queuë des Espagnols, pour montrer leur puissance avec la beauté

de leur armée, & ils s'encourageoient par des chanſons au combat. On ſçût par le moyen des truchemens, que dans ces chanſons ils appelloient nos gens lâches, leur diſant qu'ils fuyoient inutilement. Que puis qu'ils n'avoient pas eſté la proye des chiens ſur la terre, ils ne manqueroient pas d'eſtre devorez dans l'eau par les monſtres marins. Qu'enfin les peuples du pays ſeroient bien-toſt delivrez d'une troupe de brigands, & choſes ſemblables. Et au bout de la chanſon ils jettoient de grands cris, qui faiſoient tout retentir aux environs.

CHAPITRE IV.

Combat des Indiens ſur l'eau.

LOrs que les ennemis eurent eſté quelque temps à nous ſuivre pour nous reconnoiſtre, ils ſeparerent leur flotte en trois corps. Les troupes de Quigualtanqui ſe mirent à la teſte; mais on ne put veritablement ſçavoir s'il les commandoit luy meſme encore qu'on l'entendiſt ſouvent nommer dans les chanſons des Barbares. Enſuite tous les vaiſſeaux de la flotte s'avancerent à la droite vers le bord du fleuve & gagnerent les devans. Ceux du pre-

mier corps attaquent auſſi-toſt nos caravelles, & traverſant à l'autre bord de la riviere, ils les couvrent de fléches, de ſorte qu'il y eut pluſieurs Eſpagnols de bleſſez. Ce premier corps ne fut pas plûtoſt à la gauche qu'il repaſſe & vient reprendre ſon poſte, s'avançant neanmoins toûjours au delà des caravelles. Le ſecond corps qui traverſe aprés ayant donné de furie, retourne à la droite & ſe met à la teſte des premiers. Le troiſiéme paſſe de la meſme ſorte, & ayant fait pleuvoir une quantité de fléches ſur nos ſoldats, il rejoint ceux de ſon party & vient ſe poſter au devant du ſecond corps. Cependant comme nos caravelles ne laiſſoient pas de ramer; elles arriverent à l'endroit des Barbares qui les avoient attaqué les premiers, & qui commencerent à les charger de la meſme ſorte qu'auparavant. Les autres donnerent auſſi chacun à leur rang & à leur maniere accouſtumée, & fatiguerent tout le jour les Eſpagnols. La nuit meſme ils les tourmenterent, mais non pas avec tant d'opiniaſtreté, car ils ne firent que deux attaques; la premiere, un peu avant le Soleil couché, & l'autre avant la pointe du jour. Nos gens de leur coſté ſe deffendirent fort bien en cette rencontre. Ils mirent d'abord des ſoldats dans les barques où eſtoient leurs chevaux, afin que ſi les Barbares s'en appro-

choient, on les puſt repouſſer & empeſcher les chevaux d'eſtre tuez. Mais comme les Indiens tiroient de loin, & que les Eſpagnols qui eſtoient dans les Barques ſe trouvoient incommodez, ils regagnerent les caravelles & abandonnerent les chevaux qui eſtoient à couvert de méchantes peaux & de quelques boucliers. C'eſt pourquoy durant dix jours & dix nuits de combat, tous ces chevaux perirent à la reſerve de huit; & nos gens furent tous bleſſez nonobſtant leurs boucliers, & toute la reſiſtance qu'ils purent faire. ils n'avoient alors pour armes à combattre de loin que des arbaleſtres; car de leurs mouſquets on avoit fait des cloux. D'ailleurs ils n'avoient pas tout à fait l'adreſſe de s'en ſervir, & depuis la bataille de Mauvila, ils manquoient de poudre.

CHAPITRE V.

Avantures des Eſpagnols.

APrés dix jours de combat, les ennemis s'éloignerent des caravelles d'un peu plus de demy-lieuë. Cependant les Eſpagnols continuerent de ramer, & découvrirent à quelque trois cens pas de la riviere un village

d'environ quatre-vingts maisons. Comme alors ils crurent qu'ils avoient fait deux cens lieuës, à cause que le fleuve ne détournoit de costé ny d'autre, & qu'ainsi ils étoient prés de la mer, ils resolurent que pour s'embarquer, il falloit envoyer chercher des vivres dans le village. Le General fit donc prendre terre à cent hommes sous la conduite de Silvestre, avec ordre d'aller dans ce bourg querir du gros millet, & d'y mener les chevaux pour les rafraîchir, & pour combattre en cas de besoin. Ces soldats descendirent aussi-tôt; mais à peine les habitans les apperçûrent-ils, qu'ils prirent la fuite, se répandirent par la campagne, & faisant tout retentir de leurs cris, demanderent secours de tous les côtez. Sur ces entrefaites le party arrive au village, où ils trouvent une quantité de millet, de fruits secs, plusieurs peaux de chameaux diversement teintes, avec des mantes de differentes peaux tres-bien preparées, & une piece de martre d'environ huit aunes de long sur trois tiers de large. Cette piece étoit double, semblable des deux côtez, & garnie par endroits de houppes de semence de perles. On crut qu'elle servoit d'étendart aux Indiens dans leurs festes; car selon les apparences, elle ne pouvoit estre destinée à un autre usage. Silvestre qui la trouva belle la prit pour

luy,

luy, & ſes compagnons ſe chargerent tous, les uns de millet & de fruit, & les autres de peaux de chamois. Aprés, ils retournerent promptement aux caravelles, où les trompettes les appelloient; parce qu'une partie des Indiens de la flotte attirez par les cris des habitans du village avoient pris terre, s'étoient joints à eux, & s'avançoient de furie tous enſemble pour donner combat. Mais quelque diligence que fiſſent nos gens pour regagner les brigantins, ils furent obligez d'abandonner leurs chevaux; car le peril où ils ſe voyoient les empécha de les embarquer. Et ſans doute il ne ſe fuſt ſauvé aucun ſoldat du party, ſi les Indiens euſſent ſeulement vancé cent pas davantage. C'eſt pourquoy tous furieux de voir nos gens échappez, ils tournent leur rage contre les chevaux, ils leur abbattent le licou, les deſcellent, les font courir à travers champ & tirent ſur eux, juſqu'à ce qu'ils les ayent tous tuez. Ainſi perit le reſte de 350. chevaux qui eſtoient entrez dans la Floride. Les Eſpagnols en eurent d'autant plus de douleur qu'ils les virent malheureuſement mourir. Mais conſiderant qu'ils ne les pouvoient garentir de la furie des Barbares, & que Silveſtre avec ſes compagnons s'en eſtoit heureuſement ſauvé, ils cōtinuerent leur navigation à toutes voiles.

CHAPITRE VI.

Stratageſme des Indiens, & temerité d'un Eſpagnol.

LEs Indiens deſeſperant de venir about de leur deſſein, parce que les Eſpagnols voguoient en bon ordre, ils eurent recours aux ruſes. Ils s'arreſterent donc & feignirent d'abandonner la pourſuite des caravelles. Ils croyoient que lors que nos gens ne les verroient plus à leur queuë, les vaiſſeaux s'écarteroient les uns des autres, & qu'alors ils fondroient deſſus & les mettroient en déroute; la choſe arriva enpartie commeils s'eſtoient imaginé. Une des caravelles ſortit hors des rangs, & demeura quelque temps derriere les autres. Les Indiens auſſi-toſt s'avancent de furie, attaquent cette caravelle, & taſchent de s'en rendre maîtres. Les autres vaiſſeaux qui reconnoiſſent le danger où elle eſtoit, remontent à force de rames contre le fil de l'eau pour la ſecourir. Ils trouvent leurs gens preſſez, qui ſe défendoient à coups d'épée, & n'avoient pû empécher quelques Barbares de ſauter dans la caravelle. Pluſieurs meſme des ennemis s'en eſtoient déjà ſaiſi, mais à

la venuë du secours ils se retirerent aprés la perte de trente des leurs, & emmenerent une barque où il y avoit cinq cochons, qu'on reservoit pour nourrir en cas qu'on fit quelque habitation. Les Espagnols remercierent Dieu de n'avoir perdu que cette barque qui estoit à la poupe d'un brigantin, & depuis ils eurent soin de marcher en tres-bon ordre. Cependant les Indiens ne laisserent pas de les suivre, esperant toûjours qu'il y en auroit qui abandonneroient leur rang. Ils ne furent pas trompés dans leur créance. Estienne Agnez qui avoit l'air & la force d'un gros paysan, & qui s'estoit rencontré dans tous les combats, sans que par bonheur pour lui il y eust été blessé ; voulut comme il estoit temeraire, entreprendre une chose qui le fist paroistre ; car jusqu'alors il n'avoit rien executé de considerable. Il descendit donc de sa caravelle dans la barque qui estoit à la poupe, sous pretexte d'aller parler au General qui avançoit à la teste. Agnez fut accompagné de cinq jeunes Espagnols, qu'il avoit gagnez sur l'esperance d'acquerir de la gloire par une action hardie. Le fils naturel de Don Carlos Henriquez étoit de ce nombre. Il avoit environ vingt ans, il estoit tres-beau de visage, & tres-bien fait de sa personne ; d'ailleurs si brave & si vertueux, qu'on jugeoit facilement de qui il

eftoit né. Comme ce Cavalier & fes compagnons furent dans la barque, ils s'éloignent de leur caravelle, rament droit aux Indiens, les attaquent criant, donnons, ils fuyent. Le General qui connut cette temerité fit en diligence fonner la retraite, & les rappeller à grands cris. Mais Agnez s'opiniaftroit de plus en plus, & faifoit figne qu'on avançaft. Mofcofo irrité de cette defobeïffance commande à quarante Efpagnols de prendre des barques, & de luy amener cet écervellé. Il avoit refolu fi-tôt qu'il l'auroit de le faire pendre; mais il euft efté plus à propos de n'envoyer perfonne aprés, & de le laiffer malheureufement perir. Si-tôt que le General euft donné fes ordres, quarante Efpagnols fauterent dans trois barques fous la conduite de Gufman, qui fut fuivy de Juan de Vega, frere d'un autre de mefme nom qui commandoit une caravelle. Ces barques rament auffitoft de toutes leurs forces aprés celle d'Agnez. Cependant les Indiens qui les confideroient avancer vers eux à la queuë de celle d'Agnez, fe retirerent doucement pour les éloigner davantage des caravelles. Agnez qui voit reculer les ennemis, s'encourage, s'en approche & crie plus fort qu'auparavant, donnons, ils fuyent. Les autres barques qui l'entendent, fe haftent de plus en plus de l'atteindre, ou

pour l'empécher de se perdre, ou pour le secourir en cas de besoin. Comme les Indiens les virent prés d'eux, ils s'ouvrirent en forme de croissant, & se reculerent peu à peu pour les obliger de s'avancer davantage. Et lors qu'ils connurent que ces barques estoient assez engagées, ils les attaquent avec fureur, les prennent en flanc & les renversent toutes dans l'eau. De sorte que de cinquante-deux Espagnols qui estoient dedans, il n'en échappa que Moron, Nieto, Coles & Terron, les autres furent tous noyez ou assommez à grands coups de rames sur la teste. Moron qui estoit un grand nageur & fort adroit à gouverner un vaisseau, regagna heureusement sa barque. Il y tira presque au mesme temps Nieto, qui la défendit seul vaillamment contre les Barbares, tandis que Moron s'efforçoit de la conduire. Mais ces braves soldats nonobstant leur valeur & leur adresse, eussent enfin succombé sous l'effort des ennemis, si la caravelle de Gusman qui s'estoit avancée à la teste des autres qui venoient au secours, ne les eust dérobez à la furie des Barbares. Cette mesme caravelle sauva Terron; mais il ne fut pas plûtôt hors de peril qu'il expira entre les bras de ceux qui l'avoient tiré dans le vaisseau. Il avoit tant à la teste qu'au visage, au cou & aux épaules plus

de cinquante fléches. Coles de qui j'ay pris une partie de cette relation, dit, qu'il échappa aprés avoir reçû deux coups de fléches, & que les Espagnols qui perirent en cette occasion estoient pour la pluspart Gentils-hommes, & des plus vaillans des troupes. Moscoso en fut aussi touché tres-sensiblement. Neanmoins sans perdre cœur, il rassembla en diligence ses caravelles, & continua sa navigation en tres-bon ordre.

CHAPITRE VII.

Retour des Indiens dans leur pays, & arrivée des Espagnols à la mer.

Les Indiens ensuite de cette défaite, harcelerent les Espagnols le reste du jour & toute la nuit suivante, & au lever du Soleil, aprés avoir jetté de grands cris, & fait tout retentir du bruit de leurs instrumens, pour remercier cet Astre de la victoire qu'ils avoient remportée, ils abandonnerent la poursuite des caravelles, & se retirerent pleins de joye dans leurs pays. Car ils en estoient fort éloignez, & avoient suivy nos gens quatre cens lieuës, sans leur donner ny jour, ny nuit un seul moment de repos. Du-

rant cette longue traite, ils nommerent toûjours Quigualtanqui dans leurs chansons, & ne parlerent d'aucun autre, leur dessein estant de faire connoistre à nos gens que c'estoit ce Prince qui leur faisoit la guerre. Aussi quand les Espagnols furent arrivez au Mexique, & que Mendoça qui en estoit Viceroy eust apris les maux que Quigualtanqui leur avoit faits, il les en railla & loüoit ce Cacique d'un air qui marquoit que c'estoit pour les joüer.

Comme nos gens eurent reconnu que les Indiens n'estoient plus à leur queuë, ils crurent d'autant plus facilement qu'ils approchoient de la mer, que le Chucagua commençoit à avoir environ quinze lieuës de large, si bien qu'on ne découvroit la terre de costé ny d'autre. On voyoit seulement vers l'un des bords de ce fleuve une quantité de joncs si hauts, qu'il sembloit que ce fussent des arbres, & peut-estre que la vûë ne se trompoit pas. Mais on ne s'en voulut point éclaircir davantage de peur que quittant le fil de l'eau on n'allast donner dans quelques écueil, & d'ailleurs personne ne sçavoit encore si l'on estoit en mer, ou bien sur le Chucagua. Dans cette incertitude nos gens voguerent trois jours fort heureusement; & le quatriéme au matin ils reconnurent tout à fait la mer, &

virent à leur gauche une quantité d'arbres entassez l'un sur l'autre, que le fleuve lors que la marée estoit haute portoit à la mer, & cet amas de bois paroissoit une grande Isle. A demy-lieuë de là, il y avoit une Isle deserte semblable à celles que font les grandes rivieres à leurs embouchures; ainsi les Espagnols ne douterent plus qu'ils ne fussent sur mer. Mais parce qu'ils ne sçavoient à combien ils pouvoient estre éloignez du Mexique, ils resolurent avant que de passer outre de visiter leurs brigantins. Comme ils virent qu'ils n'avoient besoin d'estre ny calfeutrez ny radoubez, ils tuerent dix cochons qui leur restoient, & furent trois jours à se rafraîchir. Car ils estoient abbatus de fatigues & de sommeil, à cause des allarmes continuelles, que les Barbares leur avoient données toutes les nuits. Pour cette mesme raison on n'a pu aussi sçavoir precisement le nombre des lieuës, que les Espagnols firent en dix-neuf jours entiers & vingt nuits de navigation sur le Chucagua, jusques à leur arrivée à la mer. En effet, lors qu'on s'entretint de cela au Mexique devant des personnes capables d'en juger, les uns disoient que les Chrestiens avoient fait en un jour & une nuit 20. lieuës, les autres trente, plusieurs quarante, & quelques uns davantage. Mais à la fin on convint de vingt-cinq

lieuës tant le jour que la nuit, parce que les brigantins avoient eu le vent favorable, & vogué à voiles & à rames. Sur ce pied l'on trouva que depuis leur embarquement jusques à la mer, ils avoient environ cinq cens lieuës. Coles en conte quelques sept cens, mais son sentiment est particulier.

CHAPITRE VIII.

Le nombre des lieuës que les Espagnols firent dans la Floride, & un Combat contre les Indiens de la Coste.

LEs Espagnols penetrerent dans la Foride, jusques aux fontaines où le Chucagua prend sa source. Ce fleuve depuis Aminoia où se fit d'abord l'embarquement à remonter jusques à ces fontaines, est de trois cens lieuës, & de cette Province à la mer, de cinq cens; de sorte qu'il s'étend l'espace de huit cens lieuës que nos gens firent toutes entieres.

Durant les trois jours que les Espagnols se rafraîchissoient, ils virent le dernier jour sur le midy sortir d'un endroit remply de joncs, sept batteaux qui s'avancerent vers eux. Il y avoit dans le premier un fort grand & fort noir Indien, d'un air tout different de ceux

qui habitent au cœur du pays. Les Barbares de la coste sont noirs de la sorte, à cause que le Soleil y est plus ardent qu'ailleurs, & qu'ils sont continuellement dans l'eau qui est sallée; car la terre estant seiche & sterile, il faut qu'ils peschent pour subsister. Comme l'Indien se fut assez approché des caravelles, il se plaça à la prouë de son vaisseau, & selon que les truchemens l'assûrerent, il dit d'un ton plein de fierté aux Espagnols qu'ils estoient des brigands. Qu'est-ce qu'ils venoient chercher sur la coste, & qu'ils en sortissent en diligence par une des bouches de Chucagua; qu'autrement il brusleroit leurs brigantins, & les feroit tous perir malheureusement. Ce Barbare sans attendre de réponse retourna d'où il estoit venu. Cependant les Espagnols faisant reflexion sur les menaces de cet Indien, & sur ce qu'il envoyoit à tous momens des batteaux les reconnoistre, ils resolurent de l'attaquer de crainte qu'à la faveur de la nuit il ne vinst les charger, & mettre le feu aux caravelles, ce qui luy auroit reüssi plus aisément que de jour, à cause de l'avantage qu'il avoit de mieux connoistre la mer que nos gens. Cent hommes entrerent donc dans cinq barques, sous la conduite de Nieto & de Silvestre, & allerent chercher les Barbares. Ils en trouverent un grand nombre

poftez derriere des joncs, avec de bons batteaux équippez de toutes chofes. Neanmoins fans s'eftonner ils les inveftirent, donnerent deffus, en blefferent plufieurs, en tuerent dix ou douze, & mirent le refte en déroute. Mais la plufpart d'entre eux furent maltraitez, fur tout Nieto & Silveftre. Il y eut auffi un foldat qui eut la cuiffe percée d'outre en outre d'un coup de dard, d'environ une braffe de long, que les Indiens tirent avec tant de force qu'ils percent de part en part un homme armé d'une cofte de maille. Le foldat Efpagnol mourut du coup qu'il avoit reçû, parce qu'on luy fit une trop grande incifion pour tirer la pointe du dard, & il eut prefque autant à fe plaindre de nos gens qui le panfoient, que des Barbares qui l'avoient bleffé.

CHAPITRE IX.

Navigation des Efpagnols & leurs avantures.

AVant que de venir au détail de la navigation des Efpagnols, il faut dire la maniere dont les Indiens relevent leurs batteaux quand ils fe renverfent, foit dans la pefche ou dans un combat. Lors que ces Barbares qui

sont tres-robustes & tres-excellens nageurs, voyent un de leurs vaisseaux sans dessus dessous, ils se mettent dix ou douze, plus ou moins aprés, & le retournent. Mais parce qu'alors il est plein d'eau, ils luy donnent tous ensemble si adroitement trois ou quatre secousses, qu'à la derniere ils le vuident tout à fait & rentrent dedans. Les Espagnols admirerent cette promptitude des Indiens à oster l'eau des barques, & essayerent inutilement de les imiter.

Lors que nos gens qui avoient esté attaquer les ennemis eurent rejoint les caravelles, ils s'embarquerent de crainte de quelque malheur, & allerent à voile & à rame vers l'Isle deserte qu'ils avoient vûë aux environs de l'embouchure de Chucagua. Comme ils y furent abordez, ils mirent pied à terre, ils se promenerent par tout & n'y trouverent rien de remarquable. Aprés ils se retirerent à leurs caravelles où ils passerent la nuit, & le lendemain dés la pointe du jour ils leverent l'ancre. Un cable se rompit, & il se perdit une ancre, parce qu'elle n'avoit point de liege. Mais dans la necessité où ils estoient de cette ancre, leurs plus excellens nageurs se jetterent dans l'eau, ou quelque peine qu'ils prissent, ils ne la trouverent qu'environ trois heures aprés midy. Alors ils se mirent à la voile

voile ſans oſer aller en pleine mer; car ils ne ſçavoient ny l'endroit où ils eſtoient, ny meſme leur route. Perſuadez neanmoins que s'ils raſoient la coſte vers le Couchant, ils arriveroient heureuſement au Mexique, ils navigerent le reſte du jour, la nuit ſuivante, & le lendemain juſque ſur le ſoir, & trouverent durant cette traitte de l'eau douce, s'eſtonnant que le Chucagua allaſt ſi loin dans la mer. Enſuite Aniaſco prit un Aſtrolabe; mais parce qu'il n'y avoit ny bouſſole ny carte marine; il fit d'une regle une bouſſole & d'un parchemin une carte marine, & l'on ſe gouverna avec cela le mieux que l'on put. Les Matelots qui ſçavoient qu'Aniaſco n'avoit pas une grande connoiſſance des choſes de la mer, ſe mocquerent de luy, & il jetta de dépit carte & bouſſole dans l'eau. Le brigantin qui ſuivoit les ratrappa, & l'on vogua encore ſept ou huit jours, juſques à ce que l'orage força de gagner un petit abry. Aprés comme le temps ſe changea, nos gens navigerent quinze jours & firent aiguade cinq ou ſix fois, d'autant qu'ils n'avoient que de petites cruches pour mettre de l'eau. A cauſe de cela auſſi; & parce qu'ils n'avoient pas les choſes neceſſaires à la navigation, ils n'oſerent prendre la traverſe pour aller aux Iſles ny s'éloigner beaucoup de la terre.

Ajouſtez que comme de trois jours l'un, il falloit qu'ils ſe rafraîchiſſent, & qu'aſſez ſouvent ils ne trouvoient ny fontaine, ny riviere ; ils creuſoient deux pieds dans terre à dix ou douze pas de la mer & rencontroient une quantité d'eau douce. Enfin, au bout de ces quinze jours, ils arriverent à cinq ou ſix petites Iſles, remplies preſque d'une infinité d'oiſeaux de mer, qui faiſoient leur nid en terre. Ils ſe chargent de ces oiſeaux & de leurs œufs, & retournerent aux caravelles. Mais ces oiſeaux eſtoient ſi gras que l'on n'en pouvoit manger, & ils ſentoient un gouſt de marine. Le jour d'aprés on alla moüiller à une plage qui eſtoit fort agreable, à cauſe d'une multitude de grands arbres eſloignez les uns des autres, qui faiſoient une tres-belle foreſt. Au meſme temps, des ſoldats deſcendirent pour aller peſcher au rivage, & trouverent pluſieurs ais de goudron que la mer avoit pouſſez au bord & qui peſoient les uns huit, les autres dix, & quelques uns treize à quatorze livres. Les Eſpagnols rejoüis d'avoir trouvé ce goudron, à cauſe que leurs caravelles faiſoient eau les repareront toutes. Chaque jour à force de bras ils en tiroient une à terre, ils la calfeutroient & la remettoient le ſoir en mer. Mais afin que le goudron qui eſtoit ſec coulaſt plus facilement,

ils le méloient avec de la gresse de porc, aymant mieux l'employer à cét usage que de la manger, parce que leur vie dépendoit de leurs vaisseaux.

Durant huit jours que les Espagnols se rafraîchirent dans cette plage, ils furent trois fois visitez par des Indiens armez d'arcs & de fléches, & ils en reçûrent chaque fois du gros millet. Pour les reconnoistre de cette faveur, nos gens leur firent present de peau de chamois, & ensuite ils sortirent de cette plage sans s'informer seulement du nom de la contrée, tant ils estoient fortement preoccupez du dessein d'arriver au Mexique. Ils navigerent pendant leur route terre à terre, de peur que le vent de Nort qui regne dans toute la coste, ne les poussast en haute mer. Cependant les uns s'arresterent quelquefois deux ou trois jours à pescher, parce qu'il ne leur restoit pour subsister que du gros millet, & les autres descendirent de leurs caravelles, & allerent chercher des vivres. Ils se gouvernerent de la sorte treize jours, & firent plusieurs lieuës sans qu'ils en pussent dire positivement le nombre. Car ils n'y avoient fait aucune reflexion, & n'avoient songé qu'à aborder au fleuve de Palmas, dont ils croyoient n'estre pas fort loin, cette pensée toute seule les encourageoit à souffrir leurs maux.

CHAPITRE X.

Avanture de deux caravelles.

IL y avoit trente jours que les Espagnols estoient en mer, lors que sur le soir il se leva un vent de Nort qui força cinq caravelles de s'approcher plus prés de la terre. Cependant l'air se trouble, le vent s'augmente, & il s'excite un orage furieux. La caravelle de Gaitan & celle d'Alvarado & de Mosquera, qui s'estoient tenuës trop au large, furent cruellement battu de cette tempeste, & crurent perir. Sur tout le brigantin de Gaitan faillit à faire naufrage d'un coup de vent, qui fit sauter le mast ; de sorte que ces deux vaisseaux se virent en un état déplorable toute la nuit, & presque aussi tout le jour suivant ; parce que sur le midy ils penserent estre submergez. Et alors appercevant les cinq caravelles qui avoient gagné l'embouchure d'un fleuve qu'elles montoient, ils tâcherent trois heures entieres à les joindre, mais leurs efforts furent inutiles. Le vent estoit trop impetueux, & le danger augmentoit de moment à autre. C'est pourquoy sans s'opiniâtrer d'avantage, ils allerent à la bouline le

long de la coste vers le Couchant, sur l'esperance de se tirer du peril qui les menaçoit. Comme ils estoient presque tout nuds, & que les vagues entroient dans les brigantins, ils se trouvoient en grand hazard de perdre la vie. Ils travailloient aussi avec ardeur pour se sauver; les uns plioient les voiles, les autres vuidoient & gouvernoient les caravelles, & tout cela sans manger, ny reposer tant la crainte de la mort estoit presente à leur yeux. Enfin, aprés avoir esté 26. heures agitez de cette sorte, ils découvrirent encore un peu avant la nuit deux costes; l'une blanche à leur droite, & l'autre fort noire à leur gauche. Alors un jeune garçon du brigantin d'Alvarado, dit, qu'il avoit navigé vers cette coste noire sans qu'il en sceust le nom. Qu'elle étoit couverte de pierres à fusil, & s'estendoit jusqu'aux environs de Vera-Crus. Que s'ils tournoient leurs vaisseaux vers cette côte, infailliblement ils periroient tous. Que la côte blanche estoit de sable, douce, unie, & qu'avant la fin du jour il y falloit aborder, à cause que si le vent les jettoit sur la côte noire, ils ne devoient plus songer qu'à mourir. Alvarado commande au mesme temps d'avertir la caravelle de Gaitan de ne pas donner sur la côte noire; mais les flots s'élevoient si hauts, que les brigantins ne s'appercevoient

preſque point, & l'on eut de la peine à executer cét ordre. Neanmoins comme de fois à autre les deux vaiſſeaux ſe voyoient, la caravelle d'Alvarado fit tant de ſignes & tant de cris, que Gaitan conçût ce qu'on luy vouloit faire ſçavoir, & les ſoldats convinrent de part & d'autre d'aborder à la côte blanche. Gaitan s'oppoſa à ce deſſein dans ſa caravelle, mais ceux qui l'accompagnoient luy reſiſterent vigoureuſement, quelques-uns meſme avec injure, & luy dirent qu'ils ne souffriroient jamais que cinquante hommes periſſent par ſon opiniaſtreté. Là deſſus, les uns mettent la main à l'épée, & les autres au gouvernail, & porte la prouë du vaiſſeau vers la côte blanche, où aprés beaucoup de travail il donnerent avant le coucher du Soleil. Auſſi-toſt que Gaitan connut que la caravelle avoit touché terre, il ſauta par la poupe dans l'eau croyant qu'en ces ſortes de rencontres c'eſtoit le plus ſeur; mais lors qu'il revint au deſſus de l'eau, il ſe heurta rudement des eſpaules contre le gouvernail. Ses ſoldats ne ſortirent point de la caravelle, que le flot pouſſa du premier coup à terre. Enſuite la vague ſe retirant, elle laiſſa le vaiſſeau à ſec; & à ſon retour elle le battit tellement qu'elle le mit ſur le coſté. Alors les ſoldats ſe jettent dans l'eau, une partie décharge la

caravelle;les uns la prennent d'un costé,les autres d'un autre ; & ils font tous si bien leur devoir,qu'à la faveur des flots ils la tirent sur le rivage. Alvarado & Mosquera qui avoient échoüé à deux portées de mousquet plus loin, travaillerent aussi avec ardeur à tirer leur brigantin à sec, & ils en vinrent heureusement à bout. Les deux caravelles s'envoyerent aussi-tost visiter. Mais comme leurs gens se rencontrerent à my chemin, ils se dirent les uns aux autres leurs avantures, retournerent les apprendre à leurs camarades, qui aprés avoir remercié Dieu de les avoir delivrez de peril, ils dépécherent en diligence pour sçavoir des nouvelles de Moscoso, dont ils estoient en tres-grande peine.

CHAPITRE XI.

On envoye visiter le General, & découvrir le pays.

LEs Espagnols des deux caravelles s'estant assemblez quelque peu avant la nuit, convinrent de dépécher vers Moscoso pour luy raconter leurs avantures, & aussi pour apprendre de ses nouvelles, & sçavoir l'état des cinq brigantins qui l'accompagnoient. Mais

quand ils considererent que depuis vingt-six heures ils ne s'estoient pas rafraîchis, & que pour se rendre auprés du General, il falloit faire treize ou quatorze lieuës cette nuit là par un pays inconnu & remply peut-estre d'ennemis ; ils firent scrupule d'y envoyer aucun de leurs camarades. Quadrado Charamilla plein de courage & de zele, voyant cette irresolution s'offrit d'y aller, parce qu'il aymoit passionnément Moscoso, & promit ou qu'il mourroit, ou que le lendemain il seroit auprés de luy. Que si quelqu'un le vouloit accompagner à la bonne heure, sinon qu'il iroit seul. Francisco Mugnos animé par cet exemple, dit qu'il estoit prest à suivre Quadrado, & qu'il perdroit plustost la vie que de l'abandonner. Les Capitaines des caravelles réjoüis de voir le cœur de ces soldats, leur firent au mesme temps donner des vivres, & ces deux braves Espagnols prenant chacun leur épée & leur rondache, partirent à une heure de nuit. Mais comme ils ne sçavoient pas le chemin qu'ils devoient prendre, & ils suivirent à tout hazard le bord de la mer, dans la creance que c'estoit la route la plus seure. Cependant leurs compagnons retournerent chacun à leur brigantin, où aprés avoir mis des sentinelles & s'estre reposé toute la nuit, ils se rassemblerent le lendemain ma-

tin & choisirent pour chefs d'esquadre Silvestre, Antonio de Porras & Alonso Caluete. Ils les envoyerent chacun avec vingt hommes, l'un vers le Midy, l'autre vers le Chouchant, & le troisiéme du costé du Septentrion avec ordre de tâcher à découvrir en quel pays on estoit, & de ne pas s'éloigner beaucoup, afin qu'on les pust secourir en cas de besoin. Les Capitaines qui prirent la route du Nord & du Midy revinrent aux caravelles, aprés environ une lieuë & demie de marche, les uns avec la moitié d'un plat de terre blanche de * Talavera, & les autres avec une écuelle de terre peinte, comme on les peint à Malassa. C'est pourquoi ils assûroient que les endroits du pays qu'ils avoient découverts, estoient habitez par des Espagnols, & que l'écuelle & le plat qu'ils avoient apportez en estoient des marques infaillibles. Le party de Silvestre qui avoit tiré vers le couchant confirma tout à fait à son retour cette nouvelle, ainsi qu'il se verra maintenant. Silvestre & sa troupe s'estant éloignez d'environ demy-lieuë de la mer, & avancez au delà d'une petite éminence, découvrirent un estang d'eau douce de plus d'une lieuë de long. Comme ils apperçûrent dans cet estang quatre batteaux

* Ville d'Espagne.

d'Indiens qui peschoient, ils se coulerent le long de l'eau un quart de lieuë à couvert de quelques arbres, & dans la marche jettant la vûë çà & là, ils virent à environ trois cens pas, deux Indiens qui amassoient du fruit sous un arbre que l'on appelle Guajac. Aussi-tôt ils se jettent par terre, les uns d'un costé, les autres d'un autre, & se traînent si adroitement sur le ventre, qui sans estre découverts ils entourent les deux Barbares. Alors ils se levent & courent à eux. Mais malgré toute leur vîtesse, il s'en sauva un qui se jetta à la nage. Les Espagnol réjoüis d'avoir l'autre, reprirent en diligence la route du quartier; de peur que les habitans de la contrée ne s'amassassent, & ne leur fissent lâcher le butin qu'ils avoient fait. Car outre l'Indien prisonnier, ils emportoient deux corbeilles de fruit de Guajac, du gros millet, & un coq-d'Inde de Mexique, deux poulles d'Espagne avec un peu de conserve de tiges de Maguey Cet arbre pousse des tiges presque semblables à des cardons, & qui sont tres-bonnes à manger, quand elles ont esté exposées au Soleil. Le Maguey sert aux Indiens de la nouvelle Espagne à faire du chanvre, du vin, du miel, du vinaigre, ils en font aussi du raisiné par le moyen d'une liqueur fort douce que jettent les feüilles en une cer-

taine saison de l'année, & lors qu'elles tombent de l'arbre. On employe le tronc du Maguey à bastir, mais ce n'est que dans une extréme necessité, & quand il ne se trouve point d'autre bois. Pour revenir à nos gens, comme ils entendoient que leur Prisonnier n'avoit dans la bouche que le mot de Brecos, & qu'ils ne comprenoient pas cette parole, ils luy demandoient par signe & autrement le nom de la contrée où ils estoient. L'Indien qui les comprenoit par le moyen de leurs gestes, mais qui ne leur pouvoit répondre, repetoit inutilement Brecos dans la pensée de leur faire entendre qu'il appartenoit à un Espagnol, qu'on appelloit Christophe Brecos. Le pauvre Barbare se tourmentoit inutilement, puisqu'oubliant le mot de Christophe, il n'estoit pas intelligible à Silvestre ny à ses compagnons. De sorte que de dépit, ils s'emportoient quelquefois jusqu'à luy dire des injures, & hasterent leur marche pour rejoindre les caravelles, où ils differoient de l'interroger tout à loisir, & où ils retournerent heureusement.



CHAPITRE XII.

Les Espagols connoissent qu'ils sont au Mexique.

SIlvestre & ses gens trouverent à leur retour leurs compagnons dans la joye, à cause des choses que les deux autres partis avoient rapportées de la découverte ; mais l'alegresse s'augmenta à la vûë du butin des soldats de Silvestre. Ce ne fut dans les caravelles que caprioles & chansons. Chacun ouvrit son cœur à la joye ; & sur tout lors que le Chirurgien des troupes qui entendoit le langage de Mexique, & qui mesme le parloit un peu, montrant des ciseaux au Prisonnier Indien, & le priant de luy dire ce que c'estoit, le Barbare répondit Tiselas pour * Tixeras. Nos gens qui oüirent que cet Indien taschoit de parler Espagnol, ne douterent plus qu'ils ne fussent arrivez au Mexique. Ainsi ils commencerent tout de nouveau à se réjoüir. Les uns embrassoient le Prisonnier, & les autres Silvestre avec ses camarades. Ils se jettoient à leur cou, les baisoient, les élevoient

* Tixeras, c'est à dire des ciseaux en Espagnol.

sur

ſur leurs bras & faiſoient tout retentir de leurs loüanges. Mais enſuite des premiers tranſports, ils demanderent au Barbare par le moyen du Chirurgien, le nom du pays où ils ſe trouvoient, & comment s'appelloit le fleuve que le General avoit monté avec cinq brigantins. Il répondit que la contrée relevoit de Panuco, où il y avoit dix lieuës par terre. Que le General eſtoit entré dans le fleuve qui porte le nom de cette ville, ſituée à douze lieuës de ſon embouſchure, & qu'à douze autres, de l'endroit où ils eſtoient, ce fleuve entroit à la mer. Que pour luy il appartenoit à Chriſtophe de Brecos habitant de Panuco. Qu'à un peu plus d'une lieuë du quartier il y avoit un Cacique qui ſçavoit lire & ecrire, ayant eſté élevé par un Eccleſiaſtique, qui enſeignoit aux Indiens les principes de la doctrine Chrétienne. Que ſi l'on vouloit, il iroit vers ce Cacique qui viendroit en diligence, & les inſtruiroit de toutes choſes. Les Eſpagnols réjoüis de cela, redoublerent leurs careſſes envers l'Indien, & aprés luy avoir fait quelques preſens; ils l'envoyerent trouver le Caciques, avec ordre de luy faire compliment de leur part, & d'apporter du papier & de l'ancre. Le Barbare ſatisfait des Eſpagnols, ſe haſta tellement qu'il retourna en moins de quatre heures aux caravelles. Le Ca-

cique inſtruit de ce qui eſtoit arrivé ſur la coſte de ſa Province, vint luy-meſme voir nos gens, ſuivi de huit de ſes ſujets chargez de poulles d'Eſpagne, de pain de millet, de fruit, & de poiſſon. Il eut ſoin auſſi de prendre de l'ancre & du papier; car il ſe piquoit principalement de ſçavoir lire & écrire, & il croyoit cela un grand avantage. Dés qu'il aborda les Eſpagnols, il leur fit preſent des choſes que ſes huit vaiſſeaux avoient, & leur offrit ſa maiſon avec ſon ſervice. Nos gens pour luy témoigner leur reconnoiſſance, luy donnerent des peaux de chamois. Aprés ils dépécherent vers le General un Indien, avec des lettres où ils luy racontoient leurs avantures, & le ſupplioient de leur envoyer ſes ordres. Le Cacique cependant demeura avec eux à s'informer des particularitez de leur découverte, & il prenoit un plaiſir particulier à les apprendre. Il s'étonnoit ſeulement quelquefois de voir nos gens ſecs, affreux & fatiguez d'une maniere à faire pitié, & qui montroit que durant leur voyage ils avoient horriblement ſouffert. Enſuite comme la nuit approcha, il prit fort civilement congé & s'en retourna chez luy. Mais le lendemain il revint, & durant cinq autres jours qu'on ſe rafraîchit ſur ſes terres, il ſe rendit chaque jour au quartier, & apporta toutes les fois de

quoy regaler honneſtement les Eſpagnols.

CHAPITRE XIII.

Arrivée des Eſpagnols à Panuco & leur diviſion.

TAndis que ces choſes ſe paſſoient, Quadrado & Mugnos marcherent toute la nuit, & arriverent de grand matin à l'embouchure du Panuco, où ils apprirent que le General & les brigantins montoient ce fleuve. Ils furent ſi fort réjoüis de ces nouvelles, que ſans ſe vouloir rafraîchir ils continuerent leur route, & ſe rendirent promptement auprés du General, qui apprehendoit qne les deux caravelles n'euſſent fait naufrage. Mais l'arrivée de Quadrado diſſipa ſa crainte, & le jour ſuivant l'Indien qu'on luy avoit dépéché, luy rendit des lettres dont il eſtoit chargé. Elles luy donnerent beaucoup de joye, & il répondit à ce qu'on luy écrivoit. Il envoya ordre aux deux brigantins de le venir trouver à Panuco, où ils l'allerent joindre en diligence, & où ils furent reçûs avec de grands témoignages d'amitié, auſſi bien que leurs camarades. Ils faiſoient en tout quelque trois cens hommes : mais ils eſtoient en un eſtat pitoyable, accablez de fatigues, noirs, ſecs,

affreux, & couverts seulement de peaux de vaches de lions, ou d'ours; de sorte qu'on les eust presque aussi-tost pris pour des bestes que pour des hommes. Comme ils furent arrivez, le Gouverneur de Panuco en avertit le Vice-Roy Antonio de Mendoça, qui tenoit sa cour dans la ville de Mexique, à soixante lieuës de Panuco. Mendoça au mesme temps ordonna de leur fournir des vivres, & de les luy faire conduire, aprés qu'ils se seroient rafraîchis. Cependant il leur fit envoyer par la confrairie de la charité de Mexique des chemises & des souliers, avec des remedes & des confitures, en cas qu'il y eust des malades parmy eux. Les Espagnols loüant Dieu de ce bonheur demeurerent dix ou douze jours à Panuco. Mais comme la plûspart eurent connu que les habitans ne subsistoient que des choses que la terre produisoit; que plusieurs ne s'occupoient qu'à planter des meuriers d'Espagne dans l'esperance d'avoir de la soye; que les plus accommodez nourrissoient seulement quelques chevaux pour les vendre à des Marchands de dehors; qu'ils estoient tous pauvres, mal-logez, & le pays miserable; ils commencerent à s'affliger d'avoir abandonné la Floride, dont le terroir estoit tres-fertile, portoit de tres-beaux arbres, & où ils avoient vû une fort grande

quantité de fourures de martre, & de plusieurs autres animaux. Leur déplaisir s'augmentoit encore, lors qu'ils se ressouvenoient de la multitude des perles qu'ils avoient vûës, & de la pensée dont ils s'estoient tous flattez, que chacun d'eux auroit pû gagner une grande Province dans la Floride. Là dessus ils detestoient leur conduite, qu'ils estoient des lâches de ne s'estre pas habituez dans ce pays, & d'estre honteusement venus demander leur vie à des miserables; qu'il eust esté, & plus utile & plus glorieux de mourir dans la Floride, que de vivre comme des coquins dans le Mexique. Les Espagnols qui faisoient ces reflexions, avoient conseillé de ne pas abandonner la Floride, lors que l'on delibera de la quitter. Ainsi se voyant dans la pauvreté par la faute de leurs Capitaines, qui avoient porté les troupes à venir au Mexique, ils s'animent avec fureur contre eux & contre les autres qui avoient appuyé leur sentiment, ils les poursuivent à coups d'épées, en blessent & en tuent quelques uns; si bien que ces Officiers & leurs Compagnons n'osoient paroistre. Les habitans de la ville fâchez d'un si grand desordre tâcherent de l'appaiser; mais n'y pouvant reüssir, & la division s'augmentant de plus en plus, le Gouverneur en avertit Mendoça. Il y eut aussi-tost ordre d'envoyer les Espagnols

dix à dix, ou vingt à vingt à Mexique, & de faire marcher ensemble ceux qui estoient de méme party, ce qui s'executa fort exactement.

CHAPITRE XIV.

Arrivée & reception des Espagnols à Mexique.

LE bruit s'estant répandu, que les Espagnols qui venoient de la Floride alloient à Mexique, les habitans du pays accoururent de tous costez sur leur route. Comme ils les virent en un estat pitoyable, ils les logerent & les regalerent obligeanment jusques à Mexique. Cette ville qui est une des plus grandes & des meilleures du monde, les recût tres-bien; & il n'y eut presque point d'honnestes gens qui ne leur donnassent des marques de leur bien-veillance. Charamillo principalement leur témoigna beaucoup d'affection. Il en logea chez luy vingt, dont il se trouva que * l'un étoit son parent; il les habilla mesme tous vingt, & leur fournit du linge & les autres choses necessaires. Le Viceroy leur donna aussi des marques de sa bonté. Car il voulut qu'indifferemment les soldats & les

* Quadrado Charamillo.

Officiers mangeassent à sa table, fondé sur ce qu'ayant tous également partagé les fatigues de la découverte, il falloit qu'ils eussent tous part aux faveurs qu'il leur faisoit. Ce Prince ne se contenta pas de les traitter, il eut soin encore de les loger dans une de ses maisons, & de faire distribuer des habits à ceux qui en avoient besoin; & mesme sur ce qu'un Prevost de Mexique en avoit mis deux en prison, parce qu'ils s'estoient battus, il fit publier que desormais aucun juge n'eust à connoistre de leurs differens. Il vouloit luy-méme les terminer, à cause qu'aymant ces pauvres soldats, il luy déplaisoit qu'ils recommençassent leurs viélles querelles. Cependant malgré sa conduite la division se ralluma, & il y en eut quelques uns de tuez. Car la pluspart enragez de voir l'estime qu'on faisoit des perles & des fourrures qu'ils avoient apportées de la Floride, & qu'ils avoient malheureusement quitté ces choses poursuivoient à coups d'épées ceux qui leur avoient persuadé d'abandonner un Pays si riche. Les fourrures en effet estoient tres-belles, & quelques habitans de Mexique s'en parerent avec joye & en doublerent leurs habits, aprés avoir osté le goudron qu'elles avoient amassé dans les vaisseaux. Enfin, comme les mutins devenoient de jour à autre plus insolens,

le Viceroy les apaisa par la promesse qu'il leur fit d'entreprendre le voyage de la Floride, puis qu'ils avoient tant de déplaisir d'en estre sortis. Mendoça eut effectivement dessein d'aller dans ces contrées, sur le recit qu'on luy avoit fait des excellentes qualitez du Terroir. Ainsi pour entretenir une partie des officiers & des soldats, qui estoient de retour de la Floride, il leur offrit aux uns de l'argent, & aux autres des charges, tandis qu'il feroit ses preparatifs, afin de la conquerir. Quelques-uns accepterent les offres de ce Prince, & les autres les refuserent, resolus de partir en diligence pour le Perou. Un de ceux-cy allant un jour par la ville de Mexique, habillé de fort méchantes peaux, un Bourgeois en eut pitié; & luy dit, que s'il souhaitoit de le servir, il luy donneroit de tres-bons gages, & le mettroit prés de Mexique dans une de ses maisons, où il passeroit doucement la vie. L'Espagnol luy répondit fierement qu'il luy faisoit les mesmes offres, qu'il possedoit plusieurs belles terres au Perou; Que s'il vouloit l'y accompagner, il luy en donneroit une à gouverner, où asseurément il vivroit heureux. Je raporte cette petite circonstance, pour montrer qu'une partie des Espagnols ne songeoient qu'à prendre la route du Perou.

CHAPITRE XV

De quelques particularitez du voyage.

AU retour de la Floride, Silveſtre logea dans Mexique chez Salazar. Comme il luy racontoit des particularitez de la découverte, le diſcours tomba ſur le malheur qui avoit penſé arriver la premiere nuit qu'on s'étoit mis à la voile. * Salazar qui connut par le recit de cette avanture, que c'eſtoit Silveſtre qui avoit commandé de tirer ſur ſon vaiſſeau, l'en eſtima fort ; car il diſoit qu'il s'eſtoit conduit en homme qui ſçavoit tres-bien la guerre. Salazar eut effectivement une ſi avantageuſe opinion de Silveſtre, qu'il voulut ſçavoir ce qu'il avoit fait durant le voyage, & il en fut informé avec plaiſir. Le Viceroy & ſon fils Franciſco de Mendoça, apprirent auſſi avec beaucoup de ſatisfaction la fertilité du terroir de la Floride, les coûtumes de ſes habitans, leurs loix contre les adulteres, la generoſité de Mucoço, & les actions de fermeté & de courage des Indiens. Ils s'eſtonnoient d'entendre parler des richeſ-

* L. 1. c. 7.

ses du Temple de Talomeco, & la quantité de perles qu'il y avoit. La conduite de la Dame de Cofaciqui, & l'honnesteté du Cacique Coça les charmoit. Ils estoient surpris du recit de la bataille de Mauvila, de la fidelité du Lieutenant general d'Anilco, & de la ligue des dix Caciques, qui avoient si courageusement poursuivi nos gens. Ils écoutoient avec admiration les grandes choses que Ferdinand de Soto avoit executées. Mais sa mort dans le temps qu'il esperoit de faire reüssir son entreprise, les toucha sensiblement. Et lors qu'il sçûrent qu'il avoit resolu de leur envoyer demander secours, ils blâmerent Moscoso & ses Capitaines de n'avoir pas continué ses desseins. Ils protestoient qu'ils les eussent assisté en diligence, & qu'ils eussent mené des troupes jusques à l'embouchure du Chucagua. Que mesme si l'on vouloit retourner dans la Floride, ils estoient prests d'y aller avec une Armée. Mais comme il se va voir, ceux qui en estoient revenus ne souhaiterent point de les y accompagner.



CHAPITRE XVI.

Les Eſpagnols ſe débandent.

APrés que nos gens ſe furent rafraîchis à Mexique, ils ſe conduiſirent en cette ſorte. Aniaſço, Gaitan, Gallego, Gardenioſa, Tinoco, Calderon, & quelques autres reprirent la route d'Eſpagne. Ils aymerent mieux mener une vie pauvre & tranquille dans leur pays, que d'eſtre riches en Amerique, où ils ſe voyoient haïs de pluſieurs ; où ils avoient ſouffert de grandes fatigues & perdu malheureuſement leur fortune. Figueroa s'en retourna à la maiſon de ſon pere. Pluſieurs ſe mirent en religion à l'exemple de Quadrado Charamillo, qui choiſit l'ordre de ſaint François, où il mourut illuſtre pour ſes actions de pieté. Quelques-uns s'établirent dans la nouvelle Eſpagne avec Moſcoſo, qui épouſa à Mexique une Demoiſelle de qualité & de beaucoup de biens, qui eſtoit ſa parente. Les autres ſe retirerent au Perou ; ils y ſervirent l'Eſpagne en braves ſoldats, dans la guerre qu'elle eut contre Giron & Piçarre, & y acquirent des richeſſes & de la reputation. Mais ils ne purent jamais obtenir au-

cune distribution ou département d'Indiens ; ce qu'ils auroient facilement eu dans la Floride.

CHAPITRE XVII.

Ce que font Maldonado & Arias pour apprendre des nouvelles de Soto.

POur achever l'histoire de la Floride, il ne reste plus que de parler de Maldonado, qui sur la fin de Février de l'an 1540. fut envoyé aux Havanes vers Bovadilla. Soto en l'y dépéchant, luy ordonna de se rendre l'année d'aprés au port d'Achussi avec Arias ; & d'y amener des vaisseaux chargez de vivres, de munitions & de bestail, qu'il s'y trouveroit dans le temps qu'il luy marquoit. Maldonado executa ponctuellement les ordres du General, il se joignit avec Arias dans les Havanes, où ils acheterent ensemble trois navires, & les chargerent aussi-bien qu'une caravelle & deux brigantins, de toutes les choses necessaires à une establissement. Ensuite ils se mirent à la voile, & vinrent heureusement moüiller au port d'Achussi. Mais parce qu'ils n'y rencontrerent point le General, l'un courut la coste vers l'Occident ; & l'autre vers l'Orient

l'Orient pour en apprendre quelques nouvelles ; laiſſant toûjours où ils abordoient des lettres aux creux des arbres, dans leſquelles ils témoignoient qu'ils cherchoient Soto. Ils ſe gouvernerent ainſi juſques à ce que le mauvais temps approcha, qui les fit retirer aux Havanes, ſans avoir apris aucune choſe. Neanmoins ils ne perdirent pas pour cela courage, ils ſe remirent au Printemps en mer, l'un raſa la coſte de Mexique, & l'autre alla juſqu'aux terres de Bacallos. Mais comme ils ne purent rien découvrir, ils reprirent la route des Havanes, d'où ils partirent ſur le Printemps de l'année 1543. reſolus de perir, ou de ſçavoir ce qu'eſtoit devenu le General. Ils arriverent dans ce deſſein, & aprés beaucoup de fatigues à Veracrus environ la mi-Octobre. Ils y apprirent la mort de Soto, avec celle de la pluſpart de leurs compagnons ; & auſſi-tôt ils retournerent aux Havanes, où ils raconterent à Iſabelle de Bovadilla le malheur de ſon mary. Elle en fut ſi ſenſiblement touché, qu'elle ne put reſiſter à ſon déplaiſir, & perdit la vie quelques jours aprés cette facheuſe nouvelle.



CHAPITRE XVIII.

Chrestiens morts dans la Floride.

POnce de Leon équippa trois grands vaisseaux en l'année 1513. & aborda avec environ cent hommes sur la coste de la Floride, où les Indiens les défirent tous. Aillon suivi de plus de deux cens, y eut le mesme malheur que Ponce. Narbaez y perit avec quatre cens. Ferdinand de Soto y mourut aussi, & plus de sept cens de ceux qui l'accompagnerent. Si bien qu'à compter depuis le commencement de la découverte, jusqu'à l'arrivée de Moscoso au Mexique, il est mort dans la Floride plus de quatorze cens Chrestiens, sans parler de quelques Ecclesiastiques & de plusieurs Religieux, tous gens illustres par leur vertu. Les noms de ceux dont j'ay pû avoir connoissance, sont Dionysio de Paris, Diego de Vagnuelos, Francisco de Rocha, Rodrigo de Gallego, Francisco Delposo, Juan de Torres, Juan Gallego, Loüis de Soto & Cancel Balbastro.

Environ seize ans aprés la mort de Balbastro, trois Jesuîtes passerent dans la Floride, & comme à leur arrivée, il y en eut un de tué,

ses compagnons se retirerent promptement aux Havanes. A deux ans de là, huit autres Religieux de la Compagnie de Jesus, entreprirent le mesme voyage, & menerent avec eux un Cacique. Mais avant que de rien dire de leur avanture; il me semble necessaire de raconter comment ce Cacique estoit venu en Espagne. Pedro Melendez depuis 1563. jusqu'en 68. alla trois fois à la coste de la Floride, pour en chasser des Corsaires François, qui pretendoient s'en rendre maîtres. Il amena de ces contrées la seconde fois sept Indiens de leur bon gré, qui estoient armez d'arcs & de fléches. Si-tost qu'ils furent arrivez en Espagne, Melendez leur fit prendre la route de Madrid, dans la vûë de les presenter à Philippe II. Cependant celuy qui m'a donné cette histoire demeurant alors en Castille, fut averti que des Indiens de la Floride prenoient le chemin de la Cour, & il les alla joindre en diligence. D'abord pour leur faire voir qu'il avoit esté dans leur pays, il leur demanda par le moyen de leur truchement s'ils estoient de Vitachuco, d'Apalache, ou de Mauvila; & qu'il voudroit bien sçavoir des nouvelles de ces Provinces. Les Barbares connoissant que cet Espagnol estoit un de ceux qui avoient suivi Soto, commencerent à le regarder avec fierté, & luy répon-

dirent qu'il se railloit de s'enquerir des lieux que luy & ses compagnons avoient malheureusement desolez. Ils ne repartirent rien davantage, & dirent seulement entre eux qu'ils le perceroient plus volontiers à coups de fléches, qu'ils ne luy apprendroient ce qu'il souhaitoit. Et là-dessus deux de ces Indiens tirerent en l'air, & firent connoistre par là qu'ils auroient bien mieux aymé tuer l'Espagnol que de perdre inutilement leurs coups.

Ces Indiens furent baptisez en Espagne, où quelque temps aprés ils moururent tous hormis le Cacique, lequel fasché de la mort de ses compagnons, demanda à s'en retourner avec promesse de travailler à la conversion des habitans du pays. Les Jesuites qui vouloient aller dans la Floride, l'entendant parler de la sorte, crurent qu'il serviroit puissamment au dessein qu'ils avoient. C'est pourquoy ils le menerent avec eux, & arriverent avec beaucoup de fatigues sur ses terres. Comme ils y eurent esté quelque temps, il les quitte sous pretexte d'aller à un bourg voisin qu'il leur nomma, pour y disposer les Peuples à écouter la parole de Dieu; leur promettant qu'au plus tard il seroit de retour dans huit jours. Ils l'attendirent quinze, ensuite ils dépécherent vers luy deux de leurs compagnons qu'il fit massacrer. Et le jour suivant il vint

luy-mesme à la teste d'une troupe d'Indiens, se jetter sur les autres. Les bons Peres qui les virent avancer tout en furie & les armes à la main, se mirent à genoux, & reçûrent tous la mort. Les Barbares aussi-tost se mirent les uns à gambader, & les autres à rompre un coffre où estoit un Crucifix, avec quelques ornemens pour dire la Messe, & ils s'en moquerent avec insolence. Les noms des Jesuîtes qui furent tuez par ces Indiens, sont Bautista Segura, Loüis de Quiros, Bautista Mendez, Grauiel de Solis, Antonio Cavallos, Christoual Redondo, Grauiel Gomes, Pedro de Linares. Ces Religieux aussi bien que les autres dont j'ay parlé, perdirent la vie dans la Floride, au mesme temps qu'ils se preparerent à y prescher l'Evangile. C'est pourquoy leur mort demande vengeance à Dieu, ou plustost misericorde; afin que les Peuples de ces contrées qui sont dans les tenebres, soient un jour éclairez des lumieres de la foy; & que leur terre arrosée du sang des Chrestiens, porte des fruits qui répondent à la sainteté d'un sang si auguste.

Fin de la derniere Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
De la premiere Partie.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE III.

LIVRE IV.



TABLE
DES CHAPITRES
De la feconde Partie.

LIVRE PREMIER.

chap. 8.

LIVRE SECOND.

LIVRE III.

LIVRE IV.

FIN.

